ALEXANDRE
DUMAS

Le Vicomte de Bragelonne

TOME III

Le Vicomte de Bragelonne

Tome troisième

Le Vicomte de Bragelonne

ou

Dix Ans plus tard

Par

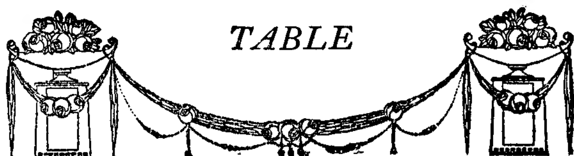
Alexandre Dumas



TOME TROISIÈME

Nelson
Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris



TABLE

LE VICOMTE
DE BRAGELONNE



I

FONTAINEBLEAU

DEPUIS quatre jours, tous les enchantements réunis dans les magnifiques jardins de Fontainebleau faisaient de ce séjour un lieu de délices.

M. Colbert se multipliait... Le matin, comptes des dépenses de la nuit ; le jour, programmes, essais, enrôlements, payements.

M. Colbert avait réuni quatre millions, et les disposait avec une savante économie.

Il s'épouvantait des frais auxquels conduit la mythologie. Tout sylvain, toute dryade, ne coûtait pas moins de cent livres par jour. Le costume revenait à trois cents livres.

Ce qui se brûlait de poudre et de soufre en feux d'artifice montait chaque nuit à cent mille livres. Il y avait en outre des illuminations sur les bords de la pièce d'eau pour trente mille livres par soirée.

Ces fêtes avaient paru magnifiques. Colbert ne se possédait plus de joie.

Il voyait à tous moments MADAME et le roi sortir pour des chasses ou pour des réceptions de personnages fantastiques, solennités qu'on improvisait depuis quinze jours et qui faisaient briller l'esprit de MADAME et la munificence du roi.

Car MADAME, héroïne de la fête, répondait aux harangues de ces députations de peuples inconnus, Garamanthes, Scythes, Hyperboréens, Caucasiens et Patagons, qui semblaient sortir de terre pour venir la féliciter, et à chaque représentant de ces peuples le roi donnait quelque diamant ou quelque meuble de valeur.

Alors les députés comparaient, en vers plus ou moins grotesques, le roi au Soleil, MADAME à Phœbé sa sœur, et l'on ne parlait pas plus des reines ou de MONSIEUR, que si le roi eût épousé madame Henriette d'Angleterre et non Marie-Thérèse d'Autriche.

Le couple heureux, se tenant les mains, se serrant imperceptiblement les doigts, buvait à longues gorgées ce breuvage si doux de l'adulation, que rehaussent la jeunesse, la beauté, la puissance et l'amour.

Chacun s'étonnait à Fontainebleau du degré d'influence que MADAME avait si rapidement acquis sur le roi.

Chacun se disait tout bas que MADAME était véritablement la reine.

Et, en effet, le roi proclamait cette étrange vérité par chacune de ses pensées, par chacune de ses paroles et par chacun de ses regards.

Il puisait ses volontés, il cherchait ses inspira-

tions dans les yeux de MADAME, et il s'enivrait de sa joie lorsque MADAME daignait sourire.

MADAME, de son côté, s'enivrait-elle de son pouvoir en voyant tout le monde à ses pieds? Elle ne pouvait le dire elle-même ; mais ce qu'elle savait, c'est qu'elle ne formait aucun désir, c'est qu'elle se trouvait parfaitement heureuse.

Il résultait de toutes ces transpositions, dont la source était dans la volonté royale, que MONSIEUR, au lieu d'être le second personnage du royaume, en était réellement devenu le troisième.

C'était bien pis que du temps où de Guiche faisait sonner ses guitares chez MADAME. Alors, MONSIEUR avait au moins la satisfaction de faire peur à celui qui le gênait.

Mais, depuis le départ de l'ennemi chassé par son alliance avec le roi, MONSIEUR avait sur les épaules un joug bien autrement lourd qu'auparavant.

Chaque soir, MADAME rentrait excédée.

Le cheval, les bains dans la Seine, les spectacles, les dîners sous les fouilles, les bals au bord du grand canal, les concerts, c'eût été assez pour tuer, non pas une femme mince et frêle, mais le plus robuste Suisse du château.

Il est vrai qu'en fait de danses, de concerts, de promenades, une femme est bien autrement forte que le plus vigoureux enfant des treize cantons.

Mais, si étendues que soient les forces d'une femme, elles ont un terme, et elles ne sauraient tenir longtemps contre un pareil régime.

Quant à MONSIEUR, il n'avait pas même la satisfaction de voir MADAME abdiquer la royauté le soir.

Le soir, MADAME habitait au pavillon royal avec la jeune reine et la reine mère.

Il va sans dire que M. le chevalier de Lorraine ne quittait pas MONSIEUR, et venait verser sa goutte de fiel sur chaque blessure qu'il recevait.

Il en résultait que MONSIEUR, qui s'était d'abord trouvé tout hilare et tout rajeuni depuis le départ de de Guiche, retomba dans la mélancolie trois jours après l'installation de la cour à Fontainebleau.

Or, il arriva qu'un jour, vers deux heures, MONSIEUR, qui s'était levé tard, qui avait mis plus de soin encore que d'habitude à sa toilette ; il arriva que MONSIEUR, qui n'avait entendu parler de rien pour la journée, forma le projet de réunir sa cour à lui et d'emmener MADAME souper à Moret, où il avait une belle maison de campagne.

Il s'achemina donc vers le pavillon des reines, et entra, fort étonné de ne trouver là aucun homme du service royal.

Il entra tout seul dans l'appartement.

Une porte ouvrait à gauche sur le logis de MADAME, une à droite sur le logis de la jeune reine.

MONSIEUR apprit chez sa femme, d'une lingère qui travaillait, que tout le monde était parti à onze heures pour s'aller baigner à la Seine, qu'on avait fait de cette partie une grande fête, que toutes les calèches avaient été disposées aux portes du parc, et que le départ s'était effectué depuis plus d'une heure.

— Bon ! se dit MONSIEUR, l'idée est heureuse, il fait une chaleur lourde, je me baignerai volontiers.

Et il appela ses gens... Personne ne vint.

Il appela chez MADAME, tout le monde était sorti.

Il descendit aux remises.

Un palefrenier lui apprit qu'il n'y avait plus de calèches ni de carrosses.

Alors il commanda qu'on lui sellât deux chevaux, un pour lui, un pour son valet de chambre.

Le palefrenier lui répondit poliment qu'il n'y avait plus de chevaux.

MONSIEUR, pâle de colère, remonta chez les reines.

Il entra jusque dans l'oratoire d'Anne d'Autriche.

De l'oratoire, à travers une tapisserie entr'ouverte, il aperçut sa jeune belle-sœur agenouillée devant la reine mère, et qui paraissait tout en larmes.

Il n'avait été ni vu ni entendu.

Il s'approcha doucement de l'ouverture et écouta : le spectacle de cette douleur piquait sa curiosité.

Non seulement la jeune reine pleurait, mais encore elle se plaignait.

— Oui, disait-elle, le roi me néglige, le roi ne s'occupe plus que de plaisirs, et de plaisirs auxquels je ne participe point.

— Patience, patience, ma fille, répliquait Anne d'Autriche en espagnol.

Puis, en espagnol encore, elle ajoutait des conseils que MONSIEUR ne comprenait pas.

La reine y répondait par des accusations mêlées de soupirs et de larmes, parmi lesquelles MONSIEUR distinguait souvent le mot *baños* que Marie-Thérèse accentuait avec le dépit de la colère.

— Les bains, se disait MONSIEUR, les bains. Il paraît que c'est aux bains qu'elle en a.

Et il cherchait à recoudre les parcelles de phrases qu'il comprenait à la suite les unes des autres.

Toutefois, il était aisé de deviner que la reine se plaignait amèrement, et que, si Anne d'Autriche ne la consolait point, elle essayait au moins de la consoler.

MONSIEUR craignait d'être surpris écoutant à la porte, il prit le parti de tousser.

Les deux reines se retournèrent au bruit.

MONSIEUR entra.

A la vue du prince, la jeune reine se releva précipitamment, et essuya ses yeux.

MONSIEUR savait trop bien son monde pour questionner, et savait trop bien la politesse pour rester muet, il salua donc.

La reine mère lui sourit agréablement.

— Que voulez-vous, mon fils ? dit-elle.

— Moi ?... Rien... balbutia MONSIEUR ; je cherchais...

— Qui ?

— Ma mère, je cherchais MADAME.

— MADAME est aux bains.

— Et le roi ? dit MONSIEUR d'un ton qui fit trembler la reine.

— Le roi aussi, toute la cour aussi, répliqua Anne d'Autriche.

— Alors vous, madame ? dit MONSIEUR.

— Oh ! moi, fit la jeune reine, je suis l'effroi de tous ceux qui se divertissent.

— Et moi aussi, à ce qu'il paraît, reprit MONSIEUR.

Anne d'Autriche fit un signe muet à sa bru, qui se retira en fondant en larmes.

MONSIEUR fronça le sourcil.

— Voilà une triste maison, dit-il, qu'en pensez-vous, ma mère ?

— Mais... non... non... tout le monde ici cherche son plaisir.

— C'est pardieu bien ce qui attriste ceux que ce plaisir gêne.

— Comme vous dites cela, mon cher Philippe !

— Ma foi ! ma mère, je le dis comme je le pense.

— Expliquez-vous ; qu'y a-t-il ?

— Mais demandez à ma belle-sœur, qui tout à l'heure vous contait ses peines.

— Ses peines... quoi ?...

— Oui, j'écoutais ; par hasard, je l'avoue, mais enfin j'écoutais... Eh bien ! j'ai trop entendu ma sœur se plaindre des fameux bains de MADAME.

— Ah ! folie...

— Non, non, non, lorsqu'on pleure, on n'est pas toujours fou... *Baños*, disait la reine ; cela ne veut-il pas dire bains ?

— Je vous répète, mon fils, dit Anne d'Autriche, que votre belle-sœur est d'une jalousie puérile.

— En ce cas, madame, répondit le prince, je m'accuse bien humblement d'avoir le même défaut qu'elle.

— Vous aussi, mon fils ?

— Certainement.

— Vous aussi, vous êtes jaloux de ces bains ?

— Parbleu !

— Oh !

— Comment ! le roi va se baigner avec ma femme et n'emmène pas la reine ? Comment ! MADAME va se baigner avec le roi, et l'on ne me

fait pas l'honneur de me prévenir ? Et vous voulez que ma belle-sœur soit contente ? et vous voulez que je sois content ?

— Mais, mon cher Philippe, dit Anne d'Autriche, vous extravaguez ; vous avez fait chasser M. de Buckingham, vous avez fait exiler M. de Guiche ; ne voulez-vous pas maintenant renvoyer le roi de Fontainebleau ?

— Oh ! telle n'est point ma prétention, madame, dit aigrement MONSIEUR. Mais je puis bien me retirer, moi, et je me retirerai.

— Jaloux du roi ! jaloux de votre frère !

— Jaloux de mon frère ! du roi ! oui, madame, jaloux ! jaloux ! jaloux !

— Ma foi, monsieur, s'écria Anne d'Autriche en jouant l'indignation et la colère, je commence à vous croire fou et ennemi juré de mon repos, et vous quitte la place, n'ayant pas de défense contre de pareilles imaginations.

Elle dit, leva le siège et laissa MONSIEUR en proie au plus furieux emportement.

MONSIEUR resta un instant tout étourdi ; puis, revenant à lui, pour retrouver toutes ses forces, il descendit de nouveau à l'écurie, retrouva le palefrenier, lui redemanda un carrosse, lui redemanda un cheval ; et sur sa double réponse qu'il n'y avait ni cheval ni carrosse, MONSIEUR arracha une chambrière aux mains d'un valet d'écurie et se mit à poursuivre le pauvre diable à grands coups de fouet tout autour de la cour des communs, malgré ses cris et ses excuses ; puis, essoufflé, hors d'haleine, ruisselant de sueur, tremblant de tous ses membres, il remonta chez lui, mit en pièces ses plus charmantes porcelaines, puis se

coucha, tout botté, tout éperonné dans son lit, en criant :

— Au secours !

II

LE BAIN

A VALVINS, sous des voûtes impénétrables d'osiers fleuris, de saules qui, inclinant leurs têtes vertes, trempaient les extrémités de leur feuillage dans l'onde bleue, une barque, longue et plate, avec des échelles couvertes de longs rideaux bleus, servait de refuge aux Dianes baigneuses que guettaient à leur sortie de l'eau vingt Actéons empanachés qui galopaient, ardents et pleins de convoitise, sur le bord moussu et parfumé de la rivière.

Mais Diane, même la Diane pudique, vêtue de la longue chlamyde, était moins chaste, moins impénétrable que MADAME, jeune et belle comme la déesse. Car, malgré la fine tunique de la chasseresse, on voyait son genou rond et blanc ; malgré le carquois sonore, on apercevait ses brunes épaules ; tandis qu'un long voile cent fois roulé enveloppait MADAME, alors qu'elle se remettait aux bras de ses femmes, et la rendait inabordable aux plus indiscrets comme aux plus pénétrants regards.

Lorsqu'elle remonta l'escalier, les poètes présents, et tous étaient poètes quand il s'agissait de MADAME, les vingt poètes galopant s'arrêtèrent, et, d'une voix commune, s'écrièrent que ce n'étaient pas des gouttes d'eau, mais bien des perles qui tombaient du corps de MADAME et s'allaient perdre dans l'heureuse rivière.

Le roi, centre de ces poésies et de ces hommages, imposa silence aux amplificateurs dont la verve n'eût pas tari, et tourna bride, de peur d'offenser, même sous les rideaux de soie, la modestie de la femme et la dignité de la princesse.

Il se fit donc un grand vide dans la scène et un grand silence dans la barque. Aux mouvements, au jeu des plis, aux ondulations des rideaux, on devinait les allées et venues des femmes empressées pour leur service.

Le roi écoutait en souriant les propos de ses gentilshommes, mais on pouvait deviner en le regardant que son attention n'était point à leurs discours.

En effet, à peine le bruit des anneaux glissant sur les tringles eut-il annoncé que MADAME était vêtue et que la déesse allait paraître, que le roi, se retournant sur-le-champ, et courant auprès du rivage, donna le signal à tous ceux que leur service ou leur plaisir appelaient auprès de MADAME.

On vit les pages se précipiter, amenant avec eux les chevaux de main ; on vit les calèches, restées à couvert sous les branches, s'avancer auprès de la tente, plus cette nuée de valets, de porteurs, de femmes qui, pendant le bain des maîtres, avaient échangé à l'écart leurs observations, leurs critiques, leurs discussions d'intérêts, journal fugitif de cette époque, dont nul ne se souvient, pas même les flots, miroir des personnages, écho des discours ; les flots, témoins que Dieu a précipités eux-mêmes dans l'immensité, comme il a précipité les acteurs dans l'éternité.

Tout ce monde encombrant les bords de la rivière, sans compter une foule de paysans attirés par le

désir de voir le roi et la princesse, tout ce monde fut, pendant huit ou dix minutes, le plus désordonné, le plus agréable pêle-mêle qu'on pût imaginer.

Le roi avait mis pied à terre : tous les courtisans l'avaient imité ; il avait offert la main à MADAME, dont un riche habit de cheval développait la taille élégante, qui ressortait sous ce vêtement de fine laine, broché d'argent.

Ses cheveux, humides encore, et plus foncés que le jais, mouillaient son cou si blanc et si pur. La joie et la santé brillaient dans ses beaux yeux ; elle était reposée, nerveuse elle aspirait l'air à longs traits sous le parasol brodé que lui portait un page.

Rien de plus tendre, de plus gracieux, de plus poétique que ces deux figures noyées sous l'ombre rose du parasol : le roi, dont les dents blanches éclataient dans un continuel sourire ; MADAME, dont les yeux noirs brillaient comme deux escarboucles au reflet micacé de la soie changeante.

Quand MADAME fut arrivée à son cheval, magnifique haquenée andalouse, d'un blanc sans tache, un peu lourde peut-être, mais à la tête intelligente et fine, dans laquelle on retrouvait le mélange du sang arabe si heureusement uni au sang espagnol, et à la longue queue balayant la terre ; comme la princesse se faisait paresseuse pour atteindre l'étrier, le roi la prit dans ses bras, de telle façon que le bras de MADAME se trouva comme un cercle de feu au cou du roi.

Louis, en se retirant, effleura involontairement de ses lèvres ce bras qui ne s'éloignait pas. Puis, la princesse ayant remercié son royal écuyer, tout le monde fut en selle au même instant.

Le roi et MADAME se rangèrent pour laisser passer les calèches, les piqueurs, les courriers.

Bon nombre de cavaliers, affranchis du joug de l'étiquette, rendirent la main à leurs chevaux et s'élancèrent après les carrosses qui emportaient les filles d'honneur, fraîches comme autant d'Orcades autour de Diane, et les tourbillons, riant, jasant, bruissant, s'envolèrent.

Le roi et MADAME maintinrent leurs chevaux au pas.

Derrière Sa Majesté et la princesse sa belle-sœur, mais à une respectueuse distance, les courtisans graves ou désireux de se tenir à la portée et sous les regards du roi, suivirent, retenant leurs chevaux impatients, réglant leur allure sur celle du coursier du roi et de MADAME, et se livrèrent à tout ce que présente de douceur et d'agrément le commerce des gens d'esprit qui débitent avec courtoisie mille atroces noirceurs sur le compte du prochain.

Dans les petits rires étouffés, dans les réticences de cette hilarité sardonique, MONSIEUR, ce pauvre absent, ne fut pas ménagé.

Mais on s'apitoya, on gémit sur le sort de de Guiche, et, il faut l'avouer, la compassion n'était pas là déplacée.

Cependant le roi et MADAME ayant mis leurs chevaux en haleine et répété cent fois tout ce que leur mettaient dans la bouche les courtisans qui les faisaient parler, prirent le petit galop de chasse, et alors on entendit résonner sous le poids de cette cavalerie les allées profondes de la forêt.

Aux entretiens à voix basse, aux discours en forme de confidences, aux paroles échangées avec une sorte de mystère, succédèrent les bruyants

éclats ; depuis les piqueurs jusqu'aux princes, la gaieté s'épandit. Tout le monde se mit à rire et à s'écrier. On vit les pies et les geais s'enfuir avec leurs cris gutturaux sous les voûtes ondoyantes des chênes, le coucou interrompit sa monotone plainte au fond des bois, les pinsons et les mésanges s'envolèrent en nuées, pendant que les daims, les chevreuils et les biches bondissaient, effarés, au milieu des halliers.

Cette foule, répandant, comme en traînée, la joie, le bruit et la lumière sur son passage, fut précédée, pour ainsi dire, au château par son propre retentissement.

Le roi et MADAME entrèrent dans la ville, salués tous deux par les acclamations universelles de la foule.

MADAME s'empressa d'aller trouver MONSIEUR. Elle comprenait instinctivement qu'il était resté trop longtemps en dehors de cette joie.

Le roi alla rejoindre les reines ; il savait leur devoir, à une surtout, un dédommagement de sa longue absence.

Mais MADAME ne fut pas reçue chez MONSIEUR. Il lui fut répondu que MONSIEUR dormait.

Le roi, au lieu de rencontrer Marie-Thérèse souriante comme toujours, trouva dans la galerie Anne d'Autriche qui, guettant son arrivée, s'avança au-devant de lui, le prit par la main et l'emmena chez elle.

Ce qu'ils se dirent, ou plutôt ce que la reine mère dit à Louis XIV, nul ne l'a jamais su ; mais on aurait pu bien certainement le deviner à la figure contrariée du roi à la sortie de cet entretien.

Mais nous, dont le métier est d'interpréter,

comme aussi de faire part au lecteur de nos interprétations, nous manquerions à notre devoir en lui laissant ignorer le résultat de cette entrevue.

Il le trouvera suffisamment développé, nous l'espérons du moins, dans le chapitre suivant.

III

LA CHASSE AUX PAPILLONS

Le roi, en rentrant chez lui pour donner quelques ordres et pour asseoir ses idées, trouva sur sa toilette un petit billet dont l'écriture semblait déguisée.

Il l'ouvrit et lut :

« Venez vite, j'ai mille choses à vous dire. »

Il n'y avait pas assez longtemps que le roi et Madame s'étaient quittés, pour que ces mille choses fussent la suite des trois mille que l'on s'était dites pendant la route qui sépare Valvins de Fontainebleau.

Aussi la confusion du billet et sa précipitation donnèrent-elles beaucoup à penser au roi.

Il s'occupa quelque peu de sa toilette et partit pour aller rendre visite à Madame.

La princesse, qui n'avait pas voulu paraître l'attendre, était descendue aux jardins avec toutes ses dames.

Quand le roi eut appris que Madame avait

quitté ses appartements pour se rendre à la promenade, il recueillit tous les gentilshommes qu'il put trouver sous sa main et les convia à le suivre aux jardins.

MADAME faisait la chasse aux papillons sur une grande pelouse bordée d'héliotropes et de genêts.

Elle regardait courir les plus intrépides et les plus jeunes de ses dames, et, le dos tourné à la charmille, attendait fort impatiemment l'arrivée du roi, auquel elle avait assigné ce rendez-vous.

Le craquement de plusieurs pas sur le sable la fit retourner. Louis XIV était nu-tête ; il avait abattu de sa canne un papillon petit-paon, que M. de Saint-Aignan avait ramassé tout étourdi sur l'herbe.

— Vous voyez, madame, dit le roi, que, moi aussi, je chasse pour vous.

Et il s'approcha.

— Messieurs, dit-il en se tournant vers les gentilshommes qui formaient sa suite, rapportez-en chacun autant à ces dames.

C'était congédier tout le monde.

On vit alors un spectacle assez curieux ; les vieux courtisans, les courtisans obèses, coururent après les papillons en perdant leurs chapeaux et en chargeant, canne levée, les myrtes et les genêts comme ils eussent fait des Espagnols.

Le roi offrit la main à MADAME, choisit avec elle pour centre d'observation un banc couvert d'une toiture de mousse, sorte de chalet ébauché par le génie timide de quelque jardinier qui avait inauguré le pittoresque et la fantaisie dans le style sévère du jardinage d'alors.

Cet auvent, garni de capucines et de rosiers

grimpants, recouvrait un banc sans dossier, de manière que les spectateurs, isolés au milieu de la pelouse, voyaient et étaient vus de tous côtés, mais ne pouvaient être entendus sans voir eux-mêmes ceux qui se fussent approchés pour entendre.

De ce siège, sur lequel les deux intéressés se placèrent, le roi fit un signe d'encouragement aux chasseurs ; puis, comme s'il eût disserté avec MADAME sur le papillon traversé d'une épingle d'or et fixé à son chapeau :

— Ne sommes-nous pas bien ici pour causer ? dit-il.

— Oui, Sire, car j'avais besoin d'être entendue de vous seul et vue de tout le monde.

— Et moi aussi, dit Louis.

— Mon billet vous a surpris ?

— Épouvanté ! Mais ce que j'ai à vous dire est plus important.

— Oh ! non pas. Savez-vous que MONSIEUR m'a fermé sa porte ?

— A vous ! et pourquoi ?

— Ne le devinez-vous pas ?

— Ah ! madame ! mais alors nous avions tous les deux la même chose à nous dire ?

— Que vous est-il donc arrivé, à vous ?

— Vous voulez que je commence ?

— Oui. Moi, j'ai tout dit.

— A mon tour, alors. Sachez qu'en arrivant j'ai trouvé ma mère qui m'a entraîné chez elle.

— Oh ! la reine mère ! fit MADAME avec inquiétude, c'est sérieux.

— Je le crois bien. Voici ce qu'elle m'a dit... Mais, d'abord, permettez-moi un préambule.

— Parlez, Sire.

— Est-ce que MONSIEUR vous a jamais parlé de moi ?

— Souvent.

— Est-ce que MONSIEUR vous a jamais parlé de sa jalousie ?

— Oh ! plus souvent encore.

— A mon égard ?

— Non pas, mais à l'égard...

— Oui, je sais, de Buckingham, de Guiche.

— Précisément.

— Eh bien, madame, voilà que MONSIEUR s'avise à présent d'être jaloux de moi.

— Voyez ! répliqua en souriant malicieusement la princesse.

— Enfin, ce me semble, nous n'avons jamais donné lieu...

— Jamais ! moi du moins... Mais comment avez-vous su la jalousie de MONSIEUR ?

— Ma mère m'a représenté que MONSIEUR était entré chez elle comme un furieux, qu'il avait exhalé mille plaintes contre votre... Pardonnez-moi...

— Dites, dites.

— Sur votre coquetterie. Il paraît que MONSIEUR se mêle aussi d'injustice.

— Vous êtes bien bon, Sire.

— Ma mère l'a rassuré ; mais il a prétendu qu'on le rassurait trop souvent et qu'il ne voulait plus l'être.

— N'eût-il pas mieux fait de ne pas s'inquiéter du tout ?

— C'est ce que j'ai dit.

— Avouez, Sire, que le monde est bien méchant. Quoi ! un frère, une sœur ne peuvent causer en-

semble, se plaire dans la société l'un de l'autre sans donner lieu à des commentaires, à des soupçons? Car enfin, Sire, nous ne faisons pas mal, nous n'avons nulle envie de faire mal.

Et elle regardait le roi de cet œil fier et provocateur qui allume les flammes du désir chez les plus froids et les plus sages.

— Non, c'est vrai, soupira Louis.

— Savez-vous bien, Sire, que, si cela continuait, je serais forcée de faire un éclat ? Voyons, jugez notre conduite : est-elle ou n'est-elle pas régulière ?

— Oh ! certes, elle est régulière.

— Seuls souvent, car nous nous plaisons aux mêmes choses, nous pourrions nous égarer aux mauvaises ; l'avons-nous fait ?... Pour moi vous êtes un frère, rien de plus.

Le roi fronça le sourcil. Elle continua :

— Votre main, qui rencontre souvent la mienne, ne me produit pas ces tressaillements, cette émotion... que des amants, par exemple...

— Oh ! assez, assez, je vous en conjure ! dit le roi au supplice. Vous êtes impitoyable et vous me ferez mourir.

— Quoi donc ?

— Enfin... vous dites clairement que vous n'éprouvez rien auprès de moi.

— Oh ! Sire... je ne dis pas cela... Mon affection...

— Henriette... assez... je vous le demande encore... Si vous me croyez de marbre comme vous, détrompez-vous.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est bien, soupira le roi en baissant les yeux.

Ainsi nos rencontres... nos serrements de mains... nos regards échangés... Pardon, pardon... Oui, vous avez raison, et je sais ce que vous voulez dire.

Il cacha sa tête dans ses mains.

— Prenez garde, Sire, dit vivement MADAME, voici que M. de Saint-Aignan vous regarde.

— C'est vrai ! s'écria Louis en fureur ; jamais l'ombre de la liberté, jamais de sincérité dans les relations... On croit trouver un ami, l'on n'a qu'un espion... une amie, l'on n'a qu'une... sœur.

MADAME se tut, elle baissa les yeux.

— MONSIEUR est jaloux ! murmura-t-elle avec un accent dont rien ne saurait rendre la douceur et le charme.

— Oh ! s'écria soudain le roi, vous avez raison.

— Vous voyez bien, fit-elle en le regardant de manière à lui brûler le cœur, vous êtes libre ; on ne vous soupçonne pas ; on n'empoisonne pas toute la joie de votre maison.

— Hélas ! vous ne savez encore rien : c'est que la reine est jalouse.

— Marie-Thérèse ?

— Jusqu'à la folie. Cette jalousie de MONSIEUR est née de la sienne ; elle pleurait, elle se plaignait à ma mère, elle nous reprochait ces parties de bains si douces pour moi.

— Pour moi, fit le regard de MADAME.

— Tout à coup, MONSIEUR, aux écoutes, surprit le mot *baños*, que prononçait la reine avec amertume ; cela l'éclaira. Il entra effaré, se mêla aux entretiens et querella ma mère si âprement, qu'elle dut fuir sa présence ; en sorte que vous avez affaire à un mari jaloux, et que je vais voir se dresser

devant moi perpétuellement, inexorablement, le spectre de la jalousie aux yeux gonflés, aux joues amaigries, à la bouche sinistre.

— Pauvre roi ! murmura MADAME en laissant sa main effleurer celle de Louis.

Il retint cette main, et, pour la serrer sans donner d'ombrage aux spectateurs qui ne cherchaient pas si bien les papillons qu'ils ne cherchassent aussi les nouvelles et à comprendre quelque mystère dans l'entretien du roi et de MADAME, Louis rapprocha de sa belle-sœur le papillon expirant : tous deux se penchèrent comme pour compter les mille yeux de ses ailes ou les grains de leur poussière d'or.

Seulement, ni l'un ni l'autre ne parla ; leurs cheveux se touchaient, leur haleine se mêlait, leurs mains brûlaient l'une dans l'autre.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi.

IV

CE QUE L'ON PREND EN CHASSANT AUX PAPILLONS

LES deux jeunes gens restèrent un instant la tête inclinée sous cette double pensée d'amour naissant qui fait naître tant de fleurs dans les imaginations de vingt ans.

Madame Henriette regardait Louis de côté. C'était une de ces natures bien organisées qui savent à la fois regarder en elles-mêmes et dans

les autres. Elle voyait l'amour au fond du cœur de Louis, comme un plongeur habile voit une perle au fond de la mer.

Elle comprit que Louis était dans l'hésitation, sinon dans le doute, et qu'il fallait pousser en avant ce cœur paresseux ou timide.

— Ainsi ?... dit-elle interrogeant en même temps qu'elle rompait le silence.

— Que voulez-vous dire ? demanda Louis après avoir attendu un instant.

— Je veux dire qu'il me faudra revenir à la résolution que j'avais prise.

— A laquelle ?

— A celle que j'avais déjà soumise à Votre Majesté.

— Quand cela ?

— Le jour où nous nous expliquâmes à propos des jalousies de MONSIEUR.

— Que me disiez-vous donc ce jour-là ? demanda Louis inquiet.

— Vous ne vous en souvenez plus, Sire ?

— Hélas ! si c'est un malheur encore, je m'en souviendrai toujours assez tôt.

— Oh ! ce n'est un malheur que pour moi, Sire, répondit madame Henriette ; mais c'est un malheur nécessaire.

— Mon Dieu !

— Et je le subirai.

— Enfin, dites, quel est ce malheur ?

— L'absence !

— Oh ! encore cette méchante résolution ?

— Sire, croyez que je ne l'ai point prise sans lutter violemment contre moi-même... Sire, il me faut, croyez-moi, retourner en Angleterre.

— Oh ! jamais, jamais, je ne permettrai que vous quittiez la France ! s'écria le roi.

— Et cependant, dit MADAME en affectant une douce et triste fermeté, cependant, Sire, rien n'est plus urgent ; et, il y a plus, je suis persuadée que telle est la volonté de votre mère.

— La volonté ! s'écria le roi. Oh ! oh ! chère sœur, vous avez dit là un singulier mot devant moi.

— Mais, répondit en souriant madame Henriette, n'êtes-vous pas heureux de subir les volontés d'une bonne mère ?

— Assez, je vous en conjure ; vous me déchirez le cœur.

— Moi ?

— Sans doute, vous parlez de ce départ avec une tranquillité...

— Je ne suis pas née pour être heureuse, Sire, répondit mélancoliquement la princesse, et j'ai pris, toute jeune, l'habitude de voir mes plus chères pensées contrariées.

— Dites-vous vrai ? Et votre départ contrarierait-il une pensée qui vous soit chère ?

— Si je vous répondais oui, n'est-il pas vrai, Sire, que vous prendriez déjà votre mal en patience ?

— Cruelle !

— Prenez garde, Sire, on se rapproche de nous.

Le roi regarda autour de lui.

— Non, dit-il.

Puis, revenant à MADAME :

— Voyons, Henriette, au lieu de chercher à combattre la jalousie de MONSIEUR par un départ qui me tuerait...

Henriette haussa légèrement les épaules, en femme qui doute.

— Oui, qui me tuerait, répondit Louis. Voyons, au lieu de vous arrêter à ce départ, est-ce que votre imagination... ou plutôt est-ce que votre cœur ne vous suggérerait rien ?

— Et que voulez-vous que mon cœur me suggère, mon Dieu ?

— Mais enfin, dites, comment prouve-t-on à quelqu'un qu'il a tort d'être jaloux ?

— D'abord, Sire, en ne lui donnant aucun motif de jalousie, c'est-à-dire en n'aimant que lui.

— Oh ! j'attendais mieux.

— Qu'attendiez-vous ?

— Que vous répondriez tout simplement qu'on tranquillise les jaloux en dissimulant l'affection que l'on porte à l'objet de leur jalousie.

— Dissimuler est difficile, Sire.

— C'est pourtant par les difficultés vaincues qu'on arrive à tout bonheur. Quant à moi, je vous jure que je démentirai mes jaloux, s'il le faut, en affectant de vous traiter comme toutes les autres femmes.

— Mauvais moyen, faible moyen, dit la jeune femme en secouant sa charmante tête.

— Vous trouvez tout mauvais, chère Henriette, dit Louis mécontent. Vous détruisez tout ce que je propose. Mettez donc au moins quelque chose à la place. Voyons, cherchez. Je me fie beaucoup aux inventions des femmes. Inventez à votre tour.

— Eh bien, je trouve ceci. Écoutez-vous, Sire ?

— Vous le demandez ! Vous parlez de ma vie ou de ma mort, et vous me demandez si j'écoute !

— Eh bien, j'en juge par moi-même. S'il

s'agissait de me donner le change sur les intentions de mon mari à l'égard d'une autre femme, une chose me rassurerait par-dessus tout.

— Laquelle ?

— Ce serait de voir, d'abord, qu'il ne s'occupe pas de cette femme.

— Eh bien, voilà précisément ce que je vous disais tout à l'heure.

— Soit. Mais je voudrais, pour être pleinement rassurée, le voir encore s'occuper d'une autre.

— Ah ! je vous comprends, répondit Louis en souriant. Mais, dites-moi, chère Henriette...

— Quoi ?

— Si le moyen est ingénieux, il n'est guère charitable.

— Pourquoi ?

— En guérissant l'appréhension de la blessure dans l'esprit du jaloux, vous lui en faites une au cœur. Il n'a plus la peur, c'est vrai ; mais il a le mal, ce qui me semble bien pis.

— D'accord ; mais au moins il ne surprend pas, il ne soupçonne pas l'ennemi réel, il ne nuit pas à l'amour ; il concentre toutes ses forces du côté où ses forces ne feront tort à rien ni à personne. En un mot, Sire, mon système, que je m'étonne de vous voir combattre, je l'avoue, fait du mal aux jaloux, c'est vrai, mais fait du bien aux amants. Or, je vous le demande, Sire, excepté vous peut-être, qui a jamais songé à plaindre les jaloux ? Ne sont-ce pas des bêtes mélancoliques, toujours aussi malheureuses sans sujet qu'avec sujet ; ôtez le sujet, vous ne détruirez pas leur affliction. Cette maladie gît dans l'imagination, et, comme toutes les maladies imaginaires, elle est incurable.

Tenez, il me souvient à ce propos, très cher Sire, d'un aphorisme de mon pauvre médecin Dawley, savant et spirituel docteur, que, sans mon frère, qui ne peut se passer de lui, j'aurais maintenant près de moi : « Lorsque vous souffrirez de deux affections, me disait-il, choisissez celle qui vous gêne le moins, je vous laisserai celle-là ; car, par Dieu ! disait-il, celle-là m'est souverainement utile pour que j'arrive à vous extirper l'autre. »

— Bien dit, bien jugé, chère Henriette, répondit le roi en souriant.

— Oh ! nous avons d'habiles gens à Londres, Sire.

— Et ces habiles gens font d'adorables élèves ; ce Daley, Darley... comment l'appelez-vous ?

— Dawley.

— Eh bien, je lui ferai pension dès demain pour son aphorisme ; vous, Henriette, commencez, je vous prie, par choisir le moindre de vos maux. Vous ne répondez pas, vous souriez ; je devine, le moindre de vos maux, n'est-ce pas, c'est votre séjour en France ? Je vous laisserai ce mal-là, et, pour débuter dans la cure de l'autre, je veux chercher dès aujourd'hui un sujet de divagation pour les jaloux de tout sexe qui nous persécutent.

— Chut ! cette fois-ci, on vient bien réellement, dit MADAME.

Et elle se baissa pour cueillir une pervenche dans le gazon touffu.

On venait, en effet, car soudain se précipitèrent, par le sommet du monticule, une foule de jeunes femmes que suivaient les cavaliers ; la cause de toute cette irruption était un magnifique sphinx des vignes aux ailes supérieures semblables

au plumage du chat-huant, aux ailes inférieures pareilles à des feuilles de rose.

Cette proie opime était tombée dans les filets de mademoiselle de Tonnay-Charente, qui le montrait avec fierté à ses rivales, moins bonnes chercheuses qu'elle.

La reine de la chasse s'assit à vingt pas à peu près du banc où se tenaient Louis et madame Henriette, s'adossa à un magnifique chêne enlacé de lierres, et piqua le papillon sur le jonc de sa longue canne.

Mademoiselle de Tonnay-Charente était fort belle ; aussi les hommes désertèrent-ils les autres femmes pour venir, sous prétexte de lui faire compliment sur son adresse, se presser en cercle autour d'elle.

Le roi et la princesse regardaient sournoisement cette scène comme les spectateurs d'un autre âge regardent les jeux des petits enfants.

— On s'amuse là-bas, dit le roi.

— Beaucoup, Sire ; j'ai toujours remarqué qu'on s'amusait là où étaient la jeunesse et la beauté.

— Que dites-vous de mademoiselle de Tonnay-Charente, Henriette ? demanda le roi.

— Je dis qu'elle est un peu blonde, répondit MADAME, tombant du premier coup sur le seul défaut que l'on pût reprocher à la beauté presque parfaite de la future madame de Montespan.

— Un peu blonde, soit ; mais belle, ce me semble, malgré cela.

— Est-ce votre avis, Sire ?

— Mais oui.

— Eh bien, alors, c'est le mien aussi.

— Et recherchée, vous voyez.

— Oh ! pour cela, oui : les amants voltigent. Si nous faisions la chasse aux amants, au lieu de faire la chasse aux papillons, voyez donc la belle capture que nous ferions autour d'elle.

— Voyons, Henriette, que dirait-on si le roi se mêlait à tous ces amants et laissait tomber son regard de ce côté ? Serait-on encore jaloux là-bas ?

— Oh ! Sire, mademoiselle de Tonnay-Charente est un remède bien efficace, dit MADAME avec un soupir ; elle guérirait le jaloux, c'est vrai, mais elle pourrait bien faire une jalouse.

— Henriette ! Henriette ! s'écria Louis, vous m'emplissez le cœur de joie ! Oui, oui, vous avez raison, mademoiselle de Tonnay-Charente est trop belle pour servir de manteau.

— Manteau de roi, dit en souriant madame Henriette ; manteau de roi doit être beau.

— Me le conseillez-vous ? demanda Louis.

— Oh ! moi, que vous dirais-je, Sire, sinon que donner un pareil conseil serait donner des armes contre moi. Ce serait folie ou orgueil que vous conseiller de prendre pour héroïne d'un faux amour une femme plus belle que celle pour laquelle vous prétendez éprouver un amour vrai.

Le roi chercha la main de MADAME avec la main, les yeux avec les yeux, puis il balbutia quelques mots si tendres, mais en même temps prononcés si bas, que l'historien, qui doit tout entendre, ne les entendit point.

Puis tout haut :

— Eh bien, dit-il, choisissez-moi vous-même celle qui devra guérir nos jaloux. A celle-là tous mes soins, toutes mes attentions, tout le temps que je vole aux affaires ; à celle-là, Henriette, la fleur

que je cueillerai pour vous, les pensées de tendresse que vous ferez naître en moi ; à celle-là le regard que je n'oserai vous adresser, et qui devrait aller vous éveiller dans votre insouciance. Mais choisissez-la bien, de peur qu'en voulant songer à elle, de peur qu'en lui offrant la rose détachée par mes doigts, je ne me trouve vaincu par vous-même, et que l'œil, la main, les lèvres ne retournent sur-le-champ à vous, dût l'univers tout entier deviner mon secret.

Pendant que ces paroles s'échappaient de la bouche du roi, comme un flot d'amour, MADAME rougissait, palpitait, heureuse, fière, enivrée ; elle ne trouva rien à répondre, son orgueil et sa soif des hommages étaient satisfaits.

— J'échouerai, dit-elle en relevant ses beaux yeux, mais non pas comme vous m'en priez, car tout cet encens que vous voulez brûler sur l'autel d'une autre déesse, ah ! Sire, j'en suis jalouse aussi et je veux qu'il me revienne, et je ne veux pas qu'il s'en égare un atome en chemin. Donc, Sire, je choisirai, avec votre royale permission, ce qui me paraîtra le moins capable de vous distraire, et qui laissera mon image bien intacte dans votre âme.

— Heureusement, dit le roi, que votre cœur n'est point mal composé, sans cela je frémirais de la menace que vous me faites ; nous avons pris sur ce point nos précautions, et autour de vous, comme autour de moi, il serait difficile de rencontrer un fâcheux visage.

Pendant que le roi parlait ainsi, MADAME s'était levée, avait parcouru des yeux toute la pelouse, et, après un examen détaillé et silencieux, appelant à elle le roi :

— Tenez, Sire, dit-elle, voyez-vous sur le penchant de la colline, près de ce massif de boules de neige, cette belle arriérée qui va seule, tête baissée, bras pendants, cherchant dans les fleurs qu'elle foule aux pieds, comme tous ceux qui ont perdu leur pensée.

— Mademoiselle de La Vallière ? fit le roi.

— Oui.

— Oh !

— Ne vous convient-elle pas, Sire ?

— Mais voyez donc la pauvre enfant, elle est maigre, presque décharnée !

— Bon ! suis-je grasse, moi ?

— Mais elle est triste à mourir !

— Cela fera contraste avec moi, que l'on accuse d'être trop gaie.

— Mais elle boite !

— Vous croyez ?

— Sans doute. Voyez donc, elle a laissé passer tout le monde de peur que sa disgrâce ne soit remarquée.

— Eh bien, elle courra moins vite que Daphné et ne pourra pas fuir Apollon.

— Henriette ! Henriette ! fit le roi tout maussade, vous avez été justement me chercher la plus défectueuse de vos filles d'honneur.

— Oui, mais c'est une de mes filles d'honneur, notez cela.

— Sans doute. Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, pour visiter cette divinité nouvelle, vous ne pourrez vous dispenser de venir chez moi, et que, la décence interdisant à votre flamme d'entretenir particulièrement la déesse, vous serez contraint de la voir à mon cercle, de me

parler en lui parlant. Je veux dire, enfin, que les jaloux auront tort s'ils croient que vous venez chez moi pour moi, puisque vous y viendrez pour mademoiselle de La Vallière.

— Qui boite.

— À peine.

— Qui n'ouvre jamais la bouche.

— Mais qui, quand elle l'ouvre, montre des dents charmantes.

— Qui peut servir de modèle aux ostéologistes.

— Votre faveur l'engraissera.

— Henriette !

— Enfin, vous m'avez laissé maîtresse ?

— Hélas ! oui.

— Eh bien, c'est mon choix ; je vous l'impose. Subissez-le.

— Oh ! je subirais une des Furies, si vous me l'imposiez.

— La Vallière est douce comme un agneau ; ne craignez pas qu'elle vous contredise jamais quand vous lui direz que vous l'aimez.

Et MADAME se mit à rire.

— Oh ! vous n'avez pas peur que je lui en dise trop, n'est-ce pas ?

— C'était dans mon droit.

— Soit.

— C'est donc un traité fait ?

— Signé.

— Vous me conserverez une amitié de frère, une assiduité de frère, une galanterie de roi, n'est-ce pas ?

— Je vous conserverai un cœur qui n'a déjà plus l'habitude de battre qu'à votre commandement.

— Eh bien, voyez-vous l'avenir assuré de cette façon ?

— Je l'espère.

— Votre mère cessera-t-elle de me regarder en ennemie ?

— Oui.

— Marie-Thérèse cessera-t-elle de parler en espagnol devant MONSIEUR, qui a horreur de colloques faits en langue étrangère, parce qu'il croit toujours qu'on l'y maltraite ?

— Hélas ! a-t-il tort ? murmura le roi tendrement.

— Et pour terminer, fit la princesse, accusera-t-on encore le roi de songer à des affections illégitimes, quand il est vrai que nous n'éprouvons rien l'un pour l'autre, si ce n'est des sympathies pures de toute arrière-pensée ?

— Oui, oui, balbutia le roi. Mais on dira encore autre chose.

— Et que dira-t-on, Sire ? En vérité, nous ne serons donc jamais en repos ?

— On dira, continua le roi, que j'ai bien mauvais goût ; mais qu'est-ce que mon amour-propre auprès de votre tranquillité ?

— De mon honneur, Sire, et de celui de notre famille, voulez-vous dire. D'ailleurs, croyez-moi, ne vous hâtez point ainsi de vous piquer contre La Vallière ; elle boite, c'est vrai, mais elle ne manque pas d'un certain bon sens. Tout ce que le roi touche, d'ailleurs, se convertit en or.

— Enfin, MADAME, soyez certaine d'une chose, c'est que je vous suis encore reconnaissant ; vous pouviez me faire payer plus cher encore votre séjour en France.

— Sire, on vient à nous.

— Eh bien ?

— Un dernier mot.

— Lequel ?

— Vous êtes prudent et sage, Sire, mais c'est ici qu'il faudra appeler à votre secours toute votre prudence, toute votre sagesse.

— Oh ! s'écria Louis en riant, je commence dès ce soir à jouer mon rôle, et vous verrez si j'ai de la vocation pour représenter les bergers. Nous avons grande promenade dans la forêt après le goûter, puis nous avons souper et ballet à dix heures.

— Je le sais bien.

— Or, ma flamme va ce soir même éclater plus haut que les feux d'artifice, briller plus clairement que les lampions de notre ami Colbert ; cela resplendira de telle sorte, que les reines et MONSIEUR auront les yeux brûlés.

— Prenez garde, Sire, prenez garde !

— Eh ! mon Dieu, qu'ai-je donc fait ?

— Voilà que je vais rentrer mes compliments de tout à l'heure... Vous, prudent ! vous, sage ! ai-je dit... Mais vous débutez par d'abominables folies ! Est-ce qu'une passion s'allume ainsi, comme une torche, en une seconde ? Est-ce que, sans préparation aucune, un roi fait comme vous tombe aux pieds d'une fille comme La Vallière ?

— Oh ! Henriette ! Henriette ! Henriette ! je vous y prends... Nous n'avons pas encore commencé la campagne et vous me pillez !

— Non, mais je vous rappelle aux idées saines. Allumez progressivement votre flamme, au lieu de la faire éclater ainsi tout à coup. Jupiter tonne et fait briller l'éclair avant d'incendier les palais. Toute chose a son prélude. Si vous vous échauffez

ainsi, nul ne vous croira épris, et tout le monde vous croira fou. A moins toutefois qu'on ne vous devine. Les gens sont moins sots parfois qu'ils n'en ont l'air.

Le roi fut obligé de convenir que MADAME était un ange de savoir et un diable d'esprit.

Il s'inclina.

— Eh bien, soit, dit-il, je ruminerai mon plan d'attaque ; les généraux, mon cousin de Condé, par exemple, pâlissent sur leurs cartes stratégiques avant de faire mouvoir un seul de ces pions qu'on appelle des corps d'armée ; moi, je veux dresser tout un plan d'attaque. Vous savez que le Tendre est subdivisé en toutes sortes de circonscriptions. Eh bien, je m'arrêterai au village de Petits-Soins, au hameau de Billets-Doux, avant de prendre la route de Visible-Amour ; le chemin est tout tracé, vous le savez, et cette pauvre mademoiselle de Scudéry ne me pardonnerait point de brûler ainsi les étapes.

— Nous voilà revenus en bon chemin, Sire. Maintenant, vous plaît-il que nous nous séparions ?

— Hélas ! il le faut bien ; car, tenez, on nous sépare.

— Ah ! dit madame Henriette, en effet, voilà qu'on nous apporte le sphinx de mademoiselle de Tonnay-Charente, avec les sons de trompe en usage chez les grands veneurs.

— C'est donc bien entendu : ce soir, pendant la promenade, je me glisserai dans la forêt, et trouvant La Vallière sans vous...

— Je l'éloignerai. Cela me regarde.

— Très bien ! Je l'aborderai au milieu de ses compagnes, et lancerai le premier trait.

— Soyez adroit, dit MADAME en riant, ne manquez pas le cœur.

Et la princesse prit congé du roi pour aller au-devant de la troupe joyeuse, qui accourait avec force cérémonies et fanfares de chasse entonnées par toutes les bouches.

V

LE BALLET DES SAISONS

APRÈS la collation, qui eut lieu vers cinq heures, le roi entra dans son cabinet, où l'attendaient les tailleurs.

Il s'agissait d'essayer enfin ce fameux habit du Printemps qui avait coûté tant d'imagination, tant d'efforts de pensée aux dessinateurs et aux ornementistes de la cour.

Quant au ballet lui-même, tout le monde savait son pas et pouvait figurer. Le roi avait résolu d'en faire l'objet d'une surprise. Aussi à peine eut-il terminé sa conférence et fut-il rentré chez lui, qu'il manda ses deux maîtres de cérémonies, Villeroy et Saint-Aignan.

Tous deux lui répondirent qu'on n'attendait que son ordre, et qu'on était prêt à commencer ; mais cet ordre, pour qu'il le donnât, il fallait du beau temps et une nuit propice.

Le roi ouvrit sa fenêtre ; la poudre d'or du soir tombait à l'horizon par les déchirures du bois, blanche comme une neige, la lune se dessinait déjà au ciel.

Pas un pli sur la surface des eaux vertes ; les cygnes eux-mêmes, reposant sur leurs ailes fermées comme des navires à l'ancre, semblaient se pénétrer de la chaleur de l'air, de la fraîcheur de l'eau, et du silence d'une admirable soirée.

Le roi, ayant vu toutes ces choses, contemplé ce magnifique tableau, donna l'ordre que demandaient MM. de Villeroy et de Saint-Aignan.

Pour que cet ordre fût exécuté royalement, une dernière question était nécessaire ; Louis XIV la posa à ces deux gentilshommes.

La question avait quatre mots :

— Avez-vous de l'argent ?

— Sire, répondit Saint-Aignan, nous nous sommes entendus avec M. Colbert.

— Ah ! fort bien.

— Oui, Sire, et M. Colbert a dit qu'il serait auprès de Votre Majesté aussitôt que Votre Majesté manifesterait l'intention de donner suite aux fêtes dont elle a donné le programme.

— Qu'il vienne alors.

Comme si Colbert eût écouté aux portes pour se maintenir au courant de la conversation, il entra dès que le roi eut prononcé son nom devant les deux courtisans.

— Ah ! fort bien, monsieur Colbert, dit Sa Majesté. A vos postes donc, messieurs !

Saint-Aignan et Villeroy prirent congé.

Le roi s'assit dans un fauteuil près de la fenêtre.

— Je danse ce soir mon ballet, monsieur Colbert, dit-il.

— Alors, Sire, c'est demain que je paye les notes ?

— Comment cela ?

— J'ai promis aux fournisseurs de solder leurs

comptes le lendemain du jour où le ballet aurait eu lieu.

— Soit, monsieur Colbert, vous avez promis, payez.

— Très bien, Sire ; mais, pour payer, comme disait M. de Lesdiguières, il faut de l'argent.

— Quoi ! les quatre millions promis par M. Fouquet n'ont-ils donc pas été remis ? J'avais oublié de vous en demander compte.

— Sire, ils étaient chez Votre Majesté à l'heure dite.

— Eh bien ?

— Eh bien, Sire, les verres de couleur, les feux d'artifice, les violons et les cuisiniers ont mangé quatre millions en huit jours.

— Entièrement ?

— Jusqu'au dernier sou. Chaque fois que Votre Majesté a ordonné d'illuminer les bords du grand canal, cela a brûlé autant d'huile qu'il y a d'eau dans les bassins.

— Bien, bien, monsieur Colbert. Enfin, vous n'avez plus d'argent ?

— Oh ! je n'en ai plus, mais M. Fouquet en a.

Et le visage de Colbert s'éclaira d'une joie sinistre.

— Que voulez-vous dire ? demanda Louis.

— Sire, nous avons déjà fait donner six millions à M. Fouquet. Il les a donnés de trop bonne grâce pour n'en pas donner encore d'autres si besoin était. Besoin est aujourd'hui ; donc, il faut qu'il s'exécute.

Le roi fronça le sourcil.

— Monsieur Colbert, dit-il en accentuant le nom du financier, ce n'est point ainsi que je l'entends,

je ne veux pas employer contre un de mes serviteurs des moyens de pression qui le gênent et qui entravent son service. M. Fouquet a donné six millions en huit jours, c'est une somme.

Colbert pâlit.

— Cependant, fit-il, Votre Majesté ne parlait pas ce langage il y a quelque temps ; lorsque les nouvelles de Belle-Isle arrivèrent, par exemple.

— Vous avez raison, monsieur Colbert.

— Rien n'est changé depuis cependant, bien au contraire.

— Dans ma pensée, monsieur, tout est changé.

— Comment, Sire, Votre Majesté ne croit plus aux tentatives ?

— Mes affaires me regardent, monsieur le sous-intendant, et je vous ai déjà dit que je les faisais moi-même.

— Alors, je vois que j'ai eu le malheur, dit Colbert en tremblant de rage et de peur, de tomber dans la disgrâce de Votre Majesté.

— Nullement ; vous m'êtes, au contraire, fort agréable.

— Eh ! Sire, dit le ministre avec cette brusquerie affectée et habile quand il s'agissait de flatter l'amour-propre de Louis, à quoi bon être agréable à Votre Majesté si on ne lui est plus utile ?

— Je réserve vos services pour une occasion meilleure, et, croyez-moi, ils n'en vaudront que mieux.

— Ainsi le plan de Votre Majesté en cette affaire ?...

— Vous avez besoin d'argent, monsieur Colbert ?

— De sept cent mille livres, Sire.

— Vous les prendrez dans mon trésor particulier.

Colbert s'inclina.

— Et, ajouta Louis, comme il me paraît difficile que, malgré votre économie, vous satisfassiez avec une somme aussi exiguë aux dépenses que je veux faire, je vais vous signer une cédule de trois millions.

Le roi prit une plume et signa aussitôt. Puis, remettant le papier à Colbert :

— Soyez tranquille, dit-il, le plan que j'ai adopté est un plan de roi, monsieur Colbert.

Et sur ces mots, prononcés avec toute la majesté que le jeune prince savait prendre dans ces circonstances, il congédia Colbert pour donner audience aux tailleurs.

L'ordre donné par le roi était connu dans tout Fontainebleau ; on savait déjà que le roi essayait son habit et que le ballet serait dansé le soir.

Cette nouvelle courut avec la rapidité de l'éclair, et sur son passage elle alluma toutes les coquetteries, tous les désirs, toutes les folles ambitions.

A l'instant même, et comme par enchantement, tout ce qui savait tenir une aiguille, tout ce qui savait distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausses, comme dit Molière, fut convoqué pour servir d'auxiliaire aux élégants et aux dames.

Le roi eut achevé sa toilette à neuf heures ; il parut dans son carrosse découvert et orné de feuillages et de fleurs.

Les reines avaient pris place sur une magnifique estrade disposée, sur les bords de l'étang, dans un théâtre d'une merveilleuse élégance.

En cinq heures, les ouvriers charpentiers avaient assemblé toutes les pièces de rapport de ce théâtre ; les tapissiers avaient tendu leurs tapisseries, dressé

leurs sièges, et, comme au signal d'une baguette d'enchanteur, mille bras, s'aidant les uns les autres au lieu de se gêner, avaient construit l'édifice dans ce lieu au son des musiques, pendant que déjà les artificiers illuminaient le théâtre et les bords de l'étang par un nombre incalculable de bougies.

Comme le ciel s'étoilait et n'avait pas un nuage, comme on n'entendait pas un souffle d'air dans les grands bois, comme si la nature elle-même s'était accommodée à la fantaisie du prince, on avait laissé ouvert le fond de ce théâtre. En sorte que, derrière les premiers plans du décor, on apercevait pour fond ce beau ciel ruisselant d'étoiles, cette nappe d'eau embrasée de feux qui s'y réfléchissaient, et les silhouettes bleuâtres des grandes masses de bois aux cimes arrondies.

Quand le roi parut, toute la salle était pleine, et présentait un groupe étincelant de pierreries et d'or, dans lequel le premier regard ne pouvait distinguer aucune physionomie.

Peu à peu, quand la vue s'accoutumait à tant d'éclat, les plus rares beautés apparaissaient, comme dans le ciel du soir les étoiles, une à une, pour celui qui a fermé les yeux et qui les rouvre.

Le théâtre représentait un bocage; quelques faunes levant leurs pieds fourchus sautillaient çà et là; une dryade, apparaissant, les excitait à la poursuite; d'autres se joignaient à elle pour la défendre, et l'on se querellait en dansant.

Soudain devaient paraître, pour ramener l'ordre et la paix, le Printemps et toute sa cour.

Les éléments, les puissances subalternes de la mythologie avec leurs attributs, se précipitaient sur les traces de leur gracieux souverain.

Les Saisons, alliées du Printemps, venaient à ses côtés former un quadrille, qui, sur des paroles plus ou moins flatteuses, entamait la danse. La musique, hautbois, flûtes et violes, peignait les plaisirs champêtres.

Déjà le roi entrait au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Il était vêtu d'une tunique de fleurs, qui dégageait, au lieu de l'alourdir, sa taille svelte et bien prise. Sa jambe, une des plus élégantes de la cour, paraissait avec avantage dans un bas de soie couleur chair, soie si fine et si transparente que l'on eût dit la chair elle-même.

Les plus charmants souliers de satin lilas clair, à bouffettes de fleurs et de feuilles, emprisonnaient son petit pied.

Le buste était en harmonie avec cette base ; de beaux cheveux ondoyants, un air de fraîcheur rehaussé par l'éclat de beaux yeux bleus qui brûlaient doucement les cœurs, une bouche aux lèvres appétissantes, qui daignait s'ouvrir pour sourire : tel était le prince de l'année, qu'on eût, et à juste titre ce soir-là, nommé le roi de tous les Amours.

Il y avait dans sa démarche quelque chose de la légère majesté d'un dieu. Il ne dansait pas, il planait.

Cette entrée fit donc l'effet le plus brillant. Soudain, comme nous l'avons dit, on aperçut le comte de Saint-Aignan qui cherchait à s'approcher du roi ou de MADAME.

La princesse, vêtue d'une robe longue, diaphane et légère comme les plus fines résilles que tissent les savantes Malinoises, le genou parfois dessiné sous les plis de la tunique, son petit pied chaussé

de soie, s'avançait radieuse avec son cortège de bacchantes, et touchait déjà la place qui lui était assignée pour danser.

Les applaudissements durèrent si longtemps, que le comte eut tout le loisir de joindre le roi arrêté sur une pointe.

— Qu'y a-t-il, Saint-Aignan ? fit le Printemps.

— Mon Dieu ! Sire, répliqua le courtisan tout pâle, il y a que Votre Majesté n'a pas songé au pas des Fruits.

— Si fait ; il est supprimé.

— Non pas, Sire. Votre Majesté n'en a point donné l'ordre, et la musique l'a conservé.

— Voilà qui est fâcheux ! murmura le roi. Ce pas n'est point exécutable, puisque M. de Guiche est absent. Il faudra le supprimer.

— Oh ! Sire, un quart d'heure de musique sans danses, ce sera froid à tuer le ballet.

— Mais, comte, alors...

— Oh ! Sire, le grand malheur n'est pas là ; car, après tout, l'orchestre couperait encore tant bien que mal, s'il était nécessaire ; mais...

— Mais quoi ?

— C'est que M. de Guiche est ici.

— Ici ? répliqua le roi en fronçant le sourcil ; ici ?... Vous êtes sûr ?...

— Tout habillé pour le ballet, Sire.

Le roi sentit le rouge lui monter au visage.

— Vous vous serez trompé, dit-il.

— Si peu, Sire, que Votre Majesté peut regarder à sa droite. Le comte attend.

Louis se tourna vivement de ce côté ; et, en effet, à sa droite, éclatant de beauté sous son habit de

Vertumne, de Guiche attendait que le roi le regardât pour lui adresser la parole.

Dire la stupéfaction du roi, celle de MONSIEUR qui s'agita dans sa loge, dire les chuchotements, l'oscillation des têtes dans la salle, dire l'étrange saisissement de MADAME à la vue de son partner, c'est une tâche que nous laissons à de plus habiles.

Le roi était resté bouche béante et regardait le comte.

Celui-ci s'approcha, respectueux, courbé :

— Sire, dit-il, le plus humble serviteur de Votre Majesté vient lui faire service en ce jour, comme il a fait au jour de bataille. Le roi, en manquant ce pas des Fruits, perdait la plus belle scène de son ballet. Je n'ai pas voulu qu'un semblable dommage résultât par moi, pour la beauté, l'adresse et la bonne grâce du roi ; j'ai quitté mes fermiers, afin de venir en aide à mon prince.

Chacun de ces mots tombait, mesuré, harmonieux, éloquent, dans l'oreille de Louis XIV. La flatterie lui plut autant que le courage l'étonna. Il se contenta de répondre :

— Je ne vous avais pas dit de revenir, comte.

— Assurément, Sire, mais Votre Majesté ne m'avait pas dit de rester.

Le roi sentait le temps courir. La scène, en se prolongeant, pouvait tout brouiller. Une seule ombre à ce tableau le gâtait sans ressource.

Le roi, d'ailleurs, avait le cœur tout plein de bonnes idées ; il venait de puiser dans les yeux si éloquents de MADAME une inspiration nouvelle.

Ce regard de Henriette lui avait dit :

— Puisqu'on est jaloux de vous, divisez les

soupçons ; qui se défie de deux rivaux ne se défie d'aucun.

MADAME, avec cette habile diversion, l'emporta.

Le roi sourit à de Guiche.

De Guiche ne comprit pas un mot au langage muet de MADAME. Seulement, il vit bien qu'elle affectait de ne le point regarder. Sa grâce obtenue, il l'attribua au cœur de la princesse. Le roi en sut gré à tout le monde.

MONSIEUR seul ne comprit pas.

Le ballet commença ; il fut splendide.

Quand les violons enlevèrent, par leurs élans, ces illustres danseurs, quand la pantomime naïve de cette époque, bien plus naïve encore par le jeu, fort médiocre, des augustes histrions, fut parvenue à son point culminant de triomphe, la salle faillit crouler sous les applaudissements.

De Guiche brilla comme un soleil, mais comme un soleil courtisan qui se résigne au deuxième rôle.

Dédaigneux de ce succès, dont MADAME ne lui témoignait aucune reconnaissance, il ne songea plus qu'à reconquérir bravement la préférence ostensible de la princesse.

Elle ne lui donna pas un seul regard.

Peu à peu toute sa joie, tout son brillant s'éteignirent dans la douleur et l'inquiétude : en sorte que ses jambes devinrent molles, ses bras lourds, sa tête hébétée.

Le roi, dès ce moment, fut réellement le premier danseur du quadrille.

Il jeta un regard de côté sur son rival vaincu.

De Guiche n'était même plus courtisan ; il

dansait mal, sans adulation ; bientôt il ne dansa plus du tout.

Le roi et MADAME triomphèrent.

VI

LES NYMPHES DU PARC DE FONTAINEBLEAU

LE roi demeura un instant à jouir de son triomphe, qui, nous l'avons dit, était aussi complet que possible.

Puis il se retourna vers MADAME pour l'admirer aussi un peu à son tour.

Les jeunes gens aiment peut-être avec plus de vivacité, plus d'ardeur, plus de passion que les gens d'un âge mûr ; mais ils ont en même temps tous les autres sentiments développés dans la proportion de leur jeunesse et de leur vigueur, en sorte que l'amour-propre étant presque toujours, chez eux, l'équivalent de l'amour, ce dernier sentiment, combattu par les lois de la pondération, n'atteint jamais le degré de perfection qu'il acquiert chez les hommes et les femmes de trente à trente-cinq ans.

Louis pensait donc à MADAME, mais seulement après avoir bien pensé à lui-même, et MADAME pensait beaucoup à elle-même, peut-être sans penser le moins du monde au roi.

Mais la victime, au milieu de tous ces amours et amours-propres royaux, c'était de Guiche.

Aussi tout le monde put-il remarquer à la fois l'agitation et la prostration du pauvre gentilhomme,

et cette prostration, surtout, était d'autant plus remarquable que l'on n'avait pas l'habitude de voir ses bras tomber, sa tête s'alourdir, ses yeux perdre leur flamme. On n'était pas d'ordinaire inquiet sur son compte quand il s'agissait d'une question d'élégance et de goût.

Aussi la défaite de de Guiche fut-elle attribuée, par le plus grand nombre, à son habileté de courtisan.

Mais d'autres aussi, les yeux clairvoyants sont à la cour, mais d'autres aussi remarquèrent sa pâleur et son atonie, pâleur et atonie qu'il ne pouvait ni feindre ni cacher, et ils en conclurent, avec raison, que de Guiche ne jouait pas une comédie d'adulation.

Ces souffrances, ces succès, ces commentaires furent enveloppés, confondus, perdus dans le bruit des applaudissements.

Mais, quand les reines eurent témoigné leur satisfaction, les spectateurs leur enthousiasme ; quand le roi se fut rendu à sa loge pour changer de costume, tandis que MONSIEUR, habillé en femme, selon son habitude, dansait à son tour, de Guiche, rendu à lui-même, s'approcha de MADAME, qui, assise au fond du théâtre, attendait la deuxième entrée, et s'était fait une solitude au milieu de la foule, comme pour méditer à l'avance ses effets chorégraphiques.

On comprend que, absorbée par cette grave méditation, elle ne vît point ou fît semblant de ne pas voir ce qui se passait autour d'elle.

De Guiche, la trouvant donc seule auprès d'un buisson de toile peinte, s'approcha de MADAME.

Deux de ses demoiselles d'honneur, vêtues en

Hamadryades, voyant de Guiche s'approcher, se reculèrent par respect.

De Guiche s'avança donc au milieu du cercle et salua Son Altesse Royale.

Mais Son Altesse Royale, qu'elle eût remarqué ou non le salut, ne tourna même point la tête.

Un frisson passa dans les veines du malheureux ; il ne s'attendait point à une aussi complète indifférence, lui qui n'avait rien vu, lui qui n'avait rien appris, lui qui, par conséquent, ne pouvait rien deviner.

Donc, voyant que son salut n'obtenait aucune réponse, il fit un pas de plus, et d'une voix qu'il s'efforçait, mais inutilement, de rendre calme :

— J'ai l'honneur, dit-il, de présenter mes bien humbles respects à MADAME.

Cette fois Son Altesse Royale daigna tourner ses yeux languissants vers le comte.

— Ah ! monsieur de Guiche, dit-elle, c'est vous ; bonjour !

Et elle se retourna.

La patience faillit manquer au comte.

— Votre Altesse Royale a dansé à ravir tout à l'heure, dit-il.

— Vous trouvez ? fit négligemment MADAME.

— Oui, le personnage est tout à fait celui qui convient au caractère de Son Altesse Royale.

MADAME se retourna tout à fait, et, regardant de Guiche avec son œil clair et fixe :

— Comment cela ? dit-elle.

— Sans doute.

— Expliquez-vous ?

— Vous représentez une divinité, belle, dédaigneuse et légère, fit-il.

— Vous voulez parler de Pomone, monsieur le comte ?

— Je parle de la déesse que représente Votre Altesse Royale.

MADAME demeura un instant les lèvres crispées.

— Mais vous-même, monsieur, dit-elle, n'êtes-vous pas aussi un danseur parfait ?

— Oh ! moi, madame, je suis de ceux qu'on ne distingue point, et qu'on oublie si par hasard on les a distingués.

Et sur ces paroles, accompagnées d'un de ces soupirs profonds qui font tressaillir les dernières fibres de l'être, le cœur plein d'angoisses et de palpitations, la tête en feu, l'œil vacillant, il salua, haletant, et se retira derrière le buisson de toile.

MADAME, pour toute réponse, haussa légèrement les épaules.

Et comme ses dames d'honneur s'étaient, ainsi que nous l'avons dit, retirées par discrétion durant le colloque, elle les rappela du regard.

C'étaient mesdemoiselles de Tonnay-Charente et de Montalais.

Toutes deux, à ce signe de MADAME, s'approchèrent avec empressement.

— Avez-vous entendu, mesdemoiselles ? demanda la princesse.

— Quoi, madame ?

— Ce que M. le comte de Guiche a dit.

— Non.

— En vérité, c'est une chose remarquable, continua la princesse avec l'accent de la compassion, combien l'exil a fatigué l'esprit de ce pauvre M. de Guiche.

Et plus haut, encore, de peur que le malheureux ne perdît une parole :

— Il a mal dansé d'abord, continua-t-elle ; puis, ensuite, il n'a dit que des pauvretés.

Puis elle se leva, fredonnant l'air sur lequel elle allait danser.

De Guiche avait tout entendu. Le trait pénétra au plus profond de son cœur et le déchira.

Alors, au risque d'interrompre tout l'ordre de la fête par son dépit, il s'enfuit, mettant en lambeaux son bel habit de Vertumne, et semant sur son chemin les pampres, les mûres, les feuilles d'amandier et tous les petits attributs artificiels de sa divinité.

Un quart d'heure après, il était de retour sur le théâtre. Mais il était facile de comprendre qu'il n'y avait qu'un puissant effort de la raison sur la folie qui avait pu le ramener, ou peut-être, le cœur est ainsi fait, l'impossibilité même de rester plus longtemps éloigné de celle qui lui brisait le cœur.

MADAME achevait son pas.

Elle le vit, mais ne le regarda point ; et lui, irrité, furieux, lui tourna le dos à son tour lorsqu'elle passa escortée de ses nymphes et suivie de cent flatteurs.

Pendant ce temps, à l'autre bout du théâtre, près de l'étang, une femme était assise, les yeux fixés sur une des fenêtres du théâtre.

De cette fenêtre s'échappaient des flots de lumière.

Cette fenêtre, c'était celle de la loge royale.

De Guiche en quittant le théâtre, de Guiche en allant chercher l'air dont il avait si grand besoin, de Guiche passa près de cette femme et la salua.

Elle, de son côté, en apercevant le jeune homme, s'était levée comme une femme surprise au milieu d'idées qu'elle voudrait se cacher à elle-même.

De Guiche la reconnut. Il s'arrêta.

— Bonsoir, mademoiselle ! dit-il vivement.

— Bonsoir, monsieur le comte !

— Ah ! mademoiselle de La Vallière, continua de Guiche, que je suis heureux de vous rencontrer !

— Et moi aussi, monsieur le comte, je suis heureuse de ce hasard, dit la jeune fille en faisant un mouvement pour se retirer.

— Oh ! non ! non ! ne me quittez pas, dit de Guiche en étendant la main vers elle ; car vous démentiriez ainsi les bonnes paroles que vous venez de dire. Restez, je vous en supplie ; il fait la plus belle soirée du monde. Vous fuyez le bruit, vous ! Vous aimez votre société à vous seule, vous ! Eh bien, oui, je comprends cela ; toutes les femmes qui ont du cœur sont ainsi. Jamais on n'en verra une s'ennuyer loin du tourbillon de tous ces plaisirs bruyants ! Oh ! mademoiselle ! mademoiselle !

— Mais qu'avez-vous donc, monsieur le comte? demanda La Vallière avec un certain effroi. Vous semblez agité.

— Moi ? Non pas ; non.

— Alors, monsieur de Guiche, permettez-moi de vous faire ici le remerciement que je me proposais de vous faire à la première occasion. C'est à votre protection, je le sais, que je dois d'avoir été admise parmi les filles d'honneur de MADAME.

— Ah ! oui, vraiment, je m'en souviens et je m'en félicite, mademoiselle. Aimez-vous quelqu'un, vous ?

— Moi ?

— Oh ! pardon, je ne sais ce que je dis ; pardon mille fois. MADAME avait raison, bien raison ; cet exil brutal a complètement bouleversé mon esprit.

— Mais le roi vous a bien reçu, ce me semble, monsieur le comte ?

— Trouvez-vous ?... Bien reçu... peut-être... oui...

— Sans doute, bien reçu ; car, enfin, vous revenez sans congé de lui ?

— C'est vrai, et je crois que vous avez raison, mademoiselle. Mais n'avez-vous point vu par ici M. le vicomte de Bragelonne ?

La Vallière tressaillit à ce nom.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-elle.

— Oh ! mon Dieu ! vous blesserais-je encore ? fit de Guiche. En ce cas, je suis bien malheureux, bien à plaindre !

— Oui, bien malheureux, bien à plaindre, monsieur de Guiche, car vous paraissez horriblement souffrir.

— Oh ! mademoiselle, que n'ai-je une sœur dévouée, une amie véritable !

— Vous avez des amis, monsieur de Guiche, et M. le vicomte de Bragelonne, dont vous parliez tout à l'heure, est, il me semble, un de ces bons amis.

— Oui, oui, en effet, c'est un de mes bons amis. Adieu, mademoiselle, adieu ! recevez tous mes respects.

Et il s'enfuit comme un fou du côté de l'étang.

Son ombre noire glissait grandissante parmi les ifs lumineux et les larges moires resplendissantes de l'eau.

La Vallière le regarda quelque temps avec compassion.

— Oh ! oui, oui, dit-elle, il souffre et je commence à comprendre pourquoi.

Elle achevait à peine, lorsque ses compagnes, mesdemoiselles de Montalais et de Tonnay-Charente, accoururent.

Elles avaient fini leur service, dépouillé leurs habits de nymphes, et, joyeuses de cette belle nuit, du succès de la soirée, elles revenaient trouver leur compagne.

— Eh quoi, déjà ! lui dirent-elles. Nous croyions arriver les premières au rendez-vous.

— J'y suis depuis un quart d'heure, répondit La Vallière.

— Est-ce que la danse ne vous a point amusée ?

— Non.

— Et tout le spectacle ?

— Non plus. En fait de spectacle, j'aime bien mieux celui de ces bois noirs au fond desquels brille çà et là une lumière qui passe comme un œil rouge, tantôt ouvert, tantôt fermé.

— Elle est poète, cette La Vallière, dit Tonnay-Charente.

— C'est-à-dire insupportable, fit Montalais. Toutes les fois qu'il s'agit de rire un peu ou de s'amuser de quelque chose, La Vallière pleure ; toutes les fois qu'il s'agit de pleurer, pour nous autres femmes, chiffons perdus, amour-propre piqué, parure sans effet, La Vallière rit.

— Oh ! quant à moi, je ne puis être de ce caractère, dit mademoiselle de Tonnay-Charente. Je suis femme, et femme comme on ne l'est pas ; qui

m'aime me flatte, qui me flatte me plaît par sa flatterie, et qui me plaît...

— Eh bien, tu n'achèves pas ? dit Montalais.

— C'est trop difficile, répliqua mademoiselle de Tonnay-Charente en riant aux éclats. Achève pour moi, toi qui as tant d'esprit.

— Et vous, Louise, dit Montalais, vous plaît-on?

— Cela ne regarde personne, dit la jeune fille en se levant du banc de mousse où elle était restée étendue pendant tout le temps qu'avait duré le ballet. Maintenant, mesdemoiselles, nous avons formé le projet de nous divertir cette nuit sans surveillants et sans escorte. Nous sommes trois, nous nous plaisons l'une à l'autre, il fait un temps superbe ; regardez là-bas, voyez la lune qui monte doucement au ciel et argente les cimes des marronniers et des chênes. Oh ! la belle promenade ! oh ! la belle liberté! la belle herbe fine des bois, la belle faveur que me fait votre amitié ; prenons-nous par le bras et gagnons les grands arbres. Ils sont tous, en ce moment, attablés et actifs là-bas, occupés à se parer pour une promenade d'apparat ; on selle les chevaux, on attelle les voitures, les mules de la reine ou les quatre cavales blanches de MADAME. Nous, gagnons vite un endroit où nul œil ne nous devine, où nul pas ne marche dans notre pas. Vous rappelez-vous, Montalais, les bois de Cheverny et de Chambord, les peupliers sans fin de Blois ? Nous avons échangé là-bas bien des espérances.

— Bien des confidences aussi.

— Oui.

— Moi, dit mademoiselle de Tonnay-Charente, je pense beaucoup aussi ; mais prenez garde...

— Elle ne dit rien, fit Montalais, de sorte que ce que pense mademoiselle de Tonnay-Charente, Athénaïs seule le sait.

— Chut ! s'écria mademoiselle de La Vallière, j'entends des pas qui viennent de ce côté.

— Eh ! vite ! vite ! dans les roseaux, dit Montalais ; baissez-vous, Athénaïs, vous qui êtes si grande.

Mademoiselle de Tonnay-Charente se baissa effectivement.

Presque aussitôt on vit, en effet, deux gentilshommes s'avancer, la tête inclinée, les bras entrelacés et marchant sur le sable fin de l'allée parallèle au rivage.

Les femmes se firent petites, imperceptibles.

— C'est M. de Guiche, dit Montalais à l'oreille de mademoiselle de Tonnay-Charente.

— C'est M. de Bragelonne, dit celle-ci à l'oreille de La Vallière.

Les deux jeunes gens continuaient de s'approcher en causant d'une voix animée.

— C'est par ici qu'elle était tout à l'heure, dit le comte. Si je n'avais fait que la voir, je dirais que c'est une apparition ; mais je lui ai parlé.

— Ainsi, vous êtes sûr ?

— Oui ; mais peut-être aussi lui ai-je fait peur.

— Comment cela ?

— Eh ! mon Dieu ! j'étais encore fou de ce que vous savez, de sorte qu'elle n'aura rien compris à mes discours et aura pris peur.

— Oh ! dit Bragelonne, ne vous inquiétez pas, mon ami. Elle est bonne, elle excusera ; elle a de l'esprit, elle comprendra.

— Oui ; mais si elle a compris, trop bien compris.

— Après ?

— Et qu'elle parle.

— Oh ! vous ne connaissez pas Louise, comte, dit Raoul. Louise a toutes les vertus, et n'a pas un seul défaut.

Et les jeunes gens passèrent là-dessus, et, comme ils s'éloignaient, leurs voix se perdirent peu à peu.

— Comment ! La Vallière, dit mademoiselle de Tonnay-Charente, M. le vicomte de Bragelonne a dit Louise en parlant de vous. Comment cela se fait-il ?

— Nous avons été élevés ensemble, répondit mademoiselle de La Vallière ; tout enfants, nous nous connaissions.

— Et puis M. de Bragelonne est ton fiancé, chacun sait cela.

— Oh ! je ne le savais pas, moi. Est-ce vrai, mademoiselle ?

— C'est-à-dire, répondit Louise en rougissant, c'est-à-dire que M. de Bragelonne m'a fait l'honneur de me demander ma main... mais...

— Mais quoi ?

— Mais il paraît que le roi...

— Eh bien ?

— Que le roi ne veut pas consentir à ce mariage.

— Eh ! pourquoi le roi ? et qu'est-ce que le roi ? s'écria Aure avec aigreur. Le roi a-t-il donc le droit de se mêler de ces choses-là, bon Dieu ?... « La *poulitique* est la *poulitique*, comme disait M. de Mazarin ; ma l'amor, il est l'amor. » Si donc tu aimes M. de Bragelonne, et, s'il t'aime, épousez-vous. Je vous donne mon consentement, moi.

Athénaïs se mit à rire.

— Oh ! je parle sérieusement, répondit Montalais, et mon avis en ce cas vaut bien l'avis du roi, je suppose. N'est-ce pas, Louise ?

— Voyons, voyons, ces messieurs sont passés, dit La Vallière ; profitons donc de la solitude pour traverser la prairie et nous jeter dans le bois.

— D'autant mieux, dit Athénaïs, que voilà des lumières qui partent du château et du théâtre, et qui me font l'effet de précéder quelque illustre compagnie.

— Courons, dirent-elles toutes trois.

Et relevant gracieusement les longs plis de leurs robes de soie, elles franchirent lestement l'espace qui s'étendait entre l'étang et la partie la plus ombragée du parc.

Montalais, légère comme une biche ; Athénaïs, ardente comme une jeune louve, bondissaient dans l'herbe sèche, et parfois un Actéon téméraire eût pu apercevoir dans la pénombre leur jambe pure et hardie se dessinant sous l'épais contour des jupes de satin.

La Vallière, plus délicate et plus pudique, laissa flotter ses robes ; retardée ainsi par la faiblesse de son pied, elle ne tarda point à demander sa grâce.

Et, demeurée en arrière, elle força ses deux compagnes à l'attendre.

En ce moment, un homme, caché dans un fossé plein de jeunes pousses de saules, remonta vivement sur le talus de ce fossé et se mit à courir dans la direction du château.

Les trois femmes, de leur côté, atteignirent les lisières du parc, dont toutes les allées leur étaient connues.

De grandes allées fleuries s'élevaient autour des

fossés ; des barrières fermées protégeaient de ce côté les promeneurs contre l'envahissement des chevaux et des calèches.

En effet, on entendait rouler dans le lointain, sur le sol ferme des chemins, les carrosses des reines et de MADAME. Plusieurs cavaliers les suivaient avec le bruit si bien imité par les vers cadencés de Virgile.

Quelques musiques lointaines répondaient au bruit, et, quand les harmonies cessaient, le rossignol, chanteur plein d'orgueil, envoyait à la compagnie qu'il sentait rassemblée sous les ombrages, les chants les plus compliqués, les plus suaves et les plus savants.

Autour du chanteur, brillaient, dans le fond noir des gros arbres, les yeux de quelque chat-huant sensible à l'harmonie.

De sorte que cette fête de toute la cour était aussi la fête des hôtes mystérieux des bois ; car assurément la biche écoutait dans sa fougère, le faisan sur sa branche, le renard dans son terrier.

On devinait la vie de toute cette population nocturne et invisible aux brusques mouvements qui s'opéraient tout à coup dans les feuilles.

Alors les nymphes des bois poussaient un petit cri ; puis, rassurées à l'instant même, riaient et reprenaient leur marche.

Et elles arrivèrent ainsi au chêne royal, vénérable reste d'un chêne qui, dans sa jeunesse, avait entendu les soupirs de Henri II pour la belle Diane de Poitiers, et plus tard ceux de Henri IV pour la belle Gabrielle d'Estrées.

Sous ce chêne, les jardiniers avaient accumulé la mousse et le gazon, de telle sorte que jamais siège

circulaire n'avait mieux reposé les membres fatigués d'un roi.

Le tronc de l'arbre formait un dossier rugueux, mais suffisamment large pour quatre personnes.

Sous les rameaux qui obliquaient vers le tronc, les voix se perdaient en filtrant vers les cieux.

VII

CE QUI SE DISAIT SOUS LE CHÊNE ROYAL

IL Y AVAIT dans la douceur de l'air, dans le silence du feuillage, un muet engagement pour ces jeunes femmes à changer tout de suite la conversation badine en une conversation plus sérieuse.

Celle même dont le caractère était le plus enjoué, Montalais, par exemple, y penchait la première.

Elle débuta par un gros soupir.

— Quelle joie, dit-elle, de nous sentir ici, libres, seules, et en droit d'être franches, surtout envers nous-mêmes !

— Oui, dit mademoiselle de Tonnay-Charente ; car la cour, si brillante qu'elle soit, cache toujours un mensonge sous les plis du velours ou sous les feux des diamants.

— Moi, répliqua La Vallière, je ne mens jamais ; quand je ne puis dire la vérité, je me tais.

— Vous ne serez pas longtemps en faveur, ma chère, dit Montalais ; ce n'est point ici comme à Blois, où nous disions à la vieille MADAME tous nos dépits et toutes nos envies. MADAME avait ses jours

où elle se souvenait d'avoir été jeune. Ces jours-là, quiconque causait avec MADAME trouvait une amie sincère. MADAME nous contait ses amours avec MONSIEUR, et nous, nous lui contions ses amours avec d'autres, ou du moins les bruits qu'on avait fait courir sur ses galanteries. Pauvre femme ! si innocente ! elle en riait, nous aussi ; où est-elle à présent ?

— Ah ! Montalais, rieuse Montalais, s'écria La Vallière, voilà que tu soupires encore ; les bois t'inspirent, et tu es presque raisonnable ce soir.

— Mesdemoiselles, dit Athénaïs, vous ne devez pas tellement regretter la cour de Blois, que vous ne vous trouviez heureuses chez nous. Une cour, c'est l'endroit où viennent les hommes et les femmes pour causer de choses que les mères et les tuteurs, que les confesseurs surtout, défendent avec sévérité. A la cour, on se dit ces choses sous privilège du roi et des reines ; n'est-ce pas agréable ?

— Oh ! Athénaïs, dit Louise en rougissant.

— Athénaïs est franche ce soir, dit Montalais, profitons-en.

— Oui, profitons-en, car on m'arracherait ce soir les plus intimes secrets de mon cœur.

— Ah ! si M. de Montespan était là, dit Montalais.

— Vous croyez que j'aime M. de Montespan ? murmura la belle jeune fille.

— Il est beau, je suppose ?

— Oui, et ce n'est pas un mince avantage à mes yeux.

— Vous voyez bien.

— Je dirai plus, il est, de tous les hommes qu'on voit ici, le plus beau et le plus...

— Qu'entend-on là ? dit La Vallière en faisant sur le banc de mousse un brusque mouvement.

— Quelque daim qui fuit dans les branches.

— Je n'ai peur que des hommes, dit Athénaïs.

— Quand ils ne ressemblent pas à M. de Montespan ?

— Finissez cette raillerie... M. de Montespan est aux petits soins pour moi ; mais cela n'engage à rien. N'avons-nous pas ici M. de Guiche qui est aux petits soins pour MADAME ?

— Pauvre, pauvre garçon ! dit La Vallière.

— Pourquoi pauvre ?... MADAME est assez belle et assez grande dame, je suppose.

La Vallière secoua douloureusement la tête.

— Quand on aime, dit-elle, ce n'est ni la belle ni la grande dame ; mes chères amies, quand on aime, ce doit être le cœur et les yeux seuls de celui ou de celle qu'on aime.

Montalais se mit à rire bruyamment.

— Cœur, yeux, oh ! sucrerie, dit-elle.

— Je parle pour moi, répliqua La Vallière.

— Nobles sentiments ! dit Athénaïs d'un air protecteur, mais froid.

— Ne les avez-vous pas, mademoiselle ? dit Louise.

— Parfaitement, mademoiselle ; mais je continue. Comment peut-on plaindre un homme qui rend des soins à une femme comme MADAME ? S'il y a disproportion, c'est du côté du comte.

— Oh ! non, non, fit La Vallière, c'est du côté de MADAME.

— Expliquez-vous.

— Je m'explique. MADAME n'a pas même le désir de savoir ce que c'est que l'amour. Elle joue avec

ce sentiment comme les enfants avec les artifices dont une étincelle embraserait un palais. Cela brille, voilà tout ce qu'il lui faut. Or, joie et amour est le tissu dont elle veut que soit tramée sa vie. M. de Guiche aimera cette dame illustre ; elle ne l'aimera pas.

Athénaïs partit d'un éclat de rire dédaigneux.

— Est-ce qu'on aime ? dit-elle. Où sont vos nobles sentiments de tout à l'heure ? La vertu d'une femme n'est-elle point dans le courageux refus de toute intrigue à conséquence ? Une femme bien organisée et douée d'un cœur généreux doit regarder les hommes, s'en faire aimer, adorer même, et dire une fois au plus dans sa vie : « Tiens ! il me semble que, si je n'eusse pas été ce que je suis, j'eusse moins détesté celui-là que les autres. »

— Alors, s'écria La Vallière en joignant les mains, voilà ce que vous promettez à M. de Montespan ?

— Eh ! certes, à lui comme à tout autre. Quoi ! je vous ai dit que je lui reconnaissais une certaine supériorité, et cela ne suffirait pas ! Ma chère, on est femme, c'est-à-dire reine dans tout le temps que nous donne la nature pour occuper cette royauté, de quinze à trente-cinq ans. Libre à vous d'avoir du cœur après, quand vous n'aurez plus que cela.

— Oh ! oh ! murmura La Vallière.

— Parfait ! s'écria Montalais, voilà une maîtresse femme. Athénaïs, vous irez loin !

— Ne m'approuvez-vous point ?

— Oh ! des pieds et des mains ! dit la railleuse.

— Vous plaisantez, n'est-ce pas, Montalais ? dit Louise.

— Non, non, j'approuve tout ce que vient de dire Athénaïs ; seulement...

— Seulement quoi ?

— Eh bien, je ne puis la mettre en action. J'ai les plus complets principes ; je me fais des résolutions, près desquelles les projets du stathouder et ceux du roi d'Espagne sont des jeux d'enfant : puis, le jour de la mise à exécution, rien.

— Vous faiblissez ? dit Athénaïs avec dédain.

— Indignement.

— Malheureuse nature, reprit Athénaïs. Mais, au moins, vous choisissez ?

— Ma foi !... ma foi, non ! Le sort se plaît à me contrarier en tout : je rêve des empereurs et je trouve des...

— Aure ! Aure ! s'écria La Vallière, par pitié, ne sacrifiez pas, au plaisir de dire un mot, ceux qui vous aiment d'une affection si dévouée.

— Oh ! pour cela, je m'en embarrasse peu : ceux qui m'aiment sont assez heureux que je ne les chasse point, ma chère. Tant pis pour moi si j'ai une faiblesse ; mais tant pis pour eux si je m'en venge sur eux. Ma foi, je m'en venge !

— Aure !

— Vous avez raison, dit Athénaïs, et peut-être aussi arriverez-vous au même but. Cela s'appelle être coquette, voyez-vous, mesdemoiselles. Les hommes, qui sont des sots en beaucoup de choses, le sont surtout en celle-ci, qu'ils confondent sous ce mot de coquetterie la fierté d'une femme et sa variabilité. Moi, je suis fière, c'est-à-dire imprenable ; je rudoie les prétendants, mais sans aucune espèce de prétention à les retenir. Les hommes disent que je suis coquette, parce qu'ils ont l'amour-propre de

croire que je les désire. D'autres femmes, Montalais, par exemple, se sont laissé entamer par les adulations ; elles seraient perdues sans le bienheureux ressort de l'instinct qui les pousse à changer soudain et à châtier celui dont elles acceptaient naguère l'hommage.

— Savante dissertation ! dit Montalais d'un ton de gourmet qui se délecte.

— Odieux ! murmura Louise.

— Grâce à cette coquetterie, car voilà la véritable coquetterie, poursuivit mademoiselle de Tonnay-Charente, l'amant bouffi d'orgueil, il y a une heure, maigrit en une minute de toute l'enflure de son amour-propre. Il prenait déjà des airs vainqueurs, il recule ; il allait nous protéger, il se prosterne de nouveau. Il en résulte qu'au lieu d'avoir un mari jaloux, incommode, habitué, nous avons un amant toujours tremblant, toujours convoiteux, toujours soumis, par cette seule raison qu'il trouve, lui, une maîtresse toujours nouvelle. Voilà, et soyez-en persuadées, mesdemoiselles, ce que vaut la coquetterie. C'est avec cela qu'on est reine entre les femmes, quand on n'a pas reçu de Dieu la faculté si précieuse de tenir en bride son cœur et son esprit.

— Oh ! que vous êtes habile ! dit Montalais, et que vous comprenez bien le devoir des femmes !

— Je m'arrange un bonheur particulier, dit Athénaïs avec modestie ; je me défends, comme tous les amoureux faibles, contre l'oppression des plus forts.

— La Vallière ne dit pas un mot.

— Est-ce qu'elle ne nous approuve point ?

— Moi, je ne comprends seulement pas, dit

Louise. Vous parlez comme des êtres qui ne seraient point appelés à vivre sur cette terre.

— Elle est jolie, votre terre ! dit Montalais.

— Une terre, reprit Athénaïs, où l'homme encense la femme pour la faire tomber étourdie, où il l'insulte quand elle est tombée !

— Qui vous parle de tomber ? dit Louise.

— Ah ! voilà une théorie nouvelle, ma chère ; indiquez-moi, s'il vous plaît, votre moyen pour ne pas être vaincue, si vous vous laissez entraîner par l'amour ?

— Oh ! s'écria la jeune fille en levant au ciel noir ses beaux yeux humides, oh ! si vous saviez ce que c'est qu'un cœur, je vous expliquerais et je vous convaincrais ; un cœur aimant est plus fort que toute votre coquetterie et plus que toute votre fierté. Jamais une femme n'est aimée, je le crois, et Dieu m'entend ; jamais un homme n'aime avec idolâtrie que s'il se sent aimé. Laissez aux vieillards de la comédie de se croire adorés par des coquettes. Le jeune homme s'y connaît, lui, il ne s'abuse point ; s'il a pour la coquette un désir, une effervescence, une rage, vous voyez que je vous fais le champ libre et vaste ; en un mot, la coquette peut le rendre fou, jamais elle ne le rendra amoureux. L'amour, voyez-vous, tel que je le conçois, c'est un sacrifice incessant, absolu, entier ; mais ce n'est pas le sacrifice d'une seule des deux parties unies. C'est l'abnégation complète de deux âmes qui veulent se fondre en une seule. Si j'aime jamais, je supplierai mon amant de me laisser libre et pure ; je lui dirai, ce qu'il comprendra, que mon âme est déchirée par le refus que je fais ; et lui ! lui qui m'aimera, sentant la douloureuse grandeur de mon

sacrifice, à son tour il se dévouera comme moi, il me respectera, il ne cherchera point à me faire tomber pour m'insulter quand je serai tombée, ainsi que vous le disiez tout à l'heure en blasphémant contre l'amour que je comprends. Voilà, moi, comment j'aime. Maintenant, venez me dire que mon amant me méprisera ; je l'en défie, à moins qu'il ne soit le plus vil des hommes, et mon cœur m'est garant que je ne choisirai pas ces gens-là. Mon regard lui payera ses sacrifices ou lui imposera des vertus qu'il n'eût jamais cru avoir.

— Mais, Louise, s'écria Montalais, vous nous dites cela et vous ne le pratiquez point !

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes adorée de Raoul de Bragelonne, aimée à deux genoux. Le pauvre garcon est victime de votre vertu, comme il le serait, plus qu'il ne le serait même de ma coquetterie ou de la fierté d'Athénaïs.

— Ceci est tout simplement une subdivision de la coquetterie, dit Athénaïs, et mademoiselle, à ce que je vois, la pratique sans s'en douter.

— Oh ! fit La Vallière.

— Oui, cela s'appelle l'instinct : parfaite sensibilité, exquise recherche de sentiments, montre perpétuelle d'élans passionnés qui n'aboutissent jamais. Oh ! c'est fort habile aussi et très efficace. J'eusse même, maintenant que j'y réfléchis, préféré cette tactique à ma fierté pour combattre les hommes, parce qu'elle offre l'avantage de faire croire parfois à la conviction ; mais, dès à présent, sans passer condamnation tout à fait pour moi-même, je la déclare supérieure à la simple coquetterie de Montalais.

Les deux jeunes filles se mirent à rire.

La Vallière seule garda le silence et secoua la tête.

Puis, après un instant :

— Si vous me disiez le quart de ce que vous venez de me dire devant un homme, fit-elle, ou même que je fusse persuadée que vous le pensez, je mourrais de honte et de douleur sur cette place.

— Eh bien, mourez, tendre petite, répondit mademoiselle de Tonnay-Charente : car, s'il n'y a pas d'hommes ici, il y a au moins deux femmes, vos amies, qui vous déclarent atteinte et convaincue d'être une coquette d'instinct, une coquette naïve ; c'est-à-dire la plus dangereuse espèce de coquette qui existe au monde.

— Oh ! mesdemoiselles ! répondit La Vallière rougissante et près de pleurer.

Les deux compagnes éclatèrent de rire sur de nouveaux frais.

— Eh bien, je demanderai des renseignements à Bragelonne.

— A Bragelonne ? fit Athénaïs.

— Eh ! oui, à ce grand garçon courageux comme César, fin et spirituel comme M. Fouquet, à ce pauvre garçon qui depuis douze ans te connaît, t'aime, et qui cependant, s'il faut t'en croire, n'a jamais baisé le bout de tes doigts.

— Expliquez-nous cette cruauté, vous la femme de cœur ? dit Athénaïs à La Vallière.

— Je l'expliquerai par un seul mot : la vertu. Nierez-vous la vertu, par hasard ?

— Voyons, Louise, ne mens pas, dit Aure en lui prenant la main.

— Mais que voulez-vous donc que je vous dise ? s'écria La Vallière.

— Ce que vous voudrez. Mais vous aurez beau dire, je persiste dans mon opinion sur vous. Coquette d'instinct, coquette naïve, c'est-à-dire, je l'ai dit et je le redis, la plus dangereuse de toutes les coquettes.

— Oh ! non, non, par grâce ! ne croyez pas cela.

— Comment ! douze ans de rigueur absolue !

— Oh ! il y a douze ans, j'en avais cinq. L'abandon d'un enfant ne peut pas être compté à la jeune fille.

— Eh bien, vous avez dix-sept ans : trois ans au lieu de douze. Depuis trois ans, vous avez été constamment et entièrement cruelle. Vous avez contre vous les muets ombrages de Blois, les rendez-vous où l'on compte les étoiles, les séances nocturnes sous les platanes, ses vingt ans parlant à vos quatorze ans, le feu de ses yeux vous parlant à vous-même.

— Soit, soit ; mais il en est ainsi !

— Allons donc, impossible !

— Mais, mon Dieu, pourquoi donc impossible ?

— Dis-nous des choses croyables, ma chère, et nous te croirons.

— Mais enfin, supposez une chose.

— Laquelle ? Voyons.

— Achevez, ou nous supposerons bien plus que vous ne voudrez.

— Supposons, alors ; supposons que je croyais aimer, et que je n'aime pas.

— Comment, tu n'aimes pas ?

— Que voulez-vous ! si j'ai été autrement que ne sont les autres quand elles aiment, c'est que je

n'aime pas ; c'est que mon heure n'est pas encore venue.

— Louise ! Louise ! dit Montalais, prends garde, je vais te retourner ton mot de tout à l'heure. Raoul n'est pas là, ne l'accable pas en son absence ; sois charitable, et si, en y regardant de bien près, tu penses ne pas l'aimer, dis-le-lui à lui-même. Pauvre garçon !

Et elle se mit à rire.

— Mademoiselle plaignait tout à l'heure M. de Guiche, dit Athénaïs ; ne pourrait-on pas trouver l'explication de cette indifférence pour l'un dans cette compassion pour l'autre ?

— Accablez-moi, mesdemoiselles, fit tristement La Vallière, accablez-moi, puisque vous ne me comprenez pas.

— Oh ! oh ! répondit Montalais, de l'humeur, du chagrin, des larmes ; nous rions, Louise, et ne sommes pas, je t'assure, tout à fait les monstres que tu crois ; regarde Athénaïs la fière, comme on l'appelle, elle n'aime pas M. de Montespan, c'est vrai, mais elle serait au désespoir que M. de Montespan ne l'aimât pas... Regarde-moi, je ris de M. Malicorne, mais ce pauvre Malicorne dont je ris sait bien quand il veut faire aller ma main sur ses lèvres. Et puis la plus âgée de nous n'a pas vingt ans... quel avenir !

— Folles ! folles que vous êtes ! murmura Louise.

— C'est vrai, fit Montalais, et toi seule as dit des paroles de sagesse.

— Certes !

— Accordé, répondit Athénaïs. Ainsi, décidément, vous n'aimez pas ce pauvre M. de Bragelonne ?

— Peut-être ! dit Montalais ; elle n'en est pas encore bien sûre. Mais, en tout cas, écoute, Athénaïs : si M. de Bragelonne devient libre, je te donne un conseil d'amie.

— Lequel ?

— C'est de bien le regarder avant de te décider pour M. de Montespan.

— Oh ! si vous le prenez par là, ma chère, M. de Bragelonne n'est pas le seul que l'on puisse trouver du plaisir à regarder. Et, par exemple, M. de Guiche a bien son prix.

— Il n'a pas brillé ce soir, dit Montalais, et je sais de bonne part que MADAME l'a trouvé odieux.

— Mais M. de Saint-Aignan, il a brillé, lui, et, j'en suis certaine, plus d'une de celles qui l'ont vu danser ne l'oublieront pas de sitôt. N'est-ce pas, La Vallière ?

— Pourquoi m'adressez-vous cette question, à moi ? Je ne l'ai pas vu, je ne le connais pas.

— Vous n'avez pas vu M. de Saint-Aignan ? vous ne le connaissez pas ?

— Non.

— Voyons, voyons, n'affectez pas cette vertu plus farouche que nos fiertés ; vous avez des yeux, n'est-ce pas ?

— Excellents.

— Alors vous avez vu tous nos danseurs ce soir ?

— Oui, à peu près.

— Voilà un à peu près bien impertinent pour eux.

— Je vous le donne pour ce qu'il est.

— Eh bien, voyons, parmi tous ces gentilshommes

que vous avez à peu près vus, lequel préférez-vous ?

— Oui, dit Montalais, oui, de M. de Saint-Aignan, de M. de Guiche, de M...

— Je ne préfère personne, mesdemoiselles, je les trouve également bien.

— Alors dans toute cette brillante assemblée, au milieu de cette cour, la première du monde, personne ne vous a plu ?

— Je ne dis pas cela.

— Parlez donc, alors. Voyons, faites-nous part de votre idéal.

— Ce n'est pas un idéal.

— Alors, cela existe ?

— En vérité, mesdemoiselles, s'écria La Vallière poussée à bout, je n'y comprends rien. Quoi ! comme moi vous avez un cœur, comme moi vous avez des yeux, et vous parlez de M. de Guiche, de M. de Saint-Aignan, de M... qui sais-je ? quand le roi était là.

Ces mots, jetés avec précipitation par une voix troublée, ardente, firent à l'instant même éclater aux deux côtés de la jeune fille une exclamation dont elle eut peur.

— Le roi ! s'écrièrent à la fois Montalais et Athénaïs.

La Vallière laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

— Oh ! oui, le roi ! le roi ! murmura-t-elle ; avez-vous donc jamais vu quelque chose de pareil au roi ?

— Vous aviez raison de dire tout à l'heure que vous aviez des yeux excellents, mademoiselle ; car vous voyez loin, trop loin. Hélas ! le roi n'est pas de

ceux sur lesquels nos pauvres yeux, à nous, ont le droit de se fixer.

— Oh ! c'est vrai, c'est vrai ! s'écria La Vallière ; il n'est pas donné à tous les yeux de regarder en face le soleil ; mais je le regarderai, moi, dussé-je en être aveuglée.

En ce moment, et comme s'il eût été causé par les paroles qui venaient de s'échapper de la bouche de La Vallière, un bruit de feuilles et de froissements soyeux retentit derrière le buisson voisin.

Les jeunes filles se levèrent effrayées. Elles virent distinctement remuer les feuilles, mais sans voir l'objet qui les faisait remuer.

— Oh ! un loup ou un sanglier ! s'écria Montalais. Fuyons, mesdemoiselles, fuyons !

Et les trois jeunes filles se levèrent en proie à une terreur indicible, et s'enfuirent par la première allée qui s'offrit à elles, et ne s'arrêtèrent qu'à la lisière du bois.

Là, hors d'haleine, appuyées les unes aux autres, sentant mutuellement palpiter leurs cœurs, elles essayèrent de se remettre, mais elles n'y réussirent qu'au bout de quelques instants. Enfin, apercevant des lumières du côté du château, elles se décidèrent à marcher vers les lumières.

La Vallière était épuisée de fatigue.

Aure et Athénaïs la soutenaient.

— Oh ! nous l'avons échappé belle, dit Montalais.

— Mesdemoiselles ! Mesdemoiselles ! dit La Vallière, j'ai bien peur que ce ne soit pis qu'un loup. Quant à moi, je le dis comme je le pense, j'aimerais mieux avoir couru le risque d'être dévorée toute vive par un animal féroce, que d'avoir été écoutée et

entendue. Oh ! folle ! folle que je suis ! Comment ai-je pu penser, comment ai-je pu dire de pareilles choses !

Et là-dessus son front plia comme la tête d'un roseau ; elle sentit ses jambes fléchir, et, toutes ses forces l'abandonnant, elle glissa, presque inanimée, des bras de ses compagnes sur l'herbe de l'allée.

VIII

L'INQUIÉTUDE DU ROI

LAISSONS la pauvre La Vallière à moitié évanouie entre ses deux compagnes, et revenons aux environs du chêne royal.

Les trois jeunes filles n'avaient pas fait vingt pas en fuyant, que le bruit qui les avait si fort épouvantées redoubla dans le feuillage.

La forme, se dessinant plus distincte en écartant les branches du massif, apparut sur la lisière du bois, et, voyant la place vide, partit d'un éclat de rire.

Il est inutile de dire que cette forme était celle d'un jeune et beau gentilhomme, lequel incontinent fit signe à un autre qui parut à son tour.

— Eh bien, Sire, dit la seconde forme en s'avançant avec timidité, est-ce que Votre Majesté aurait fait fuir nos jeunes amoureuses ?

— Eh ! mon Dieu, oui, dit le roi ; tu peux te montrer en toute liberté, Saint-Aignan.

— Mais, Sire, prenez garde, vous serez reconnu.

— Puisque je te dis qu'elles ont fui.

— Voilà une rencontre heureuse, Sire, et, si j'osais donner un conseil à Votre Majesté, nous devrions les poursuivre.

— Elles sont loin.

— Bah ! elles se laisseraient facilement rejoindre, surtout si elles savent quels sont ceux qui les poursuivent.

— Comment cela, monsieur le fat ?

— Dame ! il y en a une qui me trouve de son goût, et l'autre qui vous a comparé au soleil.

— Raison de plus pour que nous demeurions cachés, Saint-Aignan. Le soleil ne se montre pas la nuit.

— Par ma foi ! Sire, Votre Majesté n'est pas curieuse. A sa place, moi, je voudrais connaître quelles sont les deux nymphes, les deux dryades, les deux hamadryades qui ont si bonne opinion de nous.

— Oh ! je les reconnaîtrai bien sans courir après elles, je t'en réponds.

— Et comment cela ?

— Parbleu ! à la voix. Elles sont de la cour ; et celle qui parlait de moi avait une voix charmante.

— Ah ! voilà Votre Majesté qui se laisse influencer par la flatterie.

— On ne dira pas que c'est le moyen que tu emploies, toi.

— Oh ! pardon, Sire, je suis un niais.

— Voyons, viens, et cherchons où je t'ai dit.

— Et cette passion dont vous m'aviez fait confidence, Sire, est-elle donc déjà oubliée ?

— Oh ! par exemple, non. Comment veux-tu

qu'on oublie des yeux comme ceux de mademoiselle de La Vallière.

— Oh ! l'autre a une si charmante voix !

— Laquelle ?

— Celle qui aime le soleil.

— Monsieur de Saint-Aignan !

— Pardon, Sire.

— D'ailleurs, je ne suis pas fâché que tu croies que j'aime autant les douces voix que les beaux yeux. Je te connais, tu es un affreux bavard, et demain je payerai la confiance que j'ai eue en toi.

— Comment cela ?

— Je dis que demain tout le monde saura que j'ai des idées sur cette petite La Vallière ; mais, prends garde, Saint-Aignan, je n'ai confié mon secret qu'à toi, et, si une seule personne m'en parle, je saurai qui a trahi mon secret.

— Oh ! quelle chaleur, Sire !

— Non, mais, tu comprends, je ne veux pas compromettre cette pauvre fille.

— Sire, ne craignez rien.

— Tu me promets ?

— Sire, je vous engage ma parole.

— Bon ! pensa le roi riant en lui-même, tout le monde saura demain que j'ai couru cette nuit après La Vallière.

Puis, essayant de s'orienter :

— Ah çà ! mais nous sommes perdus, dit-il.

— Oh ! pas bien dangereusement.

— Où va-t-on par cette porte ?

— Au Rond-Point, Sire.

— Où nous nous rendions quand nous avons entendu des voix de femmes ?

— Oui, Sire, et cette fin de conversation où j'ai

eu l'honneur d'entendre prononcer mon nom à côté du nom de Votre Majesté.

— Tu reviens bien souvent là-dessus, Saint-Aignan.

— Que Votre Majesté me pardonne, mais je suis enchanté de savoir qu'il y a une femme occupée de moi, sans que je le sache et sans que j'aie rien fait pour cela. Votre Majesté ne comprend pas cette satisfaction, elle dont le rang et le mérite attirent l'attention et forcent l'amour.

— Eh bien, non, Saint-Aignan, tu me croiras si tu veux, dit le roi s'appuyant familièrement sur le bras de Saint-Aignan, et prenant le chemin qu'il croyait devoir le conduire du côté du château, mais cette naïve confidence, cette préférence toute désintéressée d'une femme qui peut-être n'attirera jamais mes yeux... en un mot, le mystère de cette aventure me pique, et, en vérité, si je n'étais pas si occupé de La Vallière...

— Oh ! que cela n'arrête point Votre Majesté, elle a du temps devant elle.

— Comment cela ?

— On dit La Vallière fort rigoureuse.

— Tu me piques, Saint-Aignan, il me tarde de la retrouver. Allons, allons.

Le roi mentait, rien au contraire ne lui tardait moins ; mais il avait un rôle à jouer.

Et il se mit à marcher vivement. Saint-Aignan le suivit en conservant une légère distance.

Tout à coup, le roi s'arrêtant, le courtisan imita son exemple.

— Saint-Aignan, dit-il, n'entends-tu pas des soupirs ?

— Moi ?

— Oui, écoute.

— En effet, et même des cris, ce me semble.

— C'est de ce côté, dit le roi en indiquant une direction.

— On dirait des larmes, des sanglots de femme, fit M. de Saint-Aignan.

— Courons !

Et le roi et le favori, prenant un petit chemin de traverse, coururent dans l'herbe.

A mesure qu'ils avançaient, les cris devenaient plus distincts.

— Au secours ! au secours ! disaient deux voix.

Les deux jeunes gens redoublèrent de vitesse.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient, les soupirs devenaient des cris.

— Au secours ! au secours ! répétait-on.

Et ces cris doublaient la rapidité de la course du roi et de son compagnon.

Tout à coup, au revers d'un fossé, sous des saules aux branches échevelées, ils aperçurent une femme à genoux tenant une autre femme évanouie.

A quelques pas de là, une troisième appelait au secours au milieu du chemin.

En apercevant les deux gentilshommes dont elle ignorait la qualité, les cris de la femme qui appelait du secours redoublèrent.

Le roi devança son compagnon, franchit le fossé, et se trouva auprès du groupe au moment où, par l'extrémité de l'allée qui donnait du côté du château, s'avançaient une douzaine de personnes attirées par les mêmes cris qui avaient attiré le roi et M. de Saint-Aignan.

— Qu'y a-t-il donc, mesdemoiselles ? demanda Louis.

— Le roi ! s'écria mademoiselle de Montalais en abandonnant dans son étonnement la tête de La Vallière, qui tomba entièrement couchée sur le gazon.

— Oui, le roi. Mais ce n'est pas une raison pour abandonner votre compagne. Qui est-elle ?

— C'est mademoiselle de La Vallière, Sire.

— Mademoiselle de La Vallière !

— Qui vient de s'évanouir...

— Ah ! mon Dieu, dit le roi, pauvre enfant ! Et vite, vite, un chirurgien !

Mais, avec quelque empressement que le roi eût prononcé ces paroles, il n'avait pas si bien veillé sur lui-même qu'elles ne dussent paraître, ainsi que le geste qui les accompagnait, un peu froides à M. de Saint-Aignan, qui avait reçu la confidence de ce grand amour dont le roi était atteint.

— Saint-Aignan, continua le roi, veillez sur mademoiselle de La Vallière, je vous prie. Appelez un chirurgien. Moi, je cours prévenir MADAME de l'accident qui vient d'arriver à sa demoiselle d'honneur.

En effet, tandis que M. de Saint-Aignan s'occupait de faire transporter mademoiselle de La Vallière au château, le roi s'élançait en avant, heureux de trouver cette occasion de se rapprocher de MADAME et d'avoir à lui parler sous un prétexte spécieux.

Heureusement, un carrosse passait ; on fit arrêter le cocher, et les personnes qui le montaient, ayant appris l'accident, s'empressèrent de céder la place à mademoiselle de La Vallière.

Le courant d'air provoqué par la rapidité de la

course rappela promptement la malade à l'existence.

Arrivée au château, elle put, quoique très faible, descendre du carrosse, et gagner, avec l'aide d'Athénaïs et de Montalais, l'intérieur des appartements.

On la fit asseoir dans une chambre attenante aux salons du rez-de-chaussée.

Ensuite, comme cet accident n'avait pas produit beaucoup d'effet sur les promeneurs, la promenade fut reprise.

Pendant ce temps, le roi avait retrouvé MADAME sous un quinconce ; il s'était assis près d'elle, et son pied cherchait doucement celui de la princesse sous la chaise de celle-ci.

— Prenez garde, Sire lui dit Henriette tout bas, vous ne paraissez pas un homme indifférent.

— Hélas ! répondit Louis XIV sur le même diapason, j'ai bien peur que nous n'ayons fait une convention au-dessus de nos forces.

Puis, tout haut :

— Savez-vous l'accident ? dit-il.

— Quel accident ?

— Oh ! mon Dieu ! en vous voyant, j'oubliais que j'étais venu tout exprès pour vous le raconter. J'en suis pourtant affecté douloureusement ; une de vos demoiselles d'honneur, la pauvre La Vallière, vient de perdre connaissance.

— Ah ! pauvre enfant, dit tranquillement la princesse ; et à quel propos ?

Puis, tout bas :

— Mais vous n'y pensez pas, Sire, vous prétendez faire croire à une passion pour cette fille, et vous demeurez ici quand elle se meurt là-bas.

— Ah ! madame, madame, dit en soupirant le roi, que vous êtes bien mieux que moi dans votre rôle, et comme vous pensez à tout !

Et il se leva.

— Madame, dit-il assez haut pour que tout le monde l'entendît, permettez que je vous quitte ; mon inquiétude est grande, et je veux m'assurer par moi-même si les soins ont été donnés convenablement.

Et le roi partit pour se rendre de nouveau près de La Vallière, tandis que tous les assistants commentaient ce mot du roi : « Mon inquiétude est grande. »

IX

LE SECRET DU ROI

En chemin, Louis rencontra le comte de Saint-Aignan.

— Eh bien, Saint-Aignan, demanda-t-il avec affectation, comment se trouve la malade ?

— Mais, Sire, balbutia Saint-Aignan, j'avoue à ma honte que je l'ignore.

— Comment, vous l'ignorez ? fit le roi feignant de prendre au sérieux ce manque d'égards pour l'objet de sa prédilection.

— Sire, pardonnez-moi, mais je venais de rencontrer une de nos trois causeuses, et j'avoue que cela m'a distrait.

— Ah ! vous avez trouvé ? dit vivement le roi.

— Celle qui daignait parler si avantageusement

de moi, et, ayant trouvé la mienne, je cherchais la vôtre, Sire, lorsque j'ai eu le bonheur de rencontrer Votre Majesté.

— C'est bien ; mais, avant tout, mademoiselle de La Vallière, dit le roi fidèle à son rôle.

— Oh ! que voilà une belle intéressante, dit Saint-Aignan, et comme son évanouissement était de luxe, puisque Votre Majesté s'occupait d'elle avant cela.

— Et le nom de votre belle, à vous, Saint-Aignan, est-ce un secret ?

— Sire, ce devrait être un secret, et un très grand même ; mais pour vous, Votre Majesté sait bien qu'il n'existe pas de secrets.

— Son nom alors ?

— C'est mademoiselle de Tonnay-Charente.

— Elle est belle ?

— Par-dessus tout, oui, Sire, et j'ai reconnu la voix qui disait si tendrement mon nom. Alors je l'ai abordée, questionnée autant que j'ai pu le faire au milieu de la foule, et elle m'a dit, sans se douter de rien, que tout à l'heure elle était au grand chêne avec deux amies, lorsque l'apparition d'un loup ou d'un voleur les avait épouvantées et mises en fuite.

— Mais, demanda vivement le roi, le nom de ces deux amies ?

— Sire, dit Saint-Aignan, que Votre Majesté me fasse mettre à la Bastille.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je suis un égoïste et un sot. Ma surprise était si grande d'une pareille conquête et d'une si heureuse découverte, que j'en suis resté là. D'ailleurs, je n'ai pas cru que, préoc-

cupée comme elle l'était de mademoiselle de La Vallière, Votre Majesté attachât une très grande importance à ce qu'elle avait entendu ; puis mademoiselle de Tonnay-Charente m'a quitté précipitamment pour retourner près de mademoiselle de La Vallière.

— Allons, espérons que j'aurai une chance égale à la tienne. Viens, Saint-Aignan.

— Mon roi a de l'ambition, à ce que je vois, et il ne veut permettre à aucune conquête de lui échapper. Eh bien, je lui promets que je vais chercher consciencieusement, et, d'ailleurs, par l'une des trois Grâces, on saura le nom des autres, et, par le nom, le secret.

— Oh ! moi aussi, dit le roi ; je n'ai besoin que d'entendre sa voix pour la reconnaître. Allons, brisons là-dessus et conduis-moi près de cette pauvre La Vallière.

— Eh ! mais, pensa Saint-Aignan, voilà en vérité une passion qui se dessine, et pour cette petite fille, c'est extraordinaire ; je ne l'eusse jamais cru.

Et comme, en pensant cela, il avait montré au roi la salle dans laquelle on avait conduit La Vallière, le roi était entré.

Saint-Aignan le suivit.

Dans une salle basse, auprès d'une grande fenêtre donnant sur les parterres, La Vallière, placée dans un vaste fauteuil, aspirait à longs traits l'air embaumé de la nuit.

De sa poitrine desserrée, les dentelles tombaient froissées parmi les boucles de ses beaux cheveux blonds épars sur ses épaules.

L'œil languissant, chargé de feux mal éteints, noyé dans de grosses larmes, elle ne vivait plus

que comme ces belles visions de nos rêves qui passent toutes pâles et toutes poétiques devant les yeux fermés du dormeur, entr'ouvrant leurs ailes sans les mouvoir, leurs lèvres sans faire entendre un son.

Cette pâleur nacrée de La Vallière avait un charme que rien ne saurait rendre ; la souffrance d'esprit et du corps avait fait à cette douce physionomie une harmonie de noble douleur ; l'inertie absolue de ses bras et de son buste la rendait plus semblable à une trépassée qu'à un être vivant ; elle semblait n'entendre ni les chuchotements de ses compagnes, ni le bruit lointain qui montait des environs. Elle s'entretenait avec elle-même, et ses belles mains longues et fines tressaillaient de temps en temps comme au contact d'invisibles pressions. Le roi entra sans qu'elle s'aperçut de son arrivée, tant elle était absorbée dans sa rêverie.

Il vit de loin cette figure adorable sur laquelle la lune ardente versait la pure lumière de sa lampe d'argent.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il avec un involontaire effroi, elle est morte !

— Non, non, Sire, dit tout bas Montalais, elle va mieux, au contraire. N'est-ce pas, Louise, que tu vas mieux ?

La Vallière ne répondit point.

— Louise, continua Montalais, c'est le roi qui daigne s'inquiéter de ta santé.

— Le roi ! s'écria Louise en se redressant soudain, comme si une source de flamme eût remonté des extrémités à son cœur, le roi s'inquiète de ma santé ?

— Oui, dit Montalais.

— Le roi est donc ici ? dit La Vallière sans oser regarder autour d'elle.

— Cette voix ! cette voix ! dit vivement Louis à l'oreille de Saint-Aignan.

— Eh ! mais, répliqua Saint-Aignan, Votre Majesté a raison, c'est l'amoureuse du soleil.

— Chut ! dit le roi.

Puis, s'approchant de La Vallière :

— Vous êtes indisposée, mademoiselle ? Tout à l'heure, dans le parc, je vous ai même vue évanouie. Comment cela vous a-t-il pris ?

— Sire, balbutia la pauvre enfant tremblante et sans couleur, en vérité, je ne saurais le dire.

— Vous avez trop marché, dit le roi, et peut-être la fatigue...

— Non, Sire, répliqua vivement Montalais répondant pour son amie, ce ne peut être la fatigue, car nous avons passé une partie de la soirée assises sous le chêne royal.

— Sous le chêne royal ? reprit le roi en tressaillant. Je ne m'étais pas trompé, et c'est bien cela.

Et il adressa au comte un coup d'œil d'intelligence.

— Ah ! oui, dit Saint-Aignan, sous le chêne royal, avec mademoiselle de Tonnay-Charente.

— Comment savez-vous cela ? demanda Montalais.

— Mais je le sais d'une façon bien simple ; mademoiselle de Tonnay-Charente me l'a dit.

— Alors elle a dû vous apprendre aussi la cause de l'évanouissement de La Vallière ?

— Dame ! elle m'a parlé d'un loup ou d'un voleur, je ne sais plus trop.

La Vallière écoutait les yeux fixes, la poitrine

haletante comme si elle eût pressenti une partie de la vérité, grâce à un redoublement d'intelligence. Louis prit cette attitude et cette agitation pour la suite d'un effroi mal éteint.

— Ne craignez rien, mademoiselle, dit-il avec un commencement d'émotion qu'il ne pouvait cacher ; ce loup qui vous a fait si grand'peur était tout simplement un loup à deux pieds.

— C'était un homme ! c'était un homme ! s'écria Louise ; il y avait là un homme aux écoutes ?

— Eh bien, mademoiselle, quel grand mal voyez-vous donc à avoir été écoutée ? Auriez-vous dit, selon vous, des choses qui ne pouvaient être entendues ?

La Vallière frappa ses deux mains l'une contre l'autre et les porta vivement à son front dont elle essaya de cacher ainsi la rougeur.

— Oh ! demanda-t-elle, au nom du ciel, qui donc était caché ? qui donc a entendu ?

Le roi s'avança pour prendre une de ses mains.

— C'était moi, mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec un doux respect ; vous ferais-je peur, par hasard ?

La Vallière poussa un grand cri ; pour la seconde fois, ses forces l'abandonnèrent, et froide, gémissante, désespérée, elle retomba tout d'une pièce dans son fauteuil.

Le roi eut le temps d'étendre le bras, de sorte qu'elle se trouva à moitié soutenue par lui.

A deux pas du roi et de La Vallière, mesdemoiselles de Tonnay-Charente et de Montalais, immobiles et comme pétrifiées au souvenir de leur conversation avec La Vallière, ne songeaient même pas à lui porter secours, retenues qu'elles

étaient par la présence du roi, qui, un genou en terre, tenait La Vallière à bras-le-corps.

— Vous avez entendu, Sire ? murmura Athénaïs.

Mais le roi ne répondit pas ; il avait les yeux fixés sur les yeux à moitié fermés de La Vallière ; il tenait sa main pendante dans sa main.

— Parbleu ! répliqua Saint-Aignan, qui espérait de son côté l'évanouissement de mademoiselle de Tonnay-Charente, et qui s'avançait les bras ouverts, nous n'en avons même pas perdu un mot.

Mais la fière Athénaïs n'était pas femme à s'évanouir ainsi ; elle lança un regard terrible à Saint-Aignan et s'enfuit.

Montalais, plus courageuse, s'avança vivement vers Louise et la reçut des mains du roi, qui déjà perdait la tête en se sentant le visage inondé des cheveux parfumés de la mourante.

— A la bonne heure, dit Saint-Aignan, voilà une aventure, et, si je ne suis pas le premier à la raconter, j'aurai du malheur.

Le roi s'approcha de lui, la voix tremblante, la main furieuse.

— Comte, dit-il, pas un mot.

Le pauvre roi oubliait qu'une heure auparavant il faisait au même homme la même recommandation, avec le désir tout opposé, c'est-à-dire que cet homme fût indiscret.

Aussi cette recommandation fut-elle aussi superflue que la première.

Une demi-heure après, tout Fontainebleau savait que mademoiselle de La Vallière avait eu sous le chêne royal une conversation avec Montalais et Tonnay-Charente, et que dans cette conversation elle avait avoué son amour pour le roi.

On savait aussi que le roi, après avoir manifesté toute l'inquiétude que lui inspirait l'état de mademoiselle de La Vallière, avait pâli et tremblé en recevant dans ses bras la belle évanouie ; de sorte qu'il fut bien arrêté, chez tous les courtisans, que le plus grand événement de l'époque venait de se révéler ; que Sa Majesté aimait mademoiselle de La Vallière, et que, par conséquent, MONSIEUR pouvait dormir parfaitement tranquille.

C'est, au reste, ce que la reine mère, aussi surprise que les autres de ce brusque revirement, se hâta de déclarer à la jeune reine et à Philippe d'Orléans.

Seulement, elle opéra d'une façon différente en s'attaquant à ces deux intérêts. A sa bru :

— Voyez, Thérèse, dit-elle, si vous n'aviez pas grandement tort d'accuser le roi : voilà qu'on lui donne aujourd'hui une nouvelle maîtresse ; pourquoi celle d'aujourd'hui serait-elle plus vraie que celle d'hier, et celle d'hier que celle d'aujourd'hui ?

Et à MONSIEUR, en lui racontant l'aventure du chêne royal :

— Êtes-vous absurde dans vos jalousies, mon cher Philippe ? Il est avéré que le roi perd la tête pour cette petite La Vallière. N'allez pas en parler à votre femme : la reine le saurait tout de suite.

Cette dernière confidence eut son ricochet immédiat.

MONSIEUR, rasséréné, triomphant, vint retrouver sa femme, et, comme il n'était pas encore minuit et que la fête devait durer jusqu'à deux heures du matin, il lui offrit la main pour la promenade.

Mais, au bout de quelques pas, la première chose qu'il fit, fut de désobéir à sa mère.

— N'allez pas dire à la reine, au moins, tout ce que l'on raconte du roi, fit-il mystérieusement.

— Et que raconte-t-on ? demanda MADAME.

— Que mon frère s'était épris tout à coup d'une passion étrange.

— Pour qui ?

— Pour cette petite La Vallière.

Il faisait nuit, MADAME put sourire à son aise.

— Ah ! dit-elle, et depuis quand cela le tient-il ?

— Depuis quelques jours, à ce qu'il paraît. Mais ce n'était que fumée, et c'est seulement ce soir que la flamme s'est révélée.

— Le roi a bon goût, dit MADAME, et à mon avis la petite est charmante.

— Vous m'avez bien l'air de vous moquer, ma toute chère.

— Moi ! et comment cela ?

— En tout cas, cette passion fera toujours le bonheur de quelqu'un, ne fût-ce que celui de La Vallière.

— Mais, reprit la princesse, en vérité, vous parlez, monsieur, comme si vous aviez lu au fond de l'âme de ma fille d'honneur. Qui vous dit qu'elle consent à répondre à la passion du roi ?

— Et qui vous dit, à vous, qu'elle n'y répondra pas ?

— Elle aime le vicomte de Bragelonne.

— Ah ! vous croyez ?

— Elle est même sa fiancée.

— Elle l'était.

— Comment cela ?

— Mais, quand on est venu demander au roi la permission de conclure le mariage, il a refusé cette permission.

— Refusé ?

— Oui, quoique ce fût au comte de La Fère lui-même, que le roi honore, vous le savez, d'une grande estime pour le rôle qu'il a joué dans la restauration de votre frère, et dans quelques autres événements encore arrivés depuis longtemps.

— Eh bien, les pauvres amoureux attendront qu'il plaise au roi de changer d'avis ; ils sont jeunes, ils ont le temps.

— Ah ! ma mie, dit Philippe en riant à son tour, je vois que vous ne savez pas le plus beau de l'affaire.

— Non.

— Ce qui a le plus profondément touché le roi.

— Le roi a été profondément touché ?

— Au cœur.

— Mais de quoi ? Dites vite, voyons !

— D'une aventure on ne peut plus romanesque.

— Vous savez combien j'aime ces aventures-là, et vous me faites attendre, dit la princesse avec impatience.

— Eh bien, voici...

Et MONSIEUR fit une pause.

— J'écoute.

— Sous le chêne royal... Vous savez où est le chêne royal ?

— Peu importe : sous le chêne royal, dites-vous ?

— Eh bien, mademoiselle de La Vallière, se croyant seule avec deux amies, leur a fait confidence de sa passion pour le roi.

— Ah ! fit MADAME avec un commencement d'inquiétude, de sa passion pour le roi ?

— Oui.

— Et quand cela ?

— Il y a une heure.

MADAME tressaillit.

— Et cette passion, personne ne la connaissait ?

— Personne.

— Pas même Sa Majesté ?

— Pas même Sa Majesté. La petite personne gardait son secret entre cuir et chair, quand tout à coup son secret a été plus fort qu'elle et lui a échappé.

— Et de qui la tenez-vous, cette absurdité ?

— Mais comme tout le monde.

— De qui la tient tout le monde, alors ?

— De La Vallière elle-même, qui avouait cet amour à Montalais et à Tonnay-Charente, ses compagnes.

MADAME s'arrêta, et, par un brusque mouvement, lâcha la main de son mari.

— Il y a une heure qu'elle faisait cet aveu ? demanda MADAME.

— A peu près.

— Et le roi en a-t-il connaissance ?

— Mais voilà où est justement le romanesque de la chose, c'est que le roi était avec Saint-Aignan derrière le chêne royal, et qu'il a entendu toute cette intéressante conversation sans en perdre un seul mot.

MADAME se sentit frappée d'un coup au cœur.

— Mais j'ai vu le roi depuis, dit-elle étourdiment, et il ne m'a pas dit un mot de tout cela.

— Parbleu ! dit MONSIEUR, naïf comme un mari qui triomphe, il n'avait garde de vous en parler lui-même, puisqu'il recommandait à tout le monde de ne pas vous en parler.

— Plaît-il ? s'écria MADAME irritée.

— Je dis qu'on voulait vous escamoter la chose.

— Et pourquoi donc se cacherait-on de moi ?

— Dans la crainte que votre amitié ne vous entraîne à révéler quelque chose à la jeune reine, voilà tout.

MADAME baissa la tête; elle était blessée mortellement.

Alors elle n'eut plus de repos qu'elle n'eût rencontré le roi.

Comme un roi est tout naturellement le dernier du royaume qui sache ce que l'on dit de lui, comme un amant est le seul qui ne sache point ce que l'on dit de sa maîtresse, quand le roi aperçut MADAME qui le cherchait, il vint à elle un peu troublé, mais toujours empressé et gracieux.

MADAME attendit qu'il parlât le premier de La Vallière.

Puis, comme il n'en parlait pas :

— Et cette petite ? demanda-t-elle.

— Quelle petite ? fit le roi.

— La Vallière... Ne m'avez-vous pas dit, Sire, qu'elle avait perdu connaissance ?

— Elle est toujours fort mal, dit le roi en affectant la plus grande indifférence.

— Mais voilà qui va nuire au bruit que vous deviez répandre, Sire.

— A quel bruit ?

— Que vous vous occupiez d'elle.

— Oh ! j'espère qu'il se répandra la même chose, répondit le roi distraitement.

MADAME attendit encore; elle voulait savoir si le roi lui parlerait de l'aventure du chêne royal.

Mais le roi n'en dit pas un mot.

MADAME, de son côté, n'ouvrit pas la bouche de l'aventure, de sorte que le roi prit congé d'elle, sans lui avoir fait la moindre confidence.

A peine eut-elle vu le roi s'éloigner, qu'elle chercha Saint-Aignan. Saint-Aignan était facile à trouver, il était comme les bâtiments de suite qui marchent toujours de conserve avec les gros vaisseaux.

Saint-Aignan était bien l'homme qu'il fallait à MADAME dans la disposition d'esprit où MADAME se trouvait.

Il ne cherchait qu'une oreille un peu plus digne que les autres pour y raconter l'événement dans tous ses détails.

Aussi ne fit-il pas grâce à MADAME d'un seul mot. Puis, quand il eut fini :

— Avouez, dit MADAME, que voilà un charmant conte.

— Conte, non ; histoire, oui.

— Avouez, conte ou histoire, qu'on vous l'a dit comme vous me le dites à moi, mais que vous n'y étiez pas ?

— MADAME, sur l'honneur, j'y étais.

— Et vous croyez que ces aveux auraient fait impression sur le roi ?

— Comme ceux de mademoiselle de Tonnay-Charente sur moi, répliqua Saint-Aignan ; écoutez donc, MADAME, mademoiselle de La Vallière a comparé le roi au soleil, c'est flatteur !

— Le roi ne se laisse pas prendre à de pareilles flatteries.

— MADAME, le roi est au moins autant homme que soleil, et je l'ai bien vu tout à l'heure quand La Vallière est tombée dans ses bras.

— La Vallière est tombée dans les bras du roi ?

— Oh ! c'était un tableau des plus gracieux ; imaginez-vous que La Vallière était renversée et que...

— Eh bien, qu'avez-vous vu ? Dites, parlez.

— J'ai vu ce que dix autres personnes ont vu en même temps que moi, j'ai vu que, lorsque La Vallière est tombée dans ses bras, le roi a failli s'évanouir.

MADAME poussa un petit cri, seul indice de sa sourde colère.

— Merci, dit-elle en riant convulsivement, vous êtes un charmant conteur, monsieur de Saint-Aignan.

Et elle s'enfuit seule et étouffant vers le château.

X

COURSES DE NUIT

MONSIEUR avait quitté la princesse de la plus belle humeur du monde, et comme il avait beaucoup fatigué dans la journée, il était rentré chez lui, laissant chacun achever la nuit comme il lui plairait.

En rentrant, MONSIEUR s'était mis à sa toilette de nuit avec un soin qui redoublait encore dans ses paroxysmes de satisfaction.

Aussi chanta-t-il, pendant tout le travail de ses valets de chambre, les principaux airs du ballet que les violons avaient joué et que le roi avait dansé.

Puis il appela ses tailleurs, se fit montrer ses habits du lendemain, et, comme il était très satisfait d'eux, il leur distribua quelques gratifications.

Enfin, comme le chevalier de Lorraine, l'ayant vu rentrer, rentrait à son tour, MONSIEUR combla d'amitiés le chevalier de Lorraine.

Celui-ci, après avoir salué le prince, garda un instant le silence, comme un chef de tirailleurs qui étudie pour savoir sur quel point il commencera le feu ; puis, paraissant se décider :

— Avez-vous remarqué une chose singulière, Monseigneur ? dit-il.

— Non, laquelle ?

— C'est la mauvaise réception que Sa Majesté a faite en apparence au comte de Guiche.

— En apparence ?

— Oui, sans doute, puisque, en réalité, il lui a rendu sa faveur.

— Mais je n'ai pas vu cela, moi, dit le prince.

— Comment ! vous n'avez pas vu qu'au lieu de le renvoyer dans son exil, comme cela était naturel, il l'a autorisé dans son étrange résistance en lui permettant de reprendre sa place au ballet.

— Et vous trouvez que le roi a eu tort, chevalier ? demanda MONSIEUR.

— N'êtes-vous point de mon avis, prince ?

— Pas tout à fait, mon cher chevalier, et j'approuve le roi de n'avoir point fait rage contre un malheureux plus fou que malintentionné.

— Ma foi ! dit le chevalier, quant à moi, j'avoue que cette magnanimité m'étonne au plus haut point.

— Et pourquoi cela ? demanda Philippe.

— Parce que j'eusse cru le roi plus jaloux, répliqua méchamment le chevalier.

Depuis quelques instants, MONSIEUR sentait quelque chose d'irritant remuer sous les paroles de son favori ; ce dernier mot mit le feu aux poudres.

— Jaloux ! s'écria le prince ; jaloux ! Que veut dire ce mot-là ? Jaloux de quoi, s'il vous plaît, ou jaloux de qui ?

Le chevalier s'aperçut qu'il venait de laisser échapper un de ces mots méchants comme parfois il les faisait. Il essaya donc de le rattraper, tandis qu'il était encore à portée de sa main.

— Jaloux de son autorité, dit-il avec une naïveté affectée ; de quoi voulez-vous que le roi soit jaloux ?

— Ah ! fit Monseigneur, très bien.

— Est-ce que, continua le chevalier, Votre Altesse Royale aurait demandé la grâce de ce cher comte de Guiche ?

— Ma foi, non ! dit MONSIEUR. Guiche est un garçon d'esprit et de courage, mais il a été léger avec MADAME, et je ne lui veux ni mal ni bien.

Le chevalier avait envenimé sur de Guiche comme il avait essayé d'envenimer sur le roi ; mais il crut s'apercevoir que le temps était à l'indulgence, et même à l'indifférence la plus absolue, et que, pour éclairer la question, force lui serait de mettre la lampe sous le nez même du mari.

Avec ce jeu on brûle quelquefois les autres, mais souvent l'on se brûle soi-même.

— C'est bien, c'est bien, se dit en lui même le

chevalier, j'attendrai de Wardes ; il fera plus en un jour que moi en un mois, car je crois, Dieu me pardonne ! ou plutôt Dieu lui pardonne ! qu'il est encore plus jaloux que je ne le suis. Et puis ce n'est pas de Wardes qui m'est nécessaire, c'est un événement, et dans tout cela je n'en vois point. Que de Guiche soit revenu lorsqu'on l'avait chassé, certes, cela est grave ; mais toute gravité disparaît quand on réfléchit que de Guiche est revenu au moment où MADAME ne s'occupe plus de lui. En effet, MADAME s'occupe du roi, c'est clair. Mais, outre que mes dents ne sauraient mordre et n'ont pas besoin de mordre sur le roi, voilà que MADAME ne pourra plus longtemps s'occuper du roi, si, comme on le dit, le roi ne s'occupe plus de MADAME. Il résulte de tout ceci que nous devons demeurer tranquille et attendre la venue d'un nouveau caprice, celui-là déterminera le résultat.

Et là-dessus le chevalier s'étendit avec résignation dans le fauteuil où MONSIEUR lui permettait de s'asseoir en sa présence, et, n'ayant plus de méchancetés à dire, il se trouva que le chevalier de Lorraine n'eut plus d'esprit.

Fort heureusement, MONSIEUR avait sa provision de bonne humeur, comme nous avons dit, et il en eut pour deux jusqu'au moment où, congédiant valets et officiers, il passa dans sa chambre à coucher.

En se retirant, il chargea le chevalier de faire ses compliments à MADAME et de lui dire que, la lune étant fraîche, MONSIEUR, qui craignait pour ses dents, ne descendrait plus dans le parc de tout le reste de la nuit.

Le chevalier entra précisément chez la princesse au moment où celle-ci rentrait elle-même.

Il s'acquitta de cette commission en fidèle messager, et remarqua d'abord l'indifférence, le trouble même avec lesquels MADAME accueillit la communication de son époux.

Cela lui parut renfermer quelque nouveauté.

Si MADAME fût sortie de chez elle avec cet air étrange, il l'eût suivie.

Mais MADAME rentrait, rien donc à faire ; il pirouetta sur ses talons comme un héron désœuvré, interrogea l'air, la terre et l'eau, secoua la tête et s'orienta machinalement, de manière à se diriger vers les parterres.

Il n'eut pas fait cent pas qu'il rencontra deux jeunes gens qui se tenaient par le bras et qui marchaient, tête baissée, en crossant du pied les petits cailloux qui se trouvaient devant eux, et qui de ce vague amusement accompagnaient leurs pensées. C'étaient MM. de Guiche et de Bragelonne.

Leur vue opéra comme toujours sur le chevalier de Lorraine un effet d'instinctive répulsion.

Il ne leur en fit pas moins un grand salut, qui lui fut rendu avec les intérêts.

Puis, voyant que le parc se dépeuplait, que les illuminations commençaient à s'éteindre, que la brise du matin commençait à souffler, il prit à gauche et rentra au château par la petite cour. Eux tirèrent à droite et continuèrent leur chemin vers le grand parc.

Au moment où le chevalier montait le petit escalier qui conduisait à l'entrée dérobée, il vit une femme, suivie d'une autre femme, apparaître

sous l'arcade qui donnait passage de la petite dans la grande cour.

Ces deux femmes accéléraient leur marche que le froissement de leurs robes de soie trahissait dans la nuit déjà sombre.

Cette forme de mantelet, cette taille élégante, cette allure mystérieuse et hautaine à la fois qui distinguaient ces deux femmes, et surtout celle qui marchait la première, frappèrent le chevalier.

— Voilà deux femmes que je connais certainement, se dit-il en s'arrêtant sur la dernière marche du perron.

Puis, comme avec son instinct de limier il s'apprêtait à les suivre, un de ses laquais, qui courait après lui depuis quelques instants, l'arrêta.

— Monsieur, dit-il, le courrier est arrivé.

— Bon ! bon ! fit le chevalier. Nous avons le temps ; à demain.

— C'est qu'il y a des lettres pressées que monsieur le chevalier sera peut-être bien aise de lire.

— Ah ! fit le chevalier ; et d'où viennent-elles ?

— Une vient d'Angleterre, et l'autre de Calais ; cette dernière arrive par estafette, et paraît être fort importante.

— De Calais ! Et qui diable m'écrit de Calais ?

— J'ai cru reconnaître l'écriture de votre ami le comte de Wardes.

— Oh ! je monte en ce cas, s'écria le chevalier, oubliant à l'instant même son projet d'espionnage.

Et il monta, en effet, tandis que les deux dames inconnues disparaissaient à l'extrémité de la cour opposée à celle par laquelle elles venaient d'entrer.

Ce sont elles que nous suivrons, laissant le chevalier tout entier à sa correspondance.

Arrivée au quinconce, la première s'arrêta un peu essoufflée, et, relevant avec précaution sa coiffe :

— Sommes-nous encore loin de cet arbre ? dit-elle.

— Oh ! oui, madame, à plus de cinq cents pas ; mais que madame s'arrête un instant : elle ne pourrait marcher longtemps de ce pas.

— Vous avez raison.

Et la princesse, car c'était elle, s'appuya contre un arbre.

— Voyons, mademoiselle, reprit-elle après avoir soufflé un instant, ne me cachez rien, dites-moi la vérité.

— Oh ! madame, vous voilà déjà sévère, dit la jeune fille d'une voix émue.

— Non, ma chère Athénaïs ; rassurez-vous donc, car je ne vous en veux nullement. Ce ne sont point mes affaires, après tout. Vous êtes inquiète de ce que vous avez pu dire sous ce chêne ; vous craignez d'avoir blessé le roi, et je veux vous tranquilliser en m'assurant par moi-même si vous pouvez avoir été entendue.

— Oh ! oui, madame, le roi était si près de nous.

— Mais, enfin, vous ne parliez pas tellement haut que quelques paroles n'aient pu se perdre ?

— Madame, nous nous croyions absolument seules.

— Et vous étiez trois ?

— Oui, La Vallière, Montalais et moi.

— De sorte que vous avez, vous personnellement, parlé légèrement du roi ?

— J'en ai peur. Mais, en ce cas, Votre Altesse aurait la bonté de faire ma paix avec Sa Majesté, n'est-ce pas, madame ?

— Si besoin est, je vous le promets. Cependant, comme je vous le disais, mieux vaut ne pas aller au-devant du mal et se bien assurer surtout si le mal a été fait. Il fait nuit sombre, et plus sombre encore sous ces grands bois Vous n'aurez pas été reconnue du roi. Le prévenir en parlant la première, c'est vous dénoncer vous-même.

— Oh ! madame ! madame ! si l'on a reconnu mademoiselle de La Vallière, on m'aura reconnue aussi. D'ailleurs, M. de Saint-Aignan ne m'a point laissé de doute à ce sujet.

— Mais, enfin, vous disiez donc des choses bien désobligeantes pour le roi ?

— Nullement, madame, nullement. C'est une autre qui disait des choses trop obligeantes, et alors mes paroles auront fait contraste avec les siennes.

— Cette Montalais est si folle ! dit MADAME.

— Oh ! ce n'est pas Montalais. Montalais n'a rien dit, elle ; c'est La Vallière.

MADAME tressaillit comme si elle ne l'eut pas déjà su parfaitement.

— Oh ! non, non, dit-elle, le roi n'aura pas entendu. D'ailleurs, nous allons faire l'épreuve pour laquelle nous sommes sorties. Montrez-moi le chêne.

Et MADAME se remit en marche.

— Savez-vous où il est ? continua-t-elle.

— Hélas ! oui, madame.

— Et vous le retrouverez ?

— Je le retrouverais les yeux fermés.

— Alors c'est à merveille ; vous vous assiérez sur le banc où vous étiez, sur le banc où était La Vallière, et vous parlerez du même ton et dans le même sens ; moi, je me cacherai dans le buisson, et, si l'on entend, je vous le dirai bien.

— Oui, madame.

— Il s'ensuit que, si vous avez effectivement parlé assez haut pour que le roi vous ait entendues, eh bien...

Athénaïs parut attendre avec anxiété la fin de la phrase commencée.

— Eh bien, dit MADAME d'une voix étouffée sans doute par la rapidité de sa course, eh bien, je vous défendrai...

Et MADAME doubla encore le pas.

Tout à coup elle s'arrêta.

— Il me vient une idée, dit-elle.

— Oh ! une bonne idée, assurément, répondit mademoiselle de Tonnay-Charente.

— Montalais doit être aussi embarrassée que vous deux ?

— Moins ; car elle est moins compromise, ayant moins dit.

— N'importe, elle vous aidera bien par un petit mensonge.

— Oh ! surtout si elle sait que madame veut bien s'intéresser à moi.

— Bien ! j'ai, je crois, trouvé ce qu'il nous faut, mon enfant.

— Quel bonheur !

— Vous direz que vous saviez parfaitement toutes trois la présence du roi derrière cet arbre, ou

derrière ce buisson, je ne sais plus bien, ainsi que celle de M. de Saint-Aignan.

— Oui, madame.

— Car, vous ne vous le dissimulez pas, Athénaïs, Saint-Aignan prend avantage de quelques mots très flatteurs pour lui que vous auriez prononcés.

— Eh ! madame, vous voyez bien qu'on entend, s'écria Athénaïs, puisque M. de Saint-Aignan a entendu.

MADAME avait dit une légèreté, elle se mordit les lèvres.

— Oh ! vous savez bien comme est Saint-Aignan ! dit-elle ; la faveur du roi le rend fou, et il dit, il dit à tort et à travers ; souvent même il invente. Là, d'ailleurs, n'est point la question. Le roi a-t-il entendu ou n'a-t-il pas entendu ! Voilà le fait.

— Eh bien, oui, madame, il a entendu ! fit Athénaïs désespérée.

— Alors, faites ce que je disais : soutenez hardiment que vous connaissiez toutes trois, entendez-vous, toutes trois, car, si l'on doute pour l'une, on doutera pour les autres ; soutenez, dis-je, que vous connaissiez toutes trois la présence du roi et de M. de Saint-Aignan, et que vous avez voulu vous divertir aux dépens des écouteurs.

— Ah ! madame, aux dépens du roi ! jamais nous n'oserons dire cela !

— Mais, plaisanterie, plaisanterie pure ; raillerie innocente et bien permise à des femmes que des hommes veulent surprendre. De cette façon tout s'explique. Ce que Montalais a dit de Malicorne, raillerie ; ce que vous avez dit de M. de Saint-Aignan, raillerie ; ce que La Vallière a pu dire...

— Et qu'elle voudrait bien rattraper.

— En êtes-vous sûre ?

— Oh ! oui, j'en réponds.

— Eh bien, raison de plus, raillerie que tout cela ; M. Malicorne n'aura point à se fâcher. M. de Saint-Aignan sera confondu, on rira de lui au lieu de rire de vous. Enfin, le roi sera puni de sa curiosité peu digne de son rang. Que l'on rie un peu du roi en cette circonstance, et je ne crois pas qu'il s'en plaigne.

— Ah ! madame, vous êtes en vérité un ange de bonté et d'esprit.

— C'est mon intérêt.

— Comment cela ?

— Vous me demandez comment c'est mon intérêt d'épargner à mes demoiselles d'honneur des quolibets, des désagréments, des calomnies peut-être ? Hélas ! vous le savez, mon enfant, la cour n'a pas d'indulgence pour ces sortes de peccadilles. Mais voilà déjà longtemps que nous marchons ; ne sommes-nous donc point bientôt arrivées ?

— Encore cinquante ou soixante pas. Tournons à gauche, madame, s'il vous plaît.

— Ainsi, vous êtes sûre de Montalais ? dit MADAME.

— Oh ! oui.

— Elle fera tout ce que vous voudrez ?

— Tout. Elle sera enchantée.

— Quant à La Vallière ?... hasarda la princesse.

— Oh ! pour elle, ce sera plus difficile, madame ; elle répugne à mentir.

— Cependant, lorsqu'elle y trouvera son intérêt...

— J'ai peur que cela ne change absolument rien à ses idées.

— Oui, oui, dit MADAME, on m'avait déjà prévenue de cela ; c'est une personne très précieuse, une de ces mijaurées qui mettent Dieu en avant pour se cacher derrière lui. Mais, si elle ne veut pas mentir, comme elle s'exposera aux railleries de toute la cour, comme elle aura provoqué le roi par un aveu aussi ridicule qu'indécent, mademoiselle de La Baume Le Blanc de La Vallière trouvera bon que je la renvoie à ses pigeons, afin que là-bas, en Touraine, ou dans le Blaisois, je ne sais où, elle puisse tout à son aise faire du sentiment et de la bergerie.

Ces paroles furent dites avec une véhémence et même une dureté qui effraya mademoiselle de Tonnay-Charente.

En conséquence, elle se promit, quant à elle, de mentir autant qu'il le faudrait.

Ce fut dans ces bonnes dispositions que MADAME et sa compagne arrivèrent aux environs du chêne royal.

— Nous y voilà, dit Tonnay-Charente.

— Nous allons bien voir si l'on entend, répondit MADAME.

— Chut ! fit la jeune fille en retenant MADAME avec une rapidité assez oublieuse de l'étiquette.

MADAME s'arrêta.

— Voyez-vous que l'on entend, dit Athénaïs.

— Comment cela ?

— Écoutez.

MADAME retint son souffle, et l'on entendit, en effet, ces mots, prononcés par une voix suave et triste, flotter dans l'air.

— Oh ! je te dis, vicomte, je te dis que je l'aime éperdument ; je te dis que je l'aime à en mourir.

A cette voix, MADAME tressaillit, et sous sa mante un rayon joyeux illumina son visage.

Elle arrêta sa compagne à son tour, et, d'un pas léger, la reconduisant à vingt pas en arrière, c'est-à-dire hors de la portée de la voix :

— Demeurez là, lui dit-elle, ma chère Athénaïs, et que nul ne puisse nous surprendre. Je pense qu'il est question de vous dans cet entretien.

— De moi, madame ?

— De vous, oui... ou plutôt de votre aventure. Je vais écouter : à deux, nous serions découvertes. Allez chercher Montalais et revenez m'attendre avec elle sur la lisière du bois.

Puis, comme Athénaïs hésitait :

— Allez ! dit la princesse d'une voix qui n'admettait pas d'observations.

Elle rangea donc ses jupes bruyantes, et, par un sentier qui coupait le massif, elle regagna le parterre.

Quant à MADAME, elle se blottit dans le buisson, adossée à un gigantesque châtaignier, dont une des tiges avait été coupée à la hauteur d'un siège.

Et là, pleine d'anxiété et de crainte :

— Voyons, dit-elle, voyons, puisque l'on entend d'ici, écoutons ce que va dire de moi à M. de Bragelonne cet autre fou amoureux qu'on appelle le comte de Guiche.

XI

OÙ MADAME ACQUIERT LA PREUVE QUE L'ON PEUT EN ÉCOUTANT ENTENDRE CE QUI SE DIT

Il se fit un instant de silence comme si tous les bruits mystérieux de la nuit s'étaient tus pour écouter en même temps que Madame cette juvénile et amoureuse confidence.

C'était à Raoul de parler. Il s'appuya paresseusement au tronc du grand chêne et répondit de sa voix douce et harmonieuse :

— Hélas ! mon cher de Guiche, c'est un grand malheur.

— Oh ! oui, s'écria celui-ci, bien grand !

— Vous ne m'entendez pas, de Guiche, ou plutôt vous ne me comprenez pas. Je dis qu'il vous arrive un grand malheur, non pas d'aimer, mais de ne savoir point cacher votre amour.

— Comment cela ? s'écria de Guiche.

— Oui, vous ne vous apercevez point d'une chose, c'est que maintenant, ce n'est plus à votre seul ami, c'est-à-dire à un homme qui se ferait tuer plutôt que de vous trahir ; vous ne vous apercevez point, dis-je, que c'est à votre seul ami que vous faites confidence de vos amours, mais au premier venu.

— Au premier venu ! s'écria de Guiche ; êtes-vous fou, Bragelonne, de me dire de pareilles choses ?

— Il en est ainsi.

— Impossible ! Comment et de quelle façon serais-je donc devenu indiscret à ce point ?

— Je veux dire, mon ami, que vos yeux, vos gestes, vos soupirs parlent malgré vous ; que toute passion exagérée conduit et entraîne l'homme hors de lui-même. Alors cet homme ne s'appartient plus ; il est en proie à une folie qui lui fait raconter sa peine aux arbres, aux chevaux, à l'air, du moment où il n'a aucun être intelligent à la portée de sa voix. Or, mon pauvre ami, rappelez-vous ceci : qu'il est bien rare qu'il n'y ait pas toujours là quelqu'un pour entendre particulièrement les choses qui ne doivent pas être entendues.

De Guiche poussa un profond soupir.

— Tenez, continua Bragelonne, en ce moment vous me faites peine ; depuis votre retour ici, vous avez cent fois et de cent manières différentes raconté votre amour pour elle ; et cependant, n'eussiez-vous rien dit, votre retour seul était déjà une indiscrétion terrible. J'en reviens donc à conclure ceci : que, si vous ne vous observez mieux que vous ne le faites, un jour ou l'autre arrivera qui amènera une explosion. Qui vous sauvera alors ? Dites, répondez-moi. Qui la sauvera elle-même ? Car, toute innocente qu'elle sera de votre amour, votre amour sera aux mains de ses ennemis une accusation contre elle.

— Hélas ! mon Dieu ! murmura de Guiche.

Et un profond soupir accompagna ces paroles.

— Ce n'est point répondre, cela, de Guiche.

— Si fait.

— Eh bien, voyons, que répondez-vous ?

— Je réponds que, ce jour-là, mon ami, je ne serai pas plus mort que je ne le suis aujourd'hui.

— Je ne comprends pas.

— Oui ; tant d'alternatives m'ont usé. Aujourd'hui, je ne suis plus un être pensant, agissant ;

aujourd'hui, je ne vaux plus un homme, si médiocre qu'il soit ; aussi, vois-tu, aujourd'hui mes dernières forces se sont éteintes, mes dernières résolutions se sont évanouies, et je renonce à lutter. Quand on est au camp, comme nous y avons été ensemble, et qu'on part seul pour escarmoucher, parfois on rencontre un parti de cinq ou six fourrageurs, et, quoique seul, on se défend ; alors, il en survient six autres, on s'irrite et l'on persévère ; mais, s'il en arrive encore six, huit, dix autres à la traverse, on se met à piquer son cheval, si l'on a encore un cheval, ou bien on se fait tuer pour ne pas fuir. Eh bien, j'en suis là : j'ai d'abord lutté contre moi-même ; puis contre Buckingham. Maintenant, le roi est venu ; je ne lutterai pas contre le roi, ni même, je me hâte de te le dire, le roi se retirât-il, ni même contre le caractère tout seul de cette femme. Oh ! je ne m'abuse point : entré au service de cet amour, je m'y ferai tuer.

— Ce n'est point à elle qu'il faut faire des reproches, répondit Raoul, c'est à toi.

— Pourquoi cela ?

— Comment, tu connais la princesse un peu légère, fort éprise de nouveauté, sensible à la louange, dût la louange lui venir d'un aveugle ou d'un enfant, et tu prends feu au point de te consumer toi-même ? Regarde la femme, aime-la ; car quiconque n'a pas le cœur pris ailleurs ne peut la voir sans l'aimer. Mais, tout en l'aimant, respecte en elle, d'abord, le rang de son mari, puis lui-même, puis, enfin, ta propre sûreté.

— Merci, Raoul.

— Et de quoi ?

— De ce que, voyant que je souffre par cette

femme, tu me consoles, de ce que tu me dis d'elle tout le bien que tu en penses et peut-être même celui que tu ne penses pas.

— Oh ! fit Raoul, tu te trompes, de Guiche, ce que je pense je ne le dis pas toujours, et alors je ne dis rien ; mais, quand je parle, je ne sais ni feindre ni tromper, et qui m'écoute peut me croire.

Pendant ce temps, MADAME, le cou tendu, l'oreille avide, l'œil dilaté et cherchant à voir dans l'obscurité, pendant ce temps, MADAME aspirait avidement jusqu'au moindre souffle qui bruissait dans les branches.

— Oh ! je la connais mieux que toi, alors ! s'écria de Guiche. Elle n'est pas légère, elle est frivole ; elle n'est pas éprise de nouveauté, elle est sans mémoire et sans foi ; elle n'est pas purement et simplement sensible aux louanges, mais elle est coquette avec raffinement et cruauté. Mortellement coquette ! oh ! oui, je le sais. Tiens, crois-moi, Bragelonne, je souffre tous les tourments de l'enfer ; brave, aimant passionnément le danger, je trouve un danger plus grand que ma force et mon courage. Mais, vois-tu, Raoul, je me réserve une victoire qui lui coûtera bien des larmes.

Raoul regarda son ami, et, comme celui-ci, presque étouffé par l'émotion, renversait sa tête contre le tronc du chêne :

— Une victoire ! demanda-t-il, et laquelle ?

— Laquelle ?

— Oui.

— Un jour, je l'aborderai ; un jour, je lui dirai : « J'étais jeune, j'étais fou d'amour ; j'avais pourtant assez de respect pour tomber à vos pieds et y demeurer le front dans la poussière si vos regards ne

m'eussent relevé jusqu'à votre main. Je crus comprendre vos regards, je me relevai, et, alors, sans que je vous eusse rien fait que vous aimer davantage encore, si c'était possible, alors vous m'avez, de gaieté de cœur, terrassé par un caprice, femme sans cœur, femme sans foi, femme sans amour ! Vous n'êtes pas digne, toute princesse de sang royal que vous êtes, vous n'êtes pas digne de l'amour d'un honnête homme ; et je me punis de mort pour vous avoir trop aimée, et je meurs en vous haïssant. »

— Oh ! s'écria Raoul épouvanté de l'accent de profonde vérité qui perçait dans les paroles du jeune homme, oh ! je te l'avais bien dit, de Guiche, que tu étais un fou.

— Oui, oui, s'écria de Guiche poursuivant son idée, puisque nous n'avons plus de guerres ici, j'irai là-bas, dans le Nord, demander du service à l'Empire, et quelque Hongrois, quelque Croate, quelque Turc me fera bien la charité d'une balle.

De Guiche n'acheva point, ou plutôt, comme il achevait, un bruit le fit tressaillir qui mit sur pied Raoul au même moment.

Quant à de Guiche, absorbé dans sa parole et dans sa pensée, il resta assis, la tête comprimée entre ses deux mains.

Les buissons s'ouvrirent et une femme apparut devant les deux jeunes gens, pâle, en désordre. D'une main, elle écartait les branches qui eussent fouetté son visage, et, de l'autre, elle relevait le capuchon de la mante dont ses épaules étaient couvertes.

A cet œil humide et flamboyant, à cette démarche royale, à la hauteur de ce geste souverain, et, bien plus encore qu'à tout cela, au battement de son

cœur, de Guiche reconnut MADAME, et, poussant un cri, il ramena ses mains de ses tempes sur ses yeux.

Raoul, tremblant, décontenancé, roulait son chapeau dans ses mains, balbutiant quelques vagues formules de respect.

— Monsieur de Bragelonne, dit la princesse, veuillez, je vous prie, voir si mes femmes ne sont point quelque part là-bas dans les allées ou dans les quinconces. Et vous, monsieur le comte, demeurez, je suis lasse, vous me donnerez votre bras.

La foudre tombant aux pieds du malheureux jeune homme l'eût moins épouvanté que cette froide et sévère parole.

Néanmoins, comme, ainsi qu'il venait de le dire, il était brave ; comme il venait, au fond du cœur, de prendre toutes ses résolutions, de Guiche se redressa, et, voyant l'hésitation de Bragelonne, lui adressa un coup d'œil plein de résignation et de suprême remerciement.

Au lieu de répondre à l'instant même à MADAME, il fit un pas vers le vicomte, et, lui tendant la main que la princesse lui avait demandée, il serra la main toute loyale de son ami avec un soupir, dans lequel il semblait donner à l'amitié tout ce qui restait de vie au fond de son cœur.

MADAME attendit, elle si fière, elle qui ne savait pas attendre, MADAME attendit que ce colloque muet fût achevé.

Sa main, sa royale main demeura suspendue en l'air, et, quand Raoul fut parti, retomba sans colère, mais non sans émotion, dans celle de Guiche.

Ils étaient seuls au milieu de la forêt sombre et muette, et l'on n'entendait plus que le pas de

Raoul s'éloignant avec précipitation par les sentiers ombreux.

Sur leur tête s'étendait la voûte épaisse et odorante du feuillage de la forêt, par les déchirures duquel on voyait briller çà et là quelques étoiles.

MADAME entraîna doucement de Guiche à une centaine de pas de cet arbre indiscret qui avait entendu et laissé entendre tant de choses dans cette soirée, et, le conduisant à une clairière voisine qui permettait de voir à une certaine distance autour de soi :

— Je vous amène ici, dit-elle toute frémissante, parce que là-bas où nous étions, toute parole s'entend.

— Toute parole s'entend, dites-vous, madame ? répéta machinalement le jeune homme.

— Oui.

— Ce qui veut dire ? murmura de Guiche.

— Ce qui veut dire que j'ai entendu toutes vos paroles.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! il me manquait encore cela ! balbutia de Guiche.

Et il baissa la tête comme fait le nageur fatigué sous le flot qui l'engloutit.

— Ainsi, dit-elle, vous me jugez comme vous avez dit ?

De Guiche pâlit, détourna la tête et ne répondit rien ; il se sentait près de s'évanouir.

— C'est fort bien, continua la princesse d'un son de voix plein de douceur ; j'aime mieux cette franchise qui doit me blesser qu'une flatterie qui me tromperait. Soit ! selon vous, monsieur de Guiche, je suis donc coquette et vile.

— Vile ! s'écria le jeune homme, vile, vous ?

Oh ! je n'ai certes pas dit, je n'ai certes pas pu dire que ce qu'il y a au monde de plus précieux pour moi fût une chose vile ; non, non, je n'ai pas dit cela.

— Une femme qui voit périr un homme consumé du feu qu'elle a allumé et qui n'éteint pas ce feu est, à mon avis, une femme vile.

— Oh ! que vous importe ce que j'ai dit ? reprit le comte. Que suis-je, mon Dieu ! près de vous, et comment vous inquiétez-vous même si j'existe ou si je n'existe pas ?

— Monsieur de Guiche, vous êtes un homme comme je suis une femme, et, vous connaissant ainsi que je vous connais, je ne veux point vous exposer à mourir ; je change avec vous de conduite et de caractère. Je serai, non pas franche, je le suis toujours, mais vraie. Je vous supplie donc, monsieur le comte, de ne plus m'aimer et d'oublier tout à fait que je vous aie jamais adressé une parole ou un regard.

De Guiche se retourna, couvrant MADAME d'un regard passionné.

— Vous, dit-il, vous vous excusez ; vous me suppliez, vous !

— Oui, sans doute ; puisque j'ai fait le mal, je dois réparer le mal. Ainsi, monsieur le comte, voilà qui est convenu. Vous me pardonnerez ma frivolité, ma coquetterie. Ne m'interrompez pas. Je vous pardonnerai, moi, d'avoir dit que j'étais frivole et coquette, quelque chose de pis, peut-être ; et vous renoncerez à votre idée de mort, et vous conserverez à votre famille, au roi et aux dames un cavalier que tout le monde estime et que beaucoup chérissent.

Et MADAME prononça ce dernier mot avec un tel accent de franchise et même de tendresse, que le cœur du jeune homme sembla prêt à s'élancer de sa poitrine.

— Oh ! madame, madame !... balbutia-t-il.

— Écoutez encore, continua-t-elle. Quand vous aurez renoncé à moi, par nécessité d'abord, puis pour vous rendre à ma prière, alors vous me jugerez mieux, et, j'en suis sûre, vous remplacerez cet amour, pardon de cette folie, par une sincère amitié que vous viendrez m'offrir, et qui, je vous le jure, sera cordialement acceptée.

De Guiche, la sueur au front, la mort au cœur, le frisson dans les veines, se mordait les lèvres, frappait du pied, dévorait, en un mot, toutes ses douleurs.

— Madame, dit-il, ce que vous m'offrez là est impossible et je n'accepte point un pareil marché.

— Eh quoi ! dit MADAME, vous refusez mon amitié ?...

— Non ! non ! pas d'amitié, madame, j'aime mieux mourir d'amour que vivre d'amitié.

— Monsieur le comte !

— Oh ! madame, s'écria de Guiche, j'en suis arrivé à ce moment suprême où il n'y a plus d'autre considération, d'autre respect que la considération et le respect d'un honnête homme envers une femme adorée. Chassez-moi, maudissez-moi, dénoncez-moi, vous serez juste ; je me suis plaint de vous, mais je ne m'en suis plaint si amèrement que parce que je vous aime : je vous ai dit que je mourrai, je mourrai ; vivant, vous m'oublierez ; mort, vous ne m'oublierez point, j'en suis sûr.

Et cependant, elle, qui se tenait debout et toute

rêveuse, aussi agitée que le jeune homme, détourna un moment la tête, comme un instant auparavant il venait de la détourner lui-même.

Puis après un silence :

— Vous m'aimez donc bien ? demanda-t-elle.

— Oh ! follement. Au point d'en mourir, comme vous le disiez. Au point d'en mourir, soit que vous me chassiez, soit que vous m'écoutiez encore.

— Alors, c'est un mal sans espoir, dit-elle d'un air enjoué ; un mal qu'il convient de traiter par les adoucissants. Çà, donnez-moi votre main... Elle est glacée !

De Guiche s'agenouilla, collant sa bouche, non pas sur l'une, mais sur les deux mains brûlantes de MADAME.

— Allons, aimez-moi donc, dit la princesse, puisqu'il n'en saurait être autrement.

Et elle lui serra les doigts presque imperceptiblement, le relevant ainsi, moitié comme eût fait une reine, et moitié comme eût fait une amante.

De Guiche frissonna par tout le corps.

MADAME sentit courir ce frisson dans les veines du jeune homme, et comprit que celui-là aimait véritablement.

— Votre bras, comte, dit-elle, et rentrons.

— Ah ! madame, lui dit le comte chancelant, ébloui, un nuage de flamme sur les yeux. Ah ! vous avez trouvé un troisième moyen de me tuer.

— Heureusement que c'est le plus long, n'est-ce pas ? répliqua-t-elle.

Et elle l'entraîna vers le quinconce.

XII

LA CORRESPONDANCE D'ARAMIS

TANDIS que les affaires de de Guiche, raccommodées ainsi tout à coup sans qu'il pût deviner la cause de cette amélioration, prenaient cette tournure inespérée que nous leur avons vu prendre, Raoul, ayant compris l'invitation de MADAME, s'était éloigné pour ne pas troubler cette explication dont il était loin de deviner les résultats, et il avait rejoint les dames d'honneur éparses dans le parterre.

Pendant ce temps, le chevalier de Lorraine, remonté dans sa chambre, lisait avec surprise la lettre de de Wardes, laquelle lui racontait ou plutôt lui faisait raconter, par la main de son valet de chambre, le coup d'épée reçu à Calais et tous les détails de cette aventure avec invitation d'en communiquer à de Guiche et à MONSIEUR ce qui, dans cet événement, pouvait être particulièrement désagréable à chacun d'eux.

De Wardes s'attachait surtout à démontrer au chevalier la violence de cet amour de Buckingham pour MADAME, et il terminait sa lettre en annonçant qu'il croyait cette passion payée de retour.

A la lecture de ce dernier paragraphe, le chevalier haussa les épaules ; en effet, de Wardes était fort arriéré, comme on a pu le voir.

De Wardes n'en était encore qu'à Buckingham.

Le chevalier jeta par-dessus son épaule le papier sur une table voisine, et, d'un ton dédaigneux :

— En vérité, dit-il, c'est incroyable ; ce pauvre de Wardes est pourtant un garçon d'esprit ; mais, en vérité, il n'y paraît pas, tant on s'encroûte vite en province. Que le diable emporte ce benêt, qui devait m'écrire des choses importantes et qui m'écrit de pareilles niaiseries ! Au lieu de cette pauvreté de lettre qui ne signifie rien, j'eusse trouvé là-bas, dans les quinconces, une bonne petite intrigue qui eût compromis une femme, valu peut-être un coup d'épée à un homme et diverti MONSIEUR pendant trois jours.

Il regarda sa montre.

— Maintenant, fit-il, il est trop tard. Une heure du matin : tout le monde doit être rentré chez le roi, où l'on achève la nuit ; allons, c'est une piste perdue, et à moins de chance extraordinaire...

Et, en disant ces mots, comme pour en appeler à sa bonne étoile, le chevalier s'approcha avec dépit de la fenêtre qui donnait sur une portion assez solitaire du jardin.

Aussitôt, et comme si un mauvais génie eût été à ses ordres, il aperçut, revenant vers le château en compagnie d'un homme, une mante de soie de couleur sombre, et reconnut cette tournure qui l'avait frappé une demi-heure auparavant.

— Eh ! mon Dieu ! pensa-t-il en frappant des mains, Dieu me damne ! comme dit notre ami Buckingham, voici mon mystère.

Et il s'élança précipitamment à travers les degrés dans l'espérance d'arriver à temps dans la cour pour reconnaître la femme à la mante et son compagnon.

Mais, en arrivant à la porte de la petite cour, il se heurta presque avec MADAME, dont le visage

radieux apparaissait plein de révélations charmantes sous cette mante qui l'abritait sans la cacher.

Malheureusement, MADAME était seule.

Le chevalier comprit que, puisqu'il l'avait vue, il n'y avait pas cinq minutes, avec un gentilhomme, le gentilhomme ne devait pas être bien loin.

En conséquence, il prit à peine le temps de saluer la princesse, tout en se rangeant pour la laisser passer ; puis, lorsqu'elle eut fait quelques pas avec la rapidité d'une femme qui craint d'être reconnue, lorsque le chevalier vit qu'elle était trop préoccupée d'elle-même pour s'inquiéter de lui, il s'élança dans le jardin, regardant rapidement de tous côtés et embrassant le plus d'horizon qu'il pouvait dans son regard.

Il arrivait à temps : le gentilhomme qui avait accompagné MADAME était encore à portée de la vue ; seulement, il s'avançait rapidement vers une des ailes du château derrière laquelle il allait disparaître.

Il n'y avait pas une minute à perdre ; le chevalier s'élança à sa poursuite, quitte à ralentir le pas en s'approchant de l'inconnu ; mais, quelque diligence qu'il fît, l'inconnu avait tourné le perron avant lui.

Cependant, il était évident que comme celui que le chevalier poursuivait marchait doucement, tout pensif, et la tête inclinée sous le poids du chagrin ou du bonheur, une fois l'angle tourné, à moins qu'il ne fût entré par quelque porte, le chevalier ne pouvait manquer de le rejoindre.

C'est ce qui fût certainement arrivé si, au moment où il tournait cet angle, le chevalier ne se fût jeté

dans deux personnes qui le tournaient elles-mêmes dans le sens opposé.

Le chevalier était tout prêt à faire un assez mauvais parti à ces deux fâcheux, lorsqu'en relevant la tête, il reconnut M. le surintendant.

Fouquet était accompagné d'une personne que le chevalier voyait pour la première fois.

Cette personne, c'était Sa Grandeur l'évêque de Vannes.

Arrêté par l'importance du personnage, et forcé par les convenances à faire des excuses là où il s'attendait à en recevoir, le chevalier fit un pas en arrière ; et comme M. Fouquet avait sinon l'amitié, du moins les respects de tout le monde ; comme le roi lui-même, quoiqu'il fût plutôt son ennemi que son ami, traitait M. Fouquet en homme considérable, le chevalier fit ce que le roi eût fait, il salua M. Fouquet, qui le saluait avec une bienveillante politesse, voyant que ce gentilhomme l'avait heurté par mégarde et sans mauvaise intention aucune.

Puis, presque aussitôt, ayant reconnu le chevalier de Lorraine, il lui fit quelques compliments auxquels force fut au chevalier de répondre.

Si court que fût le dialogue, le chevalier de Lorraine vit peu à peu avec un déplaisir mortel son inconnu diminuer et s'effacer dans l'ombre.

Le chevalier se résigna, et, une fois résigné, revint complètement à M. Fouquet.

— Ah ! monsieur, dit-il, vous arrivez bien tard. On s'est fort occupé ici de votre absence, et j'ai entendu MONSIEUR s'étonner de ce qu'ayant été invité par le roi, vous n'étiez pas venu.

— La chose m'a été impossible, monsieur, et, aussitôt libre, j'arrive.

— Paris est tranquille ?

— Parfaitement. Paris a fort bien reçu sa dernière taxe.

— Ah ! je comprends que vous ayez voulu vous assurer de ce bon vouloir avant de venir prendre part à nos fêtes.

— Je n'en arrive pas moins un peu tard. Je m'adresserai donc à vous, monsieur, pour vous demander si le roi est dehors ou au château, si je pourrai le voir ce soir ou si je dois attendre à demain.

— Nous avons perdu de vue le roi depuis une demi-heure à peu près, dit le chevalier.

— Il sera peut-être chez MADAME ? demanda Fouquet.

— Chez MADAME, je ne crois pas, car je viens de rencontrer MADAME qui rentrait par le petit escalier ; et à moins que ce gentilhomme que vous venez de croiser tout à l'heure ne fût le roi en personne...

Et le chevalier attendit, espérant qu'il saurait ainsi le nom de celui qu'il avait poursuivi.

Mais Fouquet, qu'il eût reconnu ou non de Guiche, se contenta de répondre :

— Non, monsieur, ce n'était pas lui.

Le chevalier, désappointé, salua ; mais, tout en saluant, ayant jeté un dernier coup d'œil autour de lui et ayant aperçu M. Colbert au milieu d'un groupe :

— Tenez, monsieur, dit-il au surintendant, voici là-bas, sous les arbres, quelqu'un qui vous renseignera mieux que moi.

— Qui ? demanda Fouquet, dont la vue faible ne perçait pas les ombres.

— M. Colbert, répondit le chevalier.

— Ah ! fort bien. Cette personne qui parle là-bas à ces hommes portant des torches, c'est M. Colbert ?

— Lui-même. Il donne ses ordres pour demain aux dresseurs d'illuminations.

— Merci, monsieur.

Et Fouquet fit un mouvement de tête qui indiquait qu'il avait appris tout ce qu'il désirait savoir.

De son côté, le chevalier, qui, tout au contraire, n'avait rien appris, se retira sur un profond salut.

A peine fut-il éloigné, que Fouquet, fronçant le sourcil, tomba dans une muette rêverie.

Aramis le regarda un instant avec une espèce de compassion pleine de tristesse.

— Eh bien, lui dit-il, vous voilà ému au seul nom de cet homme. Eh quoi ! triomphant et joyeux tout à l'heure, voilà que vous vous rembrunissez à l'aspect de ce médiocre fantôme. Voyons, monsieur ; croyez-vous en votre fortune ?

— Non, répondit tristement Fouquet.

— Et pourquoi ?

— Parce que je suis trop heureux en ce moment, répliqua-t-il d'une voix tremblante. Ah ! mon cher d'Herblay, vous qui êtes si savant, vous devez connaître l'histoire d'un certain tyran de Samos. Que puis-je jeter à la mer qui désarme le malheur à venir ? Oh ! je vous le répète, mon ami, je suis trop heureux ! si heureux que je ne désire plus rien au delà de ce que j'ai... Je suis monté si haut... Vous savez ma devise : *Quo non ascendam.* Je suis monté si haut, que je n'ai plus qu'à descendre.

Il m'est donc impossible de croire au progrès d'une fortune qui est déjà plus qu'humaine.

Aramis sourit en fixant sur Fouquet son œil si caressant et si fin.

— Si je connaissais votre bonheur, dit-il, je craindrais peut-être votre disgrâce ; mais vous me jugez en véritable ami, c'est-à-dire que vous me trouvez bon pour l'infortune, voilà tout. C'est déjà immense et précieux, je le sais ; mais, en vérité, j'ai bien le droit de vous demander de me confier de temps en temps les choses heureuses qui vous arrivent et auxquelles je prendrais part, vous le savez, plus qu'à celles qui m'arriveraient à moi-même.

— Mon cher prélat, dit en riant Fouquet, mes secrets sont par trop profanes pour que je les confie à un évêque, si mondain qu'il soit.

— Bah ! en confession ?

— Oh ! je rougirais trop si vous étiez mon confesseur.

Et Fouquet se mit à soupirer.

Aramis le regarda encore sans autre manifestation de sa pensée que son muet sourire.

— Allons, dit-il, c'est une grande vertu que la discrétion.

— Silence ! dit Fouquet. Voici cette venimeuse bête qui m'a reconnu et qui s'approche de nous.

— Colbert ?

— Oui ; écartez-vous, mon cher d'Herblay ; je ne veux pas que ce cuistre vous voie avec moi, il vous prendrait en aversion.

Aramis lui serra la main.

— Qu'ai-je besoin de son amitié ? dit-il ; n'êtes-vous pas là ?

— Oui ; mais peut-être n'y serai-je pas toujours, répondit mélancoliquement Fouquet.

— Ce jour-là, si ce jour-là vient jamais, dit tranquillement Aramis, nous aviserons à nous passer de l'amitié ou à braver l'aversion de M. Colbert. Mais dites-moi, cher monsieur Fouquet, au lieu de vous entretenir avec ce cuistre, comme vous lui faites l'honneur de l'appeler, conversation dont je ne sens pas l'utilité, que ne vous rendez-vous, sinon auprès du roi, du moins auprès de MADAME ?

— De MADAME ? fit le surintendant distrait par ses souvenirs. Oui, sans doute, près de MADAME.

— Vous vous rappelez, continua Aramis, qu'on nous a appris la grande faveur dont MADAME jouit depuis deux ou trois jours. Il entre, je crois, dans votre politique et dans nos plans que vous fassiez assidument votre cour aux amies de Sa Majesté. C'est le moyen de balancer l'autorité naissante de M. Colbert. Rendez-vous donc le plus tôt possible près de MADAME et ménagez-vous cette alliée.

— Mais, dit Fouquet, êtes-vous bien sûr que c'est véritablement sur elle que le roi a les yeux fixés en ce moment ?

— Si l'aiguille avait tourné, ce serait depuis ce matin. Vous savez que j'ai ma police.

— Bien ! j'y vais de ce pas, et à tout hasard j'aurai mon moyen d'introduction : c'est une magnifique paire de camées antiques enchassés dans des diamants.

— Je l'ai vue ; rien de plus riche et de plus royal.

Ils furent interrompus en ce moment par un laquais conduisant un courrier.

— Pour monsieur le surintendant, dit tout haut ce courrier en présentant à Fouquet une lettre.

— Pour monseigneur l'évêque de Vannes, dit tout bas le laquais en remettant une lettre à Aramis.

Et, comme le laquais portait une torche, il se plaça entre le surintendant et l'évêque, afin que tous deux pussent lire en même temps.

A l'aspect de l'écriture fine et serrée de l'enveloppe, Fouquet tressaillit de joie ; ceux-là seuls qui aiment ou qui ont aimé comprendront son inquiétude d'abord, puis son bonheur ensuite.

Il décacheta vivement la lettre, qui ne renfermait que ces seuls mots :

« Il y a une heure que je t'ai quitté, il y a un siècle que je ne t'ai dit : Je t'aime. »

C'était tout.

Madame de Bellière avait, en effet, quitté Fouquet depuis une heure, après avoir passé deux jours avec lui ; et de peur que son souvenir ne s'écartât trop longtemps du cœur qu'elle regrettait, elle lui envoyait le courrier porteur de cette importante missive.

Fouquet baisa la lettre et la paya d'une poignée d'or.

Quant à Aramis, il lisait, comme nous avons dit, de son côté, mais avec plus de froideur et de réflexion, le billet suivant :

« Le roi a été frappé ce soir d'un coup étrange : une femme l'aime. Il l'a su par hasard en écoutant la conversation de cette jeune fille avec ses compagnes. De sorte que le roi est tout entier à ce

nouveau caprice. La femme s'appelle mademoiselle de La Vallière et est d'une assez médiocre beauté pour que ce caprice devienne une grande passion.

« Prenez garde à mademoiselle de La Vallière. »

Pas un mot de MADAME.

Aramis replia lentement le billet et le mit dans sa poche.

Quant à Fouquet, il savourait toujours les parfums de sa lettre.

— Monseigneur ! dit Aramis touchant le bras de Fouquet.

— Hein ? demanda celui-ci.

— Il me vient une idée. Connaissez-vous une petite fille qu'on appelle La Vallière ?

— Ma foi ! non.

— Cherchez bien.

— Ah ! oui, je crois, une des filles d'honneur de MADAME.

— Ce doit être cela.

— Eh bien, après ?

— Eh bien, Monseigneur, c'est à cette petite fille qu'il faut que vous rendiez une visite ce soir.

— Bah ! et comment ?

— Et, de plus, c'est à cette petite fille qu'il faut que vous donniez vos camées.

— Allons donc !

— Vous savez, Monseigneur, que je suis de bon conseil.

— Mais cet imprévu...

— C'est mon affaire. Vite une cour en règle à la petite La Vallière, Monseigneur. Je me ferai garant près de madame de Bellière que c'est une cour toute politique.

— Que dites-vous là, mon ami, s'écria vivement Fouquet, et quel nom avez-vous prononcé ?

— Un nom qui doit vous prouver, monsieur le surintendant, que, bien instruit pour vous, je puis être aussi bien instruit pour les autres. Faites la cour à la petite La Vallière.

— Je ferai la cour à qui vous voudrez, répondit Fouquet avec le paradis dans le cœur.

— Voyons, voyons, redescendez sur la terre, voyageur du septième ciel, dit Aramis ; voici M. de Colbert. Oh ! mais il a recruté tandis que nous lisions ; il est entouré, loué, congratulé ; décidément, c'est une puissance.

En effet, Colbert s'avançait escorté de tout ce qui restait de courtisans dans les jardins, et chacun lui faisait, sur l'ordonnance de la fête, des compliments dont il s'enflait à éclater.

— Si La Fontaine était là, dit en souriant Fouquet, quelle belle occasion pour lui de réciter la fable de *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un Bœuf.*

Colbert arriva dans un cercle éblouissant de lumière ; Fouquet l'attendit impassible et légèrement railleur.

Colbert lui souriait aussi, il avait vu son ennemi déjà depuis près d'un quart d'heure, il s'approchait tortueusement.

Le sourire de Colbert présageait quelque hostilité.

— Oh ! oh ! dit Aramis tout bas au surintendant, le coquin va vous demander encore quelques millions pour payer ses artifices et ses verres de couleur.

Colbert salua le premier d'un air qu'il s'efforçait de rendre respectueux.

Fouquet remua la tête à peine.

— Eh bien, Monseigneur, demanda Colbert, que disent vos yeux ? Avons-nous eu bon goût ?

— Un goût parfait, répondit Fouquet, sans qu'on pût remarquer dans ces paroles la moindre raillerie.

— Oh ! dit Colbert méchamment, vous y mettez de l'indulgence... Nous sommes pauvres, nous autres gens du roi, et Fontainebleau n'est pas un séjour comparable à Vaux.

— C'est vrai, répondit flegmatiquement Fouquet, qui dominait tous les acteurs de cette scène.

— Que voulez-vous, Monseigneur ! continua Colbert, nous avons agi selon nos petites ressources.

Fouquet fit un geste d'assentiment.

— Mais, poursuivit Colbert, il serait digne de votre magnificence, Monseigneur, d'offrir à Sa Majesté une fête dans vos merveilleux jardins... dans ces jardins qui vous ont coûté soixante millions.

— Soixante-douze, dit Fouquet.

— Raison de plus, reprit Colbert. Voilà qui serait vraiment magnifique.

— Mais, croyez-vous, monsieur, dit Fouquet, que Sa Majesté daigne accepter mon invitation.

— Oh ! je n'en doute pas, s'écria vivement Colbert, et je m'en porterai caution.

— C'est fort aimable à vous, dit Fouquet. J'y puis donc compter ?

— Oui, Monseigneur, oui, certainement.

— Alors, je me consulterai, dit Fouquet.

— Acceptez, acceptez, dit tout bas et vivement Aramis.

— Vous vous consulterez ? répéta Colbert.

— Oui, répondit Fouquet, pour savoir quel jour je pourrai faire mon invitation au roi.

— Oh ! dès ce soir, Monseigneur, dès ce soir.

— Accepté, fit le surintendant. Messieurs, je voudrais vous faire mes invitations ; mais vous savez que, partout où va le roi, le roi est chez lui ; c'est donc à vous de vous faire inviter par Sa Majesté.

Il y eut une rumeur joyeuse dans la foule.

Fouquet salua et partit.

— Misérable orgueilleux ! dit Colbert, tu acceptes, et tu sais que cela te coûtera dix millions.

— Vous m'avez ruiné, dit tout bas Fouquet à Aramis.

— Je vous ai sauvé, répliqua celui-ci, tandis que Fouquet montait les degrés du perron et faisait demander au roi s'il était encore visible.

XIII

LE COMMIS D'ORDRE

Le roi, pressé de se retrouver seul avec lui-même pour étudier ce qui se passait dans son propre cœur, s'était retiré chez lui, où M. de Saint-Aignan était venu le retrouver après sa conversation avec Madame.

Nous avons rapporté cette conversation.

Le favori, fier de sa double importance, et sentant que, depuis deux heures, il était devenu le confident du roi, commençait, tout respectueux

qu'il était, à traiter d'un peu haut les affaires de cour, et, du point où il s'était mis, où plutôt où le hasard l'avait placé, il ne voyait qu'amour et guirlandes autour de lui.

L'amour du roi pour MADAME, celui de MADAME pour le roi, celui de de Guiche pour MADAME, celui de La Vallière pour le roi, celui de Malicorne pour Montalais, celui de mademoiselle de Tonnay-Charente pour lui, Saint-Aignan, n'était-ce pas véritablement plus qu'il n'en fallait pour faire tourner une tête de courtisan ?

Or, Saint-Aignan était le modèle des courtisans passés, présents et futurs.

Au reste, Saint-Aignan se montra si bon narrateur et appréciateur si subtil, que le roi l'écouta en marquant beaucoup d'intérêt, surtout quand il conta la façon passionnée avec laquelle MADAME avait recherché sa conversation à propos des affaires de mademoiselle de La Vallière.

Quand le roi n'eût plus rien ressenti pour madame Henriette de ce qu'il avait éprouvé, il y avait dans cette ardeur de MADAME à se faire donner ces renseignements une satisfaction d'amour-propre qui ne pouvait échapper au roi. Il éprouva donc cette satisfaction, mais voilà tout, et son cœur ne fut point un seul instant alarmé de ce que MADAME pouvait penser ou ne point penser de toute cette aventure.

Seulement, lorsque Saint-Aignan eut fini, le roi, tout en se préparant à sa toilette de nuit, demanda :

— Maintenant, Saint-Aignan, tu sais ce que c'est que mademoiselle de La Vallière, n'est-ce pas ?

— Non seulement ce qu'elle est, mais ce qu'elle sera.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'elle est tout ce qu'une femme peut désirer d'être, c'est-à-dire aimée de Votre Majesté ; je veux dire qu'elle sera tout ce que Votre Majesté voudra qu'elle soit.

— Ce n'est pas cela que je demande... Je ne veux pas savoir ce qu'elle est aujourd'hui ni ce qu'elle sera demain : tu l'as dit, cela me regarde, mais ce qu'elle était hier. Répète-moi donc ce qu'on dit d'elle.

— On dit qu'elle est sage.

— Oh ! fit le roi en souriant, c'est un bruit.

— Assez rare à la cour, Sire, pour qu'il soit cru quand on le répand.

— Vous avez peut-être raison, mon cher... Et de bonne naissance ?

— Excellente ; fille du marquis de La Vallière et belle-fille de cet excellent M. de Saint-Remy.

— Ah ! oui, le majordome de ma tante... Je me rappelle cela, et je me souviens maintenant : je l'ai vue en passant à Blois. Elle a été présentée aux reines. J'ai même à me reprocher, à cette époque, de n'avoir pas fait à elle toute l'attention qu'elle méritait.

— Oh ! Sire, je m'en rapporte à Votre Majesté pour réparer le temps perdu.

— Et le bruit serait donc, dites-vous, que mademoiselle de La Vallière n'aurait pas d'amant ?

— En tout cas, je ne crois pas que Votre Majesté s'effrayât beaucoup de la rivalité.

— Attends donc, s'écria tout à coup le roi avec un accent des plus sérieux.

— Plaît-il, Sire ?

— Je me souviens.

— Ah !

— Si elle n'a pas d'amant, elle a un fiancé.

— Un fiancé !

— Comment ! tu ne sais pas cela, comte ?

— Non.

— Toi, l'homme aux nouvelles.

— Votre Majesté m'excusera. Et le roi connaît ce fiancé ?

— Pardieu ! son père est venu me demander de signer au contrat : c'est...

Le roi allait sans doute prononcer le nom du vicomte de Bragelonne, quand il s'arrêta en fronçant le sourcil.

— C'est ?... répéta Saint-Aignan.

— Je ne me rappelle plus, répondit Louis XIV essayant de cacher une émotion qu'il dissimulait avec peine.

— Puis-je mettre Votre Majesté sur la voie ? demanda le comte de Saint-Aignan.

— Non ; car je ne sais plus moi-même de qui je voulais parler, non, en vérité ; je me rappelle bien vaguement qu'une des filles d'honneur devait épouser... mais le nom m'échappe.

— Était-ce mademoiselle de Tonnay-Charente qu'il devait épouser ? demanda Saint-Aignan.

— Peut-être, fit le roi.

— Alors le futur était M. de Montespan ; mais mademoiselle de Tonnay-Charente n'en a point parlé, ce me semble, de manière à effrayer les prétentions.

— Enfin, dit le roi, je ne sais rien, ou presque rien sur mademoiselle de La Vallière. Saint-Aignan, je te charge d'avoir des renseignements sur elle.

— Oui, Sire, et quand aurai-je l'honneur de revoir Votre Majesté pour les lui fournir ?

— Quand tu les auras.

— Je les aurai vite, si les renseignements vont aussi vite que mon désir de revoir le roi.

— Bien parlé ! A propos, est-ce que MADAME a témoigné quelque chose contre cette pauvre fille ?

— Rien, Sire.

— MADAME ne s'est point fâchée ?

— Je ne sais ; seulement, elle a toujours ri.

— Très bien ; mais j'entends du bruit dans les antichambres, ce me semble ; on me vient sans doute annoncer quelque courrier.

— En effet, Sire.

— Informe-toi, Saint-Aignan.

Le comte courut à la porte et échangea quelques mots avec l'huissier.

— Sire, dit-il en revenant, c'est M. Fouquet qui arrive à l'instant même sur un ordre du roi à ce qu'il dit. Il s'est présenté, mais l'heure avancée fait qu'il n'insiste pas même pour avoir audience ce soir ; il se contente de constater sa présence.

— M. Fouquet ! Je lui ai écrit à trois heures en l'invitant à être à Fontainebleau le lendemain matin ; il arrive à Fontainebleau à deux heures, c'est du zèle ! s'écria le roi radieux de se voir si bien obéi. Eh bien, au contraire, M. Fouquet aura son audience. Je l'ai mandé, je le recevrai. Qu'on l'introduise. Toi, comte, aux recherches, et à demain !

Le roi mit un doigt sur ses lèvres, et Saint-Aignan s'esquiva la joie dans le cœur, en donnant l'ordre à l'huissier d'introduire M. Fouquet.

Fouquet fit alors son entrée dans la chambre royale ; Louis XIV se leva pour le recevoir.

— Bonsoir, monsieur Fouquet, dit-il avec un aimable sourire. Je vous félicite de votre ponctualité ; mon message a dû vous arriver tard cependant ?

— A neuf heures du soir, Sire.

— Vous avez beaucoup travaillé ces jours-ci, monsieur Fouquet, car on m'a assuré que vous n'aviez pas quitté votre cabinet de Saint-Mandé depuis trois ou quatre jours.

— Je me suis, en effet, enfermé trois jours, Sire, répliqua Fouquet en s'inclinant.

— Savez-vous, monsieur Fouquet, que j'avais beaucoup de choses à vous dire ? continua le roi de son air le plus gracieux.

— Votre Majesté me comble, et, puisqu'elle est si bonne pour moi, me permet-elle de lui rappeler une promesse d'audience qu'elle m'avait faite ?

— Ah ! oui, quelqu'un d'église qui croit avoir à me remercier, n'est-ce pas ?

— Justement, Sire. L'heure est peut-être mal choisie, mais le temps de celui que j'amène est précieux, et comme Fontainebleau est sur la route de son diocèse...

— Qui donc déjà ?

— Le dernier évêque de Vannes, que Votre Majesté, à ma recommandation, a daigné investir il y a trois mois.

— C'est possible, dit le roi, qui avait signé sans lire, et il est là ?

— Oui, Sire ; Vannes est un diocèse important : les ouailles de ce pasteur ont besoin de sa parole divine ; ce sont des sauvages qu'il importe de

toujours polir en les instruisant, et M. d'Herblay n'a pas son égal pour ces sortes de missions.

— M. d'Herblay ! dit le roi en cherchant au fond de ses souvenirs, comme si ce nom, entendu depuis longtemps, ne lui était cependant pas inconnu.

— Oh ! fit vivement Fouquet, Votre Majesté ne connaît pas ce nom obscur d'un de ses plus fidèles et de ses plus précieux serviteurs ?

— Non, je l'avoue... Et il veut repartir ?

— C'est-à-dire qu'il a reçu aujourd'hui des lettres qui nécessiteront peut-être son départ ; de sorte qu'avant de se remettre en route pour le pays perdu qu'on appelle la Bretagne, il désirerait présenter ses respects à Votre Majesté.

— Et il attend ?

— Il est là, Sire.

— Faites-le entrer.

Fouquet fit un signe à l'huissier qui attendait derrière la tapisserie.

La porte s'ouvrit, Aramis entra.

Le roi lui laissa dire son compliment, et attacha un long regard sur cette physionomie que nul ne pouvait oublier après l'avoir vue.

— Vannes ! dit-il : vous êtes évêque de Vannes, monsieur ?

— Oui, Sire.

— Vannes est en Bretagne ?

Aramis s'inclina.

— Près de la mer ?

Aramis s'inclina encore.

— A quelques lieues de Belle-Isle ?

— Oui, Sire, répondit Aramis ; à six lieues, je crois.

— Six lieues, c'est un pas, fit Louis XIV.

— Non pas pour nous autres, pauvres Bretons, Sire, dit Aramis ; six lieues, au contraire, c'est une distance, si ce sont six lieues de terres ; si ce sont six lieues de mer, c'est une immensité. Or, j'ai eu l'honneur de dire au roi, on compte six lieues de mer de la rivière à Belle-Isle.

— On dit que M. Fouquet a là une fort belle maison ? demanda le roi.

— Oui, on le dit, répondit Aramis en regardant tranquillement Fouquet.

— Comment, on le dit ? s'écria le roi.

— Oui, Sire.

— En vérité, monsieur Fouquet, une chose m'étonne, je vous l'avoue.

— Laquelle ?

— Comment, vous avez à la tête de vos paroisses un homme tel que M. d'Herblay, et vous ne lui avez pas montré Belle-Isle ?

— Oh ! Sire, répliqua l'évêque sans donner à Fouquet le temps de répondre, nous autres, pauvres prélats bretons, nous pratiquons la résidence.

— Monsieur de Vannes, dit le roi, je punirai M. Fouquet de son insouciance.

— Et comment cela, Sire ?

— Je vous changerai.

Fouquet se mordit la lèvre, Aramis sourit.

— Combien rapporte Vannes ? continua le roi.

— Six mille livres, Sire, dit Aramis.

— Ah ! mon Dieu ! si peu de chose ! Mais vous avez du bien, monsieur de Vannes ?

— Je n'ai rien, Sire ; seulement, M. Fouquet me compte douze cents livres par an pour son banc-d'œuvre.

— Allons, allons, monsieur d'Herblay, je vous promets mieux que cela.

— Sire...

— Je songerai à vous.

Aramis s'inclina.

De son côté, le roi le salua presque respectueusement, comme c'était, au reste, son habitude de faire avec les femmes et avec les gens d'église.

Aramis comprit que son audience était finie ; il prit congé par une phrase des plus simples, par une véritable phrase de pasteur campagnard, et disparut.

— Voilà une remarquable figure, dit le roi en le suivant des yeux aussi longtemps qu'il le put voir, et même en quelque sorte lorsqu'il ne le voyait plus.

— Sire, répondit Fouquet, si cet évêque avait l'instruction première, nul prélat en ce royaume ne mériterait comme lui les premières distinctions.

— Il n'est pas savant ?

— Il a changé l'épée pour la chasuble, et cela un peu tard. Mais n'importe, si Votre Majesté me permet de lui reparler de M. de Vannes en temps et lieu...

— Je vous en prie. Mais, avant de parler de lui, parlons de vous, monsieur Fouquet.

— De moi, Sire ?

— Oui, j'ai mille compliments à vous faire.

— Je ne saurais, en vérité, exprimer à Votre Majesté la joie dont elle me comble.

— Oui, monsieur Fouquet, je comprends. Oui, j'ai eu contre vous des préventions.

— Alors j'étais bien malheureux, Sire.

— Mais elles sont passées. Ne vous êtes-vous pas aperçu ?...

— Si fait, Sire ; mais j'attendais avec résignation le jour de la vérité. Il paraît que ce jour est venu ?

— Ah ! vous saviez être en ma disgrâce ?

— Hélas ! oui, Sire.

— Et savez-vous pourquoi ?

— Parfaitement ; le roi me croyait un dilapidateur.

— Oh ! non.

— Ou plutôt un administrateur médiocre. Enfin, Votre Majesté croyait que, les peuples n'ayant pas d'argent, le roi n'en aurait pas non plus.

— Oui, je l'ai cru ; mais je suis détrompé.

Fouquet s'inclina.

— Et pas de rébellions, pas de plaintes ?

— Et de l'argent, dit Fouquet.

— Le fait est que vous m'en avez prodigué le mois dernier.

— J'en ai encore, non seulement pour tous les besoins, mais pour tous les caprices de Votre Majesté.

— Dieu merci ! monsieur Fouquet, répliqua le roi sérieusement, je ne vous mettrai point à l'épreuve. D'ici à deux mois, je ne veux rien vous demander.

— J'en profiterai pour amasser au roi cinq ou six millions qui lui serviront de premiers fonds en cas de guerre.

— Cinq ou six millions !

— Pour sa maison seulement, bien entendu.

— Vous croyez donc à la guerre, monsieur Fouquet ?

— Je crois que, si Dieu a donné à l'aigle un bec et des serres, c'est pour qu'il s'en serve à montrer sa royauté.

Le roi rougit de plaisir.

— Nous avons beaucoup dépensé tous ces jours-ci, monsieur Fouquet ; ne me gronderez-vous pas ?

— Sire, Votre Majesté a encore vingt ans de jeunesse et un milliard à dépenser pendant ces vingt ans.

— Un milliard ! c'est beaucoup, monsieur Fouquet, dit le roi.

— J'économiserai, Sire... D'ailleurs, Votre Majesté a en M. Colbert et en moi deux hommes précieux. L'un lui fera dépenser son argent, et ce sera moi, si toutefois mon service agrée toujours à Sa Majesté ; l'autre le lui économisera, et ce sera M. Colbert.

— M. Colbert ? reprit le roi étonné.

— Sans doute, Sire ; M. Colbert compte parfaitement bien.

A cet éloge fait de l'ennemi par l'ennemi lui-même, le roi se sentit pénétré de confiance et d'admiration.

C'est qu'en effet il n'y avait ni dans la voix ni dans le regard de Fouquet rien qui détruisît une lettre des paroles qu'il avait prononcées ; il ne faisait point un éloge pour avoir le droit de placer deux reproches.

Le roi comprit, et, rendant les armes à tant de générosité et d'esprit :

— Vous louez M. Colbert ? dit-il.

— Oui, Sire, je le loue ; car, outre que c'est un homme de mérite, je le crois très dévoué aux intérêts de Votre Majesté.

— Est-ce parce que souvent il a heurté vos vues ? dit le roi en souriant.

— Précisément, Sire.

— Expliquez-moi cela ?

— C'est bien simple. Moi, je suis l'homme qu'il faut pour faire entrer l'argent, lui, l'homme qu'il faut pour l'empêcher de sortir.

— Allons, allons, monsieur le surintendant, que diable ! vous me direz bien quelque chose qui corrige toute cette bonne opinion ?

— Administrativement, Sire ?

— Oui.

— Pas le moins du monde, Sire.

— Vraiment ?

— Sur l'honneur, je ne connais pas en France un meilleur commis que M. Colbert.

Ce mot commis n'avait pas, en 1661, la signification un peu subalterne qu'on lui donne aujourd'hui ; mais, en passant par la bouche de Fouquet que le roi venait d'appeler M. le surintendant, il prit quelque chose d'humble et de petit qui mettait admirablement Fouquet à sa place et Colbert à la sienne.

— Eh bien, dit Louis XIV, c'est cependant lui qui, tout économe qu'il est, a ordonné mes fêtes de Fontainebleau ; et je vous assure, monsieur Fouquet, qu'il n'a pas du tout empêché mon argent de sortir.

Fouquet s'inclina, mais sans répondre.

— N'est-ce pas votre avis ? dit le roi.

— Je trouve, Sire, répondit-il, que M. Colbert a fait les choses avec infiniment d'ordre, et mérite, sous ce rapport, toutes les louanges de Votre Majesté.

Ce mot *ordre* fit le pendant du mot *commis*.

Nulle organisation, plus que celle du roi, n'avait cette vive sensibilité, cette finesse de tact qui perçoit et saisit l'ordre des sensations avant les sensations mêmes.

Louis XIV comprit donc que le commis avait eu pour Fouquet trop d'ordre, c'est-à-dire que les fêtes si splendides de Fontainebleau eussent pu être plus splendides encore.

Le roi sentit, en conséquence, que quelqu'un pouvait reprocher quelque chose à ses divertissements ; il éprouva un peu de dépit de ce provincial qui, paré des plus sublimes habits de sa garde-robe, arrive à Paris, où l'homme élégant le regarde trop ou trop peu.

Cette partie de la conversation, si sobre, mais si fine de Fouquet, donna encore au roi plus d'estime pour le caractère de l'homme et la capacité du ministre.

Fouquet prit congé à deux heures du matin, et le roi se mit au lit un peu inquiet, un peu confus de la leçon voilée qu'il venait de recevoir; et deux bons quarts d'heure furent employés par lui à se remémorer les broderies, les tapisseries, les menus des collations, les architectures des arcs de triomphe, les dispositions d'illuminations et d'artifices imaginées par l'ordre du commis Colbert.

Il en résulta que le roi, repassant sur tout ce qui s'était passé depuis huit jours, trouva quelques taches à ses fêtes.

Mais Fouquet, par sa politesse, par sa bonne grâce et par sa générosité, venait d'entamer Colbert plus profondément que celui-ci avec sa

fourbe, sa méchanceté, sa persévérante haine, n'avait jamais réussi à entamer Fouquet.

XIV

FONTAINEBLEAU A DEUX HEURES DU MATIN

COMME nous l'avons vu, de Saint-Aignan avait quitté la chambre du roi au moment où le surintendant y faisait son entrée.

De Saint-Aignan était chargé d'une mission pressée ; c'est dire que de Saint-Aignan allait faire tout son possible pour tirer bon parti de son temps.

C'était un homme rare que celui que nous avons introduit comme l'ami du roi ; un de ces courtisans précieux dont la vigilance et la netteté d'intention faisaient dès cette époque ombrage à tout favori passé ou futur, et balançait par son exactitude la servilité de Dangeau.

Aussi Dangeau n'était-il pas le favori, c'était le complaisant du roi.

De Saint-Aignan s'orienta donc.

Il pensa que les premiers renseignements qu'il avait à recevoir lui devaient venir de de Guiche.

Il courut donc après de Guiche.

De Guiche, que nous avons vu disparaître à l'aile du château et qui avait tout l'air de rentrer chez lui, de Guiche n'était pas rentré.

De Saint-Aignan se mit en quête de de Guiche.

Après avoir bien tourné, viré, cherché, de

Saint-Aignan aperçut quelque chose comme une forme humaine appuyée à un arbre.

Cette forme avait l'immobilité d'une statue et paraissait fort occupée à regarder une fenêtre, quoique les rideaux de cette fenêtre fussent hermétiquement fermés.

Comme cette fenêtre était celle de MADAME, de Saint-Aignan pensa que cette forme devait être celle de de Guiche.

Il s'approcha doucement et vit qu'il ne se trompait point.

De Guiche avait emporté de son entretien avec MADAME une telle charge de bonheur, que toute sa force d'âme ne pouvait suffire à la porter.

De son côté, de Saint-Aignan savait que de Guiche avait été pour quelque chose dans l'introduction de La Vallière chez MADAME; un courtisan sait tout et se souvient de tout. Seulement, il avait toujours ignoré à quel titre et à quelles conditions de Guiche avait accordé sa protection à La Vallière. Mais comme, en questionnant beaucoup, il est rare que l'on n'apprenne point un peu, de Saint-Aignan comptait apprendre peu ou prou en questionnant de Guiche avec toute la délicatesse, et en même temps avec toute l'insistance dont il était capable.

Le plan de Saint-Aignan était celui-ci :

Si les renseignements étaient bons, dire avec effusion au roi qu'il avait mis la main sur une perle, et réclamer le privilège d'enchâsser cette perle dans la couronne royale.

Si les renseignements étaient mauvais, chose possible après tout, examiner à quel point le roi tenait à La Vallière, et diriger le compte rendu de

façon à expulser la petite fille pour se faire un mérite de cette expulsion près de toutes les femmes qui pouvaient avoir des prétentions sur le cœur du roi, à commencer par MADAME et à finir par la reine.

Au cas où le roi se montrerait tenace dans son désir, dissimuler les mauvaises notes ; faire savoir à La Vallière que ces mauvaises notes, sans aucune exception, habitent un tiroir secret de la mémoire du confident ; étaler ainsi de la générosité aux yeux de la malheureuse fille, et la tenir perpétuellement suspendue par la reconnaissance et la crainte de manière à s'en faire une amie de cour, intéressée comme une complice à faire la fortune de son complice tout en faisant sa propre fortune.

Quant au jour où la bombe du passé éclaterait, en supposant que cette bombe éclatât jamais, de Saint-Aignan se promettait bien d'avoir pris toutes les précautions et de faire l'ignorant près du roi.

Auprès de La Vallière, il aurait encore ce jour-là même un superbe rôle de générosité.

C'est avec toutes ces idées, écloses en une demi-heure au feu de la convoitise, que de Saint-Aignan, le meilleur fils du monde, comme eût dit La Fontaine, s'en allait avec l'intention bien arrêtée de faire parler de Guiche, c'est-à-dire de le troubler dans son bonheur, bonheur qu'au reste de Saint-Aignan ignorait.

Il était une heure du matin quand de Saint-Aignan aperçut de Guiche debout, immobile, appuyé au tronc d'un arbre, et les yeux cloués sur cette fenêtre lumineuse.

Une heure du matin : c'est-à-dire l'heure la plus douce de la nuit, celle que les peintres couronnent de myrtes et de pavots naissants, l'heure aux yeux battus, au cœur palpitant, à la tête alourdie, qui jette sur le jour écoulé un regard de regret, qui adresse un salut amoureux au jour nouveau.

Pour de Guiche, c'était l'aurore d'un ineffable bonheur : il eût donné un trésor au mendiant dressé sur son chemin pour obtenir qu'il ne le dérangeât point en ses rêves.

Ce fut justement à cette heure que Saint-Aignan, mal conseillé, l'égoïsme conseille toujours mal, vint lui frapper sur l'épaule au moment où il murmurait un mot ou plutôt un nom.

— Ah ! s'écria-t-il lourdement, je vous cherchais.

— Moi ? dit de Guiche tressaillant.

— Oui, et je vous trouve rêvant à la lune. Seriez-vous atteint, par hasard, du mal de poésie, mon cher comte, et feriez-vous des vers ?

Le jeune homme força sa physionomie à sourire, tandis que mille et mille contradictions grondaient contre Saint-Aignan au plus profond de son cœur.

— Peut-être, dit-il. Mais quel heureux hasard ?

— Ah ! voilà qui me prouve que vous m'avez mal entendu.

— Comment cela ?

— Oui, j'ai débuté par vous dire que je vous cherchais.

— Vous me cherchiez ?

— Oui, et je vous y prends.

— A quoi, je vous prie ?

— Mais à chanter Philis.

— C'est vrai, je n'en disconviens pas, dit de

Guiche en riant ; oui, mon cher comte, je chante Philis.

— Cela vous est acquis.

— A moi ?

— Sans doute, à vous. A vous, l'intrépide protecteur de toute femme belle et spirituelle.

— Que diable me venez-vous conter là ?

— Des vérités reconnues, je le sais bien. Mais attendez, je suis amoureux.

— Vous ?

— Oui.

— Tant mieux, cher comte. Venez et contez-moi cela.

Et de Guiche, craignant un peu tard peut-être que Saint-Aignan ne remarquât cette fenêtre éclairée, prit le bras du comte et essaya de l'entraîner.

— Oh ! dit celui-ci en résistant, ne me menez point du côté de ces bois noirs, il fait trop humide par là. Restons à la lune, voulez-vous ?

Et, tout en cédant à la pression du bras de de Guiche, il demeura dans les parterres qui avoisinaient le château.

— Voyons, dit de Guiche résigné, conduisez-moi où il vous plaira, et demandez-moi ce qui vous est agréable.

— On n'est pas plus charmant.

Puis, après une seconde de silence :

— Cher comte, continua de Saint-Aignan, je voudrais que vous me disiez deux mots sur une certaine personne que vous avez protégée.

— Et que vous aimez ?

— Je ne dis ni oui ni non, très cher... Vous comprenez qu'on ne place pas ainsi son cœur à

fonds perdu, et qu'il faut bien prendre à l'avance ses sûretés.

— Vous avez raison, dit de Guiche avec un soupir ; c'est précieux, un cœur.

— Le mien surtout, il est tendre, et je vous le donne comme tel.

— Oh ! vous êtes connu, comte. Après ?

— Voici. Il s'agit tout simplement de mademoiselle de Tonnay-Charente.

— Ah çà ! mon cher Saint-Aignan, vous devenez fou, je présume !

— Pourquoi cela ?

— Je n'ai jamais protégé mademoiselle de Tonnay-Charente, moi !

— Bah !

— Jamais !

— Ce n'est pas vous qui avez fait entrer mademoiselle de Tonnay-Charente chez MADAME ?

— Mademoiselle de Tonnay-Charente, et vous devez savoir cela mieux que personne, mon cher comte, est d'assez bonne maison pour qu'on la désire, à plus forte raison pour qu'on l'admette.

— Vous me raillez.

— Non, sur l'honneur, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ainsi, vous n'êtes pour rien dans son admission ?

— Non.

— Vous ne la connaissez pas ?

— Je l'ai vue pour la première fois le jour de sa présentation à MADAME. Ainsi, comme je ne l'ai pas protégée, comme je ne la connais pas, je ne saurais vous donner sur elle, mon cher comte, les éclaircissements que vous désirez.

Et de Guiche fit un mouvement pour quitter son interlocuteur.

— Là ! là ! dit Saint-Aignan, un instant, mon cher comte ; vous ne m'échapperez point ainsi.

— Pardon, mais il me semblait qu'il était l'heure de rentrer chez soi.

— Vous ne rentriez pas cependant, quand je vous ai, non pas rencontré, mais trouvé.

— Aussi, mon cher comte, du moment où vous avez encore quelque chose à me dire, je me mets à votre disposition.

— Et vous faites bien, pardieu ! Une demi-heure de plus ou de moins, vos dentelles n'en seront ni plus ni moins fripées. Jurez-moi que vous n'aviez pas de mauvais rapports à me faire sur son compte, et que ces mauvais rapports que vous eussiez pu me faire ne sont point la cause de votre silence.

— Oh ! la chère enfant, je la crois pure comme un cristal.

— Vous me comblez de joie. Cependant, je ne veux pas avoir l'air près de vous d'un homme si mal renseigné que je parais. Il est certain que vous avez fourni la maison de la princesse de dames d'honneur. On a même fait une chanson sur cette fourniture.

— Vous savez, mon cher ami, que l'on fait des chansons sur tout.

— Vous la connaissez ?

— Non ; mais chantez-la-moi, je ferai sa connaissance.

— Je ne saurais vous dire comment elle commence, mais je me rappelle comment elle finit.

— Bon ! c'est déjà quelque chose.

Des demoiselles d'honneur,
Guiche est nommé fournisseur.

— L'idée est faible et la rime pauvre.

— Ah ! que voulez-vous, mon cher, ce n'est ni de Racine ni de Molière, c'est de La Feuillade, et un grand seigneur ne peut pas rimer comme un croquant.

— C'est fâcheux, en vérité, que vous ne vous souveniez que de la fin.

— Attendez, attendez, voilà le commencement du second couplet qui me revient.

— J'écoute.

Il a rempli la volière,
Montalais et...

— Pardieu ! et La Vallière ! s'écria de Guiche impatienté, et surtout ignorant complètement où Saint-Aignan en voulait venir.

— Oui, oui, c'est cela, La Vallière. Vous avez trouvé la rime, mon cher.

— Belle trouvaille, ma foi !

— Montalais et La Vallière, c'est cela. Ce sont ces deux petites filles que vous avez protégées.

Et Saint-Aignan se mit à rire.

— Donc, vous ne trouvez pas dans la chanson mademoiselle de Tonnay-Charente ? dit de Guiche.

— Non, ma foi !

— Vous êtes satisfait, alors ?

— Sans doute ; mais j'y trouve Montalais, dit Saint-Aignan en riant toujours.

— Oh ! vous la trouverez partout. C'est une demoiselle fort remuante.

— Vous la connaissez ?

— Par intermédiaire. Elle était protégée par un certain Malicorne que protège Manicamp ; Manicamp m'a fait demander un poste de demoiselle

d'honneur pour Montalais dans la maison de MADAME, et une place d'officier pour Malicorne dans la maison de MONSIEUR. J'ai demandé ; vous savez bien que j'ai un faible pour ce drôle de Manicamp.

— Et vous avez obtenu ?

— Pour Montalais, oui ; pour Malicorne, oui et non, il n'est encore que toléré. Est-ce tout ce que vous vouliez savoir ?

— Reste la rime.

— Quelle rime ?

— La rime que vous avez trouvée.

— La Vallière ?

— Oui.

Et de Saint-Aignan reprit son rire qui agaçait tant de Guiche.

— Eh bien, dit ce dernier, je l'ai fait entrer chez MADAME, c'est vrai.

— Ah ! ah ! ah ! fit de Saint-Aignan.

— Mais, continua de Guiche de son air le plus froid, vous me ferez très heureux, cher comte, si vous ne plaisantez point sur ce nom. Mademoiselle La Baume Le Blanc de La Vallière est une personne parfaitement sage.

— Parfaitement sage ?

— Oui.

— Mais vous ne savez donc pas le nouveau bruit ? s'écria Saint-Aignan.

— Non, et même vous me rendrez service, mon cher comte, en gardant ce bruit pour vous et pour ceux qui le font courir.

— Ah bah ! vous prenez la chose si sérieusement ?

— Oui ; mademoiselle de La Vallière est aimée par un de mes bons amis.

Saint-Aignan tressaillit.

— Oh ! oh ! fit-il.

— Oui, comte, continua de Guiche. Par conséquent, vous comprenez, vous l'homme le plus poli de France, je ne puis laisser faire à mon ami une position ridicule.

— Oh ! à merveille.

Et Saint-Aignan se rongeait les doigts, moitié dépit, moitié curiosité déçue.

De Guiche lui fit un beau salut.

— Vous me chassez, dit Saint-Aignan qui mourait d'envie de savoir le nom de l'ami.

— Je ne vous chasse point, très cher... J'achève mes vers à Philis.

— Et ces vers ?...

— Sont un quatrain. Vous comprenez, n'est-ce pas ? un quatrain, c'est sacré.

— Ma foi ! oui.

— Et comme, sur quatre vers dont il doit naturellement se composer, il me reste encore trois vers et un hémistiche à faire, j'ai besoin de toute ma tête.

— Cela se comprend. Adieu, comte !

— Adieu !

— A propos...

— Quoi ?

— Avez-vous de la facilité ?

— Énormément.

— Aurez-vous bien fini vos trois vers et demi demain matin ?

— Je l'espère.

— Eh bien, à demain.

— A demain ; adieu !

Force était à Saint-Aignan d'accepter le congé ; il l'accepta et disparut derrière la charmille.

La conversation avait entraîné de Guiche et Saint-Aignan assez loin du château.

Tout mathématicien, tout poète et tout rêveur a ses distractions ; Saint-Aignan se trouvait donc, quand le quitta de Guiche, aux limites du quinconce, à l'endroit où les communs commencent et où, derrière de grands bouquets d'acacias et de marronniers croisant leurs grappes sous des monceaux de clématite et de vigne vierge, s'élève le mur de séparation entre les bois et la cour des communs.

Saint-Aignan, laissé seul, prit le chemin de ces bâtiments ; de Guiche tourna en sens inverse. L'un revenait donc vers les parterres, tandis que l'autre allait aux murs.

Saint-Aignan marchait sous une impénétrable voûte de sorbiers, de lilas et d'aubépines gigantesques, les pieds sur un sable mou, enfoui dans l'ombre, étouffé dans la mousse.

Il ruminait une revanche qui lui paraissait difficile à prendre, tout déferré, comme eût dit Tallemant des Réaux, de n'en avoir pas appris davantage sur La Vallière, malgré l'ingénieuse tactique qu'il avait employée pour arriver jusqu'à elle.

Tout à coup un gazouillement de voix humaines parvint à son oreille. C'était comme des chuchotements, comme des plaintes féminines mêlées d'interpellations ; c'étaient de petits rires, des soupirs, des cris de surprise étouffés ; mais, pardessus tout, la voix féminine dominait.

Saint-Aignan s'arrêta pour s'orienter ; il reconnut avec la plus vive surprise que les voix venaient, non pas de la terre, mais du sommet des arbres.

Il leva la tête en se glissant sous l'allée, et aperçut à la crête du mur une femme juchée sur une échelle, en grande communication de gestes et de paroles avec un homme perché sur un arbre, et dont on ne voyait que la tête, perdu qu'était le corps dans l'ombre d'un marronnier.

La femme était en deçà du mur ; l'homme au delà.

XV

LE LABYRINTHE

De Saint-Aignan ne cherchait que des renseignements et trouvait une aventure. C'était du bonheur.

Curieux de savoir pourquoi et surtout de quoi cet homme et cette femme causaient à une pareille heure et dans une si singulière situation, de Saint-Aignan se fit tout petit et arriva presque sous les bâtons de l'échelle.

Alors, prenant ses mesures pour être le plus confortablement possible, il s'appuya contre un arbre et écouta.

Il entendit le dialogue suivant.

C'était la femme qui parlait.

— En vérité, monsieur Manicamp, disait-elle d'une voix qui, au milieu des reproches qu'elle articulait, conservait un singulier accent de coquetterie, en vérité, vous êtes de la plus dangereuse indiscrétion. Nous ne pouvons causer longtemps ainsi sans être surpris.

— C'est très probable, interrompit l'homme du ton le plus calme et le plus flegmatique.

— Eh bien, alors, que dira-t-on ? Oh ! si quelqu'un me voyait, je vous déclare que j'en mourrais de honte.

— Oh ! ce serait un grand enfantillage et dont je vous crois incapable.

— Passe encore s'il y avait quelque chose entre nous ; mais se faire tort gratuitement, en vérité, je suis bien sotte. Adieu, monsieur de Manicamp !

— Bon ! je connais l'homme ; à présent, je vais voir la femme, se dit de Saint-Aignan guettant aux bâtons de l'échelle l'extrémité de deux jambes élégamment chaussées dans des souliers de satin bleu de ciel et dans des bas couleur de chair.

— Oh ! voyons, voyons ; par grâce, ma chère Montalais, s'écria de Manicamp, ne fuyez pas, que diable ! j'ai encore des choses de la plus haute importance à vous dire.

— Montalais ! pensa tout bas de Saint-Aignan ; et de trois ! Les trois commères ont chacune leur aventure ; seulement il m'avait semblé que l'aventure de celle-ci s'appelait M. Malicorne et non de Manicamp.

A cet appel de son interlocuteur, Montalais s'arrêta au milieu de sa descente.

On vit alors l'infortuné de Manicamp grimper d'un étage dans son marronnier, soit pour s'avantager, soit pour combattre la lassitude de sa mauvaise position.

— Voyons, dit-il, écoutez-moi ; vous savez bien, je l'espère, que je n'ai aucun mauvais dessein.

— Sans doute... Mais, enfin, pourquoi cette lettre que vous m'écrivez, en stimulant ma reconnais-

sance ? Pourquoi ce rendez-vous que vous me demandez à une pareille heure et dans un pareil lieu ?

— J'ai stimulé votre reconnaissance en vous rappelant que c'était moi qui vous avais fait entrer chez MADAME, parce que, désirant vivement l'entrevue que vous avez bien voulu m'accorder, j'ai employé, pour l'obtenir, le moyen qui m'a paru le plus sûr. Pourquoi je vous l'ai demandée à pareille heure et dans un pareil lieu ? C'est que l'heure m'a paru discrète et le lieu solitaire. Or, j'avais à vous demander de ces choses qui réclament à la fois la discrétion et la solitude.

— Monsieur de Manicamp !

— En tout bien tout honneur, chère demoiselle.

— Monsieur de Manicamp, je crois qu'il serait plus convenable que je me retirasse.

— Écoutez-moi ou je saute de mon nid dans le vôtre, et prenez garde de me défier, car il y a juste, en ce moment, une branche de marronnier qui m'est gênante et qui me provoque à des excès. N'imitez pas cette branche et écoutez-moi.

— Je vous écoute, j'y consens ; mais soyez bref, car, si vous avez une branche qui vous provoque, j'ai, moi, un échelon triangulaire qui s'introduit dans la plante de mes pieds. Mes souliers sont minés, je vous en préviens.

— Faites-moi l'amitié de me donner la main, mademoiselle.

— Et pourquoi ?

— Donnez toujours.

— Voici ma main ; mais que faites-vous donc ?

— Je vous tire à moi.

— Dans quel but ? Vous ne voulez pas que j'aille vous rejoindre dans votre arbre, j'espère ?

— Non ; mais je désire que vous vous asseyiez sur le mur ; là, bien ! la place est large et belle et je donnerais beaucoup pour que vous me permissiez de m'y asseoir à côté de vous.

— Non pas ! vous êtes bien où vous êtes ; on nous verrait.

— Croyez-vous ? demanda Manicamp d'une voix insinuante.

— J'en suis sûre.

— Soit ! je reste sur mon marronnier, quoique j'y sois on ne peut plus mal.

— Monsieur Manicamp ! monsieur Manicamp ! nous nous éloignons du fait.

— C'est juste.

— Vous m'avez écrit ?

— Très bien.

— Mais pourquoi m'avez-vous écrit ?

— Imaginez-vous qu'aujourd'hui, à deux heures, de Guiche est parti.

— Après ?

— Le voyant partir, je l'ai suivi, comme c'est mon habitude.

— Je le vois bien, puisque vous voilà.

— Attendez donc... Vous savez, n'est-ce pas, que ce pauvre de Guiche était jusqu'au cou dans la disgrâce ?

— Hélas ! oui.

— C'était donc le comble de l'imprudence à lui de venir trouver à Fontainebleau ceux qui l'avaient exilé à Paris, et surtout ceux dont on l'éloignait.

— Vous raisonnez comme feu Pythagore, monsieur Manicamp.

— Or, de Guiche est têtu comme un amoureux ; il n'écouta donc aucune de mes remontrances. Je le priai, je le suppliai, il ne voulut entendre à rien... Ah diable !

— Qu'avez-vous ?

— Pardon, mademoiselle, mais c'est cette maudite branche dont j'ai déjà eu l'honneur de vous entretenir et qui vient de déchirer mon haut-de-chausses.

— Il fait nuit, répliqua Montalais en riant : continuons, monsieur Manicamp.

— De Guiche partit donc à cheval tout courant, et moi, je le suivis, mais au pas. Vous comprenez, s'aller jeter à l'eau avec un ami aussi vite qu'il y va lui-même, c'est d'un sot ou d'un insensé. Je laissai donc de Guiche prendre les devants et cheminai avec une sage lenteur, persuadé que j'étais que le malheureux ne serait pas reçu, ou, s'il l'était, tournerait bride au premier coup de boutoir, et que je le verrais revenir encore plus vite qu'il n'était allé, sans avoir été plus loin, moi, que Ris ou Melun, et c'était déjà trop, vous en conviendrez, que onze lieues pour aller et autant pour revenir.

Montalais haussa les épaules.

— Riez tant qu'il vous plaira, mademoiselle ; mais si, au lieu d'être carrément assise sur la tablette d'un mur comme vous êtes, vous vous trouviez à cheval sur la branche que voici, vous seriez comme Auguste, vous aspireriez à descendre.

— Un peu de patience, mon cher monsieur Manicamp ! un instant est bientôt passé : vous disiez donc que vous aviez dépassé Ris et Melun.

— Oui, j'ai dépassé Ris et Melun ; j'ai continué

de marcher, toujours étonné de ne point le voir revenir ; enfin, me voici à Fontainebleau, je m'informe, je m'enquiers partout de de Guiche ; personne ne l'a vu, personne ne lui a parlé dans la ville : il est arrivé au grand galop, est entré dans le château et a disparu. Depuis huit heures du soir, je suis à Fontainebleau, demandant de Guiche à tous les échos ; pas de de Guiche. Je meurs d'inquiétude ! Vous comprenez que je n'ai pas été me jeter dans la gueule du loup, en entrant moi-même au château, comme a fait mon imprudent ami ; je suis venu droit aux communs, et je vous ai fait parvenir une lettre. Maintenant, mademoiselle, au nom du ciel, tirez-moi d'inquiétude.

— Ce ne sera pas difficile, mon cher monsieur Manicamp : votre ami de Guiche a été reçu admirablement.

— Bah !

— Le roi lui a fait fête.

— Le roi, qui l'avait exilé !

— MADAME lui a souri ; MONSIEUR paraît l'aimer plus que devant !

— Ah ! ah ! fit Manicamp, cela m'explique pourquoi et comment il est resté. Et il n'a point parlé de moi ?

— Il n'en a pas dit un mot.

— C'est mal à lui. Que fait-il en ce moment ?

— Selon toute probabilité, il dort, ou, s'il ne dort pas, il rêve.

— Et qu'a-t-on fait pendant toute la soirée ?

— On a dansé.

— Le fameux ballet ? Comment a été de Guiche ?

— Superbe.

— Ce cher ami ! Maintenant, pardon, mademoi-

selle, mais il me reste à passer de chez moi chez vous.

— Comment cela ?

— Vous comprenez : je ne présume pas que l'on m'ouvre la porte du château à cette heure, et, quant à coucher sur cette branche, je le voudrais bien, mais je déclare la chose impossible à tout autre animal qu'un papegeai.

— Mais moi, monsieur Manicamp, je ne puis pas comme cela introduire un homme par-dessus un mur !

— Deux, mademoiselle, dit une seconde voix, mais avec un accent si timide, que l'on comprenait que son propriétaire sentait toute l'inconvenance d'une pareille demande.

— Bon Dieu ! s'écria Montalais essayant de plonger son regard jusqu'au pied du marronnier ; qui me parle ?

— Moi, mademoiselle.

— Qui vous ?

— Malicorne, votre très humble serviteur.

Et Malicorne, tout en disant ces paroles, se hissa de la terre aux premières branches, et des premières branches à la hauteur du mur.

— M. Malicorne !... Bonté divine ! mais vous êtes enragés tous deux !

— Comment vous portez-vous, mademoiselle ? demanda Malicorne avec force civilités.

— Celui-là me manquait ! s'écria Montalais désespérée.

— Oh ! mademoiselle, murmura Malicorne, ne soyez pas si rude, je vous en supplie !

— Enfin, mademoiselle, dit Manicamp, nous sommes vos amis, et l'on ne peut désirer la mort de

ses amis. Or, nous laisser passer la nuit où nous sommes, c'est nous condamner à mort.

— Oh ! fit Montalais, M. Malicorne est robuste, et il ne mourra pas pour une nuit passée à la belle étoile.

— Mademoiselle !

— Ce sera une juste punition de son escapade.

— Soit ! Que Malicorne s'arrange donc comme il voudra avec vous ; moi, je passe, dit Manicamp.

Et, courbant cette fameuse branche contre laquelle il avait porté des plaintes si amères, il finit, en s'aidant de ses mains et de ses pieds, par s'asseoir côte à côte de Montalais.

Montalais voulut repousser Manicamp, Manicamp chercha à se maintenir.

Ce conflit, qui dura quelques secondes, eut son côté pittoresque, côté auquel l'œil de M. de Saint-Aignan trouva certainement son compte.

Mais Manicamp l'emporta. Maître de l'échelle, il y posa le pied, puis il offrit galamment la main à son ennemie.

Pendant ce temps, Malicorne s'installait dans le marronnier, à la place qu'avait occupée Manicamp, se promettant en lui-même de lui succéder en celle qu'il occupait.

Manicamp et Montalais descendirent quelques échelons, Manicamp insistant, Montalais riant et se défendant.

On entendit alors la voix de Malicorne qui suppliait.

— Mademoiselle, disait Malicorne, ne m'abandonnez pas, je vous en supplie ! Ma position est fausse, et je ne puis sans accident parvenir seul de l'autre côté du mur ; que Manicamp déchire ses

habits, très bien : il a ceux de M. de Guiche ; mais, moi, je n'aurai pas même ceux de Manicamp, puisqu'ils seront déchirés.

— M'est avis, dit Manicamp, sans s'occuper des lamentations de Malicorne, m'est avis que le mieux est que j'aille trouver de Guiche à l'instant même. Plus tard peut-être ne pourrais-je plus pénétrer chez lui.

— C'est mon avis, aussi, répliqua Montalais ; allez donc, monsieur Manicamp.

— Mille grâces ! Au revoir, mademoiselle, dit Manicamp en sautant à terre, on n'est pas plus aimable que vous.

— Monsieur de Manicamp, votre servante ; je vais maintenant me débarrasser de M. Malicorne.

Malicorne poussa un soupir.

— Allez, allez, continua Montalais.

Manicamp fit quelques pas ; puis, revenant au pied de l'échelle :

— A propos, mademoiselle, dit-il, par où va-t-on chez M. de Guiche ?

— Ah ! c'est vrai... Rien de plus simple. Vous suivez la charmille...

— Oh ! très bien.

— Vous arrivez au carrefour vert.

— Bon !

— Vous y trouvez quatre allées...

— A merveille.

— Vous en prenez une...

— Laquelle ?

— Celle de droite.

— Celle de droite ?

— Non, celle de gauche.

— Ah diable !

— Non, non... attendez donc...

— Vous ne paraissez pas très sûre. Remémorez-vous, je vous prie, mademoiselle.

— Celle du milieu.

— Il y en a quatre.

— C'est vrai. Tout ce que je sais, c'est que, sur les quatre, il y en a une qui mène tout droit chez MADAME ; celle-là, je la connais.

— Mais M. de Guiche n'est point chez MADAME, n'est-ce pas ?

— Dieu merci ! non.

— Celle qui mène chez MADAME m'est donc inutile, et je désirerais la troquer contre celle qui mène chez M. de Guiche.

— Oui, certainement, celle-là, je la connais aussi ; mais quant à l'indiquer d'ici, la chose me paraît impossible.

— Mais, enfin, mademoiselle, supposons que j'ai trouvé cette bienheureuse allée.

— Alors, vous êtes arrivé.

— Bien.

— Oui, vous n'avez plus à traverser que le labyrinthe.

— Plus que cela ? Diable ! il y a donc un labyrinthe ?

— Assez compliqué, oui ; le jour même, on s'y trompe parfois : ce sont des tours et des détours sans fin ; il faut d'abord faire trois tours à droite, puis deux tours à gauche, puis un tour... est-ce un tour ou deux tours. Attendez donc ! Enfin, en sortant du labyrinthe, vous trouvez une allée de sycomores, et cette allée de sycomores vous conduit tout droit au pavillon qu'habite M. de Guiche.

— Mademoiselle, dit Manicamp, voilà une admi-

rable indication, et je ne doute pas que, guidé par elle, je ne me perde à l'instant même. J'ai, en conséquence, un petit service à vous demander.

— Lequel ?

— C'est de m'offrir votre bras et de me guider vous-même comme une autre.. comme une autre... Je savais cependant ma mythologie, mademoiselle ; mais la gravité des événements me l'a fait oublier. Venez donc, je vous en supplie.

— Et moi ! s'écria Malicorne, et moi, l'on m'abandonne donc !

— Eh, monsieur, impossible !... dit Montalais à Manicamp ; on peut me voir avec vous à une pareille heure, et jugez donc ce que l'on dira.

— Vous aurez votre conscience pour vous, mademoiselle, dit sentencieusement Manicamp.

— Impossible, monsieur, impossible !

— Alors, laissez-moi aider Malicorne à descendre ; c'est un garçon très intelligent et qui a beaucoup de flair ; il me guidera, et, si nous nous perdons, nous nous perdrons à deux et nous nous sauverons l'un et l'autre. A deux, si nous sommes rencontrés, nous aurons l'air de quelque chose ; tandis que, seul, j'aurais l'air d'un amant ou d'un voleur. Venez, Malicorne, voici l'échelle.

— Monsieur Malicorne, s'écria Montalais, je vous défends de quitter votre arbre, et cela sous peine d'encourir toute ma colère.

Malicorne avait déjà allongé vers le faîte du mur une jambe qu'il retira tristement.

— Chut ! dit tout bas Manicamp.

— Qu'y a-t-il ? demanda Montalais.

— J'entends des pas.

— Oh ! mon Dieu !

En effet, les pas soupçonnés devinrent un bruit manifeste, le feuillage s'ouvrit, et de Saint-Aignan parut, l'œil riant et la main étendue, surprenant chacun dans la position où il était : c'est-à-dire Malicorne sur son arbre et le cou tendu, Montalais sur son échelon et collée à l'échelle, Manicamp à terre et le pied en avant, prêt à se mettre en route.

— Eh ! bonsoir, Manicamp, dit le comte, soyez le bienvenu, cher ami ; vous nous manquiez ce soir, et l'on vous demandait. Mademoiselle de Montalais, votre... très humble serviteur !

Montalais rougit.

— Ah ! mon Dieu ! balbutia-t-elle en cachant sa tête dans ses deux mains.

— Mademoiselle, dit de Saint-Aignan, rassurez-vous, je connais toute votre innocence et j'en rendrai bon compte. Manicamp, suivez-moi. Charmille, carrefour et labyrinthe me connaissent ; je serai votre Ariane. Hein ! voilà votre nom mythologique retrouvé.

— C'est, ma foi ! vrai, comte, merci !

— Mais, par la même occasion, comte, dit Montalais, emmenez aussi M. Malicorne.

— Non pas, non pas, dit Malicorne. M. Manicamp a causé avec vous tant qu'il a voulu ; à mon tour, s'il vous plaît, mademoiselle ; j'ai, de mon côté, une multitude de choses à vous dire concernant notre avenir.

— Vous entendez, dit le comte en riant ; demeurez avec lui, mademoiselle. Ne savez-vous pas que cette nuit est la nuit aux secrets.

Et, prenant le bras de Manicamp, le comte l'emmena d'un pas rapide dans la direction du

chemin que Montalais connaissait si bien et indiquait si mal.

Montalais les suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put les apercevoir.

XVI

COMMENT MALICORNE AVAIT ÉTÉ DÉLOGÉ DE L'HÔTEL DU « BEAU-PAON »

PENDANT que Montalais suivait des yeux le comte et Manicamp, Malicorne avait profité de la distraction de la jeune fille pour se faire une position plus tolérable.

Quand elle se retourna, cette différence qui s'était faite dans la position de Malicorne frappa donc immédiatement ses yeux.

Malicorne était assis comme une manière de singe, le derrière sur le mur, les pieds sur le premier échelon.

Les pampres sauvages et les chèvrefeuilles le coiffaient comme un faune, les torsades de la vigne vierge figuraient assez bien ses pieds de bouc.

Quant à Montalais, rien ne lui manquait pour qu'on pût la prendre pour une dryade accomplie.

— Çà, dit-elle en remontant un échelon, me rendez-vous malheureuse, me persécutez-vous assez, tyran que vous êtes !

— Moi ? fit Malicorne, moi, un tyran ?

— Oui, vous me compromettez sans cesse,

monsieur Malicorne ; vous êtes un monstre de méchanceté.

— Moi ?

— Qu'aviez-vous à faire à Fontainebleau ? Dites ! est-ce que votre domicile n'est point à Orléans ?

— Ce que j'ai à faire ici, demandez-vous ? Mais j'ai affaire de vous voir.

— Ah ! la belle nécessité.

— Pas pour vous, peut-être, mademoiselle, mais bien certainement pour moi. Quant à mon domicile, vous savez bien que je l'ai abandonné, et que je n'ai plus dans l'avenir d'autre domicile que celui que vous avez vous-même. Donc, votre domicile étant pour le moment à Fontainebleau, à Fontainebleau je suis venu.

Montalais haussa les épaules.

— Vous voulez me voir, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien, vous m'avez vue, vous êtes content, partez !

— Oh ! non, fit Malicorne.

— Comment ! oh non ?

— Je ne suis pas venu seulement pour vous voir ; je suis venu pour causer avec vous.

— Eh bien, nous causerons plus tard et dans un autre endroit.

— Plus tard ! Dieu sait si je vous rencontrerai plus tard dans un autre endroit ! Nous n'en trouverons jamais de plus favorable que celui-ci.

— Mais je ne puis ce soir, je ne puis en ce moment.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est arrivé cette nuit mille choses.

— Eh bien, ma chose, à moi, fera mille et une.

— Non, non, mademoiselle de Tonnay-Charente m'attend dans notre chambre pour une communication de la plus haute importance.

— Depuis longtemps ?

— Depuis une heure au moins.

— Alors, dit tranquillement Malicorne, elle attendra quelques minutes de plus.

— Monsieur Malicorne, dit Montalais, vous vous oubliez.

— C'est-à-dire que vous m'oubliez, mademoiselle, et que, moi, je m'impatiente du rôle que vous me faites jouer ici, mordieu ! Mademoiselle, depuis huit jours, je rôde parmi vous toutes, sans que vous ayez daigné une seule fois vous apercevoir que j'étais là.

— Vous rôdez ici, vous, depuis huit jours ?

— Comme un loup-garou ; brûlé ici par les feux d'artifice qui m'ont roussi deux perruques, noyé là dans les osiers par l'humidité du soir ou la vapeur des jets d'eau, toujours affamé, toujours échiné, avec la perspective d'un mur ou la nécessité d'une escalade. Morbleu ! ce n'est pas un sort cela, mademoiselle, pour une créature qui n'est ni écureuil, ni salamandre, ni loutre ; mais, puisque vous poussez l'inhumanité jusqu'à vouloir me faire renier ma condition d'homme, je l'arbore. Homme je suis, mordieu ! et homme je resterai, à moins d'ordres supérieurs.

— Eh bien, voyons, que désirez-vous, que voulez-vous, qu'exigez-vous ? dit Montalais soumise.

— N'allez-vous pas me dire que vous ignoriez que j'étais à Fontainebleau ?

— Je...

— Soyez franche.

— Je m'en doutais.

— Eh bien, depuis huit jours, ne pouviez-vous pas me voir une fois par jour au moins ?

— J'ai toujours été empêchée, monsieur Malicorne.

— Tarare !

— Demandez à ces demoiselles, si vous ne me croyez pas.

— Je ne demande jamais d'explication sur les choses que je sais mieux que personne.

— Calmez-vous, monsieur Malicorne, cela changera.

— Il le faudra bien.

— Vous savez, qu'on vous voie ou qu'on ne vous voie point, vous savez que l'on pense à vous, dit Montalais avec son air câlin.

— Oh ! l'on pense à moi...

— Parole d'honneur.

— Et rien de nouveau ?

— Sur quoi ?

— Sur ma charge dans la maison de MONSIEUR.

— Ah ! mon cher monsieur Malicorne, on n'abordait pas Son Altesse Royale pendant ces jours passés.

— Et maintenant ?

— Maintenant, c'est autre chose : depuis hier, il n'est plus jaloux.

— Bah ! Et comment la jalousie lui est-elle passée ?

— Il y a eu diversion.

— Contez-moi cela.

— On a répandu le bruit que le roi avait jeté les yeux sur une autre femme, et MONSIEUR s'en est trouvé calmé tout d'un coup.

— Et qui a répandu ce bruit ?

Montalais baissa la voix.

— Entre nous, dit-elle, je crois que MADAME et le roi s'entendent.

— Ah ! ah ! fit Malicorne, c'était le seul moyen. Mais M. de Guiche, le pauvre soupirant ?

— Oh ! celui-là, il est tout à fait délogé.

— S'est-on écrit ?

— Mon Dieu, non ; je ne leur ai pas vu tenir une plume aux uns ni aux autres depuis huit jours.

— Comment êtes-vous avec MADAME ?

— Au mieux.

— Et avec le roi ?

— Le roi me fait des sourires quand je passe.

— Bien ! Maintenant, sur quelle femme les deux amants ont-ils jeté leur dévolu pour leur servir de paravent ?

— Sur La Vallière.

— Oh ! oh ! pauvre fille ! Mais il faudrait empêcher cela, ma mie !

— Pourquoi ?

— Parce que M. Raoul de Bragelonne la tuera ou se tuera s'il a un soupçon.

— Raoul ! ce bon Raoul ! Vous croyez ?

— Les femmes ont la prétention de se connaître en passions, dit Malicorne, et les femmes ne savent pas seulement lire elles-mêmes ce qu'elles pensent dans leurs propres yeux ou dans leur propre cœur. Eh bien, je vous dis, moi, que M. de Bragelonne aime La Vallière à tel point, que, si elle fait mine de le tromper, il se tuera ou la tuera.

— Le roi est là pour la défendre, dit Montalais.

— Le roi ! s'écria Malicorne.

— Sans doute.

— Eh ! Raoul tuera le roi comme un reître !

— Bonté divine ! fit Montalais, mais vous devenez fou, monsieur Malicorne !

— Non pas ; tout ce que je vous dis est, au contraire, du plus grand sérieux, ma mie, et, pour mon compte, je sais une chose.

— Laquelle ?

— C'est que je préviendrai tout doucement Raoul de la plaisanterie.

— Chut ! malheureux ! fit Montalais en remontant encore un échelon pour se rapprocher d'autant de Malicorne, n'ouvrez point la bouche à ce pauvre Bragelonne.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous ne savez rien encore.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que ce soir... Personne ne nous écoute ?

— Non.

— Il y a que ce soir, sous le chêne royal, La Vallière a dit tout haut et tout naïvement ces paroles : « Je ne conçois pas que, lorsqu'on a vu le roi, on puisse jamais aimer un autre homme. »

Malicorne fit un bond sur son mur.

— Ah ! mon Dieu ! dit-il, elle a dit cela, la malheureuse ?

— Mot pour mot.

— Et elle le pense ?

— La Vallière pense toujours ce qu'elle dit.

— Mais cela crie vengeance ! mais les femmes sont des serpents ! dit Malicorne.

— Calmez-vous, mon cher Malicorne, calmez-vous !

— Non pas ! Coupons le mal dans sa racine, au contraire. Prévenons Raoul, il est temps.

— Maladroit ! c'est qu'au contraire il n'est plus temps, répondit Montalais.

— Comment cela ?

— Ce mot de La Vallière...

— Oui.

— Ce mot à l'adresse du roi...

— Eh bien ?

— Eh bien, il est arrivé à son adresse.

— Le roi le connaît ? Il a été rapporté au roi ?

— Le roi l'a entendu.

— *Ohimé !* comme disait M. le cardinal.

— Le roi était précisément caché dans le massif le plus voisin du chêne royal.

— Il en résulte, dit Malicorne, que dorénavant le plan du roi et de MADAME va marcher sur des roulettes, en passant sur le corps du pauvre Bragelonne.

— Vous l'avez dit.

— C'est affreux.

— C'est comme cela.

— Ma foi ! dit Malicorne après une minute de silence donnée à la méditation, entre un gros chêne et un grand roi, ne mettons pas notre pauvre personne, nous y serions broyés, ma mie.

— C'est ce que je voulais vous dire.

— Songeons à nous.

— C'est ce que je pensais.

— Ouvrez donc vos jolis yeux.

— Et vous, vos grandes oreilles.

— Approchez votre petite bouche pour un bon gros baiser.

— Voici, dit Montalais, qui paya sur-le-champ en espèces sonnantes.

— Maintenant, voyons. Voici M. de Guiche qui

aime MADAME ; voilà La Vallière qui aime le roi ; voilà le roi qui aime MADAME et La Vallière ; voilà MONSIEUR qui n'aime personne que lui. Entre tous ces amours, un imbécile ferait sa fortune, à plus forte raison des personnes de sens comme nous.

— Vous voilà encore avec vos rêves.

— C'est-à-dire avec mes réalités. Laissez-vous conduire par moi, ma mie, vous ne vous en êtes pas trop mal trouvée jusqu'à présent, n'est-ce pas ?

— Non.

— Eh bien, l'avenir vous répond du passé. Seulement, puisque chacun pense à soi ici, pensons à nous.

— C'est trop juste.

— Mais à nous seuls.

— Soit !

— Alliance offensive et défensive !

— Je suis prête à la jurer.

— Étendez la main ; c'est cela : Tout pour Malicorne !

— Tout pour Malicorne !

— Tout pour Montalais ! répondit Malicorne en étendant la main à son tour.

— Maintenant, que faut-il faire ?

— Avoir incessamment les yeux ouverts, les oreilles ouvertes, amasser des armes contre les autres, n'en jamais laisser traîner qui puisse servir contre nous-mêmes.

— Convenu.

— Arrêté.

— Juré. Et maintenant que le pacte est fait, adieu.

— Comment, adieu ?

— Sans doute. Retournez à votre auberge.

— A mon auberge ?

— Oui ; n'êtes-vous pas logé à l'auberge du *Beau-Paon ?*

— Montalais ! Montalais ! vous le voyez bien, que vous connaissiez ma présence à Fontainebleau.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'on s'occupe de vous au delà de vos mérites, ingrat !

— Hum !

— Retournez donc au *Beau-Paon.*

— Eh bien, voilà justement !

— Quoi ?

— C'est devenu chose impossible.

— N'aviez-vous point une chambre ?

— Oui, mais je ne l'ai plus.

— Vous ne l'avez plus ? et qui vous l'a prise ?

— Attendez... Tantôt je revenais de courir après vous, j'arrivais tout essoufflé à l'hôtel, lorsque j'aperçois une civière sur laquelle quatre paysans apportaient un moine malade.

— Un moine ?

— Oui, un vieux franciscain à barbe grise. Comme je regardais ce moine malade, on l'entre dans l'auberge. Comme on lui faisait monter l'escalier, je le suis, et, comme j'arrive au haut de l'escalier, je m'aperçois qu'on le fait entrer dans ma chambre.

— Dans votre chambre ?

— Oui, dans ma propre chambre. Je crois que c'est une erreur, j'interpelle l'hôte : l'hôte me déclare que la chambre louée par moi depuis huit jours était louée à ce franciscain pour le neuvième.

— Oh ! oh !

— C'est justement ce que je fis : « Oh ! oh ! » Je fis même plus encore, je voulus me fâcher. Je re-

montai. Je m'adressai au franciscain lui-même. Je voulus lui remontrer l'inconvenance de son procédé ; mais ce moine, tout moribond qu'il paraissait être, se souleva sur son coude, fixa sur moi deux yeux flamboyants, et, d'une voix qui eût avantageusement commandé une charge de cavalerie : « Jetez-moi ce drôle à la porte », dit-il. Ce qui fut à l'instant même exécuté par l'hôte et par les quatre porteurs, qui me firent descendre l'escalier un peu plus vite qu'il n'était convenable. Voilà comment il se fait, ma mie, que je n'ai plus de gîte.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce franciscain ? demanda Montalais. C'est donc un général ?

— Justement ; il me semble que c'est là le titre qu'un des porteurs lui a donné en lui parlant à demi-voix.

— De sorte que... ? dit Montalais.

— De sorte que je n'ai plus de chambre, plus d'auberge, plus de gîte, et que je suis aussi décidé que l'était tout à l'heure mon ami Manicamp à ne pas coucher dehors.

— Comment faire ? s'écria Montalais.

— Voilà ! dit Malicorne.

— Mais rien de plus simple, dit une troisième voix.

Montalais et Malicorne poussèrent un cri simultané.

De Saint-Aignan parut.

— Cher monsieur Malicorne, dit de Saint-Aignan, un heureux hasard me ramène ici pour vous tirer d'embarras. Venez, je vous offre une chambre chez moi, et celle-là, je vous le jure, nul franciscain ne vous l'ôtera. Quant à vous, ma chère demoiselle,

rassurez-vous : j'ai déjà le secret de mademoiselle de La Vallière, celui de mademoiselle de Tonnay-Charente ; vous venez d'avoir la bonté de me confier le vôtre, merci : j'en garderai aussi bien trois qu'un seul.

Malicorne et Montalais se regardèrent comme deux écoliers pris en maraude ; mais, comme au bout du compte Malicorne voyait un grand avantage dans la proposition qui lui était faite, il fit à Montalais un signe de résignation que celle-ci lui rendit.

Puis Malicorne descendit l'échelle échelon par échelon, réfléchissant à chaque degré au moyen d'arracher bribe par bribe à M. de Saint-Aignan tout ce qu'il pourrait savoir sur le fameux secret.

Montalais était déjà partie légère comme une biche, et ni carrefour ni labyrinthe n'eurent le pouvoir de la tromper.

Quant à de Saint-Aignan, il ramena en effet Malicorne chez lui, en lui faisant mille politesses, enchanté qu'il était de tenir sous sa main les deux hommes qui, en supposant que de Guiche restât muet, pouvaient le mieux renseigner sur le compte des filles d'honneur.

XVII

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ EN RÉALITÉ A L'AUBERGE DU « BEAU-PAON »

D'ABORD, donnons à nos lecteurs quelques détails sur l'auberge du *Beau-Paon ;* puis nous pas-

serons au signalement des voyageurs qui l'habitaient.

L'auberge du *Beau-Paon*, comme toute auberge, devait son nom à son enseigne.

Cette enseigne représentait un paon qui faisait la roue.

Seulement, à l'instar de quelques peintres qui ont donné la figure d'un joli garçon au serpent qui tente Ève, le peintre de l'enseigne avait donné au beau paon une figure de femme.

Cette auberge, épigramme vivante contre cette moitié du genre humain qui fait le charme de la vie, dit M. Legouvé, s'élevait à Fontainebleau dans la première rue latérale de gauche, laquelle coupait, en venant de Paris, cette grande artère qui forme à elle seule la ville tout entière de Fontainebleau.

La rue latérale s'appelait alors la rue de Lyon, sans doute parce que, géographiquement, elle s'avançait dans la direction de la seconde capitale du royaume.

Cette rue se composait de deux maisons habitées par des bourgeois, maisons séparées l'une de l'autre par deux grands jardins bordés de haies.

En apparence, il semblait y avoir cependant trois maisons dans la rue ; expliquons comment, malgré ce semblant, il n'y en avait que deux.

L'auberge du *Beau-Paon* avait sa façade principale sur la grande rue ; mais, en retour, sur la rue de Lyon, deux corps de bâtiments, divisés par des cours, renfermaient de grands logements propres à recevoir tous voyageurs, soit à pied, soit à cheval, soit même en carrosse, et à fournir non seulement logis et table, mais encore pro-

menade et solitude aux plus riches courtisans, lorsque, après un échec à la cour, ils désiraient se renfermer avec eux-mêmes pour dévorer l'affront ou méditer la vengeance.

Des fenêtres de ce corps de bâtiment en retour, les voyageurs apercevaient la rue d'abord, avec son herbe croissant entre les pavés, qu'elle disjoignait peu à peu.

Ensuite les belles haies de sureau et d'aubépine qui enfermaient, comme entre deux bras verts et fleuris, ces maisons bourgeoises dont nous avons parlé.

Puis, dans les intervalles de ces maisons, formant fond de tableau et se dessinant comme un horizon infranchissable, une ligne de bois touffus, plantureux, premières sentinelles de la vaste forêt qui se déroule en avant de Fontainebleau.

On pouvait donc, pour peu qu'on eût un appartement faisant angle par la grande rue de Paris, participer à la vue et au bruit des passants et des fêtes, et, par la rue de Lyon, à la vue et au calme de la campagne.

Sans compter qu'en cas d'urgence, au moment où l'on frappait à la grande porte de la rue de Paris, on pouvait s'esquiver par la petite porte de la rue de Lyon, et, longeant les jardins des maisons bourgeoises, gagner les premiers taillis de la forêt.

Malicorne, qui, le premier, on se le rappelle, nous a parle de cette auberge du *Beau-Paon*, pour en déplorer son expulsion, Malicorne, préoccupé de ses propres affaires, était bien loin d'avoir dit à Montalais tout ce qu'il y avait à dire sur cette curieuse auberge.

Nous allons essayer de remplir cette fâcheuse lacune laissée par Malicorne.

Malicorne avait oublié de dire, par exemple, de quelle façon il était entré dans l'auberge du *Beau-Paon.*

En outre, à part le franciscain dont il avait dit un mot, il n'avait donné aucun renseignement sur les voyageurs qui habitaient cette auberge.

La façon dont ils étaient entrés, la façon dont ils vivaient, la difficulté qu'il y avait pour toute autre personne que les voyageurs privilégiés d'entrer dans l'hôtel sans mot d'ordre, et d'y séjourner sans certaines précautions préparatoires, avaient cependant dû frapper, et avaient même, nous oserions en répondre, frappé certainement Malicorne.

Mais, comme nous l'avons dit, Malicorne avait des préoccupations personnelles qui l'empêchaient de remarquer bien des choses.

En effet, tous les appartements de l'hôtel du *Beau-Paon* étaient occupés et retenus par des étrangers sédentaires et d'un commerce fort calme, porteurs de visages prévenants, dont aucun n'était connu de Malicorne.

Tous ces voyageurs étaient arrivés à l'hôtel depuis qu'il y était arrivé lui-même, chacun y était entré avec une espèce de mot d'ordre qui avait d'abord préoccupé Malicorne ; mais il s'était informé directement, et il avait su que l'hôte donnait pour raison de cette espèce de surveillance que la ville, pleine comme elle l'était de riches seigneurs, devait l'être aussi d'adroits et d'ardents filous.

Il allait donc de la réputation d'une maison

honnête comme celle du *Beau-Paon* de ne pas laisser voler les voyageurs.

Aussi, Malicorne se demandait-il parfois, lorsqu'il rentrait en lui-même et sondait sa position à l'hôtel du *Beau-Paon*, comment on l'avait laissé entrer dans cette hôtellerie, tandis que, depuis qu'il y était entré, il avait vu refuser la porte à tant d'autres.

Il se demandait surtout comment Manicamp, qui, selon lui, devait être un seigneur en vénération à tout le monde, ayant voulu faire manger son cheval au *Beau-Paon*, dès son arrivée, cheval et cavalier avaient été éconduits avec un *nescio vos* des plus intraitables.

C'était donc pour Malicorne un problème que, du reste, occupé comme il l'était d'intrigue amoureuse et ambitieuse, il ne s'était point appliqué à approfondir.

L'eût-il voulu que, malgré l'intelligence que nous lui avons accordée, nous n'oserions dire qu'il eût réussi.

Quelques mots prouveront au lecteur qu'il n'eût pas fallu moins qu'Œdipe en personne pour résoudre une pareille énigme.

Depuis huit jours étaient entrés dans cette hôtellerie sept voyageurs, tous arrivés le lendemain du bienheureux jour où Malicorne avait jeté son dévolu sur le *Beau-Paon*.

Ces sept personnages, venus avec un train raisonnable, étaient :

D'abord, un brigadier des armées allemandes, son secrétaire, son médecin, trois laquais, sept chevaux.

Ce brigadier se nommait le comte de Wostpur.

Un cardinal espagnol avec deux neveux, deux secrétaires, un officier de sa .maison et douze chevaux.

Ce cardinal se nommait monseigneur Herrebia.

Un riche négociant de Brême avec son laquais et deux chevaux.

Ce négociant se nommait meinheer Bonstett.

Un sénateur vénitien avec sa femme et sa fille, toutes deux d'une parfaite beauté.

Ce sénateur se nommait il signor Marini.

Un laird d'Écosse avec sept montagnards de son clan ; tous à pied.

Le laird se nommait Mac Cumnor.

Un Autrichien de Vienne, sans titre ni blason, venu en carrosse ; il avait beaucoup du prêtre, un peu du soldat.

On l'appelait le conseiller.

Enfin une dame flamande, avec un laquais, une femme de chambre et une demoiselle de compagnie. Grand train, grande mine, grands chevaux.

On l'appelait la dame flamande.

Tous ces voyageurs étaient arrivés le même jour, comme nous avons dit, et cependant leur arrivée n'avait causé aucun embarras dans l'auberge, aucun encombrement dans la rue, leurs logements ayant été marqués d'avance sur la demande de leurs courriers ou de leurs secrétaires, arrivés la veille ou le matin même.

Malicorne, arrivé un jour avant eux et voyageant sur un maigre cheval chargé d'une mince valise, s'était annoncé à l'hôtel du *Beau-Paon* comme l'ami d'un seigneur curieux de voir les fêtes,

et qui lui, à son tour, devait arriver incessamment.

L'hôte, à ces paroles, avait souri comme s'il connaissait beaucoup, soit Malicorne, soit le seigneur son ami, et il lui avait dit :

— Choisissez, monsieur, tel appartement qui vous conviendra, puisque vous arrivez le premier.

Et cela avec cette obséquiosité si significative chez les aubergistes, et qui veut dire : «Soyez tranquille, monsieur, on sait à qui l'on a affaire, et l'on vous traitera en conséquence. »

Ces mots et le geste qui les accompagnait avaient paru bienveillants, mais peu clairs à Malicorne. Or, comme il ne voulait pas faire une grosse dépense, et que, demandant une petite chambre, il eût sans doute été refusé à cause de son peu d'importance même, il se hâta de ramasser au bond les paroles de l'aubergiste, et de le duper avec sa propre finesse.

Aussi, souriant en homme pour lequel on ne fait qu'absolument ce que l'on doit faire :

— Mon cher hôte, dit-il, je prendrai l'appartement le meilleur et le plus gai.

— Avec écurie ?

— Avec écurie.

— Pour quel jour ?

— Pour tout de suite, si c'est possible.

— A merveille.

— Seulement, se hâta d'ajouter Malicorne, je n'occuperai pas incontinent le grand appartement.

— Bon ! fit l'hôte avec un air d'intelligence.

— Certaines raisons, que vous comprendrez plus

tard, me forcent de ne mettre à mon compte que cette petite chambre.

— Oui, oui, oui, fit l'hôte.

— Mon ami, quand il viendra, prendra le grand appartement, et naturellement, comme ce grand appartement sera le sien, il réglera directement.

— Très bien ! fit l'hôte, très bien ! c'était convenu ainsi.

— C'était convenu ainsi ?

— Mot pour mot.

— C'est extraordinaire, murmura Malicorne. Ainsi, vous comprenez ?

— Oui.

— C'est tout ce qu'il faut. Maintenant que vous comprenez... car vous comprenez bien, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Eh bien, vous allez me conduire à ma chambre.

L'hôte du *Beau-Paon* marcha devant Malicorne, son bonnet à la main.

Malicorne s'installa dans sa chambre et y demeura tout surpris de voir l'hôte, à chaque ascension ou à chaque descente, lui faire de ces petits clignements d'yeux qui indiquent la meilleure intelligence entre deux correspondants.

— Il y a quelque méprise là-dessous, se disait Malicorne ; mais, en attendant qu'elle s'éclaircisse, j'en profite, et c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Et de sa chambre il s'élançait comme un chien de chasse à la piste des nouvelles et des curiosités de la cour, se faisant rôtir ici et noyer là, comme il avait dit à mademoiselle de Montalais.

Le lendemain de son installation, il avait vu arriver successivement les sept voyageurs qui remplissaient toute l'hôtellerie.

A l'aspect de tout ce monde, de tous ces équipages, de tout ce train, Malicorne se frotta les mains, en songeant que, faute d'un jour, il n'eût pas trouvé un lit pour se reposer au retour de ses explorations.

Après que tous les étrangers se furent casés, l'hôte entra dans sa chambre, et, avec sa gracieuseté habituelle :

— Mon cher monsieur, lui dit-il, il vous reste le grand appartement du troisième corps de logis ; vous savez cela ?

— Sans doute, je le sais.

— Et c'est un véritable cadeau que je vous fais.

— Merci !

— De sorte que, lorsque votre ami viendra...

— Eh bien ?

— Eh bien, il sera content de moi, ou, dans le cas contraire, c'est qu'il sera bien difficile.

— Pardon ! voulez-vous me permettre de dire quelques mots à propos de mon ami ?

— Dites, pardieu ! vous êtes bien le maître.

— Il devait venir, comme vous savez...

— Et il le doit toujours.

— C'est qu'il pourrait avoir changé d'avis.

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— J'en suis sûr.

— C'est que, dans le cas où vous auriez quelque doute...

— Après ?

— Je vous dirais, moi : je ne vous réponds pas qu'il vienne.

— Mais il vous a dit cependant...

— Certainement il m'a dit ; mais vous savez : l'homme propose et Dieu dispose, *verba volant, scripta manent.*

— Ce qui veut dire ?

— Les mots s'envolent, les écrits restent ; et, comme il ne m'a pas écrit, qu'il s'est contenté de me dire, je vous autoriserai donc, sans cependant vous y inviter... vous sentez, c'est fort embarrassant.

— A quoi m'autorisez-vous ?

— Dame ! à louer son appartement, si vous en trouvez un bon prix.

— Moi ?

— Oui, vous.

— Jamais, monsieur, jamais je ne ferai une pareille chose. S'il ne vous a pas écrit, à vous...

— Non.

— Il m'a écrit, à moi.

— Ah !

— Oui.

— Et dans quels termes ? Voyons si sa lettre s'accorde avec ses paroles.

— En voici à peu près le texte :

Monsieur le propriétaire de l'hôtel du Beau-Paon.

« Vous devez être prévenu du rendez-vous pris dans votre hôtel par quelques personnages d'importance ; je fais partie de la société qui se réunit à Fontainebleau. Retenez donc à la fois, et une petite chambre pour un ami qui arrivera avant moi ou après moi... »

— C'est vous cet ami, n'est-ce pas ? fit en s'interrompant l'hôte du *Beau-Paon*.

Malicorne s'inclina modestement.

L'hôte reprit :

« Et un grand appartement pour moi. Le grand appartement me regarde ; mais je désire que le prix de la chambre soit modique, cette chambre étant destinée à un pauvre diable. »

— C'est toujours bien vous, n'est-ce pas ? dit l'hôte.

— Oui, certes, dit Malicorne.

— Alors, nous sommes d'accord : votre ami soldera le prix de son appartement, et vous solderez le prix du vôtre.

— Je veux être roué vif, se dit en lui-même Malicorne, si je comprends quelque chose à ce qui m'arrive.

Puis, tout haut :

— Et, dites-moi, vous avez été content du nom ?

— De quel nom ?

— Du nom qui terminait la lettre. Il vous a présenté toute garantie ?

— J'allais vous le demander, dit l'hôte.

— Comment ! la lettre n'était pas signée ?

— Non, fit l'hôte en écarquillant des yeux pleins de mystère et de curiosité.

— Alors, répliqua Malicorne imitant ce geste et ce mystère, s'il ne s'est pas nommé...

— Eh bien ?

— Vous comprendrez qu'il doit avoir ses raisons pour cela.

— Sans doute.

— Et que je m'irai pas, moi, son ami, moi, son confident, trahir son incognito.

— C'est juste, monsieur, répondit l'hôte ; aussi je n'insiste pas.

— J'apprécie cette délicatesse. Quant à moi, comme l'a dit mon ami, ma chambre est à part, convenons-en bien.

— Monsieur, c'est tout convenu.

— Vous comprenez, les bons comptes font les bons amis. Comptons donc.

— Ce n'est pas pressé.

— Comptons toujours. Chambre, nourriture, pour moi, place à la mangeoire et nourriture de mon cheval : combien par jour ?

— Quatre livres, monsieur.

— Cela fait donc douze livres pour les trois jours écoulés ?

— Douze livres ; oui, monsieur.

— Voici vos douze livres.

— Eh ! monsieur, à quoi bon payer tout de suite ?

— Parce que, dit Malicorne en baissant la voix et en recourant au mystérieux, puisqu'il voyait le mystérieux réussir ; parce que, si l'on avait à partir soudain, à décamper d'un moment à l'autre, ce serait tout compte fait.

— Monsieur, vous avez raison.

— Donc, je suis chez moi.

— Vous êtes chez vous.

— Eh bien, à la bonne heure. Adieu !

L'hôte se retira.

Resté seul, Malicorne se fit le raisonnement suivant :

— Il n'y a que M. de Guiche ou Manicamp capables d'avoir écrit à mon hôte ; M. de Guiche, parce qu'il veut se ménager un logement hors de cour, en cas de succès ou d'insuccès ; Manicamp, parce qu'il aura été chargé de cette commission par M. de Guiche.

« Voici donc ce que M. de Guiche ou Manicamp auront imaginé : Le grand appartement pour recevoir d'une façon convenable quelque dame épais voilée, avec réserve, pour la susdite dame, d'une double sortie sur une rue à peu près déserte et aboutissant à la forêt.

« La chambre pour abriter momentanément soit Manicamp, confident de M. de Guiche et vigilant gardien de la porte, soit M. de Guiche lui-même, jouant à la fois pour plus de sûreté le rôle du maître et celui de confident.

« Mais cette réunion qui doit avoir lieu, qui a eu effectivement lieu dans l'hôtel ?

« Ce sont sans doute gens qui doivent être présentés au roi.

« Mais ce pauvre diable à qui la chambre est destinée ?

« Ruse pour mieux cacher de Guiche ou Manicamp.

« S'il en est ainsi, comme c'est chose probable, il n'y a que demi-mal : et de Manicamp à Malicorne, il n'y a que la bourse. »

Depuis ce raisonnement, Malicorne avait dormi sur les deux oreilles, laissant les sept étrangers occuper et arpenter en tous sens les sept logements de l'hôtellerie du *Beau-Paon*.

Lorsque rien ne l'inquiétait à la cour, lorsqu'il était las d'excursions et d'inquisitions, las d'écrire

des billets que jamais il n'avait l'occasion de remettre à leur adresse, alors il rentrait dans sa bienheureuse petite chambre, et, accoudé sur le balcon garni de capucines et d'œillets palissés, il s'occupait de ces étranges voyageurs pour qui Fontainebleau semblait n'avoir ni lumières, ni joies, ni fêtes.

Cela dura ainsi jusqu'au septième jour, jour que nous avons détaillé longuement avec sa nuit dans les précédents chapitres.

Cette nuit-là, Malicorne prenait le frais à sa fenêtre vers une heure du matin, quand Manicamp parut à cheval, le nez au vent, l'air soucieux et ennuyé.

— Bon ! se dit Malicorne en le reconnaissant du premier coup, voilà mon homme qui vient réclamer son appartement, c'est-à-dire ma chambre.

Et il appela Manicamp.

Manicamp leva la tête, et à son tour reconnut Malicorne.

— Ah pardieu ! dit celui-ci en se déridant, soyez le bienvenu, Malicorne. Je rôde dans Fontainebleau, cherchant trois choses que je ne puis trouver : de Guiche, une chambre et une écurie.

— Quant à M. de Guiche, je ne puis vous en donner ni bonnes ni mauvaises nouvelles, car je ne l'ai point vu ; mais, quant à votre chambre et à une écurie, c'est autre chose.

— Ah !

— Oui ; c'est ici qu'elles ont été retenues ?

— Retenues, et par qui ?

— Par vous, ce me semble.

— Par moi ?

— N'avez-vous donc point retenu un logement ?

— Pas le moins du monde.

L'hôte, en ce moment, parut sur le seuil.

— Une chambre ? demanda Manicamp.

— L'avez-vous retenue, monsieur ?

— Non.

— Alors, pas de chambre.

— S'il en est ainsi, j'ai retenu une chambre, dit Manicamp.

— Une chambre ou un logement ?

— Tout ce que vous voudrez.

— Par lettre ? demanda l'hôte.

Malicorne fit de la tête un signe affirmatif à Manicamp.

— Eh ! sans doute par lettre, fit Manicamp. N'avez-vous pas reçu une lettre de moi ?

— En date de quel jour ? demanda l'hôte, à qui les hésitations de Manicamp donnaient du soupçon.

Manicamp se gratta l'oreille et regarda à la fenêtre de Malicorne ; mais Malicorne avait quitté sa fenêtre et descendait l'escalier pour venir en aide à son ami.

Juste au même moment, un voyageur, enveloppé dans une longue cape à l'espagnole, apparaissait sous le porche, à portée d'entendre le colloque.

— Je vous demande à quelle date vous m'avez écrit cette lettre pour retenir un logement chez moi ? répéta l'hôte en insistant.

— A la date de mercredi dernier, dit d'une voix douce et polie l'étranger mystérieux en touchant l'épaule de l'hôte.

Manicamp se recula, et Malicorne, qui apparaissait sur le seuil, se gratta l'oreille à son tour.

L'hôte salua le nouveau venu en homme qui reconnaît son véritable voyageur.

— Monsieur, lui dit-il civilement, votre appartement vous attend, ainsi que vos écuries. Seulement...

Il regarda autour de lui.

— Vos chevaux ? demanda-t-il.

— Mes chevaux arriveront ou n'arriveront pas. La chose vous importe peu, n'est-ce pas ? pourvu qu'on vous paye ce qui a été retenu.

L'hôte salua plus bas.

— Vous m'avez, en outre, continua le voyageur inconnu, gardé la petite chambre que je vous ai demandée ?

— Aïe ! fit Malicorne, en essayant de se dissimuler.

— Monsieur, votre ami l'occupe depuis huit jours, dit l'hôte en montrant Malicorne qui se faisait le plus petit qu'il lui était possible.

Le voyageur, en ramenant son manteau jusqu'à la hauteur de son nez, jeta un coup d'œil rapide sur Malicorne.

— Monsieur n'est pas mon ami, dit-il.

L'hôte fit un bond.

— Je ne connais pas monsieur, continua le voyageur.

— Comment ! s'écria l'aubergiste s'adressant à Malicorne, comment ! vous n'êtes pas l'ami de monsieur ?

— Que vous importe, pourvu que l'on vous paye, dit Malicorne parodiant majestueusement l'étranger.

— Il m'importe si bien, dit l'hôte, qui commençait à s'apercevoir qu'il y avait substitution

de personnage, que je vous prie, monsieur, de vider les lieux retenus d'avance et par un autre que vous.

— Mais enfin, dit Malicorne, monsieur n'a pas besoin tout à la fois d'une chambre au premier et d'un appartement au second... Si monsieur prend la chambre, je prends, moi, l'appartement ; si monsieur choisit l'appartement, je garde la chambre.

— Je suis désespéré, monsieur, dit le voyageur de sa voix douce ; mais j'ai besoin à la fois de la chambre et de l'appartement.

— Mais enfin pour qui ? demanda Malicorne.

— De l'appartement, pour moi.

— Soit ; mais de la chambre ?

— Regardez, dit le voyageur en étendant la main vers une espèce de cortège qui s'avançait.

Malicorne suivit du regard la direction indiquée et vit arriver sur une civière ce franciscain dont il avait, avec quelques détails ajoutés par lui, raconté à Montalais l'installation dans sa chambre, et qu'il avait si inutilement essayé de convertir à de plus humbles vues.

Le résultat de l'arrivée du voyageur inconnu et du franciscain malade fut l'expulsion de Malicorne, maintenu sans aucun égard hors de l'auberge du *Beau-Paon* par l'hôte et les paysans qui servaient de porteurs au franciscain.

Il a été donné connaissance au lecteur des suites de cette expulsion, de la conversation de Manicamp avec Montalais, que Manicamp, plus adroit que Malicorne, avait su trouver pour avoir des nouvelles de de Guiche ; de la conversation subséquente de Montalais avec Malicorne ; enfin du double billet de logement fourni à Manicamp et à Malicorne, par le comte de Saint-Aignan.

Il nous reste à apprendre à nos lecteurs ce qu'étaient le voyageur au manteau, principal locataire du double appartement dont Malicorne avait occupé une portion, et le franciscain, tout aussi mystérieux, dont l'arrivée, combinée avec celle du voyageur au manteau, avait eu le malheur de déranger les combinaisons des deux amis.

XVIII

UN JÉSUITE DE LA ONZIÈME ANNÉE

Et d'abord, pour ne point faire languir le lecteur, nous nous hâterons de répondre à la première question.

Le voyageur au manteau rabattu sur le nez était Aramis, qui, après avoir quitté Fouquet et tiré d'un portemanteau ouvert par son laquais un costume complet de cavalier, était sorti du château et s'était rendu à l'hôtellerie du *Beau-Paon*, où, par lettre, depuis sept jours, il avait bien, ainsi que l'avait annoncé l'hôte, commandé une chambre et un appartement.

Aramis, aussitôt après l'expulsion de Malicorne et de Manicamp, s'approcha du franciscain, et lui demanda lequel il préférait de l'appartement ou de la chambre.

Le franciscain demanda où étaient placés l'un et l'autre.

On lui répondit que la chambre était au premier et l'appartement au second.

— Alors, la chambre, dit-il.

Aramis n'insista point, et, avec une entière soumission :

— La chambre, dit-il à l'hôte.

Et, saluant avec respect, il se retira dans l'appartement.

Le franciscain fut aussitôt porté dans la chambre.

Maintenant, n'est-ce pas une chose étonnante que ce respect d'un prélat pour un simple moine, et pour un moine d'un ordre mendiant, auquel on donnait ainsi, sans même qu'il l'eût demandé, une chambre qui faisait l'ambition de tant de voyageurs ?

Comment expliquer aussi cette arrivée inattendue d'Aramis à l'hôtel du *Beau-Paon*, lui qui, entré avec M. Fouquet au château, pouvait loger au château avec M. Fouquet ?

Le franciscain supporta le transport dans l'escalier sans pousser une plainte, quoique l'on vît que sa souffrance était grande, et qu'à chaque heurt de la civière contre la muraille ou contre la rampe de l'escalier, il éprouvait par tout son corps une secousse terrible.

Enfin, lorsqu'il fut arrivé dans la chambre :

— Aidez-moi à me mettre sur ce fauteuil, dit-il aux porteurs.

Ceux-ci déposèrent la civière sur le sol, et, soulevant le plus doucement qu'il leur fut possible le malade, ils le déposèrent sur le fauteuil qu'il avait désigné et qui était placé à la tête du lit.

— Maintenant, ajouta-t-il avec une grande douceur de gestes et de paroles, faites-moi monter l'hôte.

Ils obéirent.

Cinq minutes après, l'hôte du *Beau-Paon* apparaissait sur le seuil de la porte.

— Mon ami, lui dit le franciscain, congédiez, je vous prie, ces braves gens ; ce sont des vassaux de la vicomté de Melun. Ils m'ont trouvé évanoui de chaleur sur la route, et, sans se demander si leur peine serait payée, ils m'ont voulu porter chez eux. Mais je sais ce que coûte aux pauvres l'hospitalité qu'ils donnent à un malade, et j'ai préféré l'hôtellerie, où, d'ailleurs, j'étais attendu.

L'hôte regarda le franciscain avec étonnement.

Le franciscain fit avec son pouce et d'une certaine façon le signe de croix sur sa poitrine.

L'hôte répondit en faisant le même signe sur son épaule gauche.

— Oui, c'est vrai, dit-il, vous étiez attendu, mon père ; mais nous espérions que vous arriveriez en meilleur état.

Et, comme les paysans regardaient avec étonnement cet hôtelier si fier, devenu tout à coup respectueux en présence d'un pauvre moine, le franciscain tira de sa longue poche deux ou trois pièces d'or qu'il montra.

— Voilà, mes amis, dit-il, de quoi payer les soins qu'on me donnera. Ainsi tranquillisez-vous et ne craignez pas de me laisser ici. Ma compagnie, pour laquelle je voyage, ne veut pas que je mendie; seulement, comme les soins qui m'ont été donnés par vous méritent aussi récompense, prenez ces deux louis et retirez-vous en paix.

Les paysans n'osaient accepter ; l'hôte prit les deux louis de la main du moine, et les mit dans celle d'un paysan.

Les quatre porteurs se retirèrent en ouvrant des yeux plus grands que jamais.

La porte refermée, et tandis que l'hôte se tenait respectueusement debout près de cette porte, le franciscain se recueillit un instant.

Puis il passa sur son front jauni une main sèche de fièvre, et de ses doigts crispés frotta en tremblant les boucles grisonnantes de sa barbe.

Ses grands yeux, creusés par la maladie et l'agitation, semblaient suivre dans le vague une idée douloureuse et inflexible.

— Quels médecins avez-vous à Fontainebleau ? demanda-t-il enfin.

— Nous en avons trois, mon père.

— Comment les nommez-vous ?

— Luiniguet d'abord.

— Ensuite ?

— Puis un frère carme nommé frère Hubert.

— Ensuite ?

— Ensuite un séculier nommé Grisart.

— Ah ! Grisart ! murmura le moine. Appelez vite M. Grisart.

L'hôte fit un mouvement d'obéissance empressée.

— A propos, quels prêtres a-t-on sous la main ici ?

— Quels prêtres ?

— Oui, de quels ordres ?

— Il y a des jésuites, des augustins et des cordeliers ; mais, mon père, les jésuites sont les plus près d'ici. J'appellerai donc un confesseur jésuite, n'est-ce pas ?

— Oui, allez.

L'hôte sortit.

On devine qu'au signe de croix échangé entre eux, l'hôte et le malade s'étaient reconnus pour deux affiliés de la redoutable compagnie de Jésus.

Resté seul, le franciscain tira de sa poche une liasse de papiers dont il parcourut quelques-uns avec une attention scrupuleuse. Cependant la force du mal vainquit son courage : ses yeux tournèrent, une sueur froide coula de son front, et il se laissa aller presque évanoui, la tête renversée en arrière, les bras pendants aux deux côtés de son fauteuil.

Il était depuis cinq minutes sans mouvement aucun, lorsque l'hôte rentra, conduisant le médecin, auquel il avait à peine donné le temps de s'habiller.

Le bruit de leur entrée, le courant d'air qu'occasionna l'ouverture de la porte, réveillèrent les sens du malade. Il saisit à la hâte ses papiers épars, et de sa main longue et décharnée les cacha sous les coussins du fauteuil.

L'hôte sortit, laissant ensemble le malade et le médecin.

— Voyons, dit le franciscain au docteur, voyons, monsieur Grisart, approchez-vous, car il n'y a pas de temps à perdre ; palpez, auscultez, jugez et prononcez la sentence.

— Notre hôte, répondit le médecin, m'a assuré que j'avais le bonheur de donner mes soins à un affilié.

— A un affilié, oui, répondit le franciscain. Dites-moi donc la vérité ; je me sens bien mal ; il me semble que je vais mourir.

Le médecin prit la main du moine et lui tâta le pouls.

— Oh ! oh ! dit-il, fièvre dangereuse.

— Qu'appelez-vous une fièvre dangereuse ? demanda le malade avec un regard impérieux.

— A un affilié de la première ou de la seconde année, répondit le médecin en interrogeant le moine des yeux, je dirais fièvre curable.

— Mais à moi ? dit le franciscain.

Le médecin hésita.

— Regardez mon poil gris et mon front bourré de pensées, continua-t-il ; regardez les rides par lesquelles je compte mes épreuves ; je suis un jésuite de la onzième année, monsieur Grisart.

Le médecin tressaillit.

En effet, un jésuite de la onzième année, c'était un de ces hommes initiés à tous les secrets de l'ordre, un de ces hommes pour lesquels la science n'a plus de secrets, la société plus de barrières, l'obéissance temporelle plus de liens.

— Ainsi, dit Grisart en saluant avec respect, je me trouve en face d'un maître ?

— Oui, agissez donc en conséquence.

— Et vous voulez savoir ?...

— Ma situation réelle.

— Eh bien, dit le médecin, c'est une fièvre cérébrale, autrement dit une méningite aiguë, arrivée à son plus haut point d'intensité.

— Alors, il n'y a pas d'espoir, n'est-ce pas ? demanda le franciscain d'un ton bref.

— Je ne dis pas cela, répondit le docteur ; cependant, eu égard au désordre du cerveau, à la brièveté du souffle, à la précipitation du pouls, à l'incandescence de la terrible fièvre qui vous dévore...

— Et qui m'a terrassé trois fois depuis ce matin, dit le frère.

— Aussi l'appelai-je terrible. Mais comment n'êtes-vous pas demeuré en route ?

— J'étais attendu ici, il fallait que j'arrivasse.

— Dussiez-vous mourir ?

— Dussé-je mourir.

— Eh bien, eu égard à tous ces symptômes, je vous dirai que la situation est presque désespérée.

Le franciscain sourit d'une façon étrange.

— Ce que vous me dites là est peut-être assez pour ce qu'on doit à un affilié, même de la onzième année, mais pour ce qu'on me doit à moi, maître Grisart, c'est trop peu, et j'ai le droit d'exiger davantage. Voyons, soyons encore plus vrai que cela, soyons franc, comme s'il s'agissait de parler à Dieu. D'ailleurs, j'ai déjà fait appeler un confesseur.

— Oh ! j'espère cependant, balbutia le docteur.

— Répondez, dit le malade en montrant avec un geste de dignité un anneau d'or dont le chaton avait jusque-là été tourné en dedans, et qui portait gravé le signe représentatif de la société de Jésus.

Grisart poussa une exclamation.

— Le général ! s'écria-t-il.

— Silence ! dit le franciscain ; vous comprenez qu'il s'agit d'être vrai.

— Seigneur, seigneur, appelez le confesseur, murmura Grisart ; car, dans deux heures, au premier redoublement, vous serez pris du délire, et vous passerez dans la crise.

— A la bonne heure, dit le malade, dont les sourcils se froncèrent un moment ; j'ai donc deux heures ?

— Oui, surtout si vous prenez la potion que je vais vous envoyer.

— Et elle me donnera deux heures ?

— Deux heures.

— Je la prendrai, fût-elle du poison, car ces deux heures sont nécessaires non seulement à moi, mais à la gloire de l'ordre.

— Oh ! quelle perte ! murmura le médecin, quelle catastrophe pour nous !

— C'est la perte d'un homme, voilà tout, répondit le franciscain, et Dieu pourvoira à ce que le pauvre moine qui vous quitte trouve un digne successeur. Adieu, monsieur Grisart ; c'est déjà une permission du Seigneur que je vous aie rencontré. Un médecin qui n'eût point été affilié à notre sainte congrégation m'eût laissé ignorer mon état, et, comptant encore sur des jours d'existence, je n'eusse pu prendre les précautions nécessaires. Vous êtes savant, monsieur Grisart, cela nous fait honneur à tous : il m'eût répugné de voir un des nôtres médiocre dans sa profession. Adieu, maître Grisart, adieu ! et envoyez-moi vite votre cordial.

— Bénissez-moi, du moins, Monseigneur !

— D'esprit, oui... allez... d'esprit, vous dis-je... *Animo*, maître Grisart... *viribus impossibile.*

Et il retomba sur son fauteuil, presque évanoui de nouveau.

Maître Grisart balança pour savoir s'il lui porterait un secours momentané, ou s'il courrait lui préparer le cordial promis. Sans doute se décida-t-il en faveur du cordial, car il s'élança hors de la chambre et disparut dans l'escalier.

XIX

LE SECRET DE L'ÉTAT

QUELQUES moments après la sortie du docteur Grisart, le confesseur arriva.

A peine eut-il dépassé le seuil de la porte, que le franciscain attacha sur lui son regard profond.

Puis, secouant sa tête pâle :

— Voilà un pauvre esprit, murmura-t-il, et j'espère que Dieu me pardonnera de mourir sans le secours de cette infirmité vivante.

Le confesseur, de son côté, regardait avec étonnement, presque avec terreur le moribond. Il n'avait jamais vu yeux si ardents au moment de se fermer, regards si terribles au moment de s'éteindre.

Le franciscain fit de la main un signe rapide et impératif.

— Asseyez-vous là, mon père, dit-il, et m'écoutez.

Le confesseur jésuite, bon prêtre, simple et naïf initié, qui des mystères de l'ordre n'avait vu que l'initiation, obéit à la supériorité du pénitent.

— Il y a dans cette hôtellerie plusieurs personnes, continua le franciscain.

— Mais, demanda le jésuite, je croyais être venu pour une confession. Est-ce une confession que vous me faites là ?

— Pourquoi cette question ?

— Pour savoir si je dois garder secrètes vos paroles.

— Mes paroles sont termes de confession ; je les fie à votre devoir de confesseur.

— Très bien ! dit le prêtre s'installant dans le

fauteuil que le franciscain venait de quitter à grand'peine pour s'étendre sur le lit.

Le franciscain continua.

— Il y a, vous disais-je, plusieurs personnes dans cette hôtellerie.

— Je l'ai entendu dire.

— Ces personnes doivent être au nombre de huit.

Le jésuite fit un signe qu'il comprenait.

— La première à laquelle je veux parler, dit le moribond, est un Allemand de Vienne, il s'appelle le baron de Wostpur. Vous me ferez le plaisir de l'aller trouver, et de lui dire que celui qu'il attendait est arrivé.

Le confesseur, étonné, regarda son pénitent : la confession lui paraissait singulière.

— Obéissez, dit le franciscain avec le ton irrésistible du commandement.

Le bon jésuite, entièrement subjugué, se leva et quitta la chambre.

Une fois le jésuite sorti, le franciscain reprit les papiers qu'une crise de fièvre l'avait forcé déjà de quitter une première fois.

— Le baron de Wostpur ? Bon ! dit-il : ambitieux, sot, étroit.

Il replia les papiers qu'il poussa sous son traversin.

Des pas rapides se faisaient entendre au bout du corridor.

Le confesseur rentra, suivi du baron de Wostpur, lequel marchait tête levée, comme s'il se fût agi de crever le plafond avec son plumet.

Aussi, à l'aspect de ce franciscain au regard sombre, et de cette simplicité de la chambre :

— Qui m'appelle ? demanda l'Allemand.

— Moi ! fit le franciscain.

Puis, se tournant vers le confesseur :

— Bon père, lui dit-il, laissez-nous un instant seuls ; quand monsieur sortira, vous rentrerez.

Le jésuite sortit, et sans doute profita de cet exil momentané de la chambre de son moribond pour demander à l'hôte quelques explications sur cet étrange pénitent, qui traitait son confesseur comme on traite un valet de chambre.

Le baron s'approcha du lit et voulut parler, mais de la main le franciscain lui imposa silence.

— Les moments sont précieux, dit ce dernier à la hâte. Vous êtes venu ici pour le concours, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père.

— Vous espérez être élu général ?

— Je l'espère.

— Vous savez à quelles conditions seulement on peut parvenir à ce haut grade, qui fait un homme le maître des rois, l'égal des papes ?

— Qui êtes-vous, demanda le baron, pour me faire subir cet interrogatoire ?

— Je suis celui que vous attendez.

— L'électeur général ?

— Je suis l'élu.

— Vous êtes... ?

Le franciscain ne lui donna point le temps d'achever ; il étendit sa main amaigrie : à sa main brillait l'anneau du généralat.

Le baron recula de surprise ; puis, tout aussitôt, s'inclinant avec un profond respect :

— Quoi ! s'écria-t-il, vous ici, Monseigneur ? vous dans cette pauvre chambre, vous sur ce misé-

rable lit, vous cherchant et choisissant le général futur, c'est-à-dire votre successeur ?

— Ne vous inquiétez point de cela, monsieur ; remplissez vite la condition principale, qui est de fournir à l'ordre un secret d'une importance telle, que l'une des plus grandes cours de l'Europe soit, par votre entremise, à jamais inféodée à l'ordre. Eh bien, avez-vous ce secret, comme vous avez promis de l'avoir dans votre demande adressée au grand conseil ?

— Monseigneur...

— Mais procédons par ordre... Vous êtes bien le baron de Wostpur ?

— Oui, Monseigneur.

— Cette lettre est bien de vous ?

Le général des jésuites tira un papier de sa liasse et la présenta au baron.

Le baron y jeta les yeux, et avec un signe affirmatif :

— Oui, Monseigneur, cette lettre est bien de moi, dit-il.

— Et vous pouvez me montrer la réponse faite par le secrétaire du grand conseil ?

— La voici, Monseigneur.

Le baron tendit au franciscain une lettre portant cette simple adresse :

« A Son Excellence le baron de Wostpur. »

Et contenant cette seule phrase :

« Du 15 au 22 mai, Fontainebleau, hôtel du *Beau-Paon*.

A M D G[1]. »

[1] *Ad majorem Dei gloriam.*

— Bien ! dit le franciscain, nous voici en présence, parlez.

— J'ai un corps de troupes composé de cinquante mille hommes ; tous les officiers sont gagnés. Je campe sur le Danube. Je puis en quatre jours renverser l'empereur, opposé, comme vous savez, au progrès de notre ordre, et le remplacer par celui des princes de sa famille que l'ordre nous désignera.

Le franciscain écoutait sans donner signe d'existence.

— C'est tout ? dit-il.

— Il y a une révolution européenne dans mon plan, dit le baron.

— C'est bien, monsieur de Wostpur, vous recevrez la réponse ; rentrez chez vous, et soyez parti de Fontainebleau dans un quart d'heure.

Le baron sortit à reculons, et aussi obséquieux que s'il eût pris congé de cet empereur qu'il allait trahir.

— Ce n'est pas là un secret, murmura le franciscain, c'est un complot... D'ailleurs, ajouta-t-il après un moment de réflexion, l'avenir de l'Europe n'est plus aujourd'hui dans la maison d'Autriche.

Et, d'un crayon rouge qu'il tenait à la main, il raya sur la liste le nom du baron de Wostpur.

— Au cardinal, maintenant, dit-il ; du côté de l'Espagne, nous devons avoir quelque chose de plus sérieux.

Levant alors les yeux, il aperçut le confesseur qui attendait ses ordres, soumis comme un écolier.

— Ah ! ah ! dit-il remarquant cette soumission, vous avez parlé à l'hôte ?

— Oui, Monseigneur, et au médecin.

— A Grisart.

— Oui.

— Il est donc là ?

— Il attend, avec la potion promise.

— C'est bien ! si besoin est, j'appellerai ; maintenant, vous comprenez toute l'importance de ma confession, n'est-ce pas ?

— Oui, Monseigneur.

— Alors, allez me querir le cardinal espagnol Herrebia. Hâtez-vous. Cette fois seulement, comme vous savez ce dont il s'agit, vous resterez près de moi, car j'éprouve des défaillances.

— Faut-il appeler le médecin ?

— Pas encore, pas encore... Le cardinal espagnol, voilà tout... Allez.

Cinq minutes après, le cardinal entrait, pâle et inquiet, dans la petite chambre.

— J'apprends, Monseigneur... balbutia le cardinal.

— Au fait, dit le franciscain d'une voix éteinte.

Et il montra au cardinal une lettre écrite par ce dernier au grand conseil.

— Est-ce votre écriture ? demanda-t-il.

— Oui ; mais...

— Et votre convocation ?...

Le cardinal hésitait à répondre. Sa pourpre se révoltait contre la bure du pauvre franciscain.

Le moribond étendit la main et montra l'anneau.

L'anneau fit son effet, plus grand à mesure que grandissait le personnage sur lequel le franciscain s'exerçait.

— Le secret, le secret, vite ! demanda le malade en s'appuyant sur son confesseur.

— *Coram isti* ? demanda le cardinal inquiet.

— Parlez espagnol, dit le franciscain en prêtant la plus vive attention.

— Vous savez, Monseigneur, dit le cardinal continuant la conversation en castillan, que la condition du mariage de l'infante avec le roi de France est une renonciation absolue des droits de ladite infante, comme aussi du roi Louis, à tout apanage de la couronne d'Espagne ?

Le franciscain fit un signe affirmatif.

— Il en résulte, continua le cardinal, que la paix et l'alliance entre les deux royaumes dépendent de l'observation de cette clause du contrat.

Même signe du franciscain.

— Non seulement la France et l'Espagne, dit le cardinal, mais encore l'Europe tout entière seraient ébranlées par l'infidélité d'une des parties.

Nouveau mouvement de tête du malade.

— Il en résulte, continua l'orateur, que celui qui pourrait prévoir les événements et donner comme certain ce qui n'est jamais qu'un nuage dans l'esprit de l'homme, c'est-à-dire l'idée du bien ou du mal à venir, préserverait le monde d'une immense catastrophe ; on ferait tourner au profit de l'ordre l'événement deviné dans le cerveau même de celui qui le prépare.

— *Pronto ! pronto !* murmura le franciscain, qui pâlit et se pencha sur le prêtre.

Le cardinal s'approcha de l'oreille du moribond.

— Eh bien, Monseigneur, dit-il, je sais que le roi de France a décidé qu'au premier prétexte, une mort par exemple, soit celle du roi d'Espagne, soit celle d'un frère de l'infante, la France revendiquera, les armes à la main, l'héritage, et je tiens tout pré-

paré le plan politique arrêté par Louis XIV à cette occasion.

— Ce plan ? dit le franciscain.

— Le voici, dit le cardinal.

— De quel main est-il écrit ?

— De la mienne.

— N'avez-vous rien de plus à dire ?

— Je crois avoir dit beaucoup, Monseigneur, répondit le cardinal.

— C'est vrai, vous avez rendu un grand service à l'ordre. Mais comment vous êtes-vous procuré les détails à l'aide desquels vous avez bâti ce plan ?

— J'ai à ma solde les bas valets du roi de France, et je tiens d'eux tous les papiers de rebut que la cheminée a épargnés.

— C'est ingénieux, murmura le franciscain en essayant de sourire. Monsieur le cardinal, vous partirez de cette hôtellerie dans un quart d'heure ; réponse vous sera faite, allez !

Le cardinal se retira.

— Appelez-moi Grisart, et allez me chercher le Vénitien Marini, dit le malade.

Pendant que le confesseur obéissait, le franciscain, au lieu de biffer le nom du cardinal comme il avait fait de celui du baron, traça une croix à côté de ce nom.

Puis, épuisé par l'effort, il tomba sur son lit en murmurant le nom du docteur Grisart.

Quand il revint à lui, il avait bu moitié d'une potion dont le reste attendait dans un verre, et il était soutenu par le médecin, tandis que le Vénitien et le confesseur se tenaient près de la porte.

Le Vénitien passa par les mêmes formalités que

ses deux concurrents, hésita comme eux à la vue des deux étrangers, et, rassuré par l'ordre du général, révéla que le pape, effrayé de la puissance de l'ordre, ourdissait un plan d'expulsion générale des jésuites, et pratiquait les cours de l'Europe à l'effet d'obtenir leur aide. Il indiqua les auxiliaires du pontife, ses moyens d'action, et désigna l'endroit de l'Archipel où, par un coup de main, deux cardinaux adeptes de la onzième année, et par conséquent chefs supérieurs, devaient être déportés avec trente-deux des principaux affiliés de Rome.

Le franciscain remercia le signor Marini. Ce n'était pas un mince service rendu à la société que la dénonciation de ce projet pontifical.

Après quoi, le Vénitien reçut l'ordre de partir dans un quart d'heure, et s'en alla radieux, comme s'il tenait déjà l'anneau, insigne du commandement de la société.

Mais, tandis qu'il s'éloignait, le franciscain murmurait sur son lit :

— Tous ces hommes sont des espions ou des sbires, pas un n'est général ; tous ont découvert un complot, pas un n'a un secret. Ce n'est point avec la ruine, avec la guerre, avec la force que l'on doit gouverner la société de Jésus, c'est avec l'influence mystérieuse que donne une supériorité morale. Non, l'homme n'est pas trouvé, et, pour comble de malheur, Dieu me frappe, et je meurs. Oh ! faudra-t-il que la Société tombe avec moi faute d'une colonne ; faut-il que la mort qui m'attend dévore avec moi l'avenir de l'ordre ? Cet avenir que dix ans de ma vie eussent éternisé, car il s'ouvre radieux et splendide, cet avenir, avec le règne du nouveau roi !

Ces mots à demi pensés, à demi prononcés, le

bon jésuite les écoutait avec épouvante comme on écoute les divagations d'un fiévreux, tandis que Grisart, esprit plus élevé, les dévorait comme les révélations d'un monde inconnu où son regard plongeait sans que sa main pût y atteindre.

Soudain le franciscain se releva.

— Terminons, dit-il, la mort me gagne. Oh ! tout à l'heure, je mourais tranquille, j'espérais... Maintenant je tombe désespéré, à moins que dans ceux qui restent... Grisart ! Grisart ! faites-moi vivre une heure encore !

Grisart s'approcha du moribond et lui fit avaler quelques gouttes, non pas de la potion qui était dans le verre, mais du contenu d'un flacon qu'il portait sur lui.

— Appelez l'Écossais ! s'écria le franciscain ; appelez le marchand de Brême ! Appelez ! Appelez ! Jésus ! Je me meurs ! Jésus ! J'étouffe !

Le confesseur s'élança pour aller chercher du secours, comme s'il y eût eu une force humaine qui pût soulever le doigt de la mort qui s'appesantissait sur le malade ; mais sur le seuil de la porte, il trouva Aramis, qui, un doigt sur les lèvres, comme la statue d'Harpocrate, dieu du silence, le repoussa du regard jusqu'au fond de la chambre.

Le médecin et le confesseur firent cependant un mouvement, après s'être consultés des yeux, pour écarter Aramis. Mais celui-ci, avec deux signes de croix faits chacun d'une façon différente, les cloua tous deux à leur place.

— Un chef ! murmurèrent-ils tous deux.

Aramis pénétra lentement dans la chambre où le moribond luttait contre les premières atteintes de l'agonie.

Quant au franciscain, soit que l'élixir fît son effet, soit que cette apparition d'Aramis lui rendît des forces, il fit un mouvement, et, l'œil ardent, la bouche entr'ouverte, les cheveux humides de sueur, il se dressa sur le lit.

Aramis sentit que l'air de cette chambre était étouffant ; toutes les fenêtres étaient closes, du feu brûlait dans l'âtre, deux bougies de cire jaune se répandaient en nappe sur les chandeliers de cuivre et chauffaient encore l'atmosphère de leur vapeur épaisse.

Aramis ouvrit la fenêtre, et, fixant sur le moribond un regard plein d'intelligence et de respect :

— Monseigneur, lui dit-il, je vous demande pardon d'arriver ainsi sans que vous m'ayez mandé, mais votre état m'effraye, et j'ai pensé que vous pouviez être mort avant de m'avoir vu, car je ne venais que le sixième sur votre liste.

Le moribond tressaillit et regarda sa liste.

— Vous êtes donc celui qu'on a appelé autrefois Aramis et depuis le chevalier d'Herblay ? Vous êtes donc l'évêque de Vannes ?

— Oui, Monseigneur.

— Je vous connais, je vous ai vu.

— Au jubilé dernier, nous nous sommes trouvés ensemble chez le Saint-Père.

— Ah ! oui, c'est vrai, je me rappelle. Et vous vous mettez sur les rangs ?

— Monseigneur, j'ai ouï dire que l'ordre avait besoin de posséder un grand secret d'État, et, sachant que par modestie vous aviez résigné d'avance vos fonctions en faveur de celui qui apporterait ce secret, j'ai écrit que j'étais prêt à

concourir, possédant seul un secret que je crois important.

— Parlez, dit le franciscain ; je suis prêt à vous entendre et à juger de l'importance de ce secret.

— Monseigneur, un secret de la valeur de celui que je vais avoir l'honneur de vous confier ne se dit point avec la parole. Toute idée qui est sortie une fois des limbes de la pensée et s'est manifestée par une manifestation quelconque, n'appartient plus même à celui qui l'a enfantée. La parole peut être récoltée par une oreille attentive et ennemie ; il ne faut donc point la semer au hasard, car, alors, le secret ne s'appelle plus un secret.

— Comment donc alors comptez-vous transmettre votre secret ? demanda le moribond.

Aramis fit d'une main signe au médecin et au confesseur de s'éloigner, et, de l'autre, il tendit au franciscain un papier qu'une double enveloppe recouvrait.

— Et l'écriture, demanda le franciscain, n'est-elle pas plus dangereuse encore que la parole, dites ?

— Non, Monseigneur, dit Aramis, car vous trouverez dans cette enveloppe des caractères que vous seul et moi pouvons comprendre.

Le franciscain regardait Aramis avec un étonnement toujours croissant.

— C'est, continua celui-ci, le chiffre que vous aviez en 1655, et que votre secrétaire, Juan Jujan, qui est mort, pourrait seul déchiffrer s'il revenait au monde.

— Vous connaissiez donc ce chiffre, vous ?

— C'est moi qui lui avais donné.

Et Aramis, s'inclinant avec une grâce pleine

de respect, s'avança vers la porte comme pour sortir.

Mais un geste du franciscain, accompagné d'un cri d'appel, le retint.

— Jésus ! dit-il ; *ecce homo !*

Puis relisant une seconde fois le papier :

— Venez vite, dit-il, venez.

Aramis se rapprocha du franciscain avec le même visage calme et le même air respectueux.

Le franciscain, le bras étendu, brûlait à la bougie le papier que lui avait remis Aramis.

Alors, prenant la main d'Aramis et l'attirant à lui :

— Comment et par qui avez-vous pu savoir un pareil secret ? demanda-t-il.

— Par madame de Chevreuse, l'amie intime, la confidente de la reine.

— Et madame de Chevreuse ?

— Elle est morte.

— Et d'autres, d'autres savaient-ils ?...

— Un homme et une femme du peuple seulement.

— Quels étaient-ils ?

— Ceux qui l'avaient élevé.

— Que sont-ils devenus ?

— Morts aussi... Ce secret brûle comme le feu.

— Et vous avez survécu ?

— Tout le monde ignore que je le connaisse.

— Depuis combien de temps avez-vous ce secret ?

— Depuis quinze ans.

— Et vous l'avez gardé ?

— Je voulais vivre.

— Et vous le donnez à l'ordre, sans ambition, sans retour ?

— Je le donne à l'ordre avec ambition et avec retour, dit Aramis ; car, si vous vivez, Monseigneur, vous ferez de moi, maintenant que vous me connaissez, ce que je puis, ce que je dois être.

— Et comme je meurs, s'écria le franciscain, je fais de toi mon successeur... Tiens !

Et, arrachant la bague, il la passa au doigt d'Aramis.

Puis, se retournant vers les deux spectateurs de cette scène :

— Soyez témoins, dit-il, et attestez dans l'occasion que, malade de corps, mais sain d'esprit, j'ai librement et volontairement remis cet anneau, marque de la toute-puissance, à monseigneur d'Herblay, évêque de Vannes, que je nomme mon successeur, et devant lequel, moi, humble pécheur, prêt à paraître devant Dieu, je m'incline le premier, pour donner l'exemple à tous.

Et le franciscain s'inclina effectivement, tandis que le médecin et le jésuite tombaient à genoux.

Aramis, tout en devenant plus pâle que le moribond lui-même, étendit successivement son regard sur tous les acteurs de cette scène. L'ambition satisfaite affluait avec le sang vers son cœur.

— Hâtons-nous, dit le franciscain ; ce que j'avais à faire ici me presse, me dévore ! Je n'y parviendrai jamais.

— Je le ferai, moi, dit Aramis.

— C'est bien, dit le franciscain.

Puis, s'adressant au jésuite et au médecin :

— Laissez-nous seuls, dit-il.

Tous deux obéirent.

— Avec ce signe, dit-il, vous êtes l'homme qu'il faut pour remuer la terre ; avec ce signe vous

renverserez ; avec ce signe vous édifierez : — *In hoc signo vinces !* Fermez la porte, dit le franciscain à Aramis.

Aramis poussa les verrous et revint près du franciscain.

— Le pape a conspiré contre l'ordre, dit le franciscain, le pape doit mourir.

— Il mourra, dit tranquillement Aramis.

— Il est dû sept cent mille livres à un marchand, à Brême, nommé Bonstett, qui venait ici chercher la garantie de ma signature.

— Il sera payé, dit Aramis.

— Six chevaliers de Malte, dont voici les noms, ont découvert, par l'indiscrétion d'un affilié de onzième année, les troisièmes mystères ; il faut savoir ce que ces hommes ont fait du secret, le reprendre et l'éteindre.

— Cela sera fait.

— Trois affiliés dangereux doivent être renvoyés dans le Thibet pour y périr ; ils sont condamnés. Voici leurs noms.

— Je ferai exécuter la sentence.

— Enfin, il y a une dame d'Anvers, petite-nièce de Ravaillac ; elle a entre les mains certains papiers qui compromettent l'ordre. Il y a dans la famille, depuis cinquante et un ans, une pension de cinquante mille livres. La pension est lourde ; l'ordre n'est pas riche... Racheter les papiers pour une somme d'argent une fois donnée, ou, en cas de refus, supprimer la pension... sans risque.

— J'aviserai, dit Aramis.

— Un navire venant de Lima a dû entrer la semaine dernière dans le port de Lisbonne ; il est chargé ostensiblement de chocolat, en réalité, d'or.

Chaque lingot est caché sous une couche de chocolat. Ce navire est à l'ordre ; il vaut dix-sept millions de livres, vous le ferez réclamer : voici les lettres de charge.

— Dans quel port le ferai-je venir ?

— A Bayonne.

— Sauf vents contraires, avant trois semaines il y sera. Est-ce tout ?

Le franciscain fit de la tête un signe affirmatif, car il ne pouvait plus parler ; le sang envahissait sa gorge et sa tête, et jaillit par la bouche, par les narines et par les yeux. Le malheureux n'eut que le temps de presser la main d'Aramis, et tomba tout crispé de son lit sur le plancher.

Aramis lui mit la main sur le cœur ; le cœur avait cessé de battre.

En se baissant, Aramis remarqua qu'un fragment du papier qu'il avait remis au franciscain avait échappé aux flammes.

Il le ramassa et le brûla jusqu'au dernier atome.

Puis, rappelant le confesseur et le médecin :

— Votre pénitent est avec Dieu, dit-il au confesseur ; il n'a plus besoin que des prières et de la sépulture des morts. Allez tout préparer pour un enterrement simple, et tel qu'il convient de le faire à un pauvre moine... Allez.

Le jésuite sortit.

Alors, se tournant vers le médecin, et voyant sa figure pâle et anxieuse :

— Monsieur Grisart, dit-il tout bas, videz ce verre et le nettoyez ; il y reste trop de ce que le grand conseil vous avait commandé d'y mettre.

Grisart, étourdi, atterré, écrasé, faillit tomber à la renverse.

Aramis haussa les épaules en signe de pitié, prit le verre, et en vida le contenu dans les cendres du foyer.

Puis il sortit, emportant les papiers du mort.

XX

MISSION

Le lendemain, ou plutôt le jour même, car les événements que nous venons de raconter avaient pris fin à trois heures du matin seulement, avant le déjeuner, et comme le roi partait pour la messe avec les deux reines, comme Monsieur, avec le chevalier de Lorraine et quelques autres familiers, montait à cheval pour se rendre à la rivière, afin d'y prendre un de ces fameux bains dont les dames étaient folles ; comme il ne restait enfin au château que Madame, qui, sous prétexte d'indisposition, ne voulut pas sortir, on vit, ou plutôt on ne vit pas Montalais se glisser hors de la chambre des filles d'honneur, attirant après elle La Vallière, qui se cachait le plus possible ; et toutes deux, s'esquivant par les jardins, parvinrent, tout en regardant autour d'elles, à gagner les quinconces.

Le temps était nuageux ; un vent de flamme courbait les fleurs et les arbustes ; la poussière brûlante, arrachée aux chemins, montait par tourbillons sur les arbres.

Montalais, qui, pendant toute la marche, avait rempli les fonctions d'un éclaireur habile, Montalais

fit quelques pas encore, et, se retournant pour être bien sûre que personne n'écoutait ni ne venait :

— Allons, dit-elle, Dieu merci ! nous sommes bien seules. Depuis hier, tout le monde espionne ici, et l'on forme un cercle autour de nous comme si vraiment nous étions pestiférées.

La Vallière baissa la tête et poussa un soupir.

— Enfin, c'est inouï, continua Montalais ; depuis M. Malicorne jusqu'à M. de Saint-Aignan, tout le monde en veut à notre secret. Voyons, Louise, recordons-nous un peu, que je sache à quoi m'en tenir.

La Vallière leva sur sa compagne ses beaux yeux purs et profonds comme l'azur d'un ciel de printemps.

— Et moi, dit-elle, je te demanderai pourquoi nous avons été appelées chez MADAME ; pourquoi nous avons couché chez elle au lieu de coucher comme d'habitude chez nous ; pourquoi tu es rentrée si tard, et d'où viennent les mesures de surveillance qui ont été prises ce matin à notre égard ?

— Ma chère Louise, tu réponds à ma question par une question, ou plutôt par dix questions, ce qui n'est pas répondre. Je te dirai cela plus tard, et, comme ce sont choses de secondaire importance, tu peux attendre. Ce que je te demande, car tout découlera de là, c'est s'il y a ou s'il n'y a pas secret.

— Je ne sais s'il y a secret, dit La Vallière, mais ce que je sais, de ma part du moins, c'est qu'il y a eu imprudence depuis ma sotte parole et mon plus sot évanouissement d'hier ; chacun ici fait ses commentaires sur nous.

— Parle pour toi, ma chère, dit Montalais en riant, pour toi et pour Tonnay-Charente, qui avez fait chacune hier vos déclarations aux nuages, déclarations qui malheureusement ont été interceptées.

La Vallière baissa la tête.

— En vérité, dit-elle, tu m'accables.

— Moi ?

— Oui, ces plaisanteries me font mourir.

— Écoute, écoute, Louise. Ce ne sont point des plaisanteries, et rien n'est plus sérieux, au contraire. Je ne t'ai pas arrachée au château, je n'ai pas manqué la messe, je n'ai pas feint une migraine comme MADAME, migraine que MADAME n'avait pas plus que moi ; je n'ai pas enfin déployé dix fois plus de diplomatie que M. Colbert n'en a hérité de M. de Mazarin et n'en pratique vis-à-vis de M. Fouquet, pour parvenir à te confier mes quatre douleurs, à cette seule fin que, lorsque nous sommes seules, que personne ne nous écoute, tu viennes jouer au fin avec moi. Non, non, crois-le bien, quand je t'interroge, ce n'est pas seulement par curiosité, c'est parce qu'en vérité la situation est critique. On sait ce que tu as dit hier, on jase sur ce texte. Chacun brode de son mieux et des fleurs de sa fantaisie ; tu as eu l'honneur cette nuit, et tu as encore l'honneur ce matin d'occuper toute la cour, ma chère, et le nombre des choses tendres et spirituelles qu'on te prête ferait crever de dépit mademoiselle de Scudéry et son frère, si elles leur étaient fidèlement rapportées.

— Eh ! ma bonne Montalais, dit la pauvre enfant, tu sais mieux que personne ce que j'ai dit, puisque c'est devant toi que je le disais.

— Oui, je le sais. Mon Dieu ! la question n'est pas là. Je n'ai même pas oublié une seule des paroles que tu as dites ; mais pensais-tu ce que tu disais ?

Louise se troubla.

— Encore des questions ? s'écria-t-elle. Mon Dieu ! quand je donnerais tout au monde pour oublier ce que j'ai dit... comment se fait-il donc que chacun se donne le mot pour m'en faire souvenir ? Oh ! voilà une chose affreuse.

— Laquelle ? Voyons.

— C'est d'avoir une amie qui me devrait épargner, qui pourrait me conseiller, m'aider à me sauver, et qui me tue, qui m'assassine !

— Là ! là ! fit Montalais, voilà qu'après avoir dit trop peu, tu dis trop maintenant. Personne ne songe à te tuer, pas même à te voler, même ton secret : on veut l'avoir de bonne volonté, et non pas autrement ; car ce n'est pas seulement de tes affaires qu'il s'agit, c'est des nôtres ; et Tonnay-Charente te le dirait comme moi si elle était là. Car enfin, hier au soir, elle m'avait demandé un entretien dans notre chambre, et je m'y rendais après les colloques manicampiens et malicorniens, quand j'apprends à mon retour, un peu attardé, c'est vrai, que MADAME a séquestré les filles d'honneur, et que nous couchons chez elle, au lieu de coucher chez nous. Or, MADAME a séquestré les filles d'honneur pour qu'elles n'aient pas le temps de se recorder, et, ce matin, elle s'est enfermée avec Tonnay-Charente dans ce même but. Dis-moi donc, chère amie, quel fonds Athénaïs et moi pouvons faire sur toi, comme nous te dirons quel fonds tu peux faire sur nous.

— Je ne comprends pas bien la question que tu me fais, dit Louise très agitée.

— Hum ! tu m'as l'air, au contraire, de très bien comprendre. Mais je veux préciser mes questions, afin que tu n'aies pas la ressource du moindre faux-fuyant. Écoute donc : *Aimes-tu M. de Bragelonne ?* C'est clair, cela, hein ?

A cette question, qui tomba comme le premier projectile d'une armée assiégeante dans une place assiégée, Louise fit un mouvement.

— Si j'aime Raoul ! s'écria-t-elle, mon ami d'enfance, mon frère !

— Eh ! non, non, non ! Voilà encore que tu m'échappes, ou que plutôt tu veux m'échapper. Je ne te demande pas si tu aimes Raoul, ton ami d'enfance et ton frère ; je te demande si tu aimes M. le vicomte de Bragelonne, ton fiancé ?

— Oh ! mon Dieu, ma chère, dit Louise, quelle sévérité dans la parole !

— Pas de rémission, je ne suis ni plus ni moins sévère que de coutume. Je t'adresse une question ; réponds à cette question.

— Assurément, dit Louise d'une voix étranglée, tu ne me parles pas en amie, mais je te répondrai, moi, en amie sincère.

— Réponds.

— Eh bien, je porte un cœur plein de scrupule et de ridicules fiertés à l'endroit de tout ce qu'une femme doit garder secret, et nul n'a jamais lu sous ce rapport jusqu'au fond de mon âme.

— Je le sais bien. Si j'y avais lu, je ne t'interrogerais pas ; je te dirais simplement : « Ma bonne Louise, tu as le bonheur de connaître M. de Bragelonne, qui est un gentil garçon et un parti avan-

tageux pour une fille sans fortune. M. de La Fère laissera quelque chose comme quinze mille livres de rente à son fils. Tu auras donc un jour quinze mille livres de rente comme la femme de ce fils ; c'est admirable. Ne va donc ni à droite ni à gauche, va franchement à M. de Bragelonne, c'est-à-dire à l'autel où il doit te conduire. Après ? Eh bien, après, selon son caractère, tu seras ou émancipée ou esclave, c'est-à-dire que tu auras le droit de faire toutes les folies que font les gens trop libres ou trop esclaves. » Voilà donc, ma chère Louise, ce que je te dirais d'abord, si j'avais lu au fond de ton cœur.

— Et je te remercierais, balbutia Louise, quoique le conseil ne me paraisse pas complètement bon.

— Attends, attends... Mais, tout de suite après te l'avoir donné, j'ajouterais : « Louise, il est dangereux de passer des journées entières la tête inclinée sur son sein, les mains inertes, l'œil vague ; il est dangereux de chercher les allées sombres et de ne plus sourire aux divertissements qui épanouissent tous les cœurs de jeunes filles ; il est dangereux, Louise, d'écrire avec le bout du pied, comme tu le fais, sur le sable, des lettres que tu as beau effacer, mais qui paraissent encore sous le talon, surtout quand ces lettres ressemblent plus à des L qu'à des B ; il est dangereux enfin de se mettre dans l'esprit mille imaginations bizarres, fruits de la solitude et de la migraine ; ces imaginations creusent les joues d'une pauvre fille en même temps qu'elles creusent sa cervelle : de sorte qu'il n'est point rare, en ces occasions, de voir la plus agréable personne du monde en devenir la plus maussade, de voir la plus spirituelle en devenir la plus niaise. »

— Merci, mon Aure chérie, répondit doucement La Vallière ; il est dans ton caractère de me parler ainsi, et je te remercie de me parler selon ton caractère.

— Et c'est pour les songe-creux que je parle ; ne prends donc de mes paroles que ce que tu croiras devoir en prendre. Tiens, je ne sais plus quel conte me revient à la mémoire d'une fille vaporeuse ou mélancolique, car M. Dangeau m'expliquait l'autre jour que mélancolie devait, grammaticalement, s'écrire *mélancholie*, avec un *h*, attendu que le mot français est formé de deux mots grecs, dont l'un veut dire *noir* et l'autre *bile*. Je rêvais donc à cette jeune personne qui mourut de *bile noire*, pour s'être imaginée que le prince, que le roi ou que l'empereur... ma foi ! n'importe lequel, s'en allait l'adorant ; tandis que le prince, le roi ou l'empereur... comme tu voudras, aimait visiblement ailleurs, et, chose singulière, chose dont elle ne s'apercevait pas, tandis que tout le monde s'en apercevait autour d'elle, la prenait pour paravent d'amour. Tu ris, comme moi, de cette pauvre folle, n'est-ce pas, La Vallière ?

— Je ris, balbutia Louise pâle comme une morte ; oui, certainement je ris.

— Et tu as raison, car la chose est divertissante. L'histoire ou le conte, comme tu voudras, m'a plu ; voilà pourquoi je l'ai retenu et te le raconte. Te figures-tu, ma bonne Louise, le ravage que ferait dans ta cervelle, par exemple, une mélancholie, avec un *h*, de cette espèce-là ? Quant à moi, j'ai résolu de te raconter la chose ; car, si la chose arrivait à l'une de nous, il faudrait qu'elle fût bien convaincue de cette vérité : aujourd'hui, c'est un

leurre ; demain, ce sera une risée ; après-demain, ce sera la mort.

La Vallière tressaillit et pâlit encore, si c'était possible.

— Quand un roi s'occupe de nous, continua Montalais, il nous le fait bien voir, et, si nous sommes le bien qu'il convoite, il sait se ménager son bien. Tu vois donc, Louise, qu'en pareilles circonstances, entre jeunes filles exposées à un semblable danger, il faut se faire toutes confidences, afin que les cœurs non mélancoliques surveillent les cœurs qui le peuvent devenir.

— Silence ! silence ! s'écria La Vallière, on vient.

— On vient, en effet, dit Montalais ; mais qui peut venir ? Tout le monde est à la messe avec le roi, ou au bain avec MONSIEUR.

Au bout de l'allée, les jeunes filles aperçurent presque aussitôt sous l'arcade verdoyante la démarche gracieuse et la riche stature d'un jeune homme qui, son épée sous le bras et un manteau dessus, tout botté et tout éperonné, les saluait de loin avec un doux sourire.

— Raoul ! s'écria Montalais.

— M. de Bragelonne ! murmura Louise.

— C'est un juge tout naturel qui nous vient pour notre différend, dit Montalais.

— Oh ! Montalais ! Montalais, par pitié ! s'écria La Vallière, après avoir été cruelle, ne sois point inexorable !

Ces mots, prononcés avec toute l'ardeur d'une prière, effacèrent du visage, sinon du cœur de Montalais, toute trace d'ironie.

— Oh ! vous voilà beau comme Amadis, mon-

sieur de Bragelonne ! cria-t-elle à Raoul, et tout armé, tout botté comme lui.

— Mille respects, mesdemoiselles, répondit Bragelonne en s'inclinant.

— Mais enfin, pourquoi ces bottes ? répéta Montalais, tandis que La Vallière, tout en regardant Raoul avec un étonnement pareil à celui de sa compagne, gardait néanmoins le silence.

— Pourquoi ? demanda Raoul.

— Oui, hasarda La Vallière à son tour.

— Parce que je pars, dit Bragelonne en regardant Louise.

La jeune fille se sentit frappée d'une superstitieuse terreur et chancela.

— Vous partez, Raoul ! s'écria-t-elle ; et où donc allez-vous ?

— Ma chère Louise, dit le jeune homme avec cette placidité qui lui était naturelle, je vais en Angleterre.

— Et qu'allez-vous faire en Angleterre ?

— Le roi m'y envoie.

— Le roi ! s'exclamèrent à la fois Louise et Aure, qui involontairement échangèrent un coup d'œil, se rappelant l'une et l'autre l'entretien qui venait d'être interrompu.

Ce coup d'œil, Raoul l'intercepta, mais il ne pouvait le comprendre.

Il l'attribua donc tout naturellement à l'intérêt que lui portaient les deux jeunes filles.

— Sa Majesté, dit-il, a bien voulu se souvenir que M. le comte de La Fère est bien vu du roi Charles II. Ce matin donc, au départ pour la messe, le roi, me voyant sur son chemin, m'a fait un signe de tête. Alors je me suis approché. « Mon-

sieur de Bragelonne, m'a-t-il dit, vous passerez chez M. Fouquet, qui a reçu de moi des lettres pour le roi de la Grande-Bretagne ; ces lettres, vous les porterez. » Je m'inclinai. « Ah ! auparavant que de partir, ajouta-t-il, vous voudrez bien prendre les commissions de MADAME pour le roi son frère. »

— Mon Dieu ! murmura Louise toute nerveuse et toute pensive à la fois.

— Si vite ! on vous ordonne de partir si vite ? dit Montalais paralysée par cet événement étrange.

— Pour bien obéir à ceux qu'on respecte, dit Raoul, il faut obéir vite. Dix minutes après l'ordre reçu, j'étais prêt. MADAME, prévenue, écrit la lettre dont elle veut bien me faire l'honneur de me charger. Pendant ce temps, sachant de mademoiselle de Tonnay-Charente que vous deviez être du côté des quinconces, j'y suis venu, et je vous trouve toutes deux.

— Et toutes deux assez souffrantes, comme vous voyez, dit Montalais pour venir en aide à Louise, dont la physionomie s'altérait visiblement.

— Souffrantes ! répéta Raoul en pressant avec une tendre curiosité la main de Louise de La Vallière. Oh ! en effet, votre main est glacée.

— Ce n'est rien.

— Ce froid ne va pas jusqu'au cœur, n'est-ce pas, Louise ? demanda le jeune homme avec un doux sourire.

Louise releva vivement la tête, comme si cette question eût été inspirée par un soupçon et eût provoqué un remords.

— Oh ! vous savez, dit-elle avec effort, que jamais mon cœur ne sera froid pour un ami tel que vous, monsieur de Bragelonne.

— Merci, Louise. Je connais et votre cœur et votre âme, et ce n'est point au contact de la main, je le sais, que l'on juge une tendresse comme la vôtre. Louise, vous savez combien je vous aime, avec quelle confiance et quel abandon je vous ai donné ma vie ; vous me pardonnerez donc, n'est-ce pas, de vous parler un peu en enfant ?

— Parlez, monsieur Raoul, dit Louise toute tremblante ; je vous écoute.

— Je ne puis m'éloigner de vous en emportant un tourment, absurde, je le sais, mais qui cependant me déchire.

— Vous éloignez-vous donc pour longtemps ? demanda La Vallière d'une voix oppressée, tandis que Montalais détournait la tête.

— Non, et je ne serai probablement pas même quinze jours absent.

La Vallière appuya une main sur son cœur, qui se brisait.

— C'est étrange, poursuivit Raoul en regardant mélancoliquement la jeune fille ; souvent je vous ai quittée pour aller en des rencontres périlleuses, je partais joyeux alors, le cœur libre, l'esprit tout enivré de joies à venir, de futures espérances, et cependant alors il s'agissait pour moi d'affronter les balles des Espagnols ou les dures hallebardes des Wallons. Aujourd'hui, je vais, sans nul danger, sans nulle inquiétude, chercher par le plus facile chemin du monde une belle récompense que me promet cette faveur du roi, je vais vous conquérir peut-être ; car quelle autre faveur plus précieuse que vous-même le roi pourrait-il m'accorder ? Eh bien, Louise, je ne sais en vérité comment cela se fait, mais tout ce bonheur, tout cet avenir fuit devant

mes yeux comme une vaine fumée, comme un rêve chimérique, et j'ai là, j'ai là au fond du cœur, voyez-vous, un grand chagrin, un inexprimable abattement, quelque chose de morne, d'inerte et de mort, comme un cadavre. Oh ! je sais bien pourquoi, Louise ; c'est parce que je ne vous ai jamais tant aimée que je le fais en ce moment. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

A cette dernière exclamation sortie d'un cœur brisé, Louise fondit en larmes et se renversa dans les bras de Montalais.

Celle-ci, qui cependant n'était pas des plus tendres, sentit ses yeux se mouiller et son cœur se serrer dans un cercle de fer.

Raoul vit les pleurs de sa fiancée. Son regard ne pénétra point, ne chercha pas même à pénétrer au delà de ses pleurs. Il fléchit un genou devant elle et lui baisa tendrement la main.

On voyait que dans ce baiser il mettait tout son cœur.

— Relevez-vous, relevez-vous, lui dit Montalais, près de pleurer elle-même, car voici Athénaïs qui nous arrive.

Raoul essuya son genou du revers de sa manche, sourit encore une fois à Louise, qui ne le regardait plus, et, ayant serré la main de Montalais avec effusion, il se retourna pour saluer mademoiselle de Tonnay-Charente, dont on commençait à entendre la robe soyeuse effleurant le sable des allées.

— MADAME a-t-elle achevé sa lettre ? lui demanda-t-il, lorsque la jeune fille fut à la portée de sa voix.

— Oui, monsieur le vicomte, la lettre est achevée, cachetée, et Son Altesse Royale vous attend.

Raoul, à ce mot, prit à peine le temps de saluer Athénaïs, jeta un dernier regard à Louise, fit un dernier signe à Montalais, et s'éloigna dans la direction du château.

Mais, tout en s'éloignant, il se retournait encore.

Enfin, au détour de la grande allée, il eut beau se retourner, il ne vit plus rien.

De leur côté, les trois jeunes filles, avec des sentiments bien divers, l'avaient regardé disparaître.

— Enfin, dit Athénaïs rompant la première le silence, enfin, nous voilà seules, libres de causer de la grande affaire d'hier, et de nous expliquer sur la conduite qu'il importe que nous suivions. Or, si vous voulez me prêter attention, continua-t-elle en regardant de tous côtés, je vais vous expliquer le plus brièvement possible, d'abord notre devoir comme je l'entends, et, si vous ne me comprenez pas à demi-mot, la volonté de MADAME.

Et mademoiselle de Tonnay-Charente appuya sur ces derniers mots, de manière à ne pas laisser de doute à ses compagnes sur le caractère officiel dont elle était revêtue.

— La volonté de MADAME ! s'écrièrent à la fois Montalais et Louise.

— Ultimatum! répliqua diplomatiquement mademoiselle de Tonnay-Charente.

— Mais, mon Dieu ! mademoiselle, murmura La Vallière, MADAME sait donc ?...

— MADAME en sait plus que nous n'en avons dit, articula nettement Athénaïs. Ainsi, mesdemoiselles, tenons-nous bien.

— Oh ! oui, fit Montalais. Aussi j'écoute de toutes mes oreilles. Parle, Athénaïs.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Louise toute tremblante, survivrai-je à cette cruelle soirée ?

— Oh ! ne vous effarouchez point ainsi, dit Athénaïs, nous avons le remède.

Et, s'asseyant entre ses deux compagnes, à qui elle prit chacune une main qu'elle réunit dans les siennes, elle commença.

Sur le chuchotement de ses premières paroles, on eût pu entendre le bruit d'un cheval qui galopait sur le pavé de la grande route, hors des grilles du château.

XXI

HEUREUX COMME UN PRINCE

Au moment où il allait rentrer au château, Bragelonne avait rencontré de Guiche.

Mais, avant d'être rencontré par Raoul, de Guiche avait rencontré Manicamp, lequel avait rencontré Malicorne.

Comment Malicorne avait-il rencontré Manicamp ? Rien de plus simple : il l'avait attendu à son retour de la messe, à laquelle il avait été en compagnie de M. de Saint-Aignan.

Réunis, ils s'étaient félicités sur cette bonne fortune, et Manicamp avait profité de la circonstance pour demander à son ami si quelques écus n'étaient pas restés au fond de sa poche.

Celui-ci, sans s'étonner de la question, à laquelle il s'attendait peut-être, avait répondu que toute poche dans laquelle on puise toujours sans jamais

y rien mettre, ressemble aux puits, qui fournissent encore de l'eau pendant l'hiver, mais que les jardiniers finissent par épuiser l'été ; que sa poche, à lui, Malicorne, avait certainement de la profondeur, et qu'il y aurait plaisir à y puiser en temps d'abondance, mais que, malheureusement, l'abus avait amené la stérilité.

Ce à quoi Manicamp, tout rêveur, avait répliqué :

— C'est juste.

— Il s'agirait donc de la remplir, avait ajouté Malicorne.

— Sans doute ; mais comment ?

— Mais rien de plus facile, cher monsieur Manicamp.

— Bon ! dites.

— Un office chez MONSIEUR, et la poche est pleine.

— Cet office, vous l'avez ?

— C'est-à-dire que j'en ai le titre.

— Eh bien ?

— Oui ; mais, le titre sans l'office ; c'est la bourse sans l'argent.

— C'est juste, avait répondu une seconde fois Manicamp.

— Poursuivons donc l'office, avait insisté le titulaire.

— Cher, très cher, soupira Manicamp, un office chez MONSIEUR, c'est une des graves difficultés de notre situation.

— Oh ! oh !

— Sans doute, nous ne pouvons rien demander à MONSIEUR en ce moment-ci.

— Pourquoi donc ?

— Parce que nous sommes en froid avec lui.

— Chose absurde, articula nettement Malicorne.

— Bah ! Et si nous faisons la cour à MADAME, dit Manicamp, est-ce que, franchement, nous pouvons agréer à MONSIEUR ?

— Justement, si nous faisons la cour à MADAME et que nous soyons adroits, nous devons être adorés de MONSIEUR.

— Hum !

— Ou nous sommes des sots ! Dépêchez-vous donc, monsieur Manicamp, vous qui êtes un grand politique, de raccommoder M. de Guiche avec Son Altesse Royale.

— Voyons, que vous a appris M. de Saint-Aignan, à vous, Malicorne ?

— A moi ? Rien ; il m'a questionné, voilà tout.

— Eh bien, il a été moins discret avec moi.

— Il vous a appris, à vous ?...

— Que le roi est amoureux fou de mademoiselle de La Vallière.

— Nous savions cela, pardieu ! répliqua ironiquement Malicorne, et chacun le crie assez haut pour que tous le sachent ; mais, en attendant, faites, je vous prie, comme je vous conseille : parlez à M. de Guiche, et tâchez d'obtenir de lui qu'il fasse une démarche vers MONSIEUR. Que diable ! il doit bien cela à Son Altesse Royale.

— Mais il faudrait voir de Guiche.

— Il me semble qu'il n'y a point là une grande difficulté. Faites pour le voir, vous, ce que j'ai fait pour vous voir, moi ; attendez-le, vous savez qu'il est promeneur de son naturel.

— Oui, mais où se promène-t-il ?

— La belle demande, par ma foi ! Il est amoureux de MADAME, n'est-ce pas ?

— On le dit.

— Eh bien, il se promène du côté des appartements de MADAME.

— Eh ! tenez, mon cher Malicorne, vous ne vous trompiez pas, le voici qui vient.

— Et pourquoi voulez-vous que je me trompe ? Avez-vous remarqué que ce soit mon habitude ? Dites. Voyons, il n'est tel que de s'entendre. Voyons, vous avez besoin d'argent ?

— Ah ! fit lamentablement Manicamp.

— Moi, j'ai besoin de mon office. Que Malicorne ait l'office, Malicorne aura de l'argent. Ce n'est pas plus difficile que cela.

— Eh bien, alors, soyez tranquille. Je vais faire de mon mieux.

— Faites.

De Guiche s'avançait ; Malicorne tira de son côté, Manicamp happa de Guiche.

Le comte était rêveur et sombre.

— Dites-moi quelle rime vous cherchez, mon cher comte, dit Manicamp. J'en tiens une excellente pour faire le pendant de la vôtre, surtout si la vôtre est en *âme*.

De Guiche secoua la tête, et, reconnaissant un ami, il lui prit le bras.

— Mon cher Manicamp, dit-il, je cherche autre chose qu'une rime.

— Que cherchez-vous ?

— Et vous allez m'aider à trouver ce que je cherche, continua le comte, vous qui êtes un paresseux, c'est-à-dire un esprit d'ingéniosité.

— J'apprête mon ingéniosité, cher comte.

— Voici le fait : Je veux me rapprocher d'une maison où j'ai affaire.

— Il faut aller du côté de cette maison, dit Manicamp.

— Bon. Mais cette maison est habitée par un mari jaloux.

— Est-il plus jaloux que le chien Cerberus ?

— Non, pas plus, mais autant.

— A-t-il trois gueules, comme ce désespérant gardien des enfers ? Oh ! ne haussez pas les épaules, mon cher comte ; je fais cette question avec une raison parfaite, attendu que les poètes prétendent que, pour fléchir mon Cerberus, il faut que le voyageur apporte un gâteau. Or, moi qui vois la chose du côté de la prose, c'est-à-dire du côté de la réalité, je dis : Un gâteau, c'est bien peu pour trois gueules. Si votre jaloux a trois gueules, comte, demandez trois gâteaux.

— Manicamp, des conseils comme celui-là, j'en irai chercher chez M. Beautru.

— Pour en avoir de meilleurs, monsieur le comte, dit Manicamp avec un sérieux comique, vous adopterez alors une formule plus nette que celle que vous m'avez exposée.

— Ah ! si Raoul était là, dit de Guiche, il me comprendrait, lui.

— Je le crois, surtout si vous lui disiez : J'aimerais fort à voir *Madame* de plus près, mais je crains *Monsieur*, qui est jaloux.

— Manicamp ! s'écria le comte avec colère et en essayant d'écraser le railleur sous son regard.

Mais le railleur ne parut pas ressentir la plus petite émotion.

— Qu'y a-t-il donc, mon cher comte ? demanda Manicamp.

— Comment ! c'est ainsi que vous blasphémez les noms les plus sacrés ! s'écria de Guiche.

— Quels noms ?

— MONSIEUR ! MADAME ! les premiers noms du royaume.

— Mon cher comte, vous vous trompez étrangement, et je ne vous ai pas nommé les premiers noms du royaume. Je vous ai répondu à propos d'un mari jaloux que vous ne me nommiez pas, mais qui nécessairement a une femme ; je vous ai répondu : Pour voir *madame*, rapprochez-vous de *monsieur*.

— Mauvais plaisant, dit en souriant le comte, est-ce cela que tu as dit ?

— Pas autre chose.

— Bien ! alors.

— Maintenant, ajouta Manicamp, voulez-vous qu'il s'agisse de madame la duchesse... et de M. le duc... soit, je vous dirai : « Rapprochons-nous de cette maison quelle qu'elle soit ; car c'est une tactique qui, dans aucun cas, ne peut être défavorable à votre amour. »

— Ah ! Manicamp, un prétexte, un bon prétexte, trouve-le-moi ?

— Un prétexte, pardieu ! cent prétextes, mille prétextes. Si Malicorne était là, c'est lui qui vous aurait déjà trouvé cinquante mille prétextes excellents !

— Qu'est-ce que Malicorne ? dit de Guiche en clignant des yeux comme un homme qui cherche. Il me semble que je connais ce nom-là...

— Si vous le connaissez ! je crois bien ; vous devez trente mille écus à son père.

— Ah ! oui ; c'est ce digne garçon d'Orléans...

— A qui vous avez promis un office chez MONSIEUR ; pas le mari jaloux, l'autre.

— Eh bien, puisqu'il a tant d'esprit, ton ami Malicorne, qu'il me trouve donc un moyen d'être adoré de MONSIEUR, qu'il me trouve un prétexte pour faire ma paix avec lui.

— Soit, je lui en parlerai.

— Mais qui nous arrive là ?

— C'est le vicomte de Bragelonne.

— Raoul ! Oui, en effet.

Et de Guiche marcha rapidement au-devant du jeune homme.

— C'est vous, mon cher Raoul ? dit de Guiche.

— Oui, je vous cherchais pour vous faire mes adieux, cher ami ! répliqua Raoul en serrant la main du comte. Bonjour, monsieur Manicamp.

— Comment ! tu pars, vicomte ?

— Oui, je pars... Mission du roi.

— Où vas-tu ?

— Je vais à Londres. De ce pas, je vais chez MADAME ; elle doit me remettre une lettre pour Sa Majesté le roi Charles II.

— Tu la trouveras seule, car MONSIEUR est sorti.

— Pour aller ?...

— Pour aller au bain.

— Alors, cher ami, toi qui es des gentilshommes de MONSIEUR, charge-toi de lui faire mes excuses. Je l'eusse attendu pour prendre ses ordres, si le désir de mon prompt départ ne m'avait été manifesté par M. Fouquet, et de la part de Sa Majesté.

Manicamp poussa de Guiche du coude.

— Voilà le prétexte, dit-il.

— Lequel ?

— Les excuses de M. de Bragelonne.

— Faible prétexte, dit de Guiche.

— Excellent, si MONSIEUR ne vous en veut pas ; méchant comme tout autre, si MONSIEUR vous en veut.

— Vous avez raison, Manicamp ; un prétexte, quel qu'il soit, c'est tout ce qu'il me faut. Ainsi donc, bon voyage, cher Raoul !

Et là-dessus les deux amis s'embrassèrent.

Cinq minutes après, Raoul entrait chez MADAME, comme l'y avait invité mademoiselle de Tonnay-Charente.

MADAME était encore à la table où elle avait écrit sa lettre. Devant elle brûlait la bougie de cire rose qui lui avait servi à la cacheter. Seulement, dans sa préoccupation, car MADAME paraissait fort préoccupée, elle avait oublié de souffler cette bougie.

Bragelonne était attendu : on l'annonça aussitôt qu'il parut.

Bragelonne était l'élégance même : il était impossible de le voir une fois sans se le rappeler toujours ; et non seulement MADAME l'avait vu une fois, mais encore, on se le rappelle, c'était un des premiers qui eût été au-devant d'elle, et il l'avait accompagnée du Havre à Paris.

MADAME avait donc conservé un excellent souvenir de Bragelonne.

— Ah ! lui dit-elle, vous voilà, monsieur ; vous allez voir mon frère, qui sera heureux de payer au fils une portion de la dette de reconnaissance qu'il a contractée avec le père.

— Le comte de La Fère, madame, a été large-

ment récompensé du peu qu'il a eu le bonheur de faire pour le roi par les bontés que le roi a eues pour lui, et c'est moi qui vais lui porter l'assurance du respect, du dévouement et de la reconnaissance du père et du fils.

— Connaissez-vous mon frère, monsieur le vicomte ?

— Non, Votre Altesse ; c'est la première fois que j'aurai le bonheur de voir Sa Majesté.

— Vous n'avez pas besoin d'être recommandé près de lui. Mais enfin, si vous doutez de votre valeur personnelle, prenez-moi hardiment pour votre répondant, je ne vous démentirai point.

— Oh ! Votre Altesse est trop bonne.

— Non, monsieur de Bragelonne. Je me souviens que nous avons fait route ensemble, et que j'ai remarqué votre grande sagesse au milieu des suprêmes folies que faisaient, à votre droite et à votre gauche, deux des plus grands fous de ce monde, MM. de Guiche et de Buckingham. Mais ne parlons pas d'eux ; parlons de vous. Allez-vous en Angleterre pour y chercher un établissement ? Excusez ma question : ce n'est point la curiosité, c'est le désir de vous être bonne à quelque chose qui me la dicte.

— Non, madame ; je vais en Angleterre pour remplir une mission qu'a bien voulu me confier Sa Majesté, voilà tout.

— Et vous comptez revenir en France ?

— Aussitôt cette mission remplie, à moins que Sa Majesté le roi Charles II ne me donne d'autres ordres.

— Il vous fera tout au moins la prière, j'en

suis sûre, de rester près de lui le plus longtemps possible.

— Alors, comme je ne saurai pas refuser, je prierai d'avance Votre Altesse Royale de vouloir bien rappeler au roi de France qu'il a loin de lui un de ses serviteurs les plus dévoués.

— Prenez garde que, lorsqu'il vous rappellera, vous ne regardiez son ordre comme un abus de pouvoir.

— Je ne comprends pas, madame.

— La cour de France est incomparable, je le sais bien ; mais nous avons quelques jolies femmes aussi à la cour d'Angleterre.

Raoul sourit.

— Oh ! dit MADAME, voilà un sourire qui ne présage rien de bon à mes compatriotes. C'est comme si vous leur disiez, monsieur de Bragelonne : « Je viens à vous, mais je laisse mon cœur de l'autre côté du détroit. » N'est-ce point cela que signifiait votre sourire ?

— Votre Altesse a le don de lire jusqu'au plus profond des âmes ; elle comprendra donc pourquoi maintenant tout séjour prolongé à la cour d'Angleterre serait une douleur pour moi.

— Et je n'ai pas besoin de m'informer si un si brave cavalier est payé de retour ?

— Madame, j'ai été élevé avec celle que j'aime, et je crois qu'elle a pour moi les mêmes sentiments que j'ai pour elle.

— Eh bien, partez vite, monsieur de Bragelonne, revenez vite, et, à votre retour, nous verrons deux heureux, car j'espère qu'il n'y a aucun obstacle à votre bonheur ?

— Il y en a un grand, madame.

— Bah ! et lequel ?

— La volonté du roi.

— La volonté du roi !... Le roi s'oppose à votre mariage ?

— Ou du moins il le diffère. J'ai fait demander au roi son agrément par le comte de La Fère, et, sans le refuser tout à fait, il a au moins dit positivement qu'il le lui ferait attendre.

— La personne que vous aimez est-elle donc indigne de vous ?

— Elle est digne de l'amour d'un roi, madame.

— Je veux dire : Peut-être n'est-elle point d'une noblesse égale à la vôtre ?

— Elle est d'excellente famille.

— Jeune, belle ?

— Dix-sept ans, et pour moi belle à ravir !

— Est-elle en province ou à Paris ?

— Elle est à Fontainebleau, madame.

— A la cour ?

— Oui.

— Je la connais ?

— Elle a l'honneur de faire partie de la maison de Votre Altesse Royale.

— Son nom ? demanda la princesse avec anxiété, si toutefois, ajouta-t-elle en se reprenant vivement, son nom n'est pas un secret ?

— Non, madame ; mon amour est assez pur pour que je n'en fasse de secret à personne, et à plus forte raison à Votre Altesse, si parfaitement bonne pour moi. C'est mademoiselle Louise de La Vallière.

MADAME ne put retenir un cri, dans lequel il y avait plus que de l'étonnement.

— Ah ! dit-elle, La Vallière... celle qui hier...

Elle s'arrêta.

— Celle qui, hier, s'est trouvée indisposée, je crois, continua-t-elle.

— Oui, madame, j'ai appris l'accident qui lui était arrivé ce matin seulement.

— Et vous l'avez vue avant que de venir ici ?

— J'ai eu l'honneur de lui faire mes adieux.

— Et vous dites, reprit MADAME en faisant un effort sur elle-même, que le roi a... ajourné votre mariage avec cette enfant ?

— Oui, madame, ajourné.

— Et a-t-il donné quelque raison à cet ajournement ?

— Aucune.

— Il y a longtemps que le comte de La Fère lui a fait cette demande ?

— Il y a plus d'un mois, madame.

— C'est étrange, fit la princesse.

Et quelque chose comme un nuage passa sur ses yeux.

— Un mois ? répéta-t-elle.

— A peu près.

— Vous avez raison, monsieur le vicomte, dit la princesse avec un sourire dans lequel Bragelonne eût pu remarquer quelque contrainte, il ne faut pas que mon frère vous garde trop longtemps là-bas ; partez donc vite, et, dans la première lettre que j'écrirai en Angleterre, je vous réclamerai au nom du roi.

Et MADAME se leva pour remettre sa lettre aux mains de Bragelonne. Raoul comprit que son audience était finie ; il prit la lettre, s'inclina devant la princesse et sortit.

— Un mois ! murmura la princesse ; aurais-je

donc été aveugle à ce point, et l'aimerait-il depuis un mois ?

Et, comme MADAME n'avait rien à faire, elle se mit à commencer pour son frère la lettre dont le *post-scriptum* devait rappeler Bragelonne.

Le comte de Guiche avait, comme nous l'avons vu, cédé aux insistances de Manicamp, et s'était laissé entraîner par lui jusqu'aux écuries, où ils firent seller leurs chevaux ; après quoi, par la petite allée dont nous avons déjà donné la description à nos lecteurs, ils s'avancèrent au-devant de MONSIEUR, qui, sortant du bain, s'en revenait tout frais vers le château, ayant sur le visage un voile de femme, afin que le soleil, déjà chaud, ne hâlât pas son teint.

MONSIEUR était dans un de ces accès de belle humeur qui lui inspirait parfois l'admiration de sa propre beauté. Il avait, dans l'eau, pu comparer la blancheur de son corps à celle du corps de ses courtisans, et, grâce au soin que Son Altesse Royale prenait d'elle-même, nul n'avait pu, même le chevalier de Lorraine, soutenir la concurrence.

MONSIEUR avait de plus nagé avec un certain succès, et tous ses nerfs, tendus dans une sage mesure par cette salutaire immersion de l'eau fraîche, tenaient son corps et son esprit dans un heureux équilibre.

Aussi, à la vue de de Guiche, qui venait au petit galop au-devant de lui sur un magnifique cheval blanc, le prince ne put-il retenir une joyeuse exclamation.

— Il me semble que cela va bien, dit Manicamp, qui crut lire cette bienveillance sur la physionomie de Son Altesse Royale.

— Ah ! bonjour, Guiche, bonjour, mon pauvre Guiche, s'écria le prince.

— Salut à Monseigneur ! répondit de Guiche, encouragé par le ton de voix de Philippe ; santé, joie, bonheur et prospérité à Votre Altesse !

— Sois le bienvenu, Guiche, et prends ma droite, mais tiens ton cheval en bride, car je veux revenir au pas sous ces voûtes fraîches.

— A vos ordres, Monseigneur.

Et de Guiche se rangea à la droite du prince, comme il venait d'y être invité.

— Voyons, mon cher de Guiche, dit le prince, voyons, donne-moi un peu des nouvelles de ce de Guiche que j'ai connu autrefois et qui faisait la cour à ma femme ?

De Guiche rougit jusqu'au blanc des yeux, tandis que MONSIEUR éclatait de rire comme s'il eût fait la plus spirituelle plaisanterie du monde.

Les quelques privilégiés qui entouraient MONSIEUR crurent devoir l'imiter, quoiqu'ils n'eussent pas entendu ses paroles, et ils poussèrent un bruyant éclat de rire qui prit au premier, traversa le cortège et ne s'éteignit qu'au dernier.

De Guiche, tout rougissant qu'il était, fit cependant bonne contenance : Manicamp le regardait.

— Ah ! Monseigneur, répondit de Guiche, soyez charitable à un malheureux ; ne m'immolez pas à M. le chevalier de Lorraine !

— Comment cela ?

— S'il vous entend me railler, il renchérira sur Votre Altesse et me raillera sans pitié.

— Sur ton amour pour la princesse ?

— Oh ! Monseigneur, par pitié !

— Voyons, voyons, de Guiche, avoue que tu as fait les doux yeux à MADAME.

— Jamais je n'avouerai une pareille chose, Monseigneur.

— Par respect pour moi ? Eh bien, je t'affranchis du respect, de Guiche. Avoue, comme s'il s'agissait de mademoiselle de Chalais, ou de mademoiselle de La Vallière.

Puis, s'interrompant :

— Allons, bon ! dit-il en recommençant à rire, voilà que je joue avec une épée à deux tranchants, moi. Je frappe sur toi et je frappe sur mon frère, Chalais et La Vallière, ta fiancée à toi, et sa future à lui.

— En vérité, Monseigneur, dit le comte, vous êtes aujourd'hui d'une adorable humeur.

— Ma foi, oui ! je me sens bien, et puis ta vue me fait plaisir.

— Merci, Monseigneur.

— Tu m'en voulais donc ?

— Moi, Monseigneur ?

— Oui.

— Et de quoi, mon Dieu ?

— De ce que j'avais interrompu tes sarabandes et tes espagnoleries.

— Oh ! Votre Altesse !

— Voyons, ne nie point. Tu es sorti ce jour-là de chez la princesse avec des yeux furibonds ; cela t'a porté malheur, mon cher, et tu as dansé le ballet d'hier d'une pitoyable façon. Ne boude pas, de Guiche ; cela te nuit en ce que tu prends l'air d'un ours. Si la princesse t'a regardé hier, je suis sûr d'une chose...

— De laquelle, Monseigneur ? Votre Altesse m'effraye.

— Elle t'aura tout à fait renié.

Et le prince de rire de plus belle.

« Décidément, pensa Manicamp, le rang n'y fait rien, et ils sont tous pareils. »

Le prince continua :

— Enfin, te voilà revenu ; il y a espoir que le chevalier redevienne aimable.

— Comment cela, Monseigneur, et par quel miracle puis-je avoir cette influence sur M. de Lorraine ?

— C'est tout simple, il est jaloux de toi.

— Ah bah ! vraiment ?

— C'est comme je te le dis.

— Il me fait trop d'honneur.

— Tu comprends, quand tu es là, il me caresse ; quand tu es parti, il me martyrise. Je règne par bascule. Et puis tu ne sais pas l'idée qui m'est venue ?

— Je ne m'en doute pas, Monseigneur.

— Eh bien, quand tu étais en exil, car tu as été exilé, mon pauvre Guiche...

— Pardieu ! Monseigneur, à qui la faute ? dit de Guiche en affectant un air bourru.

— Oh ! ce n'est certainement pas à moi, cher comte, répliqua Son Altesse Royale. Je n'ai pas demandé au roi de t'exiler, foi de prince !

— Non pas vous, Monseigneur, je le sais bien ; mais...

— Mais, MADAME ? Oh ! quant à cela, je ne dis pas non. Que diable lui as-tu donc fait, à MADAME ?

— En vérité, Monseigneur...

— Les femmes ont leur rancune, je le sais bien,

et la mienne n'est pas exempte de ce travers. Mais, si elle t'a fait exiler, elle, je ne t'en veux pas, moi.

— Alors, Monseigneur, dit de Guiche, je ne suis qu'à moitié malheureux.

Manicamp, qui venait derrière de Guiche et qui ne perdait pas une parole de ce que disait le prince, plia les épaules jusque sur le cou de son cheval pour cacher le rire qu'il ne pouvait réprimer.

— D'ailleurs, ton exil m'a fait pousser un projet dans la tête.

— Bon !

— Quand le chevalier, ne te voyant plus là et sûr de régner seul, me malmenait, voyant, au contraire de ce méchant garçon, ma femme si aimable et si bonne pour moi qui la néglige, j'eus l'idée de me faire un mari modèle, une rareté, une curiosité de cour ; j'eus l'idée d'aimer ma femme.

De Guiche regarda le prince avec un air de stupéfaction qui n'avait rien de joué.

— Oh ! balbutia de Guiche tremblant, cette idée-là, Monseigneur, elle ne vous est pas venue sérieusement ?

— Ma foi, si ! J'ai du bien que mon frère m'a donné au moment de mon mariage ; elle a de l'argent, elle, et beaucoup, puisqu'elle en tire tout à la fois de son frère et de son beau-frère, d'Angleterre et de France. Eh bien, nous eussions quitté la cour. Je me fusse retiré au château de Villers-Cotterets, qui est de mon apanage, au milieu d'une forêt, dans laquelle nous eussions filé le parfait amour aux mêmes endroits que faisait mon grand-père Henri IV avec la belle Gabrielle... Que dis-tu de cette idée, de Guiche ?

— Je dis que c'est à faire frémir, Monseigneur, répondit de Guiche, qui frémissait réellement.

— Ah ! je vois que tu ne supporterais pas d'être exilé une seconde fois.

— Moi, Monseigneur ?

— Je ne t'emmènerai donc pas avec nous comme j'en avais eu le dessein d'abord.

— Comment, avec vous, Monseigneur ?

— Oui, si par hasard l'idée me reprend de bouder la cour.

— Oh ! Monseigneur, qu'à cela ne tienne, je suivrai Votre Altesse jusqu'au bout du monde.

— Maladroit que vous êtes ! grommela Manicamp en poussant son cheval sur de Guiche, de façon à le désarçonner.

Puis, en passant près de lui comme s'il n'était pas maître de son cheval :

— Mais pensez donc à ce que vous dites, lui glissa-t-il tout bas.

— Alors, dit le prince, c'est convenu ; puisque tu m'es si dévoué, je t'emmène.

— Partout, Monseigneur, partout, répliqua joyeusement de Guiche ; partout, à l'instant même. Êtes-vous prêt ?

Et de Guiche rendit en riant la main à son cheval, qui fit deux bonds en avant.

— Un instant, un instant, dit le prince ; passons par le château.

— Pourquoi faire ?

— Pour prendre ma femme, parbleu !

— Comment ? demanda de Guiche.

— Sans doute, puisque je te dis que c'est un projet d'amour conjugal ; il faut bien que j'emmène ma femme.

— Alors, Monseigneur, répondit le comte, j'en suis désespéré, mais pas de de Guiche pour vous.

— Bah !

— Oui. Pourquoi emmenez-vous MADAME ?

— Tiens ! parce que je m'aperçois que je l'aime. De Guiche pâlit légèrement, en essayant toutefois de conserver son apparente gaieté.

— Si vous aimez MADAME, Monseigneur, dit-il, cet amour doit vous suffire, et vous n'avez plus besoin de vos amis.

— Pas mal, pas mal, murmura Manicamp.

— Allons, voilà ta peur de MADAME qui te reprend, répliqua le prince.

— Écoutez donc, Monseigneur, je suis payé pour cela ; une femme qui m'a fait exiler.

— Oh ! mon Dieu ! le vilain caractère que tu as, de Guiche ; comme tu es rancunier, mon ami.

— Je voudrais bien vous y voir, vous, Monseigneur.

— Décidément, c'est à cause de cela que tu as si mal dansé hier ; tu voulais te venger en faisant faire à MADAME de fausses figures ; ah ! de Guiche, ceci est mesquin, et je le dirai à MADAME.

— Oh ! vous pouvez lui dire tout ce que vous voudrez, Monseigneur. Son Altesse ne me haïra point plus qu'elle ne le fait.

— Là, là ! tu exagères, pour quinze pauvres jours de campagne forcée qu'elle t'a imposés.

— Monseigneur, quinze jours sont quinze jours, et, quand on les passe à s'ennuyer, quinze jours sont une éternité.

— De sorte que tu ne lui pardonneras pas ?

— Jamais.

— Allons, allons, de Guiche, sois meilleur gar-

çon, je veux faire ta paix avec elle ; tu reconnaîtras, en la fréquentant, qu'elle n'a point de méchanceté et qu'elle est pleine d'esprit.

— Monseigneur...

— Tu verras qu'elle sait recevoir comme une princesse et rire comme une bourgeoise ; tu verras qu'elle fait, quand elle le veut, que les heures s'écoulent comme des minutes. De Guiche, mon ami, il faut que tu reviennes sur le compte de ma femme.

« Décidément, se dit Manicamp, voilà un mari à qui le nom de sa femme portera malheur, et feu le roi Candaule était un véritable tigre auprès de Monseigneur. »

— Enfin, ajouta le prince, tu reviendras sur le compte de ma femme, de Guiche ; je te le garantis. Seulement, il faut que je te montre le chemin. Elle n'est point banale, et ne parvient pas qui veut à son cœur.

— Monseigneur...

— Pas de résistance, de Guiche, ou nous nous fâcherons, répliqua le prince.

— Mais puisqu'il le veut, murmura Manicamp à l'oreille de de Guiche, satisfaites-le donc.

— Monseigneur, dit le comte, j'obéirai.

— Et pour commencer, reprit Monseigneur, on joue ce soir chez MADAME ; tu dîneras avec moi et je te conduirai chez elle.

— Oh ! pour cela, Monseigneur, objecta de Guiche, vous me permettrez de résister.

— Encore ! mais c'est de la rébellion.

— MADAME m'a trop mal reçu hier devant tout le monde.

— Vraiment ! dit le prince en riant.

— A ce point qu'elle ne m'a pas même répondu quand je lui ai parlé ; il peut être bon de n'avoir pas d'amour-propre, mais trop peu, c'est trop peu, comme on dit.

— Comte, après le dîner, tu iras t'habiller chez toi et tu viendras me reprendre, je t'attendrai.

— Puisque Votre Altesse le commande absolument...

— Absolument.

« Il n'en démordra point, dit Manicamp, et ces sortes de choses sont celles qui tiennent le plus obstinément à la tête des maris. Ah ! pourquoi donc M. Molière n'a-t-il pas entendu celui-là, il l'aurait mis en vers. »

Le prince et sa cour, ainsi devisant, rentrèrent dans les plus frais appartements du château.

— A propos, dit de Guiche sur le seuil de la porte, j'avais une commission pour Votre Altesse Royale.

— Fait ta commission.

— M. de Bragelonne est parti pour Londres avec un ordre du roi, et il m'a chargé de tous ses respects pour Monseigneur.

— Bien ! bon voyage au vicomte, que j'aime fort. Allons, va t'habiller, de Guiche, et reviens-nous. Et si tu ne reviens pas...

— Qu'arrivera-t-il, Monseigneur ?

— Il arrivera que je te fais jeter à la Bastille.

— Allons, décidément, dit de Guiche en riant, Son Altesse Royale MONSIEUR est la contre-partie de Son Altesse Royale MADAME. MADAME me fait exiler parce qu'elle ne m'aime pas assez, MONSIEUR

me fait emprisonner parce qu'il m'aime trop. Merci, MONSIEUR ! Merci, MADAME !

— Allons, allons, dit le prince, tu es un charmant ami, et tu sais bien que je ne puis me passer de toi. Reviens vite.

— Soit, mais il me plaît de faire de la coquetterie à mon tour, Monseigneur.

— Bah ?

— Aussi je ne rentre chez Votre Altesse qu'à une seule condition.

— Laquelle ?

— J'ai l'ami d'un de mes amis à obliger.

— Tu l'appelles ?

— Malicorne.

— Vilain nom !

— Très bien porté, Monseigneur.

— Soit. Eh bien ?

— Eh bien, je dois à M. Malicorne une place chez vous, Monseigneur.

— Une place de quoi ?

— Une place quelconque ; une surveillance, par exemple.

— Parbleu ! cela se trouve bien, j'ai congédié hier le maître des appartements.

— Va pour le maître des appartements, Monseigneur. Qu'a-t-il à faire ?

— Rien, sinon à regarder et à rapporter.

— Police intérieure ?

— Justement.

— Oh ! comme cela va bien à Malicorne, se hasarda de dire Manicamp.

— Vous connaissez celui dont il s'agit, monsieur Manicamp ? demanda le prince.

— Intimement, Monseigneur. C'est mon ami.

— Et votre opinion est ?

— Que Monseigneur n'aura jamais un maître des appartements pareil à celui-là.

— Combien rapporte l'office ? demanda le comte au prince.

— Je l'ignore ; seulement, on m'a toujours dit qu'il ne pouvait assez se payer quand il était bien occupé.

— Qu'appelez-vous bien occupé, prince ?

— Cela va sans dire, quand le fonctionnaire est homme d'esprit.

— Alors, je crois que Monseigneur sera content, car Malicorne a de l'esprit comme un diable.

— Bon ! l'office me coûtera cher en ce cas, répliqua le prince en riant. Tu me fais là un véritable cadeau, comte.

— Je le crois, Monseigneur.

— Eh bien, va donc annoncer à ton M. Mélicorne...

— Malicorne, Monseigneur.

— Je ne me ferai jamais à ce nom-là.

— Vous dites bien Manicamp, Monseigneur.

— Oh ! je dirais très bien aussi Manicorne. L'habitude m'aiderait.

— Dites, dites, Monseigneur, je vous promets que votre inspecteur des appartements ne se fâchera point ; il est du plus heureux caractère qui se puisse voir.

— Eh bien, alors, mon cher de Guiche, annoncez-lui sa nomination... Mais, attendez...

— Quoi, Monseigneur ?

— Je veux le voir auparavant. S'il est aussi laid que son nom, je me dédis.

— Monseigneur le connaît.

— Moi ?

— Sans doute. Monseigneur l'a déjà vu au Palais-Royal ; à telles enseignes que c'est même moi qui le lui ai présenté.

— Ah ! fort bien, je me rappelle... Peste ! c'est un charmant garçon !

— Je savais bien que Monseigneur avait dû le remarquer.

— Oui, oui, oui ! Vois-tu, de Guiche, je ne veux pas que, ma femme ni moi, nous ayons des laideurs devant les yeux. Ma femme prendra pour demoiselles d'honneur toutes filles jolies ; je prendrai, moi, tous gentilshommes bien faits. De cette façon, vois-tu, de Guiche, si je fais des enfants, ils seront d'une bonne inspiration, et, si ma femme en fait, elle aura vu de beaux modèles.

— C'est puissamment raisonné, Monseigneur, dit Manicamp approuvant de l'œil et de la voix en même temps.

Quant à de Guiche, sans doute ne trouva-t-il pas le raisonnement aussi heureux, car il opina seulement du geste, et encore le geste garda-t-il un caractère marqué d'indécision. Manicamp s'en alla prévenir Malicorne de la bonne nouvelle qu'il venait d'apprendre.

De Guiche parut s'en aller à contre-cœur faire sa toilette de cour.

MONSIEUR, chantant, riant et se mirant, atteignit l'heure du dîner dans des dispositions qui eussent justifié ce proverbe : « Heureux comme un prince. »

XXII

HISTOIRE D'UNE NAÏADE ET D'UNE DRYADE

Tout le monde avait fait la collation au château, et, après la collation, toilette de cour.

La collation avait lieu d'habitude à cinq heures.

Mettons une heure de collation et deux heures de toilette. Chacun était donc prêt vers les huit heures du soir.

Aussi vers huit heures du soir commençait-on à se présenter chez Madame.

Car, ainsi que nous l'avons dit, c'était Madame qui recevait ce soir-là.

Et aux soirées de Madame nul n'avait garde de manquer ; car les soirées passaient chez elle avec tout le charme que la reine, cette pieuse et excellente princesse, n'avait pu, elle, donner à ses réunions. C'est malheureusement un des avantages de la bonté d'amuser moins qu'un méchant esprit.

Et cependant, hâtons-nous de le dire, méchant esprit n'était pas une épithète que l'on pût appliquer à Madame.

Cette nature toute d'élite renfermait trop de générosité véritable, trop d'élans nobles et de réflexions distinguées pour qu'on pût l'appeler une méchante nature.

Mais Madame avait le don de la résistance, don si souvent fatal à celui qui le possède, car il se brise où un autre eût plié ; il en résultait que les coups ne s'émoussaient point sur elle comme sur cette conscience ouatée de Marie-Thérèse.

Son cœur rebondissait à chaque attaque, et, pareille aux quintaines agressives des jeux de bagues, MADAME, si on ne la frappait pas de manière à l'étourdir, rendait coup pour coup à l'imprudent quel qu'il fût qui osait jouter contre elle.

Était-ce méchanceté? était-ce tout simplement malice? Nous estimons, nous, que les riches et puissantes natures sont celles qui, pareilles à l'arbre de science, produisent à la fois le bien et le mal, double rameau toujours fleuri, toujours fécond, dont savent distinguer le bon fruit ceux qui en ont faim, dont meurent pour avoir mangé le mauvais les inutiles et les parasites, ce qui n'est pas un mal.

Donc, MADAME, qui avait son plan de seconde reine, ou même de première reine, bien arrêté dans son esprit, MADAME, disons-nous, rendait sa maison agréable par la conversation, par les rencontres, par la liberté parfaite qu'elle laissait à chacun de placer son mot, à la condition, toutefois, que le mot fût joli ou utile. Et, le croira-t-on, par cela même, on parlait peut-être moins chez MADAME qu'ailleurs.

MADAME haïssait les bavards et se vengeait cruellement d'eux.

Elle les laissait parler.

Elle haïssait aussi la prétention et ne passait pas même ce défaut au roi.

C'était la maladie de MONSIEUR, et la princesse avait entrepris cette tâche exorbitante de l'en guérir.

Au reste, poètes, hommes d'esprit, femmes belles, elle accueillait tout en maîtresse supérieure à ses esclaves. Assez rêveuse au milieu de toutes ses espiègleries pour faire rêver les poètes; assez forte

de ses charmes pour briller même au milieu des plus jolies ; assez spirituelle pour que les plus remarquables l'écoutassent avec plaisir.

On conçoit ce que des réunions pareilles à celles qui se tenaient chez MADAME devaient attirer de monde : la jeunesse y affluait. Quand le roi est jeune, tout est jeune à la cour.

Aussi voyait-on bouder les vieilles dames, têtes fortes de la Régence ou du dernier règne ; mais on répondait à leurs bouderies en riant de ces vénérables personnes qui avaient poussé l'esprit de domination jusqu'à commander des partis de soldats dans la guerre de la Fronde, afin, disait MADAME, de ne pas perdre tout empire sur les hommes.

A huit heures sonnant, Son Altesse Royale entra dans le grand salon avec ses dames d'honneur, et trouva plusieurs courtisans qui attendaient déjà depuis plus de dix minutes.

Parmi tous ces précurseurs de l'heure dite, elle chercha celui qu'elle croyait devoir être arrivé le premier de tous. Elle ne le trouva point.

Mais presque au même instant où elle achevait cette investigation, on annonça MONSIEUR.

MONSIEUR était splendide à voir. Toutes les pierreries du cardinal Mazarin, celles bien entendu que le ministre n'avait pu faire autrement que de laisser, toute les pierreries de la reine mère, quelques-unes même de sa femme, MONSIEUR les portait ce jour-là. Aussi MONSIEUR brillait-il comme un soleil.

Derrière lui, à pas lents et avec un air de componction parfaitement joué, venait de Guiche, vêtu d'un habit de velours gris-perle, brodé d'argent et à rubans bleus.

De Guiche portait, en outre, des malines aussi

belles dans leur genre que les pierreries de MONSIEUR l'étaient dans le leur.

La plume de son chapeau était rouge.

MADAME avait plusieurs couleurs.

Elle aimait le rouge en tentures, le gris en vêtements, le bleu en fleurs.

M. de Guiche, ainsi vêtu, était d'une beauté que tout le monde pouvait remarquer. Certaine pâleur intéressante, certaine langueur d'yeux, des mains mates de blancheur sous de grandes dentelles, la bouche mélancolique ; il ne fallait, en vérité, que voir M. de Guiche pour avouer que peu d'hommes à la cour de France valaient celui-là.

Il en résulta que MONSIEUR, qui eût eu la prétention d'éclipser une étoile, si une étoile se fût mise en parallèle avec lui, fut, au contraire, complètement éclipsé dans toutes les imaginations, lesquelles sont des juges fort silencieux, certes, mais aussi fort altiers dans leur jugement.

MADAME avait regardé vaguement de Guiche ; mais, si vague que fût ce regard, il amena une charmante rougeur sur son front. MADAME, en effet, avait trouvé de Guiche si beau et si élégant, qu'elle en était presque à ne plus regretter la conquête royale qu'elle sentait être sur le point de lui échapper.

Son cœur laissa donc, malgré lui, refluer tout son sang jusqu'à ses joues.

MONSIEUR, prenant son air mutin, s'approcha d'elle. Il n'avait pas vu la rougeur de la princesse, ou, s'il l'avait vue, il était bien loin de l'attribuer à sa véritable cause.

— Madame, dit-il en baisant la main de sa femme, il y a ici un disgracié, un malheureux exilé que je

prends sur moi de vous recommander. Faites bien attention, je vous prie, qu'il est de mes meilleurs amis, et que votre accueil me touchera beaucoup.

— Quel exilé ? quel disgracié ? demanda MADAME, regardant tout autour d'elle et sans plus s'arrêter au comte qu'aux autres.

C'était le moment de pousser son protégé. Le prince s'effaça et laissa passer de Guiche, qui, d'un air assez maussade, s'approcha de MADAME et lui fit sa révérence.

— Eh quoi ! demanda MADAME, comme si elle éprouvait le plus vif étonnement, c'est M. le comte de Guiche qui est le disgracié, l'exilé ?

— Oui-da ! reprit le duc.

— Eh ! dit MADAME, on ne voit que lui ici.

— Ah ! madame, vous êtes injuste, fit le prince.

— Moi ?

— Sans doute. Voyons, pardonnez-lui, à ce pauvre garçon.

— Lui pardonner quoi ? qu'ai-je donc à pardonner à M. de Guiche, moi ?

— Mais, au fait, explique-toi, de Guiche. Que veux-tu qu'on te pardonne ? demanda le prince.

— Hélas ! Son Altesse Royale le sait bien, répliqua celui-ci hypocritement.

— Allons, allons, donnez-lui votre main, madame, dit Philippe.

— Si cela vous fait plaisir, monsieur.

Et, avec un indescriptible mouvement des yeux et des épaules, MADAME tendit sa belle main parfumée au jeune homme, qui y appuya ses lèvres.

Il faut croire qu'il les appuya longtemps et que MADAME ne retira pas trop vite sa main, car le duc ajouta :

— De Guiche n'est point méchant, madame, et il ne vous mordra certainement pas.

On prit prétexte, dans la galerie, de ce mot, qui n'était peut-être pas fort risible, pour rire à l'excès.

En effet, la situation était remarquable, et quelques bonnes âmes l'avaient remarquée.

MONSIEUR jouissait donc encore de l'effet de son mot quand on annonça le roi.

En ce moment, l'aspect du salon était celui que nous allons essayer de décrire.

Au centre, devant la cheminée encombrée de fleurs, se tenait MADAME, avec ses demoiselles d'honneur formées en deux ailes, sur les lignes desquelles voltigeaient les papillons de cour.

D'autres groupes occupaient les embrasures des fenêtres, comme font dans leurs tours réciproques les postes d'une même garnison, et, de leurs places respectives, percevaient les mots partis du groupe principal.

De l'un de ces groupes, le plus rapproché de la cheminée, Malicorne, promu, séance tenante, par Manicamp et de Guiche au poste de maître des appartements ; Malicorne, dont l'habit d'officier était prêt depuis tantôt deux mois, flamboyait dans ses dorures et rayonnait sur Montalais, extrême gauche de MADAME, avec tout le feu de ses yeux et tout le reflet de son velours.

MADAME causait avec mademoiselle de Châtillon et mademoiselle de Créqui, ses deux voisines, et renvoyait quelques paroles à MONSIEUR, qui s'effaça aussitôt que cette annonce fut faite :

— Le roi !

Mademoiselle de La Vallière était, comme Montalais, à la gauche de MADAME, c'est-à-dire l'avant-

dernière de la ligne ; à sa droite, on avait placé mademoiselle de Tonnay-Charente. Elle se trouvait donc dans la situation de ces corps de troupe dont on soupçonne la faiblesse, et que l'on place entre deux forces éprouvées.

Ainsi flanquée de ses deux compagnes d'aventures, La Vallière, soit qu'elle fût chagrine de voir partir Raoul, soit qu'elle fût encore émue des événements récents qui commençaient à populariser son nom dans le monde des courtisans ; La Vallière, disons-nous, cachait derrière son éventail ses yeux un peu rougis, et paraissait prêter une grande attention aux paroles que Montalais et Athénaïs lui glissaient alternativement dans l'une et l'autre oreille.

Lorsque le nom du roi retentit, un grand mouvement se fit dans le salon.

MADAME, comme la maîtresse du logis, se leva pour recevoir le royal visiteur ; mais, en se levant, si préoccupée qu'elle dût être, elle lança un regard à sa droite, et ce regard, que le présomptueux de Guiche interpréta comme envoyé à son adresse, s'arrêta pourtant en faisant le tour du cercle sur La Vallière, dont il put remarquer la vive rougeur et l'inquiète émotion.

Le roi entra au milieu du groupe, devenu général par un mouvement qui s'opéra naturellement de la circonférence au centre.

Tous les fronts s'abaissaient devant Sa Majesté, les femmes ployant comme de frêles et magnifiques lis devant le roi Aquilo.

Sa Majesté n'avait rien de farouche, nous pourrions même dire rien de royal ce soir-là, n'étaient cependant sa jeunesse et sa beauté.

Certain air de joie vive et de bonne disposition mirent en éveil toutes les cervelles ; et voilà que chacun se promit une charmante soirée, rien qu'à voir le désir qu'avait Sa Majesté de s'amuser chez MADAME.

Si quelqu'un pouvait, par sa joie et sa belle humeur, balancer le roi, c'était M. de Saint-Aignan, rose d'habits, de figure et de rubans, rose d'idées surtout, et, ce soir-là, M. de Saint-Aignan avait beaucoup d'idées.

Ce qui avait donné une floraison nouvelle à toutes ces idées qui germaient dans son esprit riant, c'est qu'il venait de s'apercevoir que mademoiselle de Tonnay-Charente était comme lui vêtue de rose. Nous ne voudrions pas dire cependant que le rusé courtisan ne sût pas d'avance que la belle Athénaïs dût revêtir cette couleur : il connaissait très bien l'art de faire jaser un tailleur ou une femme de chambre sur les projets de sa maîtresse.

Il envoya tout autant d'œillades assassines à mademoiselle Athénaïs qu'il avait de nœuds de rubans aux chausses et au pourpoint, c'est-à-dire qu'il en décocha une quantité furieuse.

Le roi ayant fait ses compliments à MADAME, et MADAME ayant été invitée à s'asseoir, le cercle se forma aussitôt.

Louis demanda à MONSIEUR des nouvelles du bain ; il raconta, tout en regardant les dames, que des poètes s'occupaient de mettre en vers ce galant divertissement des bains de Valvins, et que l'un d'eux surtout, M. Loret, semblait avoir reçu les confidences d'une nymphe des eaux, tant il avait dit de vérités dans ses rimes.

Plus d'une dame crut devoir rougir.

Le roi profita de ce moment pour regarder à son aise ; Montalais seule ne rougissait pas assez pour ne pas regarder le roi, et elle le vit dévorer du regard mademoiselle de La Vallière.

Cette hardie fille d'honneur, que l'on nommait la Montalais, fit baisser les yeux au roi, et sauva ainsi Louise de La Vallière d'un feu sympathique qui lui fût peut-être arrivé par ce regard ! Louis était pris par MADAME, qui l'accablait de questions, et nulle personne au monde ne savait questionner comme elle.

Mais lui cherchait à rendre la conversation générale, et pour y réussir, il redoubla d'esprit et de galanterie.

MADAME voulait des compliments ; elle se résolut à en arracher à tout prix, et, s'adressant au roi :

— Sire, dit-elle, Votre Majesté, qui sait tout ce qui se passe en son royaume, doit savoir d'avance les vers contés à M. Loret par cette nymphe ; Votre Majesté veut-elle bien nous en faire part ?

— Madame, répliqua le roi avec une grâce parfaite, je n'ose... Il est certain que, pour vous personnellement, il y aurait de la confusion à écouter certains détails... Mais de Saint-Aignan conte assez bien et retient parfaitement les vers ; s'il ne les retient pas, il en improvise. Je vous le certifie poète renforcé.

De Saint-Aignan, mis en scène, fut contraint de se produire le moins désavantageusement possible. Malheureusement pour MADAME, il ne songea qu'à ses affaires particulières, c'est-à-dire qu'au lieu de rendre à MADAME les compliments dont elle se faisait fête, il s'ingéra de se prélasser un peu lui-même dans sa bonne fortune.

Lançant donc un centième coup d'œil à la belle Athénaïs, qui pratiquait tout au long sa théorie de la veille, c'est-à-dire qui ne daignait pas regarder son adorateur :

— Sire, dit-il, Votre Majesté me pardonnera sans doute d'avoir trop peu retenu les vers dictés à Loret par la nymphe ; mais où le roi n'a rien retenu, qu'eussé-je fait, moi chétif ?

MADAME accueillit avec peu de faveur cette défaite de courtisan.

— Ah ! madame, ajouta de Saint-Aignan, c'est qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de ce que disent les nymphes d'eau douce. En vérité, on serait tenté de croire qu'il ne se fait plus rien d'intéressant dans les royaumes liquides. C'est sur terre, madame, que les grands événements arrivent. Ah ! sur terre, madame, que de récits pleins de...

— Bon ! fit MADAME, et que se passe-t-il donc sur terre ?

— C'est aux dryades qu'il faut le demander, répliqua le comte ; les dryades habitent les bois, comme Votre Altesse Royale le sait.

— Je sais même qu'elles sont naturellement bavardes, monsieur de Saint-Aignan.

— C'est vrai, madame ; mais, quand elles ne rapportent que de jolies choses, on aurait mauvaise grâce à les accuser de bavardage.

— Elles rapportent donc de jolies choses ? demanda nonchalamment la princesse. En vérité, monsieur de Saint-Aignan, vous piquez ma curiosité, et, si j'étais le roi, je vous sommerais sur-le-champ de nous raconter les jolies choses que disent mesdames les dryades, puisque vous seul ici semblez connaître leur langage.

— Oh ! pour cela, madame, je suis bien aux ordres de Sa Majesté, répliqua vivement le comte.

— Il comprend le langage des dryades ? dit MONSIEUR. Est-il heureux, ce Saint-Aignan !

— Comme le français, Monseigneur.

— Contez alors, dit MADAME.

Le roi se sentit embarrassé ; nul doute que son confident ne l'allât embarquer dans une affaire difficile.

Il le sentait bien à l'attention universelle excitée par le préambule de Saint-Aignan, excitée aussi par l'attitude particulière de MADAME. Les plus discrets semblaient prêts à dévorer chaque parole que le comte allait prononcer.

On toussa, on se rapprocha, on regarda du coin de l'œil certaines dames d'honneur qui elles-mêmes, pour soutenir plus décemment ou avec plus de fermeté ce regard inquisiteur si pesant, arrangèrent leurs éventails, et se composèrent un maintien de duelliste qui va essuyer le feu de son adversaire.

En ce temps, on avait tellement l'habitude des conversations ingénieuses et des récits épineux, que là où tout un salon moderne flairerait scandale, éclat, tragédie, et s'enfuirait d'effroi, le salon de MADAME s'accommodait à ses places, afin de ne pas perdre un mot, un geste, de la comédie composée à son profit par M. de Saint-Aignan, et dont le dénoûment, quels que fussent le style et l'intrigue, devait nécessairement être parfait de calme et d'observation.

Le comte était connu pour un homme poli et un parfait conteur. Il commença donc bravement au milieu d'un silence profond et partant redoutable pour tout autre que lui.

— Madame, le roi permet que je m'adresse d'abord à Votre Altesse Royale, puisqu'elle se proclame la plus curieuse de son cercle; j'aurai donc l'honneur de dire à Votre Altesse Royale que la dryade habite plus particulièrement le creux des chênes, et, comme les dryades sont de belles créatures mythologiques, elles habitent de très beaux arbres, c'est-à-dire les plus gros qu'elles puissent trouver.

A cet exorde, qui rappelait sous un voile transparent la fameuse histoire du chêne royal, qui avait joué un si grand rôle dans la dernière soirée, tant de cœurs battirent de joie ou d'inquiétude, que, si de Saint-Aignan n'eût pas eu la voix bonne et sonore, ce battement des cœurs eût été entendu par-dessus sa voix.

— Il doit y avoir des dryades à Fontainebleau, dit MADAME d'un ton parfaitement calme, car jamais de ma vie je n'ai vu de plus beaux chênes que dans le parc royal.

Et, en disant ces mots, elle envoya droit à l'adresse de de Guiche un regard dont celui-ci n'eût pas à se plaindre comme du précédent, qui, nous l'avons dit, avait conservé certaine nuance de vague bien pénible pour un cœur aussi aimant.

— Précisément, madame, c'est de Fontainebleau que j'allais parler à Votre Altesse Royale, dit de Saint-Aignan, car la dryade dont le récit nous occupe habite le parc du château de Sa Majesté.

L'affaire était engagée ; l'action commençait : auditeurs et narrateur, personne ne pouvait plus reculer.

— Écoutons, dit MADAME, car l'histoire m'a l'air

d'avoir non seulement tout le charme d'un récit national, mais encore d'une chronique très contemporaine.

— Je dois commencer par le commencement, dit le comte. Donc, à Fontainebleau, dans une chaumière de belle apparence, habitent des bergers.

« L'un est le berger Tircis, auquel appartiennent les plus riches domaines, transmis par l'héritage de ses parents.

« Tircis est jeune et beau, et ses qualités en font le premier des bergers de la contrée. On peut donc dire hardiment qu'il en est le roi. »

Un léger murmure d'approbation encouragea le narrateur, qui continua :

— Sa force égale son courage ; nul n'a plus d'adresse à la chasse des bêtes sauvages, nul n'a plus de sagesse dans les conseils. Manœuvre-t-il un cheval dans les belles plaines de son héritage, conduit-il aux jeux d'adresse et de vigueur les bergers qui lui obéissent, on dirait le dieu Mars agitant sa lance dans les plaines de la Thrace, ou mieux encore Apollon, dieu du jour, lorsqu'il rayonne sur la terre avec ses dards enflammés.

Chacun comprend que ce portrait allégorique du roi n'était pas le pire exorde que le conteur eût pu choisir. Aussi ne manqua-t-il son effet ni sur les assistants, qui, par devoir et par plaisir, y applaudirent à tout rompre ; ni sur le roi lui-même, à qui la louange plaisait fort lorsqu'elle était délicate, et ne déplaisait pas toujours lors même qu'elle était un peu outrée. De Saint-Aignan poursuivit :

— Ce n'est pas seulement, mesdames, aux jeux

de gloire que le berger Tircis a acquis cette renommée qui en a fait le roi des bergers.

— Des bergers de Fontainebleau, dit le roi en souriant à MADAME.

— Oh ! s'écria MADAME, Fontainebleau est pris arbitrairement par le poète ; moi, je dis : des bergers du monde entier.

Le roi oublia son rôle d'auditeur passif et s'inclina.

— C'est, poursuivit de Saint-Aignan au milieu d'un murmure flatteur, c'est auprès des belles surtout que le mérite de ce roi des bergers éclate le plus manifestement. C'est un berger dont l'esprit est fin comme le cœur est pur ; il sait débiter un compliment avec une grâce qui charme invinciblement, il sait aimer avec une discrétion qui promet à ses aimables et heureuses conquêtes le sort le plus digne d'envie. Jamais un éclat, jamais un oubli. Quiconque a vu Tircis et l'a entendu doit l'aimer ; quiconque l'aime et est aimé de lui a rencontré le bonheur.

De Saint-Aignan fit là une pause ; il savourait le plaisir des compliments, et ce portrait, si grotesquement ampoulé qu'il fût, avait trouvé grâce devant de certaines oreilles surtout, pour qui les mérites du berger ne semblaient point avoir été exagérés. MADAME engagea l'orateur à continuer.

— Tircis, dit le comte, avait un fidèle compagnon, ou plutôt un serviteur dévoué qui s'appelait... Amyntas.

— Ah ! voyons le portrait d'Amyntas ! dit malicieusement MADAME ; vous êtes si bon peintre, monsieur de Saint-Aignan !

— Madame...

— Oh ! comte de Saint-Aignan, n'allez pas, je vous prie, sacrifier ce pauvre Amyntas ! je ne vous le pardonnerais jamais.

— Madame, Amyntas est de condition trop inférieure, surtout près de Tircis, pour que sa personne puisse avoir l'honneur d'un parallèle. Il en est de certains amis comme de ces serviteurs de l'antiquité, qui se faisaient enterrer vivants aux pieds de leur maître. Aux pieds de Tircis, là est la place d'Amyntas ; il n'en réclame pas d'autre, et si quelquefois l'illustre héros...

— Illustre berger, voulez-vous dire ? fit MADAME feignant de reprendre M. de Saint-Aignan.

— Votre Altesse Royale a raison, je me trompais, reprit le courtisan : si, dis-je, le berger Tircis daigne parfois appeler Amyntas son ami et lui ouvrir son cœur, c'est une faveur non pareille, dont le dernier fait cas comme de la plus insigne félicité.

— Tout cela, interrompit MADAME, établit le dévouement absolu d'Amyntas à Tircis, mais ne nous donne pas le portrait d'Amyntas. Comte, ne le flattez pas si vous voulez, mais peignez-nous-le ; je veux le portrait d'Amyntas.

De Saint-Aignan s'exécuta, après s'être incliné profondément devant la belle-sœur de Sa Majesté.

— Amyntas, dit-il, est un peu plus âgé que Tircis ; ce n'est pas un berger tout à fait disgracié de la nature ; même on dit que les Muses ont daigné sourire à sa naissance comme Hébé sourit à la jeunesse. Il n'a point l'ambition de briller ; il a celle d'être aimé, et peut-être n'en serait-il pas indigne s'il était bien connu.

Ce dernier paragraphe, renforcé d'une œillade

meurtrière, fut envoyé droit à mademoiselle de Tonnay-Charente, qui supporta le choc sans s'émouvoir.

Mais la modestie et l'adresse de l'allusion avaient produit un bon effet ; Amyntas en recueillit le fruit en applaudissements ; la tête de Tircis lui-même en donna le signal par un consentement plein de bienveillance.

— Or, continua de Saint-Aignan, Tircis et Amyntas se promenaient un soir dans la forêt en causant de leurs chagrins amoureux. Notez que c'est déjà le récit de la dryade, mesdames ; autrement eût-on pu savoir ce que disaient Tircis et Amyntas, les deux plus discrets de tous les bergers de la terre. Ils gagnaient donc l'endroit le plus touffu de la forêt pour s'isoler et se confier plus librement leurs peines, lorsque tout à coup leurs oreilles furent frappées d'un bruit de voix.

— Ah ! ah ! fit-on autour du narrateur. Voilà qui devient on ne peut plus intéressant.

Ici, MADAME, semblable au général vigilant qui inspecte son armée, redressa d'un coup d'œil Montalais et Tonnay-Charente, qui pliaient sous l'effort.

— Ces voix harmonieuses, reprit de Saint-Aignan, étaient celles de quelques bergères qui avaient voulu, elles aussi, jouir de la fraîcheur des ombrages, et qui, sachant l'endroit écarté, presque inabordable, s'y étaient réunies pour mettre en commun quelques idées sur la bergerie.

Un immense éclat de rire, soulevé par cette phrase de Saint-Aignan, un imperceptible sourire du roi en regardant Tonnay-Charente, tels furent les résultats de la sortie.

— La dryade assure, continua de Saint-Aignan, que les bergères étaient trois, et que toutes trois étaient jeunes et belles.

— Leurs noms ? dit MADAME tranquillement.

— Leurs noms ! fit de Saint-Aignan, qui se cabra contre cette indiscrétion.

— Sans doute. Vous avez appelé vos bergers Tircis et Amyntas ; appelez vos bergères d'une façon quelconque.

— Oh ! madame, je ne suis pas un inventeur, un trouvère, comme on disait autrefois ; je raconte sous la dictée de la dryade.

— Comment votre dryade nommait-elle ces bergères ? En vérité, voilà une mémoire bien rebelle. Cette dryade-là était donc brouillée avec la déesse Mnémosyne ?

— Madame, ces bergères... Faites bien attention que révéler des noms de femmes est un crime !

— Dont une femme vous absout, comte, à la condition que vous nous révélerez le nom des bergères.

— Elles se nommaient Philis, Amaryllis et Galatée.

— A la bonne heure ! elles n'ont pas perdu pour attendre, dit MADAME, et voilà trois noms charmants. Maintenant, les portraits ?

De Saint-Aignan fit encore un mouvement.

— Oh ! procédons par ordre, je vous prie, comte, reprit MADAME. N'est-ce pas, Sire, qu'il nous faut les portraits des bergères ?

Le roi, qui s'attendait à cette insistance, et qui commençait à ressentir quelques inquiétudes, ne crut pas devoir piquer une aussi dangereuse interrogatrice. Il pensait d'ailleurs que de Saint-Aignan,

dans ses portraits, trouverait le moyen de glisser quelques traits délicats dont feraient leur profit les oreilles que Sa Majesté avait intérêt à charmer. C'est dans cet espoir, c'est avec cette crainte, que Louis autorisa de Saint-Aignan à tracer le portrait des bergères Philis, Amaryllis et Galatée.

— Eh bien donc, soit ! dit de Saint-Aignan comme un homme qui prend son parti.

Et il commença.

XXIII

FIN DE L'HISTOIRE D'UNE NAÏADE ET D'UNE DRYADE

— Philis, dit Saint-Aignan en jetant un coup d'œil provocateur à Montalais, à peu près comme fait dans un assaut un maître d'armes qui invite un rival digne de lui à se mettre en garde, Philis n'est ni brune ni blonde, ni grande ni petite, ni froide ni exaltée ; elle est, toute bergère qu'elle est, spirituelle comme une princesse et coquette comme un démon.

« Sa vue est excellente. Tout ce qu'embrasse sa vue son cœur le désire. C'est comme un oiseau qui, gazouillant toujours, tantôt rase l'herbe, tantôt s'enlève voletant à la poursuite d'un papillon, tantôt se perche au plus haut d'un arbre, et de là défie tous les oiseleurs, ou de venir le prendre, ou de le faire tomber dans leurs filets. »

Le portrait était si ressemblant, que tous les

yeux se tournèrent sur Montalais, qui, l'œil éveillé, le nez au vent, écoutait M. de Saint-Aignan comme s'il était question d'une personne qui lui fût tout à fait étrangère.

— Est-ce tout, monsieur de Saint-Aignan ? demanda la princesse.

— Oh ! Votre Altesse Royale, le portrait n'est qu'esquissé, et il y aurait bien des choses à dire. Mais je crains de lasser la patience de Votre Altesse ou de blesser la modestie de la bergère, de sorte que je passe à sa compagne Amaryllis.

— C'est cela, dit MADAME, passez à Amaryllis, monsieur de Saint-Aignan, nous vous suivons.

— Amaryllis est la plus âgée des trois ; et cependant, se hâta de dire Saint-Aignan, ce grand âge n'atteint pas vingt ans.

Le sourcil de mademoiselle de Tonnay-Charente, qui s'était froncé au début du récit, se défronça avec un léger sourire.

— Elle est grande, avec d'immenses cheveux qu'elle renoue à la manière des statues de la Grèce ; elle a la démarche majestueuse et le geste altier : aussi a-t-elle bien plutôt l'air d'une déesse que d'une simple mortelle, et, parmi les déesses, celle à qui elle ressemble le plus, c'est Diane chasseresse ; avec cette seule différence que la cruelle bergère, ayant un jour dérobé le carquois de l'Amour tandis que le pauvre Cupidon dormait dans un buisson de roses, au lieu de diriger ses traits sur les hôtes des forêts, les décoche impitoyablement sur tous les pauvres bergers qui passent à la portée de son arc et de ses yeux.

— Oh ! la méchante bergère ! dit MADAME ; ne se piquera-t-elle point quelque jour avec un de

ces traits qu'elle lance si impitoyablement à droite et à gauche ?

— C'est l'espoir de tous les bergers en général, dit de Saint-Aignan.

— Et celui du berger Amyntas en particulier, n'est-ce pas ? dit MADAME.

— Le berger Amyntas est si timide, reprit de Saint-Aignan de l'air le plus modeste qu'il put prendre, que, s'il a cet espoir, nul n'en a jamais rien su, car il le cache au plus profond de son cœur.

Un murmure des plus flatteurs accueillit cette profession de foi du narrateur à propos du berger.

— Et Galatée ? demanda MADAME. Je suis impatiente de voir une main aussi habile reprendre le portrait où Virgile l'a laissé, et l'achever à nos yeux.

— MADAME, dit de Saint-Aignan, près du grand Virgilius Maro, votre humble serviteur n'est qu'un bien pauvre poète ; cependant, encouragé par votre ordre, je ferai de mon mieux.

— Nous écoutons, dit MADAME.

De Saint-Aignan allongea le pied, la main et les lèvres.

— Blanche comme le lait, dit-il, dorée comme les épis, elle secoue dans l'air les parfums de sa blonde chevelure. Alors on se demande si ce n'est point cette belle Europe qui donna de l'amour à Jupiter, lorsqu'elle se jouait avec ses compagnes dans les prés en fleurs.

« De ses yeux, bleus comme l'azur du ciel dans les plus beaux jours d'été, tombe une douce flamme ; la rêverie l'alimente, l'amour la dispense. Quand elle fronce le sourcil ou qu'elle penche son

front vers la terre, le soleil se voile en signe de deuil.

« Lorsqu'elle sourit, au contraire, toute la nature reprend sa joie, et les oiseaux, un moment muets, recommencent leurs chants au sein des arbres.

« Celle-là surtout, dit de Saint-Aignan pour en finir, celle-là est digne des adorations du monde ; et, si jamais son cœur se donne, heureux le mortel dont son amour virginal consentira à faire un dieu ! »

MADAME, en écoutant ce portrait, que chacun écouta comme elle, se contenta de marquer son approbation aux endroits les plus poétiques par quelques hochements de tête ; mais il était impossible de dire si ces marques d'assentiment étaient données au talent du narrateur ou à la ressemblance du portrait.

Il en résulta que, MADAME n'applaudissant pas ouvertement, personne ne se permit d'applaudir, pas même MONSIEUR, qui trouvait au fond du cœur que de Saint-Aignan s'appesantissait trop sur les portraits des bergères, après avoir passé un peu vivement sur les portraits des bergers.

L'assemblée parut donc glacée.

De Saint-Aignan, qui avait épuisé sa rhétorique et ses pinceaux à nuancer le portrait de Galatée, et qui pensait, d'après la faveur qui avait accueilli les autres morceaux, entendre des trépignements pour le dernier, de Saint-Aignan fut encore plus glacé que le roi et toute la compagnie.

Il y eut un instant de silence qui enfin fut rompu par MADAME.

— Eh bien, Sire, demanda-t-elle, que dit Votre Majesté de ces trois portraits ?

Le roi voulut venir au secours de de Saint-Aignan sans se compromettre.

— Mais Amaryllis est belle, dit-il, à mon avis.

— Moi, j'aime mieux Philis, dit MONSIEUR ; c'est une bonne fille, ou plutôt un bon garçon de nymphe.

Et chacun de rire.

Cette fois, les regards furent si directs, que Montalais sentit le rouge lui monter au visage en flammes violettes.

— Donc, reprit MADAME, ces bergères se disaient ?...

Mais de Saint-Aignan, frappé dans son amour-propre, n'était pas en état de soutenir une attaque de troupes fraîches et reposées.

— Madame, dit-il, ces bergères s'avouaient réciproquement leurs petits penchants.

— Allez, allez, monsieur de Saint-Aignan, vous êtes un fleuve de poésie pastorale, dit MADAME avec un aimable sourire qui réconforta un peu le narrateur.

— Elles se dirent que l'amour est un danger, mais que l'absence de l'amour est la mort du cœur.

— De sorte qu'elles conclurent ?... demanda MADAME.

— De sorte qu'elles conclurent qu'on devait aimer.

— Très bien ! Y mettaient-elles des conditions ?

— La condition de choisir, dit de Saint-Aignan. Je dois même ajouter, c'est la dryade qui parle, qu'une des bergères, Amaryllis, je crois, s'opposait complètement à ce qu'on aimât, et cependant elle ne se défendait pas trop d'avoir laissé pénétrer jusqu'à son cœur l'image de certain berger.

— Amyntas ou Tircis ?

— Amyntas, madame, dit modestement de Saint-Aignan. Mais aussitôt Galatée, la douce Galatée aux yeux purs, répondit que ni Amyntas, ni Alphésibée, ni Tityre, ni aucun des bergers les plus beaux de la contrée ne pourraient être comparés à Tircis, que Tircis effaçait tous les hommes, de même que le chêne efface en grandeur tous les arbres, le lis en majesté toutes les fleurs. Elle fit même de Tircis un tel portrait que Tircis, qui l'écoutait, dut véritablement être flatté malgré sa grandeur. Ainsi Tircis et Amyntas avaient été distingués par Amaryllis et Galatée. Ainsi le secret des deux cœurs avait été révélé sous l'ombre de la nuit et dans le secret des bois.

« Voilà, madame, ce que la dryade m'a raconté, elle qui sait tout ce qui se passe dans le creux des chênes et dans les touffes de l'herbe ; elle qui connaît les amours des oiseaux, qui sait ce que veulent dire leurs chants ; elle qui comprend enfin le langage du vent dans les branches et le bourdonnement des insectes d'or ou d'émeraude dans la corolle des fleurs sauvages ; elle me l'a redit, je le répète. »

— Et maintenant vous avez fini, n'est-ce pas, monsieur de Saint-Aignan ? dit MADAME avec un sourire qui fit trembler le roi.

— J'ai fini, oui, madame, répondit de Saint-Aignan ; heureux si j'ai pu distraire Votre Altesse pendant quelques instants.

— Instants trop courts, répondit la princesse, car vous avez parfaitement raconté tout ce que vous saviez ; mais, mon cher monsieur de Saint-Aignan, vous avez eu le malheur de ne vous

renseigner qu'à une seule dryade, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, à une seule, je l'avoue.

— Il en résulte que vous êtes passé près d'une petite naïade qui n'avait l'air de rien, et qui en savait bien autrement long que votre dryade, mon cher comte.

— Une naïade ? répétèrent plusieurs voix qui commençaient à se douter que l'histoire allait avoir une suite.

— Sans doute : à côté de ce chêne dont vous parlez, et qui s'appelle le chêne royal, à ce que je crois du moins, n'est-ce pas, monsieur de Saint-Aignan ?

Saint-Aignan et le roi se regardèrent.

— Oui, madame, répondit de Saint-Aignan.

— Eh bien, il y a une jolie petite source qui gazouille sur des cailloux, au milieu des myosotis et des pâquerettes.

— Je crois que MADAME a raison, dit le roi toujours inquiet et suspendu aux lèvres de sa belle-sœur.

— Oh ! il y en a une, c'est moi qui vous en réponds, dit MADAME ; et la preuve, c'est que la naïade qui règne sur cette source m'a arrêtée au passage, moi qui vous parle.

— Bah ! fit de Saint-Aignan.

— Oui, continua la princesse, et cela pour me conter une quantité de choses que M. de Saint-Aignan n'a pas mises dans son récit.

— Oh ! racontez vous-même, dit MONSIEUR, vous racontez d'une façon charmante.

La princesse s'inclina devant le compliment conjugal.

— Je n'aurai pas la poésie du comte et son talent pour faire ressortir tous les détails.

— Vous ne serez pas écoutée avec moins d'intérêt, dit le roi, qui sentait d'avance quelque chose d'hostile dans le récit de sa belle-sœur.

— Je parle d'ailleurs, continua MADAME, au nom de cette pauvre petite naïade, qui est bien la plus charmante demi-déesse que j'aie jamais rencontrée. Or, elle riait tant pendant le récit qu'elle m'a fait, qu'en vertu de cet axiome médical : « Le rire est contagieux », je vous demande la permission de rire un peu moi-même quand je me rappelle ses paroles.

Le roi et de Saint-Aignan, qui virent sur beaucoup de physionomies s'épanouir un commencement d'hilarité pareille à celle que MADAME annonçait, finirent par se regarder entre eux et se demander du regard s'il n'y aurait pas là-dessous quelque petite conspiration.

Mais MADAME était bien décidée à tourner et à retourner le couteau dans la plaie ; aussi reprit-elle avec son air de naïve candeur, c'est-à-dire avec le plus dangereux de tous ses airs :

— Donc, je passais par là, dit-elle, et, comme je trouvais sous mes pas beaucoup de fleurs fraîches écloses, nul doute que Philis, Amaryllis, Galatée, et toutes vos bergères, n'eussent passé sur le chemin avant moi.

Le roi se mordit les lèvres. Le récit devenait de plus en plus menaçant.

— Ma petite naïade, continua MADAME, roucoulait sa petite chanson sur le lit de son ruisselet ; comme je vis qu'elle m'accostait en touchant le bas de ma robe, je ne songeai pas à lui

faire un mauvais accueil, et cela d'autant mieux, après tout, qu'une divinité, fût-elle de second ordre, vaut toujours mieux qu'une princesse mortelle. Donc, j'abordai la naïade, et voici ce qu'elle me dit en éclatant de rire :

« — Figurez-vous, princesse...

« Vous comprenez, Sire, c'est la naïade qui parle. »

Le roi fit un signe d'assentiment ; MADAME reprit :

« — Figurez-vous, princesse, que les rives de mon ruisseau viennent d'être témoin d'un spectacle des plus amusants. Deux bergers curieux, curieux jusqu'à l'indiscrétion, se sont fait mystifier d'une façon réjouissante par trois nymphes ou trois bergères... » Je vous demande pardon, mais je ne me rappelle plus si c'est nymphes ou bergères qu'elle a dit. Mais il importe peu, n'est-ce pas ? Passons donc.

A ce préambule, le roi rougit visiblement, et de Saint-Aignan, perdant toute contenance, se mit à écarquiller les yeux le plus anxieusement du monde.

« — Les deux bergers, poursuivit ma petite naïade en riant toujours, suivaient la trace des trois demoiselles... » Non, je veux dire des trois nymphes ; pardon, je me trompe, des trois bergères. Cela n'est pas toujours sensé, cela peut gêner celles que l'on suit. J'en appelle à toutes ces dames, et pas une de celles qui sont ici ne me démentira, j'en suis certaine.

Le roi, fort en peine de ce qui allait suivre, opina du geste.

« — Mais, continua la naïade, les bergères

avaient vu Tircis et Amyntas se glisser dans le bois ; et, la lune aidant, elles les avaient reconnus à travers les quinconces... » Ah ! vous riez, interrompit MADAME. Attendez, attendez, vous n'êtes pas au bout.

Le roi pâlit ; de Saint-Aignan essuya son front humide de sueur.

Il y avait dans les groupes des femmes de petits rires étouffés, des chuchotements furtifs.

— Les bergères, disais-je, voyant l'indiscrétion des deux bergers, les bergères s'allèrent asseoir au pied du chêne royal, et, lorsqu'elles sentirent leurs indiscrets écouteurs à portée de ne pas perdre un mot de ce qui allait se dire, elles leur adressèrent innocemment, le plus innocemment du monde, une déclaration incendiaire dont l'amour-propre naturel à tous les hommes, et même aux bergers les plus sentimentaux, fit paraître aux deux auditeurs les termes doux comme des rayons de miel.

Le roi, à ces mots que l'assemblée ne put écouter sans rire, laissa échapper un éclair de ses yeux.

Quant à de Saint-Aignan, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et voila, sous un amer éclat de rire, le dépit profond qu'il ressentait.

— Oh ! fit le roi en se redressant de toute sa taille, voilà, sur ma parole, une plaisanterie charmante assurément, et racontée par vous, madame, d'une façon non moins charmante : mais réellement, bien réellement, avez-vous compris la langue des naïades ?

— Mais le comte prétend bien avoir compris celle des dryades, repartit vivement MADAME.

— Sans doute, dit le roi. Mais, vous le savez,

le comte a la faiblesse de viser à l'Académie, de sorte qu'il a appris, dans ce but, toutes sortes de choses que bien heureusement vous ignorez, et il se serait pu que la langue de la nymphe des eaux fût au nombre des choses que vous n'avez pas étudiées.

— Vous comprenez, Sire, répondit MADAME, que pour de pareils faits, on ne s'en fie pas à soi toute seule ; l'oreille d'une femme n'est pas chose infaillible, a dit saint Augustin ; aussi ai-je voulu m'éclairer d'autres opinions que la mienne, et, comme ma naïade, qui, en qualité de déesse, est polyglotte... n'est-ce point ainsi que cela se dit, monsieur de Saint-Aignan ?

— Oui, madame, dit de Saint-Aignan tout déferré.

— Et, continua la princesse, comme ma naïade, qui, en qualité de déesse, est polyglotte, m'avait d'abord parlé en anglais, je craignis, comme vous dites, d'avoir mal entendu et fis venir mesdemoiselles de Montalais, de Tonnay-Charente et La Vallière, priant ma naïade de me refaire en langue française le récit qu'elle m'avait déjà fait en anglais.

— Et elle le fit ? demanda le roi.

— Oh ! c'est la plus complaisante divinité qui existe... Oui, Sire, elle le refit. De sorte qu'il n'y a aucun doute à conserver. N'est-ce pas, mesdemoiselles, dit la princesse en se tournant vers la gauche de son armée, n'est-ce pas que la naïade a parlé absolument comme je raconte, et que je n'ai en aucune façon failli à la vérité ?... Philis ?... Pardon ! je me trompe... mademoiselle Aure de Montalais, est-ce vrai ?

— Oh ! absolument, madame, articula nettement mademoiselle de Montalais.

— Est-ce vrai, mademoiselle de Tonnay-Charente ?

— Vérité pure, répondit Athénaïs d'une voix non moins ferme, mais cependant moins intelligible.

— Et vous, La Vallière ? demanda MADAME.

La pauvre enfant sentait le regard ardent du roi dirigé sur elle ; elle n'osait pas nier, elle n'osait pas mentir ; elle baissa la tête en signe d'acquiescement.

Seulement sa tête ne se releva point, à demi glacée qu'elle était par un froid plus douloureux que celui de la mort.

Ce triple témoignage écrasa le roi. Quant à Saint-Aignan, il n'essayait même pas de dissimuler son désespoir, et, sans savoir ce qu'il disait, il bégayait :

— Excellente plaisanterie ! bien joué, mesdames les bergères !

— Juste punition de la curiosité, dit le roi d'une voix rauque. Oh ! qui s'aviserait, après le châtiment de Tircis et d'Amyntas, qui s'aviserait de chercher à surprendre ce qui se passe dans le cœur des bergères ? Certes, ce ne sera pas moi... Et vous, messieurs ?

— Ni moi ! ni moi ! répéta en chœur le groupe des courtisans.

MADAME triomphait de ce dépit du roi : elle se délectait, croyant que son récit avait été ou devait être le dénoûment de tout.

Quant à MONSIEUR, qui avait ri de ce double récit sans y rien comprendre, il se tourna vers de Guiche :

— Eh ! comte, lui dit-il, tu ne dis rien ; tu ne trouves donc rien à dire ? Est-ce que tu plaindrais MM. Tircis et Amyntas, par hasard ?

— Je les plains de toute mon âme, répondit de Guiche ; car, en vérité, l'amour est une si douce chimère, que le perdre, toute chimère qu'il est, c'est perdre plus que la vie. Donc, si ces deux bergers ont cru être aimés, s'ils s'en sont trouvés heureux, et qu'au lieu de ce bonheur ils rencontrent non seulement le vide qui égale la mort, mais une raillerie de l'amour qui vaut cent mille morts... eh bien, je dis que Tircis et Amyntas sont les deux hommes les plus malheureux que je connaisse.

— Et vous avez raison, monsieur de Guiche, dit le roi ; car enfin la mort, c'est bien dur pour un peu de curiosité.

— Alors, c'est donc à dire que l'histoire de ma naïade a déplu au roi ? demanda naïvement MADAME.

— Oh ! madame, détrompez-vous, dit Louis en prenant la main de la princesse ; votre naïade m'a plu d'autant mieux qu'elle a été plus véridique, et que son récit, je dois le dire, est appuyé par d'irrécusables témoignages.

Et ces mots tombèrent sur La Vallière avec un regard que nul, depuis Socrate jusqu'à Montaigne, n'eût pu définir parfaitement.

Ce regard et ces mots achevèrent d'accabler la malheureuse jeune fille, qui, appuyée sur l'épaule de Montalais, semblait avoir perdu connaissance.

Le roi se leva sans remarquer cet incident, auquel nul, au reste, ne prit garde ; et contre sa coutume, car d'ordinaire il demeurait tard chez

MADAME, il prit congé pour entrer dans ses appartements.

De Saint-Aignan le suivit, tout aussi désespéré à sa sortie qu'il s'était montré joyeux à son entrée.

Mademoiselle de Tonnay-Charente, moins sensible que La Vallière aux émotions, ne s'effraya guère et ne s'évanouit point.

Cependant le coup d'œil suprême de Saint-Aignan avait été bien autrement majestueux que le dernier regard du roi.

XXIV

PSYCHOLOGIE ROYALE

LE roi entra dans ses appartements d'un pas rapide.

Peut-être Louis XIV marchait-il si vite pour ne pas chanceler. Il laissait derrière lui comme la trace d'un deuil mystérieux.

Cette gaieté, que chacun avait remarquée dans son attitude à son arrivée, et dont chacun s'était réjoui, nul ne l'avait peut-être approfondie dans son véritable sens ; mais ce départ si orageux, ce visage si bouleversé, chacun le comprit, ou du moins le crut comprendre facilement.

La légèreté de MADAME, ses plaisanteries un peu rudes pour un caractère ombrageux, et surtout pour un caractère de roi ; l'assimilation trop familière, sans doute, de ce roi à un homme ordi-

naire ; voilà les raisons que l'assemblée se donna du départ précipité et inattendu de Louis XIV.

MADAME, plus clairvoyante d'ailleurs, n'y vit cependant point d'abord autre chose. C'était assez pour elle d'avoir rendu quelque petite torture d'amour-propre à celui qui, oubliant si promptement des engagements contractés, semblait avoir pris à tâche de dédaigner sans cause les plus nobles et les plus illustres conquêtes.

Il n'était pas sans une certaine importance pour MADAME, dans la situation où se trouvaient les choses, de faire voir au roi la différence qu'il y avait à aimer en haut lieu ou à courir l'amourette comme un cadet de province.

Avec ces grandes amours, sentant leur royauté et leur toute-puissance, ayant en quelque sorte leur étiquette et leur ostentation, un roi, non seulement ne dérogeait point, mais encore trouvait repos, sécurité, mystère et respect général.

Dans l'abaissement des vulgaires amours, au contraire, il rencontrait, même chez les plus humbles sujets, la glose et le sarcasm ; il perdait son caractère d'infaillible et d'inviolable. Descendu dans la région des petites misères humaines, il en subissait les pauvres orages.

En un mot, faire du roi-dieu un simple mortel en le touchant au cœur, ou plutôt même au visage, comme le dernier de ses sujets, c'était porter un coup terrible à l'orgueil de ce sang généreux : on captivait Louis plus encore par l'amour-propre que par l'amour. MADAME avait sagement calculé sa vengeance ; aussi, comme on l'a vu, s'étaitelle vengée.

Qu'on n'aille pas croire cependant que MADAME

eût les passions terribles des héroïnes du moyen âge et qu'elle vît les choses sous leur aspect sombre ; MADAME, au contraire, jeune, gracieuse, spirituelle, coquette, amoureuse, plutôt de fantaisie, d'imagination ou d'ambition que de cœur ; MADAME, au contraire, inaugurait cette époque de plaisirs faciles et passagers qui signala les cent vingt ans qui s'écoulèrent entre la moitié du XVII[e] siècle et les trois quarts du XVIII[e].

MADAME voyait donc, ou plutôt croyait voir les choses sous leur véritable aspect ; elle savait que le roi, son auguste beau-frère, avait ri le premier de l'humble La Vallière, et que, selon ses habitudes, il n'était pas probable qu'il adorât jamais la personne dont il avait pu rire, ne fût-ce qu'un instant.

D'ailleurs, l'amour-propre n'était-il pas là, ce démon souffleur qui joue un si grand rôle dans cette comédie dramatique qu'on appelle la vie d'une femme ; l'amour-propre ne disait-il point tout haut, tout bas, à demi-voix, sur tous les tons possibles, qu'elle ne pouvait véritablement, elle, princesse, jeune, belle, riche, être comparée à la pauvre La Vallière, aussi jeune qu'elle, c'est vrai, mais bien moins jolie, mais tout à fait pauvre. Et que cela n'étonne point de la part de MADAME ; on le sait, les plus grands caractères sont ceux qui se flattent le plus dans la comparaison qu'ils font d'eux aux autres, des autres à eux.

Peut-être demandera-t-on ce que voulait MADAME avec cette attaque si savamment combinée ? Pourquoi tant de forces déployées, s'il ne s'agissait de débusquer sérieusement le roi d'un cœur tout neuf dans lequel il comptait se loger ! MA-

DAME avait-elle donc besoin de donner une pareille importance à La Vallière, si elle ne redoutait pas La Vallière.

Non, MADAME ne redoutait pas La Vallière, au point de vue où un historien qui sait les choses voit l'avenir, ou plutôt le passé ; MADAME n'était point un prophète ou une sibylle ; MADAME ne pouvait pas plus qu'un autre lire dans ce terrible et fatal livre de l'avenir qui garde en ses plus secrètes pages les plus sérieux événements.

Non, MADAME voulait purement et simplement punir le roi de lui avoir fait une cachotterie toute féminine ; elle voulait lui prouver clairement que, s'il usait de ce genre d'armes offensives, elle, femme d'esprit et de race, trouverait certainement dans l'arsenal de son imagination des armes défensives à l'épreuve même des coups d'un roi.

Et, d'ailleurs, elle voulait lui prouver que, dans ces sortes de guerres, il n'y a plus de rois, ou tout au moins que les rois, combattant pour leur propre compte comme des hommes ordinaires, peuvent voir leur couronne tomber au premier choc ; qu'enfin, s'il avait espéré être adoré tout d'abord, de confiance, à son seul aspect, par toutes les femmes de sa cour, c'était une prétention humaine, téméraire, insultante pour certaines plus haut placées que les autres, et que la leçon, tombant à propos sur cette tête royale, trop haute et trop fière, serait efficace.

Voilà certainement quelles étaient les réflexions de MADAME à l'égard du roi.

L'événement restait en dehors.

Ainsi, l'on voit qu'elle avait agi sur l'esprit de

ses filles d'honneur et avait préparé dans tous ses détails la comédie qui venait de se jouer.

Le roi en fut tout étourdi. Depuis qu'il avait échappé à M. de Mazarin, il se voyait pour la première fois traité en homme.

Une pareille sévérité, de la part de ses sujets, lui eût fourni matière à résistance. Les pouvoirs croissent dans la lutte.

Mais s'attaquer à des femmes, être attaqué par elles, avoir été joué par de petites provinciales arrivées de Blois tout exprès pour cela, c'était le comble du déshonneur pour un jeune roi plein de la vanité que lui inspiraient à la fois et ses avantages personnels et son pouvoir royal.

Rien à faire, ni reproches, ni exil, ni même bouderie.

Bouder, c'eût été avouer qu'on avait été touché, comme Hamlet, par une arme démouchetée, l'arme du ridicule.

Bouder des femmes! quelle humiliation! surtout quand ces femmes ont le rire pour vengeance.

Oh ! si, au lieu d'en laisser toute la responsabilité à des femmes, quelque courtisan se fût mêlé à cette intrigue, avec quelle joie Louis XIV eût saisi cette occasion d'utiliser la Bastille !

Mais là encore la colère royale s'arrêtait, repoussée par le raisonnement.

Avoir une armée, des prisons, une puissance presque divine, et mettre cette toute-puissance au service d'une misérable rancune, c'était indigne, non seulement d'un roi, mais même d'un homme.

Il s'agissait donc purement et simplement de dévorer en silence cet affront et d'afficher sur son visage la même mansuétude, la même urbanité.

Il s'agissait de traiter MADAME en amie. En amie !... Et pourquoi pas ?

Ou MADAME était l'instigatrice de l'événement, ou l'événement l'avait trouvée passive.

Si elle avait été instigatrice, c'était bien hardi à elle, mais enfin n'était-ce pas son rôle naturel ?

Qui l'avait été chercher dans le plus doux moment de la lune conjugale pour lui parler un langage amoureux ? Qui avait osé calculer les chances de l'adultère, bien plus, de l'inceste ? Qui, retranché derrière son omnipotence royale, avait dit à cette jeune femme : « Ne craignez rien, aimez le roi de France, il est au-dessus de tous, et un geste de son bras armé du sceptre vous protégera contre tous, même contre vos remords ? »

Donc, la jeune femme avait obéi à cette parole royale, avait cédé à cette voix corruptrice, et maintenant qu'elle avait fait le sacrifice moral de son honneur, elle se voyait payée de ce sacrifice par une infidélité d'autant plus humiliante qu'elle avait pour cause une femme bien inférieure à celle qui avait d'abord cru être aimée.

Ainsi, MADAME eût-elle été l'instigatrice de la vengeance, MADAME eût eu raison.

Si, au contraire, elle était passive dans tout cet événement, quel sujet avait le roi de lui en vouloir ?

Devait-elle, ou plutôt pouvait-elle arrêter l'essor de quelques langues provinciales ? Devait-elle, par un excès de zèle mal entendu, réprimer, au risque de l'envenimer, l'impertinence de ces trois petites filles ?

Tous ces raisonnements étaient autant de piqûres sensibles à l'orgueil du roi ; mais, quand il avait bien repassé tous ces griefs dans son esprit,

Louis XIV s'étonnait, réflexions faites, c'est-à-dire après la plaie pansée, de sentir d'autres douleurs sourdes, insupportables, inconnues.

Et voilà ce qu'il n'osait s'avouer à lui-même, c'est que ces lancinantes atteintes avaient leur siège au cœur.

Et, en effet, il faut bien que l'historien l'avoue aux lecteurs, comme le roi se l'avouait à lui-même : il s'était laissé chatouiller le cœur par cette naïve déclaration de La Vallière : il avait cru à l'amour pur, à de l'amour pour l'homme, à de l'amour dépouillé de tout intérêt ; et son âme, plus jeune et surtout plus naïve qu'il ne le supposait, avait bondi au-devant de cette autre âme qui venait de se révéler à lui par ses aspirations.

La chose la moins ordinaire dans l'histoire si complexe de l'amour, c'est la double inoculation de l'amour dans deux cœurs : pas plus de simultanéité que d'égalité ; l'un aime presque toujours avant l'autre, comme l'un finit presque toujours d'aimer après l'autre. Aussi le courant électrique s'établit-il en raison de l'intensité de la première passion qui s'allume. Plus mademoiselle de La Vallière avait montré d'amour, plus le roi en avait ressenti.

Et voilà justement ce qui étonnait le roi.

Car il lui était bien démontré qu'aucun courant sympathique n'avait pu entraîner son cœur, puisque cet aveu n'était pas de l'amour, puisque cet aveu n'était qu'une insulte faite à l'homme et au roi, puisque enfin c'était, et le mot surtout brûlait comme un fer rouge, puisque enfin c'était une mystification.

Ainsi cette petite fille à laquelle, à la rigueur, on pouvait tout refuser, beauté, naissance, esprit ;

ainsi cette petite fille, choisie par MADAME elle-même en raison de son humilité, avait non seulement provoqué le roi, mais encore dédaigné le roi, c'est-à-dire un homme qui, comme un sultan d'Asie, n'avait qu'à chercher des yeux, qu'à étendre la main, qu'à laisser tomber le mouchoir.

Et, depuis la veille, il avait été préoccupé de cette petite fille au point de ne penser qu'à elle, de ne rêver que d'elle ; depuis la veille, son imagination s'était amusée à parer son image de tous les charmes qu'elle n'avait point ; il avait enfin, lui que tant d'affaires réclamaient, que tant de femmes appelaient, il avait, depuis la veille, consacré toutes les minutes de sa vie, tous les battements de son cœur, à cette unique rêverie.

En vérité, c'était trop ou trop peu.

Et l'indignation du roi lui faisant oublier toutes choses, et entre autres que de Saint-Aignan était là, l'indignation du roi s'exhalait dans les plus violentes imprécations.

Il est vrai que Saint-Aignan était tapi dans un coin, et de ce coin regardait passer la tempête.

Son désappointement à lui paraissait misérable à côté de la colère royale.

Il comparait à son petit amour-propre l'immense orgueil de ce roi offensé, et, connaissant le cœur des rois en général et celui des puissants en particulier, il se demandait si bientôt ce poids de fureur, suspendu jusque-là sur le vide, ne finirait point par tomber sur lui, par cela même que d'autres étaient coupables et lui innocent.

En effet, tout à coup le roi s'arrêta dans sa marche immodérée, et, fixant sur de Saint-Aignan un regard courroucé :

— Et toi, de Saint-Aignan ? s'écria-t-il.

De Saint-Aignan fit un mouvement qui signifiait :

— Eh bien, Sire ?

— Oui, tu as été aussi sot que moi, n'est-ce pas ?

— Sire, balbutia de Saint-Aignan.

— Tu t'es laissé prendre à cette grossière plaisanterie.

— Sire, dit de Saint-Aignan, dont le frisson commençait à secouer les membres, que Votre Majesté ne se mette point en colère : les femmes, elle le sait, sont des créatures imparfaites créées pour le mal ; donc, leur demander le bien c'est exiger d'elles la chose impossible.

Le roi, qui avait un profond respect de lui-même, et qui commençait à prendre sur ses passions cette puissance qu'il conserva sur elles toute sa vie, le roi sentit qu'il se déconsidérait à montrer tant d'ardeur pour un si mince objet.

— Non, dit-il vivement, non, tu te trompes, Saint-Aignan, je ne me mets pas en colère ; j'admire seulement que nous ayons été joués avec tant d'adresse et d'audace par ces deux petites filles. J'admire surtout que, pouvant nous instruire, nous ayons fait la folie de nous en rapporter à notre propre cœur.

— Oh ! le cœur, Sire, le cœur, c'est un organe qu'il faut absolument réduire à ses fonctions physiques, mais qu'il faut destituer de toutes fonctions morales. J'avoue, quant à moi, que, lorsque j'ai vu le cœur de Votre Majesté si fort préoccupé de cette petite...

— Préoccupé, moi ? mon cœur préoccupé ? Mon

esprit, peut-être ; mais quant à mon cœur... il était...

Louis s'aperçut cette fois encore que, pour couvrir un vide, il en allait découvrir un autre.

— Au reste, ajouta-t-il, je n'ai rien à reprocher à cette enfant. Je savais bien qu'elle en aimait un autre.

— Le vicomte de Bragelonne, oui. J'en avais prévenu Votre Majesté.

— Sans doute. Mais tu n'étais pas le premier. Le comte de La Fère m'avait demandé la main de mademoiselle de La Vallière pour son fils. Eh bien, à son retour d'Angleterre, je les marierai puisqu'ils s'aiment.

— En vérité, je reconnais là toute la générosité du roi.

— Tiens, Saint-Aignan, crois-moi, ne nous occupons plus de ces sortes de choses, dit Louis.

— Oui, digérons l'affront, Sire, dit le courtisan résigné.

— Au reste, ce sera chose facile, fit le roi en modulant un soupir.

— Et pour commencer, moi... dit Saint-Aignan.

— Eh bien ?

— Eh bien, je vais faire quelque bonne épigramme sur le trio. J'appellerai cela : *Naïade et Dryade ;* cela fera plaisir à MADAME.

— Fais, Saint-Aignan, fais, murmura le roi. Tu me liras tes vers, cela me distraira. Ah ! n'importe, n'importe, Saint-Aignan, ajouta le roi comme un homme qui respire avec peine, le coup demande une force surhumaine pour être dignement soutenu.

Et, comme le roi achevait ainsi en se donnant les airs de la plus angélique patience, un des

valets de service vint gratter à la porte de la chambre.

De Saint-Aignan s'écarta par respect.

— Entrez, fit le roi.

Le valet entre-bâilla la porte.

— Que veut-on ? demanda Louis.

Le valet montra une lettre pliée en forme de triangle.

— Pour Sa Majesté, dit-il.

— De quelle part ?

— Je l'ignore ; il a été remis par un des officiers de service.

Le roi fit signe, le valet apporta le billet.

Le roi s'approcha des bougies, ouvrit le billet, lut la signature et laissa échapper un cri.

De Saint-Aignan était assez respectueux pour ne pas regarder ; mais, sans regarder, il voyait et entendait.

Il accourut.

Le roi, d'un geste, congédia le valet.

— Oh ! mon Dieu ! fit le roi en lisant.

— Votre Majesté se trouve-t-elle indisposée ? demanda Saint-Aignan les bras étendus.

— Non, non, Saint-Aignan ; lis !

Et il lui passa le billet.

Les yeux de Saint-Aignan se portèrent à la signature.

— La Vallière ! s'écria-t-il. Oh ! Sire !

— Lis ! Lis !

Et Saint-Aignan lut :

« Sire, pardonnez-moi mon importunité, pardonnez-moi surtout le défaut de formalités qui accompagne cette lettre ; un billet me semble plus

pressé et plus pressant qu'une dépêche ; je me permets donc d'adresser un billet à Votre Majesté.

« Je rentre chez moi brisée de douleur et de fatigue, Sire, et j'implore de Votre Majesté la faveur d'une audience dans laquelle je pourrai dire la vérité à mon roi.

« Signé : LOUISE DE LA VALLIÈRE. »

— Eh bien ? demanda le roi en reprenant la lettre des mains de Saint-Aignan tout étourdi de ce qu'il venait de lire.

— Eh bien ? répéta Saint-Aignan.

— Que penses-tu de cela ?

— Je ne sais trop.

— Mais enfin ?

— Sire, la petite aura entendu gronder la foudre, et elle aura eu peur.

— Peur de quoi ? demanda noblement Louis.

— Dame ! que voulez-vous, Sire ! Votre Majesté a mille raisons d'en vouloir à l'auteur ou aux auteurs d'une si méchante plaisanterie, et la mémoire de Votre Majesté, ouverte dans le mauvais sens, est une éternelle menace pour l'imprudente.

— Saint-Aignan, je ne vois pas comme vous.

— Le roi doit voir mieux que moi.

— Eh bien, je vois dans ces lignes : de la douleur, de la contrainte, et maintenant surtout que je me rappelle certaines particularités de la scène qui s'est passée ce soir chez MADAME... Enfin...

Le roi s'arrêta sur ce sens suspendu.

— Enfin, reprit Saint-Aignan, Votre Majesté va donner audience, voilà ce qu'il y a de plus clair dans tout cela.

— Je ferai mieux, Saint-Aignan.

— Que ferez-vous, Sire ?

— Prends ton manteau.

— Mais, Sire...

— Tu sais où est la chambre des filles de MADAME ?

— Certes.

— Tu sais un moyen d'y pénétrer ?

— Oh ! quant à cela, non.

— Mais enfin tu dois connaître quelqu'un par là ?

— En vérité, Votre Majesté est la source de toute bonne idée.

— Tu connais quelqu'un ?

— Oui.

— Qui connais-tu ? Voyons.

— Je connais certain garçon qui est au mieux avec certaine fille.

— D'honneur ?

— Oui, d'honneur, Sire.

— Avec de Tonnay-Charente ? demanda Louis en riant.

— Non, malheureusement ; avec Montalais.

— Il s'appelle ?

— Malicorne.

— Bon ! Et tu peux compter sur lui ?

— Je le crois, Sire. Il doit bien avoir quelque clef... Et s'il en a une, comme je lui ai rendu service... il m'en fera part.

— C'est au mieux. Partons !

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

Le roi jeta son propre manteau sur les épaules de de Saint-Aignan et lui demanda le sien. Puis tous deux gagnèrent le vestibule.

XXV

CE QUE N'AVAIENT PRÉVU NI NAÏADE NI DRYADE

De Saint-Aignan s'arrêta au pied de l'escalier qui conduisait aux entresols chez les filles d'honneur, au premier chez Madame.

De là, par un valet qui passait, il fit prévenir Malicorne, qui était encore chez Monsieur.

Au bout de dix minutes, Malicorne arriva le nez au vent et flairant dans l'ombre.

Le roi se recula, gagnant la partie la plus obscure du vestibule.

Au contraire, de Saint-Aignan s'avança.

Mais, aux premiers mots par lesquels il formula son désir, Malicorne recula tout net.

— Oh ! oh ! dit-il, vous me demandez à être introduit dans les chambres des filles d'honneur ?

— Oui.

— Vous comprenez que je ne puis faire une pareille chose sans savoir dans quel but vous la désirez.

— Malheureusement, cher monsieur Malicorne, il m'est impossible de donner aucune explication ; il faut donc que vous vous fiiez à moi comme un ami qui vous a tiré d'embarras hier et qui vous prie de l'en tirer aujourd'hui.

— Mais moi, monsieur, je vous disais ce que je voulais ; ce que je voulais, c'était ne point coucher à la belle étoile, et tout honnête homme peut avouer un pareil désir ; tandis que vous, vous n'avouez rien.

— Croyez, mon cher monsieur Malicorne, in-

sista de Saint-Aignan, que, s'il m'était permis de m'expliquer, je m'expliquerais.

— Alors, mon cher monsieur, impossible que je vous permette d'entrer chez mademoiselle de Montalais.

— Pourquoi ?

— Vous le savez mieux que personne, puisque vous m'avez pris sur un mur faisant la cour à mademoiselle de Montalais ; or, ce serait complaisant à moi, vous en conviendrez, lui faisant la cour, de vous ouvrir la porte de sa chambre.

— Eh ! qui vous dit que ce soit pour elle que je vous demande la clef ?

— Pour qui donc alors ?

— Elle ne loge pas seule, ce me semble ?

— Non, sans doute.

— Elle loge avec mademoiselle de La Vallière ?

— Oui ; mais vous n'avez pas plus affaire réellement à mademoiselle de La Vallière qu'à mademoiselle de Montalais, et il n'y a que deux hommes à qui je donnerais cette clef : c'est à M. de Bragelonne, s'il me priait de la lui donner ; c'est au roi, s'il me l'ordonnait.

— Eh bien, donnez-moi donc cette clef, monsieur, je vous l'ordonne, dit le roi en s'avançant hors de l'obscurité et entr'ouvrant son manteau. Mademoiselle de Montalais descendra près de vous, tandis que nous monterons près de mademoiselle de La Vallière : c'est, en effet, à elle seule que nous avons affaire.

— Le roi ! s'écria Malicorne en se courbant jusqu'aux genoux du roi.

— Oui, le roi, dit Louis en souriant, le roi qui vous sait aussi bon gré de votre résistance que de

votre capitulation. Relevez-vous, monsieur ; rendez-nous le service que nous vous demandons.

— Sire, à vos ordres, dit Malicorne en montant l'escalier.

— Faites descendre mademoiselle de Montalais, dit le roi, et ne lui sonnez mot de ma visite.

Malicorne s'inclina en signe d'obéissance et continua de monter.

Mais le roi, par une vive réflexion, le suivit, et cela avec une rapidité si grande, que, quoique Malicorne eût déjà la moitié des escaliers d'avance, il arriva en même temps que lui à la chambre.

Il vit alors, par la porte demeurée entr'ouverte derrière Malicorne, La Vallière toute renversee dans un fauteuil, et à l'autre coin Montalais, qui peignait ses cheveux, en robe de chambre, debout devant une grande glace et tout en parlementant avec Malicorne.

Le roi ouvrit brusquement la porte et entra.

Montalais poussa un cri au bruit que fit la porte, et, reconnaissant le roi, elle s'esquiva.

A cette vue, La Vallière, de son côté, se redressa comme une morte galvanisée et retomba sur son fauteuil.

Le roi s'avança lentement vers elle.

— Vous voulez une audience, mademoiselle, lui dit-il avec froideur, me voici prêt à vous entendre. Parlez.

De Saint-Aignan, fidèle à son rôle de sourd, d'aveugle et de muet, de Saint-Aignan s'était placé, lui, dans une encoignure de porte, sur un escabeau que le hasard lui avait procuré tout exprès.

Abrité sous la tapisserie qui servait de portière,

adossé à la muraille même, il écouta ainsi sans être vu, se résignant au rôle de bon chien de garde qui attend et qui veille sans jamais gêner le maître.

La Vallière, frappée de terreur à l'aspect du roi irrité, se leva une seconde fois, et, demeurant dans une posture humble et suppliante :

— Sire, balbutia-t-elle, pardonnez-moi.

— Eh ! mademoiselle, que voulez-vous que je vous pardonne ? demanda Louis XIV.

— Sire, j'ai commis une grande faute, plus qu'une grande faute, un grand crime.

— Vous ?

— Sire, j'ai offensé Votre Majesté.

— Pas le moins du monde, répondit Louis XIV.

— Sire, je vous en supplie, ne gardez point vis-à-vis de moi cette terrible gravité qui décèle la colère bien légitime du roi. Je sens que je vous ai offensé, Sire ; mais j'ai besoin de vous expliquer comment je ne vous ai point offensé de mon plein gré.

— Et d'abord, mademoiselle, dit le roi, en quoi m'auriez-vous offensé ? Je ne le vois pas. Est-ce par une plaisanterie de jeune fille, plaisanterie fort innocente ? Vous vous êtes raillée d'un jeune homme crédule : c'est bien naturel ; toute autre femme à votre place eût fait ce que vous avez fait.

— Oh ! Votre Majesté m'écrase avec ces paroles.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que, si la plaisanterie fût venue de moi, elle n'eût pas été innocente.

— Enfin, mademoiselle, reprit le roi, est-ce là tout ce que vous aviez à me dire en me demandant une audience ?

Et le roi fit presque un pas en arrière.

Alors La Vallière, avec une voix brève et entre-

coupée, avec des yeux desséchés par le feu des larmes, fit à son tour un pas vers le roi.

— Votre Majesté a tout entendu ? dit-elle.

— Tout, quoi ?

— Tout ce qui a été dit par moi au chêne royal ?

— Je n'en ai pas perdu une seule parole, mademoiselle.

— Et Votre Majesté, lorsqu'elle m'eut entendue, a pu croire que j'avais abusé de sa crédulité ?

— Oui, crédulité, c'est bien cela, vous avez dit le mot.

— Et Votre Majesté n'a pas soupçonné qu'une pauvre fille comme moi peut être forcée quelquefois de subir la volonté d'autrui ?

— Pardon, mais je ne comprendrai jamais que celle dont la volonté semblait s'exprimer si librement sous le chêne royal se laissât influencer à ce point par la volonté d'autrui.

— Oh ! mais la menace, Sire !

— La menace !... Qui vous menaçait ? qui osait vous menacer ?

— Ceux qui ont le droit de le faire, Sire.

— Je ne reconnais à personne le droit de menace dans mon royaume.

— Pardonnez-moi, Sire, il y a près de Votre Majesté même des personnes assez haut placées pour avoir ou pour se croire le droit de perdre une fille sans avenir, sans fortune, et n'ayant que sa réputation.

— Et comment la perdre ?

— En lui faisant perdre cette réputation par une honteuse expulsion.

— Oh ! mademoiselle, dit le roi avec une amer-

tume profonde, j'aime fort les gens qui se disculpent sans incriminer les autres.

— Sire !

— Oui, et il m'est pénible, je l'avoue, de voir qu'une justification facile, comme pourrait l'être la vôtre, se vienne compliquer devant moi d'un tissu de reproches et d'imputations.

— Auxquelles vous n'ajoutez pas foi alors ? s'écria La Vallière.

Le roi garda le silence.

— Oh ! dites-le donc ! répéta La Vallière avec véhémence.

— Je regrette de vous l'avouer, répéta le roi en s'inclinant avec froideur.

La jeune fille poussa une profonde exclamation, et, frappant ses mains l'une dans l'autre :

— Ainsi vous ne me croyez pas ? dit-elle.

Le roi ne répondit rien.

Les traits de La Vallière s'altérèrent à ce silence.

— Ainsi vous supposez que moi, moi ! dit-elle, j'ai ourdi ce ridicule, cet infâme complot de me jouer aussi imprudemment de Votre Majesté ?

— Eh ! mon Dieu ! ce n'est ni ridicule ni infâme, dit le roi ; ce n'est pas même un complot : c'est une raillerie plus ou moins plaisante, voilà tout.

— Oh ! murmura la jeune fille désespérée, le roi ne me croit pas, le roi ne veut pas me croire.

— Mais non, je ne veux pas vous croire.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Écoutez : quoi de plus naturel, en effet ? Le roi me suit, m'écoute, me guette ; le roi veut peut-être s'amuser à mes dépens, amusons-nous aux siens, et, comme le roi est un homme de cœur, prenons-le par le cœur.

La Vallière cacha sa tête dans ses mains en étouffant un sanglot. Le roi continua impitoyablement ; il se vengeait sur la pauvre victime de tout ce qu'il avait souffert.

— Supposons donc cette fable que je l'aime et que je l'ai distingué. Le roi est si naïf et si orgueilleux à la fois, qu'il me croira, et alors nous irons raconter cette naïveté du roi, et nous rirons.

— Oh ! s'écria La Vallière, penser cela, penser cela, c'est affreux !

— Et, poursuivit le roi, ce n'est pas tout : si ce prince orgueilleux vient à prendre au sérieux la plaisanterie, s'il a l'imprudence d'en témoigner publiquement quelque chose comme de la joie, eh bien, devant toute la cour, le roi sera humilié ; or, ce sera, un jour, un récit charmant à faire à mon amant, une part de dot à apporter à mon mari, que cette aventure d'un roi joué par une malicieuse jeune fille.

— Sire ! s'écria La Vallière égarée, délirante, pas un mot de plus, je vous en supplie ; vous ne voyez donc pas que vous me tuez !

— Oh ! raillerie, murmura le roi, qui commençait cependant à s'émouvoir.

La Vallière tomba à genoux, et cela si rudement, que ses genoux résonnèrent sur le parquet.

Puis, joignant les mains :

— Sire, dit-elle, je préfère la honte à la trahison.

— Que faites-vous ? demanda le roi, mais sans faire un mouvement pour relever la jeune fille.

— Sire, quand je vous aurai sacrifié mon honneur et ma raison, vous croirez peut-être à ma loyauté. Le récit qui vous a été fait chez MADAME

et par MADAME est un mensonge ; ce que j'ai dit sous le grand chêne...

— Eh bien ?

— Cela seulement, c'était la vérité.

— Mademoiselle ! s'écria le roi.

— Sire, s'écria La Vallière entraînée par la violence de ses sensations, Sire, dussé-je mourir de honte à cette place où sont enracinés mes deux genoux, je vous le répéterai jusqu'à ce que la voix me manque : j'ai dit que je vous aimais... eh bien ! je vous aime !

— Vous ?

— Je vous aime, Sire, depuis le jour où je vous ai vu, depuis qu'à Blois, où je languissais, votre regard royal est tombé sur moi, lumineux et vivifiant ; je vous aime, Sire ! C'est un crime de lèse-majesté, je le sais, qu'une pauvre fille comme moi aime son roi et le lui dise. Punissez-moi de cette audace, méprisez-moi pour cette imprudence ; mais ne dites jamais, mais ne croyez jamais que je vous ai raillé, que je vous ai trahi. Je suis d'un sang fidèle à la royauté, Sire ; et j'aime... j'aime mon roi !... Oh ! je me meurs !

Et tout à coup, épuisée de force, de voix, d'haleine, elle tomba pliée en deux, pareille à cette fleur dont parle Virgile et qu'a touchée la faux du moissonneur.

Le roi, à ces mots, à cette véhémente supplique, n'avait gardé ni rancune, ni doute ; son cœur tout entier s'était ouvert au souffle ardent de cet amour qui parlait un si noble et si courageux langage.

Aussi, lorsqu'il entendit l'aveu passionné de cet amour, il faiblit, et voila son visage dans ses deux mains.

Mais, lorsqu'il sentit les mains de La Vallière cramponnées à ses mains, lorsque la tiède pression de l'amoureuse jeune fille eut gagné ses artères, il s'embrasa à son tour, et, saisissant La Vallière à bras-le-corps, il la releva et la serra contre son cœur.

Mais elle, mourante, laissant aller sa tête vacillante sur ses épaules, ne vivait plus.

Alors le roi, effrayé, appela de Saint-Aignan.

De Saint-Aignan, qui avait poussé la discrétion jusqu'à rester immobile dans son coin en feignant d'essuyer une larme, accourut à cet appel du roi.

Alors il aida Louis à faire asseoir la jeune fille sur un fauteuil, lui frappa dans les mains, lui répandit de l'eau de la reine de Hongrie en lui répétant :

— Mademoiselle, allons, mademoiselle, c'est fini, le roi vous croit, le roi vous pardonne. Eh ! là, là ! prenez garde, vous allez émouvoir trop violemment le roi, mademoiselle ; Sa Majesté est sensible, Sa Majesté a un cœur. Ah diable ! mademoiselle, faites-y attention, le roi est fort pâle.

En effet, le roi pâlissait visiblement.

Quant à La Vallière, elle ne bougeait pas.

— Mademoiselle ! mademoiselle ! en vérité, continuait de Saint-Aignan, revenez à vous, je vous en prie, je vous en supplie, il est temps ; songez à une chose, c'est que, si le roi se trouvait mal, je serais obligé d'appeler son médecin. Ah ! quelle extrémité, mon Dieu ! Mademoiselle, chère mademoiselle, revenez à vous, faites un effort, vite, vite !

Il était difficile de déployer plus d'éloquence persuasive que ne le faisait Saint-Aignan ; mais

quelque chose de plus énergique et de plus actif encore que cette éloquence réveilla La Vallière.

Le roi s'était agenouillé devant elle, et lui imprimait dans la paume de la main ces baisers brûlants qui sont aux mains ce que le baiser des lèvres est au visage. Elle revint enfin à elle, rouvrit languissamment les yeux, et, avec un mourant regard :

— Oh ! Sire, murmura-t-elle, Votre Majesté m'a donc pardonné ?

Le roi ne répondit pas... il était encore trop ému.

De Saint-Aignan crut devoir s'éloigner de nouveau... Il avait deviné la flamme qui jaillissait des yeux de Sa Majesté.

La Vallière se leva.

— Et maintenant, Sire, dit-elle avec courage, maintenant que je me suis justifiée, je l'espère du moins, aux yeux de Votre Majesté, accordez-moi de me retirer dans un couvent. J'y bénirai mon roi toute ma vie, et j'y mourrai en aimant Dieu, qui m'a fait un jour de bonheur.

— Non, non, répondit le roi, non, vous vivrez ici en bénissant Dieu, au contraire, mais en aimant Louis, qui vous fera toute une existence de félicité, Louis qui vous aime, Louis qui vous le jure !

— Oh ! Sire, Sire !...

Et sur ce doute de La Vallière, les baisers du roi devinrent si brûlants, que de Saint-Aignan crut qu'il était de son devoir de passer de l'autre côté de la tapisserie.

Mais ces baisers, qu'elle n'avait pas eu la force de repousser d'abord, commencèrent à brûler la jeune fille.

— Oh ! Sire, s'écria-t-elle alors, ne me faites pas repentir d'avoir été si loyale, car ce serait me prouver que Votre Majesté me méprise encore.

— Mademoiselle, dit soudain le roi en se reculant plein de respect, je n'aime et n'honore rien au monde plus que vous, et rien à ma cour ne sera, j'en jure Dieu, aussi estimé que vous ne le serez désormais ; je vous demande donc pardon de mon emportement, mademoiselle, il venait d'un excès d'amour ; mais je puis vous prouver que j'aimerai encore davantage, en vous respectant autant que vous pourrez le désirer.

Puis, s'inclinant devant elle et lui prenant la main :

— Mademoiselle, lui dit-il, voulez-vous me faire cet honneur d'agréer le baiser que je dépose sur votre main ?

Et la lèvre du roi se posa respectueuse et légère sur la main frissonnante de la jeune fille.

— Désormais, ajouta Louis en se relevant et en couvrant La Vallière de son regard, désormais vous êtes sous ma protection. Ne parlez à personne du mal que je vous ai fait, pardonnez aux autres celui qu'ils ont pu vous faire. A l'avenir, vous serez tellement au-dessus de ceux-là, que, loin de vous inspirer de la crainte, ils ne vous feront plus même pitié.

Et il salua religieusement comme au sortir d'un temple.

Puis, appelant de Saint-Aignan, qui s'approcha tout humble :

— Comte, dit-il, j'espère que mademoiselle voudra bien vous accorder un peu de son amitié en retour de celle que je lui ai vouée à jamais.

De Saint-Aignan fléchit le genou devant La Vallière.

— Quelle joie pour moi, murmura-t-il, si mademoiselle me fait un pareil honneur !

— Je vais vous renvoyer votre compagne, dit le roi. Adieu, mademoiselle, ou plutôt au revoir : faites-moi la grâce de ne pas m'oublier dans votre prière.

— Oh ! Sire, dit La Vallière, soyez tranquille : vous êtes avec Dieu dans mon cœur.

Ce dernier mot enivra le roi, qui, tout joyeux, entraîna de Saint-Aignan par les degrés.

MADAME n'avait pas prévu ce dénoûment-là : ni naïade ni dryade n'en avait parlé.

XXVI

LE NOUVEAU GÉNÉRAL DES JÉSUITES

TANDIS que La Vallière et le roi confondaient dans leur premier aveu tous les chagrins du passé, tout le bonheur du présent, toutes les espérances de l'avenir, Fouquet, rentré chez lui, c'est-à-dire dans l'appartement qui lui avait été départi au château, Fouquet s'entretenait avec Aramis, justement de tout ce que le roi négligeait en ce moment.

— Vous me direz, commença Fouquet, lorsqu'il eut installé son hôte dans un fauteuil et pris place lui-même à ses côtés, vous me direz, monsieur d'Herblay, où nous en sommes maintenant de

l'affaire de Belle-Isle, et si vous en avez reçu quelques nouvelles.

— Monsieur le surintendant, répondit Aramis, tout va de ce côté comme nous le désirons ; les dépenses ont été soldées, rien n'a transpiré de nos desseins.

— Mais les garnisons que le roi voulait y mettre ?

— J'ai reçu ce matin la nouvelle qu'elles y étaient arrivées depuis quinze jours.

— Et on les a traitées ?

— A merveille.

— Mais l'ancienne garnison, qu'est-elle devenue ?

— Elle a repris terre à Sarzeau, et on l'a immédiatement dirigée sur Quimper.

— Et les nouveaux garnisaires ?

— Sont à nous à cette heure.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites, mon cher monsieur de Vannes ?

— Sûr, et vous allez voir, d'ailleurs, comment les choses se sont passées.

— Mais de toutes les garnisons, vous savez cela, Belle-Isle est justement la plus mauvaise.

— Je sais cela et j'agis en conséquence ; pas d'espace, pas de communications, pas de femmes, pas de jeu ; or, aujourd'hui, c'est grande pitié, ajouta Aramis avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à lui, de voir combien les jeunes gens cherchent à se divertir, et combien, en conséquence, ils inclinent vers celui qui paye les divertissements.

— Mais s'ils s'amusent à Belle-Isle ?

— S'ils s'amusent de par le roi, ils aimeront le roi ; mais s'ils s'ennuient de par le roi et s'amusent de par M. Fouquet, ils aimeront M. Fouquet.

— Et vous avez prévenu mon intendant, afin qu'aussitôt leur arrivée...

— Non pas : on les a laissés huit jours s'ennuyer tout à leur aise ; mais, au bout de huit jours, ils ont réclamé, disant que les derniers officiers s'amusaient plus qu'eux. On leur a répondu alors que les anciens officiers avaient su se faire un ami de M. Fouquet, et que M. Fouquet, les connaissant pour des amis, leur avait dès lors voulu assez de bien pour qu'ils ne s'ennuyassent point sur ses terres. Alors ils ont réfléchi. Mais aussitôt l'intendant a ajouté que, sans préjuger les ordres de M. Fouquet, il connaissait assez son maître pour savoir que tout gentilhomme au service du roi l'intéressait, et qu'il ferait, bien qu'il ne connût pas les nouveaux venus, autant pour eux qu'il avait fait pour les autres.

— A merveille ! Et, là-dessus, les effets ont suivi les promesses, j'espère ? Je désire, vous le savez, qu'on ne promette jamais en mon nom sans tenir.

— Là-dessus, on a mis à la disposition des officiers nos deux corsaires et vos chevaux ; on leur a donné les clefs de la maison principale ; en sorte qu'ils y font des parties de chasse et des promenades avec ce qu'ils trouvent de dames à Belle-Isle, et ce qu'ils ont pu en recruter ne craignant pas le mal de mer dans les environs.

— Et il y en a bon nombre à Sarzeau et à Vannes, n'est-ce pas, Votre Grandeur ?

— Oh ! sur toute la côte, répondit tranquillement Aramis.

— Maintenant, pour les soldats ?

— Tout est relatif, vous comprenez ; pour les

soldats, du vin, des vivres excellents et une haute paye.

— Très bien ; en sorte ?...

— En sorte que nous pouvons compter sur cette garnison, qui est déjà meilleure que l'autre.

— Bien.

— Il en résulte que, si Dieu consent à ce que l'on nous renouvelle ainsi les garnisaires seulement tous les deux mois ; au bout de trois ans l'armée y aura passé, si bien qu'au lieu d'avoir un régiment pour nous, nous aurons cinquante mille hommes.

— Oui, je savais bien, dit Fouquet, que nul autant que vous, monsieur d'Herblay, n'était un ami précieux, impayable ; mais dans tout cela, ajouta-il en riant, nous oublions notre ami du Vallon : que devient-il ? Pendant ces trois jours que j'ai passés à Saint-Mandé, j'ai tout oublié, je l'avoue.

— Oh ! je ne l'oublie pas, moi, reprit Aramis. Porthos est à Saint-Mandé, graissé sur toutes les articulations, choyé en nourriture, soigné en vins ; je lui ai fait donner la promenade du petit parc, promenade que vous vous êtes réservée pour vous seul ; il en use. Il recommence à marcher ; il exerce sa force en courbant de jeunes ormes ou en faisant éclater de vieux chênes, comme faisait Milon de Crotone, et comme il n'y a pas de lions dans le parc, il est probable que nous le retrouverons entier. C'est un brave que notre Porthos.

— Oui ; mais, en attendant, il va s'ennuyer.

— Oh ! jamais.

— Il va questionner ?

— Il ne voit personne.

— Mais, enfin, il attend ou espère quelque chose ?

— Je lui ai donné un espoir que nous réaliserons quelque matin, et il vit là-dessus.

— Lequel ?

— Celui d'être présenté au roi.

— Oh ! oh ! en quelle qualité ?

— D'ingénieur de Belle-Isle, pardieu !

— Est-ce possible ?

— C'est vrai.

— Certainement ; maintenant ne serait-il point nécessaire qu'il retournât à Belle-Isle ?

— Indispensable ; je songe même à l'y renvoyer le plus tôt possible. Porthos a beaucoup de représentation ; c'est un homme dont d'Artagnan, Athos et moi connaissons seuls le faible. Porthos ne se livre jamais ; il est plein de dignité ; devant les officiers, il fera l'effet d'un paladin du temps des croisades. Il grisera l'état-major sans se griser, et sera pour tout le monde un objet d'admiration et de sympathie ; puis, s'il arrivait que nous eussions un ordre à faire exécuter, Porthos est une consigne vivante, et il faudra toujours en passer par où il voudra.

— Donc, renvoyez-le.

— Aussi est-ce mon dessein, mais dans quelques jours seulement, car il faut que je vous dise une chose.

— Laquelle ?

— C'est que je me défie de d'Artagnan. Il n'est pas à Fontainebleau comme vous l'avez pu remarquer, et d'Artagnan n'est jamais absent ou oisif impunément. Aussi maintenant que mes affaires sont faites, je vais tâcher de savoir quelles sont les affaires que fait d'Artagnan.

— Vous affaires sont faites, dites-vous ?

— Oui.

— Vous êtes bien heureux, en ce cas, et j'en voudrais pouvoir dire autant.

— J'espère que vous ne vous inquiétez plus ?

— Hum !

— Le roi vous reçoit à merveille.

— Oui.

— Et Colbert vous laisse en repos ?

— A peu près.

— En ce cas, dit Aramis avec cette suite d'idées qui faisait sa force, en ce cas, nous pouvons donc songer à ce que je vous disais hier à propos de la petite ?

— Quelle petite ?

— Vous avez déjà oublié ?

— Oui.

— A propos de La Vallière ?

— Ah ! c'est juste.

— Vous répugne-t-il donc de gagner cette fille ?

— Sur un seul point.

— Lequel ?

— C'est que le cœur est intéressé autre part, et que je ne ressens absolument rien pour cette enfant.

— Oh ! oh ! dit Aramis ; occupé par le cœur, avez-vous dit ?

— Oui.

— Diable ! il faut prendre garde à cela.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il serait terrible d'être occupé par le cœur quand, ainsi que vous, on a tant besoin de sa tête.

— Vous avez raison. Aussi, vous le voyez, à votre premier appel j'ai tout quitté. Mais revenons

à la petite. Quelle utilité voyez-vous à ce que je m'occupe d'elle ?

— Le voici. Le roi, dit-on, a un caprice pour cette petite, à ce que l'on croit du moins.

— Et vous qui savez tout, vous savez autre chose ?

— Je sais que le roi a changé bien rapidement ; qu'avant-hier le roi était tout feu pour MADAME ; qu'il y a déjà quelques jours, MONSIEUR s'est plaint de ce feu à la reine mère ; qu'il y a eu des brouilles conjugales, des gronderies maternelles.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Je le sais, enfin.

— Eh bien ?

— Eh bien, à la suite de ces brouilles et de ces gronderies, le roi n'a plus adressé la parole, n'a plus fait attention à Son Altesse Royale.

— Après ?

— Après, il s'est occupé de mademoiselle de La Vallière. Mademoiselle de La Vallière est fille d'honneur de MADAME. Savez-vous ce qu'en amour on appelle un chaperon ?

— Sans doute.

— Eh bien, mademoiselle de La Vallière est le chaperon de MADAME. Profitez de cette position. Vous n'avez pas besoin de cela. Mais enfin, l'amour-propre blessé rendra la conquête plus facile ; la petite aura le secret du roi et de MADAME. Vous ne savez pas ce qu'un homme intelligent fait avec un secret.

— Mais comment arriver à elle.

— Vous me demandez cela ? fit Aramis.

— Sans doute, je n'aurai pas le temps de m'occuper d'elle.

— Elle est pauvre, elle est humble, vous lui créerez une position : soit qu'elle subjugue le roi

comme maîtresse, soit qu'elle ne se rapproche de lui que comme confidente, vous aurez fait une nouvelle adepte.

— C'est bien, dit Fouquet. Que ferons-nous à l'égard de cette petite ?

— Quand vous avez désiré une femme, qu'avez-vous fait, monsieur le surintendant ?

— Je lui ai écrit. J'ai fait mes protestations d'amour. J'y ai ajouté mes offres de service, et j'ai signé Fouquet.

— Et nulle n'a résisté ?

— Une seule, dit Fouquet. Mais il y a quatre jours qu'elle a cédé comme les autres.

— Voulez-vous prendre la peine d'écrire ? dit Aramis à Fouquet en lui présentant une plume.

Fouquet l· prit.

— Dictez, dit-il. J'ai tellement la tête occupée ailleurs, que je ne saurais tracer deux lignes.

— Soit, fit Aramis. Écrivez.

Et il dicta :

« Mademoiselle, je vous ai vue, et vous ne serez point étonnée que je vous aie trouvée belle.

« Mais vous ne pouvez, faute d'une position digne de vous, que végéter à la cour.

« L'amour d'un honnête homme, au cas où vous auriez quelque ambition, pourrait servir d'auxiliaire à votre esprit et à vos charmes.

« Je mets mon amour à vos pieds ; mais, comme un amour, si humble et si discret qu'il soit, peut compromettre l'objet de son culte, il ne sied pas qu'une personne de votre mérite risque d'être compromise sans résultat sur son avenir.

« Si vous daignez répondre à mon amour, mon

amour vous prouvera sa reconnaissance en vous faisant à tout jamais libre et indépendante. »

Après avoir écrit, Fouquet regarda Aramis.

— Signez, dit celui-ci.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Votre signature au bas de cette lettre vaut un million ; vous oubliez cela, mon cher surintendant.

Fouquet signa.

— Maintenant, par qui enverrez-vous la lettre ? demanda Aramis.

— Mais par un valet excellent.

— Dont vous êtes sûr ?

— C'est mon grison ordinaire.

— Très bien.

— Au reste, nous jouons, de ce côté-là, un jeu qui n'est pas lourd.

— Comment cela ?

— Si ce que vous dites est vrai des complaisances de la petite pour le roi et pour MADAME, le roi lui donnera tout l'argent qu'elle peut désirer.

— Le roi a donc de l'argent ? demanda Aramis.

— Dame ! il faut croire, il n'en demande plus.

— Oh ! il en redemandera, soyez tranquille.

— Il y a même plus, j'eusse cru qu'il me parlerait de cette fête de Vaux.

— Eh bien ?

— Il n'en a point parlé.

— Il en parlera.

— Oh ! vous croyez le roi bien cruel, mon cher d'Herblay.

— Pas lui.

— Il est jeune ; donc, il est bon.

— Il est jeune ; donc, il est faible ou passionné ;

et M. Colbert tient dans sa vilaine main sa faiblesse ou ses passions.

— Vous voyez bien que vous le craignez.

— Je ne le nie pas.

— Alors, je suis perdu.

— Comment cela ?

— Je n'étais fort auprès du roi que par l'argent.

— Après ?

— Et je suis ruiné.

— Non.

— Comment, non ? Savez-vous mes affaires mieux que moi ?

— Peut-être.

— Et cependant s'il demande cette fête ?

— Vous la donnerez.

— Mais de l'argent ?

— En avez-vous jamais manqué ?

— Oh ! si vous saviez à quel prix je me suis procuré le dernier.

— Le prochain ne vous coûtera rien.

— Qui donc me le donnera ?

— Moi.

— Vous me donnerez six millions ?

— Oui.

— Vous, six millions ?

— Dix, s'il le faut.

— En vérité, mon cher d'Herblay, dit Fouquet, votre confiance m'épouvante plus que la colère du roi.

— Bah !

— Qui donc êtes-vous ?

— Vous me connaissez, ce me semble.

— Je me trompe ; alors, que voulez-vous ?

— Je veux sur le trône de France un roi qui soit

dévoué à M. Fouquet, et je veux que M. Fouquet me soit dévoué.

— Oh ! s'écria Fouquet en lui serrant la main, quant à vous appartenir, je vous appartiens bien ; mais, croyez-le bien, mon cher d'Herblay, vous vous faites illusion.

— En quoi ?

— Jamais le roi ne me sera dévoué.

— Je ne vous ai pas dit que le roi vous serait dévoué, ce me semble.

— Mais si, au contraire, vous venez de le dire.

— Je n'ai pas dit le roi. J'ai dit un roi.

— N'est-ce pas tout un ?

— Au contraire, c'est fort différent.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Supposez que ce roi soit un autre homme que Louis XIV.

— Un autre homme ?

— Oui, qui tienne tout de vous.

— Impossible !

— Même son trône.

— Oh ! vous êtes fou ! Il n'y a pas d'autre homme que le roi Louis XIV qui puisse s'asseoir sur le trône de France, je n'en vois pas, pas un seul.

— J'en vois un, moi.

— A moins que ce ne soit MONSIEUR, dit Fouquet en regardant Aramis avec inquiétude... Mais MONSIEUR...

— Ce n'est pas MONSIEUR.

— Mais comment voulez-vous qu'un prince qui ne soit pas de la race ; comment voulez-vous qu'un prince qui n'aura aucun droit... ?

— Mon roi à moi, ou plutôt votre roi à vous, sera tout ce qu'il faut qu'il soit, soyez tranquille.

— Prenez garde, prenez garde, monsieur d'Herblay, vous me donnez le frisson, vous me donnez le vertige.

Aramis sourit.

— Vous avez le frisson et le vertige à peu de frais, répliqua-t-il.

— Oh ! encore une fois, vous m'épouvantez.

Aramis sourit.

— Vous riez ? demanda Fouquet.

— Et, le jour venu, vous rirez comme moi ; seulement, je dois maintenant être seul à rire.

— Mais expliquez-vous.

— Au jour venu, je m'expliquerai, ne craignez rien. Vous n'êtes pas plus saint Pierre que je ne suis Jésus, et je vous dirai pourtant : « Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? »

— Eh ! mon Dieu ! je doute... je doute, parce que je ne vois pas.

— C'est qu'alors vous êtes aveugle : je ne vous traiterai donc plus en saint Pierre, mais en saint Paul, et je vous dirai : « Un jour viendra où tes yeux s'ouvriront. »

— Oh ! dit Fouquet, que je voudrais croire !

— Vous ne croyez pas ! vous à qui j'ai fait dix fois traverser l'abîme où seul vous vous fussiez engouffré ; vous ne croyez pas, vous qui de procureur général êtes monté au rang d'intendant, du rang d'intendant au rang de premier ministre, et qui du rang de premier ministre passerez à celui de maire du palais. Mais, non, dit-il avec son éternel sourire... Non, non, vous ne pouvez voir, et, par conséquent, vous ne pouvez croire cela.

Et Aramis se leva pour se retirer.

— Un dernier mot, dit Fouquet, vous ne m'avez

jamais parlé ainsi, vous ne vous êtes jamais montré si confiant, ou plutôt si téméraire.

— Parce que, pour parler haut, il faut avoir la voix libre.

— Vous l'avez donc ?

— Oui.

— Depuis peu de temps alors ?

— Depuis hier.

— Oh ! monsieur d'Herblay, prenez garde, vous poussez la sécurité jusqu'à l'audace.

— Parce que l'on peut être audacieux quand on est puissant.

— Vous êtes puissant ?

— Je vous ai offert dix millions, je vous les offre encore.

Fouquet se leva tout troublé à son tour.

— Voyons, dit-il, voyons : vous avez parlé de renverser des rois, de les remplacer par d'autres rois. Dieu me pardonne ! mais voilà, si je ne suis fou, ce que vous avez dit tout à l'heure.

— Vous n'êtes pas fou, et j'ai véritablement dit cela tout à l'heure.

— Et pourquoi l'avez-vous dit ?

— Parce que l'on peut parler ainsi de trônes renversés et de rois créés, quand on est soi-même au-dessus des rois et des trônes... de ce monde.

— Alors vous êtes tout-puissant ? s'écria Fouquet.

— Je vous l'ai dit et je vous le répète, répondit Aramis l'œil brillant et la lèvre frémissante.

Fouquet se rejeta sur son fauteuil et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Aramis le regarda un instant comme eût fait

l'ange des destinées humaines à l'égard d'un simple mortel.

— Adieu, lui dit-il, dormez tranquille, et envoyez votre lettre à La Vallière. Demain, nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

— Oui, demain, dit Fouquet en secouant la tête comme un homme qui revient à lui ; mais où cela nous reverrons-nous ?

— A la promenade du roi, si vous voulez.

— Fort bien.

Et ils se séparèrent.

XXVII

L'ORAGE

Le lendemain, le jour s'était levé sombre et blafard, et, comme chacun savait la promenade arrêtée dans le programme royal, le regard de chacun, en ouvrant les yeux, se porta sur le ciel.

Au haut des arbres stationnait une vapeur épaisse et ardente qui avait à peine eu la force de s'élever à trente pieds de terre sous les rayons d'un soleil qu'on n'apercevait qu'à travers le voile d'un lourd et épais nuage.

Ce matin-là, pas de rosée. Les gazons étaient restés secs, les fleurs altérées. Les oiseaux chantaient avec plus de réserve qu'à l'ordinaire dans le feuillage immobile comme s'il était mort. Les murmures étranges, confus, pleins de vie, qui semblent naître et exister par le soleil, cette

respiration de la nature qui parle incessante au milieu de tous les autres bruits, ne se faisait pas entendre : le silence n'avait jamais été si grand.

Cette tristesse du ciel frappa les yeux du roi lorsqu'il se mit à la fenêtre à son lever.

Mais, comme tous les ordres étaient donnés pour la promenade, comme tous les préparatifs étaient faits, comme, chose bien plus péremptoire, Louis comptait sur cette promenade pour répondre aux promesses de son imagination, et, nous pouvons même déjà le dire, aux besoins de son cœur, le roi décida sans hésitation que l'état du ciel n'avait rien à faire dans tout cela, que la promenade était décidée et que, quelque temps qu'il fît, la promenade aurait lieu.

Au reste, il y a dans certains règnes terrestres privilégiés du ciel des heures où l'on croirait que la volonté du roi terrestre a son influence sur la volonté divine. Auguste avait Virgile pour lui dire : *Nocte placet tota redeunt spectacula mane.* Louis XIV avait Boileau, qui devait lui dire bien autre chose, et Dieu, qui se devait montrer presque aussi complaisant pour lui que Jupiter l'avait été pour Auguste.

Louis entendit la messe comme à son ordinaire, mais, il faut l'avouer, quelque peu distrait de la présence du Créateur par le souvenir de la créature. Il s'occupa durant l'office à calculer plus d'une fois le nombre des minutes, puis des secondes qui le séparaient du bienheureux moment où la promenade allait commencer, c'est-à-dire du moment où MADAME se mettrait en chemin avec ses filles d'honneur.

Au reste, il va sans dire que tout le monde au

château ignorait l'entrevue qui avait eu lieu la veille entre La Vallière et le roi. Montalais peut-être, avec son bavardage habituel, l'eût répandue ; mais Montalais, dans cette circonstance, était corrigée par Malicorne, lequel lui avait mis aux lèvres le cadenas de l'intérêt commun.

Quant à Louis XIV, il était si heureux, qu'il avait pardonné, ou à peu près, à MADAME, sa petite méchanceté de la veille. En effet, il avait plutôt à s'en louer qu'à s'en plaindre. Sans cette méchanceté, il ne recevait pas la lettre de La Vallière ; sans cette lettre, il n'y avait pas d'audience, et sans cette audience, il demeurait dans l'indécision. Il entrait donc trop de félicité dans son cœur pour que la rancune pût y tenir, en ce moment du moins.

Donc, au lieu de froncer le sourcil en apercevant sa belle-sœur, Louis se promit de lui montrer encore plus d'amitié et de gracieux accueil que l'ordinaire.

C'était à une condition cependant, à la condition qu'elle serait prête de bonne heure.

Voilà les choses auxquelles Louis pensait durant la messe, et qui, il faut le dire, lui faisaient pendant le saint exercice oublier celles auxquelles il eût dû songer en sa qualité de roi très chrétien et de fils aîné de l'Église.

Cependant Dieu est si bon pour les jeunes erreurs ; tout ce qui est amour, même amour coupable, trouve si facilement grâce à ses regards paternels, qu'au sortir de la messe, Louis, en levant ses yeux au ciel, put voir à travers les déchirures d'un nuage un coin de ce tapis d'azur que foule le pied du Seigneur.

Il rentra au château, et, comme la promenade était indiquée pour midi seulement et qu'il n'était que dix heures, il se mit à travailler d'acharnement avec Colbert et Lyonne.

Mais, comme, tout en travaillant, Louis allait de la table à la fenêtre, attendu que cette fenêtre donnait sur le pavillon de MADAME, il put voir dans la cour M. Fouquet, dont les courtisans, depuis sa faveur de la veille, faisaient plus de cas que jamais, qui venait, de son côté, d'un air affable et tout à fait heureux, faire sa cour au roi.

Instinctivement, en voyant Fouquet, le roi se retourna vers Colbert.

Colbert souriait et paraissait lui-même plein d'aménité et de jubilation. Ce bonheur lui était venu depuis qu'un de ses secrétaires était entré et lui avait remis un portefeuille que, sans l'ouvrir, Colbert avait introduit dans la vaste poche de son haut-de-chausses.

Mais, comme il y avait toujours quelque chose de sinistre au fond de la joie de Colbert, Louis opta, entre les deux sourires, pour celui de Fouquet.

Il fit signe au surintendant de monter ; puis, se retournant vers Lyonne et Colbert :

— Achevez, dit-il, ce travail, posez-le sur mon bureau, je le lirai à tête reposée.

Et il sortit.

Au signe du roi, Fouquet s'était hâté de monter. Quant à Aramis, qui accompagnait le surintendant, il s'était gravement replié au milieu du groupe de courtisans vulgaires, et s'y était perdu sans même avoir été remarqué par le roi.

Le roi et Fouquet se rencontrèrent en haut de l'escalier.

— Sire, dit Fouquet en voyant le gracieux accueil que lui préparait Louis ; Sire, depuis quelques jours Votre Majesté me comble. Ce n'est plus un jeune roi, c'est un jeune dieu qui règne sur la France, le dieu du plaisir, du bonheur et de l'amour.

Le roi rougit. Pour être flatteur, le compliment n'en était pas moins un peu direct.

Le roi conduisit Fouquet dans un petit salon qui séparait son cabinet de travail de sa chambre à coucher.

— Savez-vous bien pourquoi je vous appelle ? dit le roi en s'asseyant sur le bord de la croisée, de façon à ne rien perdre de ce qui se passerait dans les parterres sur lesquels donnait la seconde entrée du pavillon de MADAME.

— Non, Sire... mais c'est pour quelque chose d'heureux, j'en suis certain, d'après le gracieux sourire de Votre Majesté.

— Ah ! vous préjugez ?

— Non, Sire, je regarde et je vois.

— Alors, vous vous trompez.

— Moi, Sire ?

— Car je vous appelle, au contraire, pour vous faire une querelle.

— A moi, Sire ?

— Oui, et des plus sérieuses.

— En vérité, Votre Majesté m'effraye... et cependant j'attends, plein de confiance, dans sa justice et dans sa bonté.

— Que me dit-on, monsieur Fouquet, que vous préparez une grande fête à Vaux ?

Fouquet sourit comme fait le malade au premier frisson d'une fièvre oubliée et qui revient.

— Et vous ne m'invitez pas? continua le roi.

— Sire, répondit Fouquet, je ne songeais pas à cette fête, et c'est hier au soir seulement qu'un de *mes amis* (Fouquet appuya sur le mot) a bien voulu m'y faire songer.

— Mais hier au soir je vous ai vu et vous ne m'avez parlé de rien, monsieur Fouquet.

— Sire, comment espérer que Votre Majesté descendrait à ce point des hautes régions où elle vit jusqu'à honorer ma demeure de sa présence royale ?

— Excuse, monsieur Fouquet ; vous ne m'avez point parlé de votre fête.

— Je n'ai point parlé de cette fête, je le répète, au roi d'abord, parce que rien n'était décidé à l'égard de cette fête, ensuite parce que je craignais un refus.

— Et quelle chose vous faisait craindre ce refus, monsieur Fouquet ? Prenez garde, je suis décidé à vous pousser à bout.

— Sire, le profond désir que j'avais de voir le roi agréer mon invitation.

— Eh bien, monsieur Fouquet, rien de plus facile, je le vois, que de nous entendre. Vous avez le désir de m'inviter à votre fête, j'ai le désir d'y aller ; invitez-moi, et j'irai.

— Quoi ! Votre Majesté daignerait accepter ? murmura le surintendant.

— En vérité, monsieur, dit le roi en riant, je crois que je fais plus qu'accepter ; je crois que je m'invite moi-même.

— Votre Majesté me comble d'honneur et de joie ! s'écria Fouquet ; mais je vais être forcé de

répéter ce que M. de La Vieuville disait à votre aïeul Henri IV : *Domine, non sum dignus.*

— Ma réponse à ceci, monsieur Fouquet, c'est que, si vous donnez une fête, invité ou non, j'irai à votre fête.

— Oh ! merci, merci, mon roi ! dit Fouquet en relevant la tête sous cette faveur, qui, dans son esprit, était sa ruine. Mais comment Votre Majesté a-t-elle été prévenue ?

— Par le bruit public, monsieur Fouquet, qui dit des merveilles de vous et des miracles de votre maison. Cela vous rendra-t-il fier, monsieur Fouquet, que le roi soit jaloux de vous ?

— Cela me rendra le plus heureux homme du monde, Sire, puisque le jour où le roi sera jaloux de Vaux, j'aurai quelque chose de digne à offrir à mon roi.

— Eh bien, monsieur Fouquet, préparez votre fête, et ouvrez à deux battants les portes de votre maison.

— Et vous, Sire, dit Fouquet, fixez le jour.

— D'aujourd'hui en un mois.

— Sire, Votre Majesté n'a-t-elle rien autre chose à désirer ?

— Rien, monsieur le surintendant, sinon d'ici là de vous avoir près de moi le plus qu'il vous sera possible.

— Sire, j'ai l'honneur d'être de la promenade de Votre Majesté.

— Très bien ; je sors en effet, monsieur Fouquet, et voici ces dames qui vont au rendez-vous.

Le roi, à ces mots, avec toute l'ardeur, non seulement d'un jeune homme, mais d'un jeune homme amoureux, se retira de la fenêtre pour

prendre ses gants et sa canne que lui tendait son valet de chambre.

On entendait en dehors le piétinement des chevaux et le roulement des roues sur le sable de la cour.

Le roi descendit. Au moment où il apparut sur le perron, chacun s'arrêta. Le roi marcha droit à la jeune reine. Quant à la reine mère, toujours souffrante de plus en plus de la maladie dont elle était atteinte, elle n'avait pas voulu sortir.

Marie-Thérèse monta en carrosse avec MADAME, et demanda au roi de quel côté il désirait que la promenade fût dirigée.

Le roi, qui venait de voir La Vallière, toute pâle encore des événements de la veille, monter dans une calèche avec trois de ses compagnes, répondit à la reine qu'il n'avait point de préférence, et qu'il serait bien partout où elle serait.

La reine commanda alors que les piqueurs tournassent vers Apremont.

Les piqueurs partirent en avant.

Le roi monta à cheval. Il suivit pendant quelques minutes la voiture de la reine et de MADAME en se tenant à la portière.

Le temps s'était à peu près éclairci ; cependant une espèce de voile poussiéreux, semblable à une gaze salie, s'étendait sur toute la surface du ciel ; le soleil faisait reluire des atomes micacés dans le périple de ses rayons.

La chaleur était étouffante.

Mais, comme le roi ne paraissait pas faire attention à l'état du ciel, nul ne parut s'en inquiéter, et la promenade, selon l'ordre qui en avait été donné par la reine, fut dirigée vers Apremont.

La troupe des courtisans était bruyante et joyeuse, on voyait que chacun tendait à oublier et à faire oublier aux autres les aigres discussions de la veille.

MADAME, surtout, était charmante.

En effet, MADAME voyait le roi à sa portière, et, comme elle ne supposait pas qu'il fût là pour la reine, elle espérait que son prince lui était revenu.

Mais, au bout d'un quart de lieue à peu près fait sur la route, le roi, après un gracieux sourire, salua et tourna bride, laissant filer le carrosse de la reine, puis celui des premières dames d'honneur, puis tous les autres successivement qui, le voyant s'arrêter, voulaient s'arrêter à leur tour.

Mais le roi leur faisait signe de la main qu'ils eussent à continuer leur chemin.

Lorsque passa le carrosse de La Vallière, le roi s'en approcha.

Le roi salua les dames et se disposait à suivre le carrosse des filles d'honneur de la reine comme il avait suivi celui de MADAME, lorsque la file des carrosses s'arrêta tout à coup.

Sans doute la reine, inquiète de l'éloignement du roi, venait de donner l'ordre d'accomplir cette évolution.

On se rappelle que la direction de la promenade lui avait été accordée.

Le roi lui fit demander quel était son désir en arrêtant les voitures.

— De marcher à pied, répondit-elle.

Sans doute espérait-elle que le roi, qui suivait à cheval le carrosse des filles d'honneur, n'oserait à pied suivre les filles d'honneur elles-mêmes.

On était au milieu de la forêt.

La promenade, en effet, s'annonçait belle, belle surtout pour des rêveurs ou des amants.

Trois belles allées, longues, ombreuses et accidentées, partaient du petit carrefour où l'on venait de faire halte.

Ces allées, vertes de mousse, dentelées de feuillage, ayant chacune un petit horizon d'un pied de ciel entrevu sous l'entrelacement des arbres, voilà quel était l'aspect des localités.

Au fond de ces allées passaient et repassaient, avec des signes manifestes d'inquiétude, les chevreuils effarés, qui, après s'être arrêtés un instant au milieu du chemin et avoir relevé la tête, fuyaient comme des flèches, rentrant d'un seul bond dans l'épaisseur des bois, où ils disparaissaient, tandis que, de temps en temps, un lapin philosophe, debout sur son derrière, se grattant le museau avec les pattes de devant et interrogeant l'air pour reconnaître si tous ces gens qui s'approchaient et qui venaient troubler ainsi ses méditations, ses repas et ses amours, n'étaient pas suivis par quelque chien à jambes torses ou ne portaient point quelque fusil sous le bras.

Toute la compagnie, au reste, était descendue de carrosse en voyant descendre la reine.

Marie-Thérèse prit le bras d'une de ses dames d'honneur, et, après un oblique coup d'œil donné au roi, qui ne parut point s'apercevoir qu'il fût le moins du monde l'objet de l'attention de la reine, elle s'enfonça dans la forêt par le premier sentier qui s'ouvrit devant elle.

Deux piqueurs marchaient devant Sa Majesté avec des cannes dont ils se servaient pour relever

les branches ou écarter les ronces qui pouvaient embarrasser le chemin.

En mettant pied à terre, MADAME trouva à ses côtés M. de Guiche, qui s'inclina devant elle et se mit à sa disposition.

MONSIEUR, enchanté de son bain de la surveille, avait déclaré qu'il optait pour la rivière, et, tout en donnant congé à de Guiche, il était resté au château avec le chevalier de Lorraine et Manicamp.

Il n'éprouvait plus ombre de jalousie.

On l'avait donc cherché inutilement dans le cortège ; mais, comme MONSIEUR était un prince fort personnel, qui concourait d'habitude fort médiocrement au plaisir général, son absence avait été plutôt un sujet de satisfaction que de regret.

Chacun avait suivi l'exemple donné par la reine et par MADAME, s'accommodant à sa guise, selon le hasard ou selon son goût.

Le roi, nous l'avons dit, était demeuré près de La Vallière, et, descendant de cheval au moment où l'on ouvrait la portière du carrosse, il lui avait offert la main.

Aussitôt Montalais et Tonnay-Charente s'étaient éloignées, la première par calcul, la seconde par discrétion.

Seulement, il y avait cette différence entre elles deux que l'une s'éloignait dans le désir d'être agréable au roi, et l'autre dans celui de lui être désagréable.

Pendant la dernière demi-heure, le temps, lui aussi, avait pris ses dispositions : tout ce voile, comme poussé par un vent de chaleur, s'était

massé à l'occident ; puis, repoussé par un courant contraire, s'avançait lentement, lourdement.

On sentait s'approcher l'orage ; mais, comme le roi ne le voyait pas, personne ne se croyait le droit de le voir.

La promenade fut donc continuée ; quelques esprits inquiets levaient de temps en temps les yeux au ciel.

D'autres, plus timides encore, se promenaient sans s'écarter des voitures, où ils comptaient aller chercher un abri en cas d'orage.

Mais la plus grande partie du cortège, en voyant le roi entrer bravement dans le bois avec La Vallière, la plus grande partie du cortège, disons-nous, suivit le roi.

Ce que voyant le roi, il prit la main de La Vallière et l'entraîna dans une allée latérale, où cette fois personne n'osa le suivre.

XXVIII

LA PLUIE

En ce moment, dans la direction même que venaient de prendre le roi et La Vallière seulement, marchant sous bois au lieu de suivre l'allée, deux hommes avançaient fort insoucieux de l'état du ciel.

Ils tenaient leurs têtes inclinées comme des gens qui pensent à de graves intérêts.

Ils n'avaient vu ni de Guiche, ni MADAME, ni le roi, ni La Vallière.

Tout à coup quelque chose passa dans l'air comme une bouffée de flammes suivies d'un grondement sourd et lointain.

— Ah ! dit l'un des deux en relevant la tête, voici l'orage. Regagnons-nous les carrosses, mon cher d'Herblay ?

Aramis leva les yeux en l'air et interrogea le temps.

— Oh ! dit-il, rien ne presse encore.

Puis, reprenant la conversation où il l'avait sans doute laissée :

— Vous dites donc que la lettre que nous avons écrite hier au soir doit être à cette heure parvenue à destination ?

— Je dis qu'elle l'est certainement.

— Par qui l'avez vous fait remettre ?

— Par mon grison, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— A-t-il rapporté la réponse ?

— Je ne l'ai pas revu ; sans doute la petite était à son service près de MADAME ou s'habillait chez elle, elle l'aura fait attendre. L'heure de partir est venue et nous sommes partis. Je ne puis, en conséquence, savoir ce qui s'est passé là-bas.

— Vous avez vu le roi avant le départ ?

— Oui.

— Comment l'avez-vous trouvé ?

— Parfait ou infâme, selon qu'il aurait été vrai ou hypocrite.

— Et la fête ?

— Aura lieu dans un mois.

— Il s'y est invité ?

— Avec une insistance où j'ai reconnu Colbert.

— C'est bien.

— La nuit ne vous a point enlevé vos illusions ?

— Sur quoi ?

— Sur le concours que vous pouvez m'apporter en cette circonstance.

— Non, j'ai passé la nuit à écrire, et tous les ordres sont donnés.

— La fête coûtera plusieurs millions, ne vous le dissimulez pas.

— J'en ferai six... Faites-en de votre côté deux ou trois à tout hasard.

— Vous êtes un homme miraculeux, mon cher d'Herblay.

Aramis sourit.

— Mais, demanda Fouquet avec un reste d'inquiétude, puisque vous remuez ainsi les millions, pourquoi, il y a quelques jours, n'avez-vous pas donné de votre poche les cinquante mille francs à Baisemeaux ?

— Parce que, il y a quelques jours, j'étais pauvre comme Job.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, je suis plus riche que le roi.

— Très bien, fit Fouquet, je me connais en hommes. Je sais que vous êtes incapable de me manquer de parole ; je ne veux point vous arracher votre secret : n'en parlons plus.

En ce moment, un grondement sourd se fit entendre qui éclata tout à coup en un violent coup de tonnerre.

— Oh ! oh ! fit Fouquet, je vous le disais bien.

— Allons, dit Aramis, rejoignons les carrosses.

— Nous n'aurons pas le temps, dit Fouquet, voici la pluie.

En effet, comme si le ciel se fût ouvert, une ondée aux larges gouttes fit tout à coup résonner le dôme de la forêt.

— Oh ! dit Aramis, nous avons le temps de regagner les voitures avant que le feuillage soit inondé.

— Mieux vaudrait, dit Fouquet, nous retirer dans quelque grotte.

— Oui, mais où y a-t-il une grotte ? demanda Aramis.

— Moi, dit Fouquet avec un sourire, j'en connais une à dix pas d'ici.

Puis, s'orientant :

— Oui, dit-il, c'est bien cela.

— Que vous êtes heureux d'avoir si bonne mémoire ! dit Aramis en souriant à son tour ; mais ne craignez-vous pas que, ne nous voyant pas reparaître, votre cocher ne croie que nous avons pris une route de retour et ne suive les voitures de la cour ?

— Oh ! dit Fouquet, il n'y a pas de danger ; quand je poste mon cocher et ma voiture à un endroit quelconque, il n'y a qu'un ordre exprès du roi qui puisse les faire déguerpir, et encore ; d'ailleurs, il me semble que nous ne sommes pas les seuls qui nous soyons si fort avancés. J'entends des pas et un bruit de voix.

Et, en disant ces mots, Fouquet se retourna, ouvrant de sa canne une masse de feuillage qui lui masquait la route.

Le regard d'Aramis plongea en même temps que le sien par l'ouverture.

— Une femme ! dit Aramis.

— Un homme ! dit Fouquet.

— La Vallière !

— Le roi.

— Oh ! oh ! dit Aramis, est-ce que le roi aussi connaîtrait votre caverne ? Cela ne m'étonnerait pas ; il me paraît en commerce assez bien réglé avec les nymphes de Fontainebleau.

— N'importe, dit Fouquet, gagnons-la toujours ; s'il ne la connaît pas, nous verrons ce qu'il devient ; s'il la connaît, comme elle a deux ouvertures, tandis qu'il entrera par l'une, nous sortirons par l'autre.

— Est-elle loin ? demanda Aramis, voici la pluie qui filtre.

— Nous y sommes.

Fouquet écarta quelques branches, et l'on put apercevoir une excavation de roche que des bruyères, du lierre et une épaisse glandée cachaient entièrement.

Fouquet montra le chemin.

Aramis le suivit.

Au moment d'entrer dans la grotte, Aramis se retourna.

— Oh ! oh ! dit-il, les voilà qui entrent dans le bois, les voilà qui se dirigent de ce côté.

— Eh bien, cédons-leur la place, fit Fouquet souriant et tirant Aramis par son manteau ; mais je ne crois pas que le roi connaisse ma grotte.

— En effet, dit Aramis, ils cherchent, mais un arbre plus épais, voilà tout.

Aramis ne se trompait pas, le roi regardait en l'air et non pas autour de lui.

Il tenait le bras de La Vallière sous le sien, il tenait sa main sur la sienne.

La Vallière commençait à glisser sur l'herbe humide.

Louis regarda encore avec plus d'attention autour de lui, et, apercevant un chêne énorme au feuillage touffu, il entraîna La Vallière sous l'abri de ce chêne.

La pauvre enfant regardait autour d'elle ; elle semblait à la fois craindre et désirer d'être suivie.

Le roi la fit adosser au tronc de l'arbre, dont la vaste circonférence, protégée par l'épaisseur du feuillage, était aussi sèche que si, en ce moment même, la pluie n'eût point tombé par torrents. Lui-même se tint devant elle nu-tête.

Au bout d'un instant, quelques gouttes filtrèrent à travers les ramures de l'arbre, et vinrent tomber sur le front du roi, qui n'y fit pas même attention.

— Oh ! Sire ! murmura La Vallière en poussant le chapeau du roi.

Mais le roi s'inclina et refusa obstinément de se couvrir.

— C'est le cas ou jamais d'offrir notre place, dit Fouquet à l'oreille d'Aramis.

— C'est le cas ou jamais d'écouter et de ne pas perdre une parole de ce qu'ils vont se dire, répondit Aramis à l'oreille de Fouquet.

En effet, tous deux se turent, et la voix du roi put parvenir jusqu'à eux.

— Oh ! mon Dieu ! mademoiselle, dit le roi, je vois, ou plutôt je devine votre inquiétude ; croyez que je regrette bien sincèrement de vous avoir isolée du reste de la compagnie, et cela pour vous mener dans un endroit où vous allez souffrir de la

pluie. Vous êtes mouillée déjà, vous avez froid peut-être ?

— Non, Sire.

— Vous tremblez cependant ?

— Sire, c'est la crainte que l'on n'interprète à mal mon absence au moment où tout le monde est réuni certainement.

— Je vous proposerais bien de retourner aux voitures, mademoiselle ; mais, en vérité, regardez et écoutez et dites-moi s'il est possible de tenter la moindre course en ce moment ?

En effet, le tonnerre grondait et la pluie ruisselait par torrents.

— D'ailleurs, continua le roi, il n'y a pas d'interprétation possible en votre défaveur. N'êtes-vous pas avec le roi de France, c'est-à-dire avec le premier gentilhomme du royaume ?

— Certainement, Sire, répondit La Vallière, et c'est un honneur bien grand pour moi ; aussi n'est-ce point pour moi que je crains les interprétations.

— Pour qui donc, alors ?

— Pour vous, Sire.

— Pour moi, mademoiselle ? dit le roi en souriant. Je ne vous comprends pas.

— Votre Majesté a-t-elle donc déjà oublié ce qui s'est passé hier au soir chez Son Altesse Royale ?

— Oh ! oublions cela, je vous prie, ou plutôt permettez-moi de me souvenir que pour vous remercier encore une fois de votre lettre, et...

— Sire, interrompit La Vallière, voilà l'eau qui tombe, et Votre Majesté demeure tête nue.

— Je vous prie, ne nous occupons que de vous, mademoiselle.

— Oh ! moi, dit La Vallière en souriant, moi, je suis une paysanne habituée à courir par les prés de la Loire et par les jardins de Blois, quelque temps qu'il fasse. Et, quant à mes habits, ajouta-t-elle en regardant sa simple toilette de mousseline, Votre Majesté voit qu'ils n'ont pas grand'chose à risquer.

— En effet, mademoiselle, j'ai déjà remarqué plus d'une fois que vous deviez à peu près tout à vous-même et rien à la toilette. Vous n'êtes point coquette, et c'est pour moi une grande qualité.

— Sire, ne me faites pas meilleure que je ne suis, et dites seulement : Vous ne pouvez pas être coquette.

— Pourquoi cela ?

— Mais, dit en souriant La Vallière, parce que je ne suis pas riche.

— Alors vous avouez que vous aimez les belles choses, s'écria vivement le roi.

— Sire, je ne trouve belles que les choses auxquelles je puis atteindre. Tout ce qui est trop haut pour moi...

— Vous est indifférent ?

— M'est étranger comme m'étant défendu.

— Et moi, mademoiselle, dit le roi, je ne trouve point que vous soyez à ma cour sur le pied où vous devriez y être. On ne m'a certainement point assez parlé des services de votre famille. La fortune de votre maison a été cruellement négligée par mon oncle.

— Oh ! non pas, Sire. Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Orléans a toujours été parfaitement bon pour M. de Saint-Remy, mon beau-père. Les services étaient humbles, et l'on peut dire

que nous avons été payés selon nos œuvres. Tout le monde n'a pas le bonheur de trouver des occasions de servir son roi avec éclat. Certes, je ne doute pas que, si les occasions se fussent rencontrées, ma famille n'eût eu le cœur aussi grand que son désir, mais nous n'avons pas eu ce bonheur.

— Eh bien, mademoiselle, c'est aux rois à corriger le hasard, et je me charge bien joyeusement de réparer, au plus vite, à votre égard, les torts de la fortune.

— Non, Sire, s'écria vivement La Vallière, vous laisserez, s'il vous plaît, les choses en l'état où elles sont.

— Quoi ! mademoiselle, vous refusez ce que je dois, ce que je veux faire pour vous ?

— On a fait tout ce que je désirais, Sire, lorsqu'on m'a accordé cet honneur de faire partie de la maison de MADAME.

— Mais, si vous refusez pour vous, acceptez au moins pour les vôtres.

— Sire, votre intention si généreuse m'éblouit et m'effraye, car, en faisant pour ma maison ce que votre bonté vous pousse à faire, Votre Majesté nous créera des envieux, et à elle des ennemis. Laissez-moi, Sire, dans ma médiocrité, laissez à tous les sentiments que je puis ressentir la joyeuse délicatesse du désintéressement.

— Oh ! voilà un langage bien admirable, dit le roi.

— C'est vrai, murmura Aramis à l'oreille de Fouquet, et il n'y doit pas être habitué.

— Mais, répondit Fouquet, si elle fait une pareille réponse à mon billet ?

— Bon ! dit Aramis, ne préjugeons pas et attendons la fin.

— Et puis, cher monsieur d'Herblay, ajouta le surintendant, peu payé pour croire à tous les sentiments que venait d'exprimer La Vallière, c'est un habile calcul souvent que de paraître désintéressé avec les rois.

— C'est justement ce que je pensais à la minute, dit Aramis. Écoutons.

Le roi se rapprocha de La Vallière, et, comme l'eau filtrait de plus en plus à travers le feuillage du chêne, il tint son chapeau suspendu au-dessus de la tête de la jeune fille.

La jeune fille leva ses beaux yeux bleus vers ce chapeau royal qui l'abritait et secoua la tête en poussant un soupir.

— Oh ! mon Dieu ! dit le roi, quelle triste pensée peut donc parvenir jusqu'à votre cœur quand je lui fais un rempart du mien.

— Sire, je vais vous le dire. J'avais déjà abordé cette question, si difficile à discuter par une jeune fille de mon âge, mais Votre Majesté m'a imposé silence. Sire, Votre Majesté ne s'appartient pas ; Sire, Votre Majesté est mariée ; tout sentiment qui écarterait Votre Majesté de la reine, en portant Votre Majesté à s'occuper de moi, serait pour la reine la source d'un profond chagrin.

Le roi essaya d'interrompre la jeune fille, mais elle continua avec un geste suppliant :

— La reine aime Votre Majesté avec une tendresse qui se comprend, la reine suit des yeux Votre Majesté à chaque pas qui l'écarte d'elle. Ayant eu le bonheur de rencontrer un tel époux, elle demande au ciel avec des larmes de lui en

conserver la possession, et elle est jalouse du moindre mouvement de votre cœur.

Le roi voulut parler encore, mais cette fois encore La Vallière osa l'arrêter.

— Ne serait-ce pas une bien coupable action, lui dit-elle, si, voyant une tendresse si vive et si noble, Votre Majesté donnait à la reine un sujet de jalousie ? Oh ! pardonnez-moi ce mot, Sire. Oh ! mon Dieu ! je sais bien qu'il est impossible, ou plutôt qu'il devrait être impossible que la plus grande reine du monde fût jalouse d'une pauvre fille comme moi. Mais elle est femme, cette reine, et, comme celui d'une simple femme, son cœur peut s'ouvrir à des soupçons que les méchants envenimeraient. Au nom du ciel ! Sire, ne vous occupez donc pas de moi, je ne le mérite pas.

— Oh ! mademoiselle, s'écria le roi, vous ne songez donc point qu'en parlant comme vous le faites, vous changez mon estime en admiration.

— Sire, vous prenez mes paroles pour ce qu'elles ne sont point ; vous me voyez meilleure que je ne suis ; vous me faites plus grande que Dieu ne m'a faite. Grâce pour moi, Sire ! car, si je ne savais le roi le plus généreux homme de son royaume, je croirais que le roi veut se railler de moi.

— Oh ! certes ! vous ne craignez pas une pareille chose, j'en suis bien certain, s'écria Louis.

— Sire, je serais forcée de le croire si le roi continuait à me tenir un pareil langage.

— Je suis donc un bien malheureux prince, dit le roi avec une tristesse qui n'avait rien d'affecté, le plus malheureux prince de la chrétienté, puisque je n'ai pas pouvoir de donner créance à mes paroles devant la personne que j'aime le plus au monde

et qui me brise le cœur en refusant de croire à mon amour.

— Oh ! Sire, dit La Vallière écartant doucement le roi, qui s'était de plus en plus rapproché d'elle, voilà, je crois, l'orage qui se calme et la pluie qui cesse.

Mais, au moment même où la pauvre enfant, pour fuir son pauvre cœur, trop d'accord sans doute avec celui du roi, prononçait ces paroles, l'orage se chargeait de lui donner un démenti ; un éclair bleuâtre illumina la forêt d'un reflet fantastique, et un coup de tonnerre pareil à une décharge d'artillerie éclata sur la tête des deux jeunes gens, comme si la hauteur du chêne qui les abritait eût provoqué le tonnerre.

La jeune fille ne put retenir un cri d'effroi.

Le roi d'une main la rapprocha de son cœur et étendit l'autre au-dessus de sa tête comme pour la garantir de la foudre.

Il y eut un moment de silence où ce groupe, charmant comme tout ce qui est jeune et aimé, demeura immobile, tandis que Fouquet et Aramis le contemplaient, non moins immobiles que La Vallière et le roi.

— Oh ! Sire ! Sire ! murmura La Vallière, entendez-vous ?

Et elle laissa tomber sa tête sur son épaule.

— Oui, dit le roi, vous voyez bien que l'orage ne se passe pas.

— Sire, c'est un avertissement.

Le roi sourit.

— Sire, c'est la voix de Dieu qui menace.

— Eh bien, dit le roi, j'accepte effectivement ce coup de tonnerre pour un avertissement, et même

pour une menace, si d'ici à cinq minutes il se renouvelle avec une pareille force et une égale violence ; mais, s'il n'en est rien, permettez-moi de penser que l'orage est l'orage et rien autre chose.

En même temps le roi leva la tête comme pour interroger le ciel.

Mais, comme si le ciel eût été complice de Louis, pendant les cinq minutes de silence qui suivirent l'explosion qui avait épouvanté les deux amants, aucun grondement nouveau ne se fit entendre, et, lorsque le tonnerre retentit de nouveau, ce fut en s'éloignant d'une manière visible, et comme si pendant ces cinq minutes, l'orage, mis en fuite, eût parcouru dix lieues, fouetté par l'aile du vent.

— Eh bien ! Louise, dit tout bas le roi, me menacerez-vous encore de la colère céleste ; et puisque vous avez voulu faire de la foudre un pressentiment, douterez-vous encore que ce ne soit pas au moins un pressentiment de malheur ?

La jeune fille releva la tête ; pendant ce temps, l'eau avait percé la voûte de feuillage et ruisselait sur le visage du roi.

— Oh ! Sire, Sire ! dit-elle avec un accent de crainte irrésistible, qui émut le roi au dernier point. Et c'est pour moi, murmura-t-elle, que le roi reste ainsi découvert et exposé à la pluie ; mais que suis-je donc ?

— Vous êtes, vous le voyez, dit le roi, la divinité qui fait fuir l'orage, la déesse qui ramène le beau temps.

En effet, un rayon de soleil, filtrant à travers la forêt, faisait tomber comme autant de diamants les gouttes d'eau qui roulaient sur les feuilles ou

qui tombaient verticalement dans les interstices du feuillage.

— Sire, dit La Vallière presque vaincue, mais faisant un suprême effort, Sire, une dernière fois, songez aux douleurs que Votre Majesté va avoir à subir à cause de moi. En ce moment, mon Dieu ! on vous cherche, on vous appelle. La reine doit être inquiète, et MADAME, oh ! MADAME !... s'écria la jeune fille avec un sentiment qui ressemblait à de l'effroi.

Ce nom fit un certain effet sur le roi ; il tressaillit et lâcha La Vallière, qu'il avait jusque-là tenue embrassée.

Puis il s'avança du côté du chemin pour regarder, et revint presque soucieux à La Vallière.

— MADAME, avez-vous dit ? fit le roi.

— Oui, MADAME ; MADAME qui est jalouse aussi, dit La Vallière avec un accent profond.

Et ses yeux si timides, si chastement fugitifs, osèrent un instant interroger les yeux du roi.

— Mais, reprit Louis en faisant un effort sur lui-même, MADAME, ce me semble, n'a aucun sujet d'être jalouse de moi, MADAME n'a aucun droit...

— Hélas ! murmura La Vallière.

— Oh ! mademoiselle, dit le roi presque avec l'accent du reproche, seriez-vous de ceux qui pensent que la sœur a le droit d'être jalouse du frère ?

— Sire, il ne m'appartient point de percer les secrets de Votre Majesté.

— Oh ! vous le croyez comme les autres, s'écria le roi.

— Je crois que MADAME est jalouse, oui, Sire, répondit fermement La Vallière.

— Mon Dieu ! fit le roi avec inquiétude, vous en apercevriez-vous donc à ses façons envers vous ? MADAME a-t-elle pour vous quelque mauvais procédé que vous puissiez attribuer à cette jalousie ?

— Nullement, Sire; je suis si peu de chose, moi !

— Oh ! c'est que, s'il en était ainsi... s'écria Louis avec une force singulière.

— Sire, interrompit la jeune fille, il ne pleut plus ; on vient, on vient, je crois.

Et, oubliant toute étiquette, elle avait saisi le bras du roi.

— Eh bien, mademoiselle, répliqua le roi, laissons venir. Qui donc oserait trouver mauvais que j'eusse tenu compagnie à mademoiselle de La Vallière ?

— Par pitié ! Sire ; oh ! l'on trouvera étrange que vous soyez mouillé ainsi, que vous vous soyez sacrifié pour moi.

— Je n'ai fait que mon devoir de gentilhomme, dit Louis, et malheur à celui qui ne ferait pas le sien en critiquant la conduite de son roi !

En effet, en ce moment on voyait apparaître dans l'allée quelques têtes empressées et curieuses qui semblaient chercher, et qui, ayant aperçu le roi et La Vallière, parurent avoir trouvé ce qu'elles cherchaient.

C'étaient les envoyés de la reine et de MADAME, qui mirent le chapeau à la main en signe qu'ils avaient vu Sa Majesté.

Mais Louis ne quitta point, quelle que fût la confusion de La Vallière, son attitude respectueuse et tendre.

Puis, quand tous les courtisans furent réunis dans l'allée, quand tout le monde eut pu voir la

marque de déférence qu'il avait donnée à la jeune fille en restant debout et tête nue devant elle pendant l'orage, il lui offrit le bras, la ramena vers le groupe qui attendait, répondit de la tête au salut que chacun lui faisait, et, son chapeau toujours à la main, il la reconduisit jusqu'à son carrosse.

Et, comme la pluie continuait de tomber encore, dernier adieu de l'orage qui s'enfuyait, les autres dames que le respect avait empêché de monter en voiture avant le roi, recevaient sans cape et sans mantelet cette pluie dont le roi, avec son chapeau, garantissait, autant qu'il était en son pouvoir, la plus humble d'entre elles.

La reine et MADAME durent, comme les autres, voir cette courtoisie exagérée du roi ; MADAME en perdit contenance au point de pousser la reine du coude, en lui disant :

— Regardez, mais regardez donc !

La reine ferma les yeux comme si elle eût éprouvé un vertige. Elle porta la main à son visage et remonta en carrosse.

MADAME monta après elle.

Le roi se remit à cheval, sans s'attacher de préférence à aucune portière, il revint à Fontainebleau, les rênes sur le cou de son cheval, rêveur et tout absorbé.

Quand la foule se fut éloignée, quand ils eurent entendu le bruit des chevaux et des carrosses qui allait s'éteignant, quand ils furent sûrs enfin que personne ne les pouvait voir, Aramis et Fouquet sortirent de leur grotte.

Puis, en silence, tous deux gagnèrent l'allée.

Aramis plongea son regard, non seulement dans

toute l'étendue qui se déroulait devant lui et derrière lui, mais encore dans l'épaisseur des bois.

— Monsieur Fouquet, dit-il quand il se fut assuré que tout était solitaire, il faut à tout prix ravoir votre lettre à La Vallière.

— Ce sera chose facile, dit Fouquet, si le grison ne l'a pas rendue.

— Il faut, en tout cas, que ce soit chose possible, comprenez-vous ?

— Oui, le roi aime cette fille, n'est-ce pas ?

— Beaucoup, et, ce qu'il y a de pis, c'est que, de son côté, cette fille aime le roi passionnément.

— Ce qui veut dire que nous changeons de tactique, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute ; vous n'avez pas de temps à perdre. Il faut que vous voyiez La Vallière, et que, sans plus songer à devenir son amant, ce qui est impossible, vous vous déclariez son plus cher ami et son plus humble serviteur.

— Ainsi ferai-je, répondit Fouquet, et ce sera sans répugnance ; cette enfant me semble pleine de cœur.

— Ou d'adresse, dit Aramis ; mais alors raison de plus.

Puis il ajouta après un instant de silence :

— Ou je me trompe, ou cette petite fille sera la grande passion du roi. Remontons en voiture, et ventre à terre jusqu'au château.

XXIX

TOBIE

Deux heures après que la voiture du surintendant était partie sur l'ordre d'Aramis, les emportant tous deux vers Fontainebleau avec la rapidité des nuages qui couraient au ciel sous le dernier souffle de la tempête, La Vallière était chez elle, en simple peignoir de mousseline, et achevant sa collation sur une petite table de marbre.

Tout à coup sa porte s'ouvrit, et un valet de chambre la prévint que M. Fouquet demandait la permission de lui rendre ses devoirs.

Elle fit répéter deux fois ; la pauvre enfant ne connaissait M. Fouquet que de nom, et ne savait pas deviner ce qu'elle pouvait avoir de commun avec un surintendant des finances.

Cependant, comme il pouvait venir de la part du roi, et, d'après la conversation que nous avons rapportée, la chose était bien possible, elle jeta un coup d'œil sur son miroir, allongea encore les longues boucles de ses cheveux, et donna l'ordre qu'il fût introduit.

La Vallière cependant ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain trouble. La visite du surintendant n'était pas un événement vulgaire dans la vie d'une femme de la cour. Fouquet, si célèbre par sa générosité, sa galanterie et sa délicatesse avec les femmes, avait reçu plus d'invitations qu'il n'avait demandé d'audiences.

Dans beaucoup de maisons, la présence du

surintendant avait signifié fortune. Dans bon nombre de cœurs, elle avait signifié amour.

Fouquet entra respectueusement chez La Vallière, se présentant avec cette grâce qui était le caractère distinctif des hommes éminents de ce siècle, et qui aujourd'hui ne se comprend plus, même dans les portraits de l'époque, où le peintre a essayé de les faire vivre.

La Vallière répondit au salut cérémonieux de Fouquet par une révérence de pensionnaire, et lui indiqua un siège.

Mais Fouquet, s'inclinant :

— Je ne m'assoirai pas, mademoiselle, dit-il, que vous ne m'ayez pardonné.

— Moi ? demanda La Vallière.

— Oui, vous.

— Et pardonné quoi, mon Dieu ?

Fouquet fixa son plus perçant regard sur la jeune fille, et ne crut voir sur son visage que le plus naïf étonnement.

— Je vois, mademoiselle, dit-il, que vous avez autant de générosité que d'esprit, et je lis dans vos yeux le pardon que je sollicitais. Mais il ne me suffit pas du pardon des lèvres, je vous en préviens, il me faut encore le pardon du cœur et de l'esprit.

— Sur ma parole, monsieur, dit La Vallière, je vous jure que je ne vous comprends pas.

— C'est encore une délicatesse qui me charme, répondit Fouquet, et je vois que vous ne voulez point que j'aie à rougir devant vous.

— Rougir ! rougir devant moi ! Mais, voyons, dites, de quoi rougiriez-vous ?

— Me tromperais-je, dit Fouquet, et aurais-je

le bonheur que mon procédé envers vous ne vous eût pas désobligée ?

La Vallière haussa les épaules.

— Décidément, monsieur, dit-elle, vous parlez par énigmes, et je suis trop ignorante, à ce qu'il paraît, pour vous comprendre.

— Soit, dit Fouquet, je n'insisterai pas. Seulement, dites-moi, je vous en supplie, que je puis compter sur votre pardon plein et entier.

— Monsieur, dit La Vallière avec une sorte d'impatience, je ne puis vous faire qu'une réponse, et j'espère qu'elle vous satisfera. Si je savais quel tort vous avez envers moi, je vous le pardonnerais. A plus forte raison, vous comprenez bien, ne connaissant pas ce tort...

Fouquet pinça ses lèvres comme eût fait Aramis.

— Alors, dit-il, je puis espérer que, nonobstant ce qui est arrivé, nous resterons en bonne intelligence, et que vous voudrez bien me faire la grâce de croire à ma respectueuse amitié.

La Vallière crut qu'elle commençait à comprendre.

« Oh ! se dit-elle en elle-même, je n'eusse pas cru M. Fouquet si avide de rechercher les sources d'une faveur si nouvelle. »

Puis tout haut :

— Votre amitié, monsieur ? dit-elle, vous m'offrez votre amitié ? Mais, en vérité, c'est pour moi tout l'honneur, et vous me comblez.

— Je sais, mademoiselle, répondit Fouquet, que l'amitié du maître peut paraître plus brillante et plus désirable que celle du serviteur ; mais je vous garantis que cette dernière sera tout aussi dévouée, tout aussi fidèle, et absolument désintéressée.

La Vallière s'inclina : il y avait, en effet, beaucoup de conviction et de dévouement réel dans la voix du surintendant.

Aussi lui tendit-elle la main.

— Je vous crois, dit-elle.

Fouquet prit vivement la main que lui tendait la jeune fille.

— Alors, ajouta-t-il, vous ne verrez aucune difficulté, n'est-ce pas, à me rendre cette malheureuse lettre ?

— Quelle lettre ? demanda La Vallière.

Fouquet l'interrogea, comme il avait déjà fait, de toute la puissance de son regard.

Même naïveté de physionomie, même candeur de visage.

— Allons, mademoiselle, dit-il, après cette dénégation, je suis forcé d'avouer que votre système est le plus délicat du monde, et je ne serais pas moi-même un honnête homme si je redoutais quelque chose d'une femme aussi généreuse que vous.

— En vérité, monsieur Fouquet, répondit La Vallière, c'est avec un profond regret que je suis forcée de vous répéter que je ne comprends absolument rien à vos paroles.

— Mais, enfin, sur l'honneur, vous n'avez donc reçu aucune lettre de moi, mademoiselle ?

— Sur l'honneur, aucune, répondit fermement La Vallière.

— C'est bien, cela me suffit, mademoiselle, permettez-moi de vous renouveler l'assurance de toute mon estime et de tout mon respect.

Puis, s'inclinant, il sortit pour aller retrouver Aramis, qui l'attendait chez lui, et laissant La

Vallière se demander si le surintendant était devenu fou.

— Eh bien, demanda Aramis qui attendait Fouquet avec impatience, êtes-vous content de la favorite ?

— Enchanté, répondit Fouquet, c'est une femme pleine d'esprit et de cœur.

— Elle ne s'est point fâchée ?

— Loin de là ; elle n'a pas même eu l'air de comprendre.

— De comprendre quoi ?

— De comprendre que je lui eusse écrit.

— Cependant, il a bien fallu qu'elle vous comprît pour vous rendre la lettre, car je présume qu'elle vous l'a rendue.

— Pas le moins du monde.

— Au moins, vous êtes-vous assuré qu'elle l'avait brûlée ?

— Mon cher monsieur d'Herblay, il y a déjà une heure que je joue aux propos interrompus, et je commence à avoir assez de ce jeu, si amusant qu'il soit. Comprenez-moi donc bien : la petite a feint de ne pas comprendre ce que je lui disais ; elle a nié avoir reçu aucune lettre ; donc, ayant nié positivement la réception, elle n'a pu ni me la rendre ni la brûler.

— Oh ! oh ! dit Aramis avec inquiétude, que me dites-vous là ?

— Je vous dis qu'elle m'a juré sur ses grands dieux n'avoir reçu aucune lettre.

— Oh ! c'est trop fort ! Et vous n'avez pas insisté ?

— J'ai insisté, au contraire, jusqu'à l'impertinence.

— Et elle a toujours nié ?

— Toujours.

— Elle ne s'est pas démentie un seul instant ?

— Pas un seul instant.

— Mais alors, mon cher, vous lui avez laissé notre lettre entre les mains ?

— Il l'a, pardieu ! bien fallu.

— Oh ! c'est une grande faute.

— Que diable eussiez-vous fait à ma place, vous ?

— Certes, on ne pouvait la forcer, mais cela est inquiétant ; une pareille lettre ne peut demeurer contre nous.

— Oh ! cette jeune fille est généreuse.

— Si elle l'eût été réellement, elle vous eût rendu votre lettre.

— Je vous dis qu'elle est généreuse ; j'ai vu ses yeux, je m'y connais.

— Alors, vous la croyez de bonne foi ?

— Oh ! de tout mon cœur.

— Eh bien, moi, je crois que nous nous trompons.

— Comment cela ?

— Je crois qu'effectivement, comme elle vous l'a dit, elle n'a point reçu la lettre.

— Comment ! point reçu la lettre ?

— Non.

— Supposeriez-vous !...

— Je suppose que, par un motif que nous ignorons, votre homme n'a pas remis la lettre.

Fouquet frappa sur un timbre.

Un valet parut.

— Faites venir Tobie, dit-il.

Un instant après parut un homme à l'œil

inquiet, à la bouche fine, aux bras courts, au dos voûté.

Aramis attacha sur lui son œil perçant.

— Voulez-vous me permettre de l'interroger moi-même ? demanda Aramis.

— Faites, dit Fouquet.

Aramis fit un mouvement pour adresser la parole au laquais, mais il s'arrêta.

— Non, dit-il, il verrait que nous attachons trop d'importance à sa réponse ; interrogez-le, vous ; moi, je vais feindre d'écrire.

Aramis se mit en effet à une table, le dos tourné au laquais dont il examinait chaque geste et chaque regard dans une glace parallèle.

— Viens ici, Tobie, dit Fouquet.

Le laquais s'approcha d'un pas assez ferme.

— Comment as-tu fait ma commission ? lui demanda Fouquet.

— Mais je l'ai faite comme à l'ordinaire, Monseigneur, répliqua l'homme.

— Enfin, dis.

— J'ai pénétré chez mademoiselle de La Vallière, qui était à la messe, et j'ai mis le billet sur sa toilette. N'est-ce point ce que vous m'aviez dit ?

— Si fait ; et c'est tout ?

— Absolument tout, Monseigneur.

— Personne n'était là ?

— Personne.

— T'es-tu caché comme je te l'avais dit, alors ?

— Oui.

— Et elle est rentrée ?

— Dix minutes après.

— Et personne n'a pu prendre la lettre ?

— Personne, car personne n'est entré.

— De dehors, mais de l'intérieur ?

— De l'endroit où j'étais caché, je pouvais voir jusqu'au fond de la chambre.

— Écoute, dit Fouquet, en regardant fixement le laquais, si cette lettre s'est trompée de destination, avoue-le-moi ; car, s'il faut qu'une erreur ait été commise, tu la payeras de ta tête.

Tobie tressaillit, mais se remit aussitôt.

— Monseigneur, dit-il, j'ai déposé la lettre à l'endroit où j'ai dit, et je ne demande qu'une demi-heure pour vous prouver que la lettre est entre les mains de mademoiselle de La Vallière ou pour vous rapporter la lettre elle-même.

Aramis observait curieusement le laquais.

Fouquet était facile dans sa confiance ; vingt ans cet homme l'avait bien servi.

— Va, dit-il, c'est bien ; mais apporte-moi la preuve que tu dis.

Le laquais sortit.

— Eh bien, qu'en pensez-vous ? demanda Fouquet à Aramis.

— Je pense qu'il faut, par un moyen quelconque, vous assurer de la vérité. Je pense que la lettre est ou n'est pas parvenue à La Vallière ; que, dans le premier cas, il faut que La Vallière vous la rende ou vous donne la satisfaction de la brûler devant vous ; que, dans le second, il faut ravoir la lettre, dût-il nous en coûter un million. Voyons, n'est-ce pas votre avis ?

— Oui ; mais cependant, mon cher évêque, je crois que vous vous exagérez la situation.

— Aveugle, aveugle que vous êtes ! murmura Aramis.

— La Vallière, que nous prenons pour une poli-

tique de première force, est tout simplement une coquette qui espère que je lui ferai la cour parce que je la lui ai déjà faite, et qui, maintenant qu'elle a reçu confirmation de l'amour du roi, espère me tenir en lisière avec la lettre. C'est naturel.

Aramis secoua la tête.

— Ce n'est point votre avis ? dit Fouquet.

— Elle n'est pas coquette, dit-il.

— Laissez-moi vous dire...

— Oh ! je me connais en femmes coquettes, fit Aramis.

— Mon ami ! mon ami !

— Il y a longtemps que j'ai fait mes études, voulez-vous dire. Oh ! les femmes ne changent pas.

— Oui, mais les hommes changent, et vous êtes aujourd'hui plus soupçonneux qu'autrefois.

Puis, se mettant à rire :

— Voyons, dit-il, si La Vallière veut m'aimer pour un tiers et le roi pour deux tiers, trouvez-vous la condition acceptable ?

Aramis se leva avec impatience.

— La Vallière, dit-il, n'a jamais aimé et n'aimera jamais que le roi.

— Mais enfin, dit Fouquet, que feriez-vous ?

— Demandez-moi plutôt ce que j'eusse fait.

— Eh bien, qu'eussiez-vous fait ?

— D'abord, je n'eusse point laissé sortir cet homme.

— Tobie ?

— Oui, Tobie ; c'est un traître !

— Oh !

— J'en suis sûr ! Je ne l'eusse point laissé sortir qu'il ne m'eût avoué la vérité.

— Il est encore temps.

— Comment cela ?

— Rappelons-le, et interrogez-le à votre tour.

— Soit !

— Mais je vous assure que la chose est bien inutile. Je l'ai depuis vingt ans, et jamais il ne m'a fait la moindre confusion, et cependant, ajouta Fouquet en riant, c'était facile.

— Rappelez-le toujours. Ce matin, il m'a semblé voir ce visage-là en grande conférence avec un des hommes de M. Colbert.

— Où donc cela ?

— En face des écuries.

— Bah ! tous mes gens sont à couteaux tirés avec ceux de ce cuistre.

— Je l'ai vu, vous dis-je ! et sa figure, qui devait m'être inconnue quand il est entré tout à l'heure, m'a frappé désagréablement.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit pendant qu'il était là ?

— Parce que c'est à la minute seulement que je vois clair dans mes souvenirs.

— Oh ! oh ! voilà que vous m'effrayez, dit Fouquet.

Et il frappa sur le timbre.

— Pourvu qu'il ne soit pas déjà trop tard, dit Aramis.

Fouquet frappa une seconde fois.

Le valet de chambre ordinaire parut.

— Tobie ! dit Fouquet, faites venir Tobie.

Le valet de chambre referma la porte.

— Vous me laissez carte blanche, n'est-ce pas ?

— Entière.

— Je puis employer tous les moyens pour savoir la vérité ?

— Tous.

— Même l'intimidation ?

— Je vous fait procureur général à ma place.

On attendit dix minutes, mais inutilement.

Fouquet, impatienté, frappa de nouveau sur le timbre.

— Tobie ! cria-t-il.

— Mais, Monseigneur, dit le valet, on le cherche.

— Il ne peut être loin, je ne l'ai chargé d'aucun message.

— Je vais voir, Monseigneur.

Et le valet de chambre referma la porte.

Aramis, pendant ce temps, se promenait impatiemment mais silencieusement dans le cabinet.

On attendit dix minutes encore.

Fouquet sonna de manière à réveiller toute une nécropole.

Le valet de chambre rentra assez tremblant pour faire croire à une mauvaise nouvelle.

— Monseigneur se trompe, dit-il avant même que Fouquet l'interrogeât, Monseigneur aura donné une commission à Tobie, car il a été aux écuries prendre le meilleur coureur, et, Monseigneur, il l'a sellé lui-même.

— Eh bien ?

— Il est parti.

— Parti ?... s'écria Fouquet. Que l'on coure, qu'on le rattrape !

— Là ! là ! dit Aramis en le prenant par la main ; calmons-nous ; maintenant, le mal est fait.

— Le mal est fait ?

— Sans doute, j'en étais sûr. Maintenant, ne donnons pas l'éveil ; calculons le résultat du coup et parons-le, si nous pouvons.

— Après tout, dit Fouquet, le mal n'est pas grand.

— Vous trouvez cela ? dit Aramis.

— Sans doute. Il est bien permis à un homme d'écrire un billet d'amour à une femme.

— A un homme, oui ; à un sujet, non ; surtout quand cette femme est celle que le roi aime.

— Eh ! mon ami, le roi n'aimait pas La Vallière il y a huit jours ; il ne l'aimait même pas hier, et la lettre est d'hier ; je ne pouvais pas deviner l'amour du roi, quand l'amour du roi n'existait pas encore.

— Soit, répliqua Aramis ; mais la lettre n'est malheureusement pas datée. Voilà ce qui me tourmente surtout. Ah ! si elle était datée d'hier seulement, je n'aurais pas pour vous l'ombre d'une inquiétude.

Fouquet haussa les épaules.

— Suis-je donc en tutelle, dit-il, et le roi est-il donc roi de mon cerveau et de ma chair ?

— Vous avez raison, répliqua Aramis ; ne donnons pas aux choses plus d'importance qu'il ne convient ; puis d'ailleurs... eh bien ! si nous sommes menacés, nous avons des moyens de défense.

— Oh ! menacés ! dit Fouquet, vous ne mettez pas cette piqûre de fourmi au nombre des menaces qui peuvent compromettre ma fortune et ma vie, n'est-ce pas ?

— Eh ! pensez-y, monsieur Fouquet, la piqûre d'une fourmi peut tuer un géant, si la fourmi est venimeuse.

— Mais cette toute-puissance dont vous parliez, voyons, est-elle déjà évanouie ?

— Je suis tout-puissant, soit ; mais je ne suis pas immortel.

— Voyons, retrouver Tobie serait le plus pressé, ce me semble. N'est-ce point votre avis ?

— Oh ! quant à cela, vous ne le retrouverez pas, dit Aramis, et, s'il vous était précieux, faites-en votre deuil.

— Enfin, il est quelque part dans le monde, dit Fouquet.

— Vous avez raison ; laissez-moi faire, répondit Aramis.

XXX

LES QUATRE CHANCES DE MADAME

La reine Anne avait fait prier la jeune reine de venir lui rendre visite.

Depuis quelque temps, souffrante et tombant du haut de sa beauté, du haut de sa jeunesse, avec cette rapidité de déclin qui signale la décadence des femmes qui ont beaucoup lutté, Anne d'Autriche voyait se joindre au mal physique la douleur de ne plus compter que comme un souvenir vivant au milieu des jeunes beautés, des jeunes esprits et des jeunes puissances de sa cour.

Les avis de son médecin, ceux de son miroir, la désolaient bien moins que ces avertissements inexorables de la société des courtisans qui, pareils aux rats du navire, abandonnent la cale où l'eau va pénétrer grâce aux avaries de la vétusté.

Anne d'Autriche ne se trouvait pas satisfaite des heures que lui donnait son fils aîné.

Le roi, bon fils, plus encore avec affectation qu'avec affection, venait d'abord passer chez sa mère une heure le matin et une le soir ; mais, depuis qu'il s'était chargé des affaires de l'État, la visite du matin et celle du soir s'étaient réduites d'une demi-heure ; puis, peu à peu, la visite du matin avait été supprimée.

On se voyait à la messe ; la visite même du soir était remplacée par une entrevue, soit chez le roi en assemblée, soit chez MADAME, où la reine venait assez complaisamment par égard pour ses deux fils.

Il en résultait cet ascendant immense sur la cour que MADAME avait conquis, et qui faisait de sa maison la véritable réunion royale.

Anne d'Autriche le sentit.

Se voyant souffrante et condamnée par la souffrance à de fréquentes retraites, elle fut désolée de prévoir que la plupart de ses journées, de ses soirées, s'écouleraient solitaires, inutiles, désespérées.

Elle se rappelait avec terreur l'isolement où jadis la laissait le cardinal de Richelieu, fatales et insupportables soirées, pendant lesquelles pourtant elle avait pour se consoler la jeunesse, la beauté, qui sont toujours accompagnées de l'espoir.

Alors elle forma le projet de transporter la cour chez elle et d'attirer MADAME, avec sa brillante escorte, dans la demeure sombre et déjà triste où la veuve d'un roi de France, la mère d'un roi de France, était réduite à consoler de son veuvage anticipé la femme toujours larmoyante d'un roi de France.

Anne réfléchit.

Elle avait beaucoup intrigué dans sa vie. Dans le beau temps, alors que sa jeune tête enfantait des projets toujours heureux, elle avait près d'elle, pour stimuler son ambition et son amour, une amie plus ardente, plus ambitieuse qu'elle-même, une amie qui l'avait aimée, chose rare à la cour, et que de mesquines considérations avaient éloignée d'elle.

Mais depuis tant d'années, excepté madame de Motteville, excepté la Molena, cette nourrice espagnole, confidente en sa qualité de compatriote et de femme, qui pouvait se flatter d'avoir donné un bon avis à la reine ?

Qui donc aussi, parmi toutes ces jeunes têtes, pouvait lui rappeler le passé, par lequel seulement elle vivait ?

Anne d'Autriche se souvint de madame de Chevreuse, d'abord exilée plutôt de sa volonté à elle-même que de celle du roi, puis morte en exil femme d'un gentilhomme obscur.

Elle se demanda ce que madame de Chevreuse lui eût conseillé autrefois en pareil cas dans leurs communs embarras d'intrigues, et, après une sérieuse méditation, il lui sembla que cette femme rusée, pleine d'expérience et de sagacité, lui répondait de sa voix ironique :

— Tous ces petits jeunes gens sont pauvres et avides. Ils ont besoin d'or et de rentes pour alimenter leurs plaisirs, prenez-les-moi par l'intérêt.

Anne d'Autriche adopta ce plan.

Sa bourse était bien garnie ; elle disposait d'une somme considérable amassée par Mazarin pour elle et mise en lieu sûr.

Elle avait les plus belles pierreries de France,

et surtout des perles d'une telle grosseur, qu'elles faisaient soupirer le roi chaque fois qu'il les voyait, parce que les perles de sa couronne n'étaient que grains de mil auprès de celles-là.

Anne d'Autriche n'avait plus de beauté ni de charmes à sa disposition. Elle se fit riche et proposa pour appât à ceux qui viendraient chez elle, soit de bons écus d'or à gagner au jeu, soit de bonnes dotations habilement faites les jours de bonne humeur, soit des aubaines de rentes qu'elle arrachait au roi en sollicitant, ce qu'elle s'était décidée à faire pour entretenir son crédit.

Et d'abord elle essaya de ce moyen sur MADAME, dont la possession lui était la plus précieuse de toutes.

MADAME, malgré l'intrépide confiance de son esprit et de sa jeunesse, donna tête baissée dans le panneau qui était ouvert devant elle. Enrichie peu à peu par des dons, par des cessions, elle prit goût à ces héritages anticipés.

Anne d'Autriche usa du même moyen sur MONSIEUR et sur le roi lui-même.

Elle institua chez elle des loteries.

Le jour où nous sommes arrivés, il s'agissait d'un médianoche chez la reine mère, et cette princesse mettait en loterie deux bracelets fort beaux en brillants et d'un travail exquis.

Les médaillons étaient des camées antiques de la plus grande valeur ; comme revenu, les diamants ne représentaient pas une somme bien considérable, mais l'originalité, la rareté de ce travail étaient telles, qu'on désirait à la cour non seulement posséder, mais voir ces bracelets aux bras de la reine, et que, les jours où elle les

portait, c'était une faveur que d'être admis à les admirer en lui baisant les mains.

Les courtisans avaient même à ce sujet adopté des variantes de galanterie pour établir cet aphorisme, que les bracelets eussent été sans prix s'ils n'avaient le malheur de se trouver en contact avec des bras pareils à ceux de la reine.

Ce compliment avait eu l'honneur d'être traduit dans toutes les langues de l'Europe, plus de mille distiques latins et français circulaient sur cette matière.

Le jour où Anne d'Autriche se décida pour la loterie, c'était un moment décisif : le roi n'était pas venu depuis deux jours chez sa mère. MADAME boudait après la grande scène des dryades et des naïades.

Le roi ne boudait plus ; mais une distraction toute-puissante l'enlevait au-dessus des orages et des plaisirs de la cour.

Anne d'Autriche opéra sa diversion en annonçant la fameuse loterie chez elle pour le soir suivant.

Elle vit, à cet effet, la jeune reine, à qui, comme nous l'avons dit, elle demanda une visite le matin.

— Ma fille, lui dit-elle, je vous annonce une bonne nouvelle. Le roi m'a dit de vous les choses les plus tendres. Le roi est jeune et facile à détourner ; mais, tant que vous vous tiendrez près de moi, il n'osera s'écarter de vous, à qui, d'ailleurs, il est attaché par une très vive tendresse. Ce soir, il y a loterie chez moi : vous y viendrez ?

— On m'a dit, fit la jeune reine avec une sorte de reproche timide, que Votre Majesté mettait en loterie ses beaux bracelets, qui sont d'une telle rareté, que nous n'eussions pas dû les faire sortir

du garde-meuble de la couronne, ne fût-ce que parce qu'ils vous ont appartenu.

— Ma fille, dit alors Anne d'Autriche, qui entrevit toute la pensée de la jeune reine et voulut la consoler de n'avoir pas reçu ce présent, il fallait que j'attirasse chez moi à tout jamais MADAME.

— MADAME ? fit en rougissant la jeune reine.

— Sans doute ; n'aimez-vous pas mieux avoir chez vous une rivale pour la surveiller et la dominer, que de savoir le roi chez elle, toujours disposé à courtiser comme à l'être ? Cette loterie est l'attrait dont je me sers pour cela : me blâmez-vous ?

— Oh ! non ! fit Marie-Thérèse en frappant dans ses mains avec cet enfantillage de la joie espagnole.

— Et vous ne regrettez plus, ma chère, que je ne vous aie pas donné ces bracelets, comme c'était d'abord mon intention ?

— Oh ! non, oh ! non, ma bonne mère !...

— Eh bien, ma chère fille, faites-vous bien belle, et que notre médianoche soit brillant : plus vous y serez gaie, plus vous y paraîtrez charmante, et vous éclipserez toutes les femmes par votre éclat comme par votre rang.

Marie-Thérèse partit enthousiasmée.

Une heure après, Anne d'Autriche recevait chez elle MADAME, et, la couvrant de caresses :

— Bonnes nouvelles ! disait-elle, le roi est charmé de ma loterie.

— Moi, dit MADAME, je n'en suis pas aussi charmée ; voir de beaux bracelets comme ceux-là aux bras d'une autre femme que vous, ma reine, ou moi, voilà ce à quoi je ne puis m'habituer.

— Là ! là ! dit Anne d'Autriche en cachant sous

un sourire une violente douleur qu'elle venait de sentir, ne vous révoltez pas, jeune femme... et n'allez pas tout de suite prendre les choses au pis.

— Ah ! madame, le sort est aveugle... et vous avez, m'a-t-on dit, deux cents billets ?

— Tout autant. Mais vous n'ignorez pas qu'il n'y en aura qu'un gagnant ?

— Sans doute. A qui tombera-t-il ? Le pouvez-vous dire ? fit MADAME désespérée.

— Vous me rappelez que j'ai fait un rêve cette nuit... Ah ! mes rêves sont bons... je dors si peu.

— Quel rêve ?... Vous souffrez ?

— Non, dit la reine en étouffant, avec une constance admirable, la torture d'un nouvel élancement dans le sein. J'ai donc rêvé que le roi gagnait les bracelets.

— Le roi ?

— Vous m'allez demander ce que le roi peut faire de bracelets, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Et vous ajouterez cependant qu'il serait fort heureux que le roi gagnât, car, ayant ces bracelets, il serait forcé de les donner à quelqu'un.

— De vous les rendre, par exemple.

— Auquel cas, je les donnerais immédiatement ; car vous ne pensez pas, dit la reine en riant, que je mette ces bracelets en loterie par gêne. C'est pour les donner sans faire de jalousie ; mais, si le hasard ne voulait pas me tirer de peine, eh bien, je corrigerais le hasard... je sais bien à qui j'offrirais les bracelets.

Ces mots furent accompagnés d'un sourire si expressif, que MADAME dut le payer par un baiser de remerciement.

— Mais, ajouta Anne d'Autriche, ne savez-vous pas aussi bien que moi que le roi ne me rendrait pas les bracelets s'il les gagnait ?

— Il les donnerait à la reine, alors.

— Non ; par la même raison qui fait qu'il ne me les rendrait pas ; attendu que, si j'eusse voulu les donner à la reine, je n'avais pas besoin de lui pour cela.

MADAME jeta un regard de côté sur les bracelets, qui, dans leur écrin, scintillaient sur une console voisine.

— Qu'ils sont beaux ! dit-elle en soupirant. Eh ! mais, dit MADAME, voilà-t-il pas que nous oublions que le rêve de Votre Majesté n'est qu'un rêve ?

— Il m'étonnerait fort, repartit Anne d'Autriche, que mon rêve fût trompeur ; cela m'est arrivé rarement.

— Alors vous pouvez être prophète.

— Je vous ai dit, ma fille, que je ne rêve presque jamais ; mais c'est une coïncidence si étrange que celle de ce rêve avec mes idées ! il entre si bien dans mes combinaisons !

— Quelles combinaisons ?

— Celle-ci, par exemple, que vous gagnerez les bracelets.

— Alors ce ne sera pas le roi.

— Oh ! dit Anne d'Autriche, il n'y a pas tellement loin du cœur de Sa Majesté à votre cœur... à vous qui êtes sa sœur chérie... Il n'y a pas, dis-je, tellement loin, qu'on puisse dire que le rêve est menteur. Voyez pour vous les belles chances ; comptez-les bien.

— Je les compte.

— D'abord, celle du rêve. Si le roi gagne, il est certain qu'il vous donne les bracelets.

— J'admets cela pour une.

— Si vous les gagnez, vous les avez.

— Naturellement ; c'est encore admissible.

— Enfin, si MONSIEUR les gagnait !

— Oh ! dit MADAME en riant aux éclats, il les donnerait au chevalier de Lorraine.

Anne d'Autriche se mit à rire comme sa bru, c'est-à-dire de si bon cœur, que sa douleur reparut et la fit blêmir au milieu de l'accès d'hilarité.

— Qu'avez-vous ? dit MADAME effrayée.

— Rien, rien, le point de côté... J'ai trop ri... Nous en étions à la quatrième chance.

— Oh ! celle-là, je ne la vois pas.

— Pardonnez-moi, je ne me suis pas exclue des gagnants, et, si je gagne, vous êtes sûre de moi.

— Merci ! merci ! s'écria MADAME.

— J'espère que vous voilà favorisée, et qu'à présent le rêve commence à prendre les solides contours de la réalité.

— En vérité, vous me donnez espoir et confiance, dit MADAME, et les bracelets ainsi gagnés me seront cent fois plus précieux.

— A ce soir donc !

— A ce soir !

Et les princesses se séparèrent.

Anne d'Autriche, après avoir quitté sa bru, se dit en examinant les bracelets :

— Ils sont bien précieux, en effet, puisque par eux, ce soir, je me serai concilié un cœur en même temps que j'aurai deviné un secret.

Puis, se tournant vers son alcôve déserte :

— Est-ce ainsi que tu aurais joué, ma pauvre Chevreuse ? dit-elle au vide... Oui, n'est-ce pas ?

Et, comme un parfum d'autrefois, toute sa jeunesse, toute sa folle imagination, tout le bonheur lui revinrent avec l'écho de cette invocation.

XXXI

LA LOTERIE

Le soir, à huit heures, tout le monde était rassemblé chez la reine mère.

Anne d'Autriche, en grand habit de cérémonie, belle des restes de sa beauté et de toutes les ressources que la coquetterie peut mettre en des mains habiles, dissimulait, ou plutôt essayait de dissimuler à cette foule de jeunes courtisans qui l'entouraient et qui l'admiraient encore, grâce aux combinaisons que nous avons indiquées dans le chapitre précédent, les ravages déjà visibles de cette souffrance à laquelle elle devait succomber quelques années plus tard.

Madame, presque aussi coquette qu'Anne d'Autriche ; la reine, simple et naturelle, comme toujours, étaient assises à ses côtés et se disputaient ses bonnes grâces.

Les dames d'honneur, réunies en corps d'armée pour résister avec plus de force, et, par conséquent, avec plus de succès aux malicieux propos que les jeunes gens tenaient sur elles, se prêtaient,

comme fait un bataillon carré, le secours mutuel d'une bonne garde et d'une bonne riposte.

Montalais, savante dans cette guerre de tirailleur, protégeait toute la ligne par le feu roulant qu'elle dirigeait sur l'ennemi.

De Saint-Aignan, au désespoir de la rigueur, insolente à force d'être obstinée, de mademoiselle de Tonnay-Charente, essayait de lui tourner le dos ; mais, vaincu par l'éclat irrésistible des deux grands yeux de la belle, il revenait à chaque instant consacrer sa défaite par de nouvelles soumissions, auxquelles mademoiselle de Tonnay-Charente ne manquait pas de riposter par de nouvelles impertinences.

De Saint-Aignan ne savait à quel saint se vouer.

La Vallière avait non pas une cour, mais des commencements de courtisans.

De Saint-Aignan, espérant par cette manœuvre attirer les yeux d'Athénaïs de son côté, était venu saluer la jeune fille avec un respect qui, à quelques esprits retardataires, avait fait croire à la volonté de balancer Athénaïs par Louise.

Mais ceux-là, c'étaient ceux qui n'avaient ni vu ni entendu raconter la scène de la pluie. Seulement, comme la majorité était déjà informée, et bien informée, sa faveur déclarée avait attiré à elle les plus habiles comme les plus sots de la cour.

Les premiers, parce qu'ils disaient, les uns, comme Montaigne : « Que sais-je ? »

Les autres, parce qu'ils disaient comme Rabelais : « Peut-être ? »

Le plus grand nombre avait suivi ceux-là, comme dans les chasses cinq ou six limiers habiles suivent

seuls la fumée de la bête, tandis que tout le reste de la meute ne suit que la fumée des limiers.

Mesdames et la reine examinaient les toilettes de leurs filles et de leurs dames d'honneur, ainsi que celles des autres dames ; et elles daignaient oublier qu'elles étaient reines pour se souvenir qu'elles étaient femmes.

C'est-à-dire qu'elles déchiraient impitoyablement tout porte-jupe, comme eût dit Molière.

Les regards des deux princesses tombèrent simultanément sur La Vallière qui, ainsi que nous l'avons dit, était fort entourée en ce moment. MADAME fut sans pitié.

— En vérité, dit-elle en se penchant vers la reine mère, si le sort était juste, il favoriserait cette pauvre petite La Vallière.

— Ce n'est pas possible, dit la reine mère en souriant.

— Comment cela ?

— Il n'y a que deux cents billets, de sorte que tout le monde n'a pu être porté sur la liste.

— Elle n'y est pas alors ?

— Non.

— Quel dommage ! Elle eût pu les gagner et les vendre.

— Les vendre ? s'écria la reine.

— Oui, cela lui aurait fait une dot, et elle n'eût pas été obligée de se marier sans trousseau, comme cela arrivera probablement.

— Ah bah ! vraiment ? Pauvre petite ! dit la reine mère, n'a-t-elle pas de robes ?

Et elle prononça ces mots en femme qui n'a jamais pu savoir ce que c'était que la médiocrité.

— Dame ! voyez : je crois, Dieu me pardonne,

qu'elle a la même jupe ce soir qu'elle avait ce matin à la promenade, et qu'elle aura pu conserver, grâce au soin que le roi a pris de la mettre à l'abri de la pluie.

Au moment même où MADAME prononçait ces paroles, le roi entrait.

Les deux princesses ne se fussent peut-être point aperçues de cette arrivée, tant elles étaient occupées à médire. Mais MADAME vit tout à coup La Vallière, qui était debout en face de la galerie, se troubler et dire quelques mots aux courtisans qui l'entouraient; ceux-ci s'écartèrent aussitôt. Ce mouvement ramena les yeux de MADAME vers la porte. En ce moment, le capitaine des gardes annonça le roi.

A cette annonce, La Vallière, qui jusque-là avait tenu les yeux fixés sur la galerie, les abaissa tout à coup.

Le roi entra.

Il était vêtu avec une magnificence pleine de goût, et causait avec MONSIEUR et le duc de Roquelaure, qui tenaient, MONSIEUR sa droite, le duc de Roquelaure sa gauche.

Le roi s'avança d'abord vers les reines, qu'il salua avec un gracieux respect. Il prit la main de sa mère, qu'il baisa, adressa quelques compliments à MADAME sur l'élégance de sa toilette, et commença de faire le tour de l'assemblée.

La Vallière fut saluée comme les autres, pas plus, pas moins que les autres.

Puis Sa Majesté revint à sa mère et à sa femme.

Lorsque les courtisans virent que le roi n'avait adressé qu'une phrase banale à cette jeune fille si

recherchée le matin, ils tirèrent sur-le-champ une conclusion de cette froideur.

Cette conclusion fut que le roi avait eu un caprice, mais que ce caprice était déjà évanoui.

Cependant on eût dû remarquer une chose, c'est que, près de La Vallière, au nombre des courtisans, se trouvait M. Fouquet, dont la respectueuse politesse servit de maintien à la jeune fille, au milieu des différentes émotions qui l'agitaient visiblement.

M. Fouquet s'apprêtait, au reste, à causer plus intimement avec mademoiselle de La Vallière, lorsque M. Colbert s'approcha, et, après avoir fait sa révérence à Fouquet, dans toutes les règles de la politesse la plus respectueuse, il parut décidé à s'établir près de La Vallière pour lier conversation avec elle. Fouquet quitta aussitôt la place.

Tout ce manège était dévoré des yeux par Montalais et par Malicorne, qui se renvoyaient l'un à l'autre leurs observations.

De Guiche, placé dans une embrasure de fenêtre, ne voyait que MADAME. Mais, comme MADAME, de son côté, arrêtait fréquemment son regard sur La Vallière, les yeux de de Guiche, guidés par les yeux de MADAME, se portaient de temps en temps aussi sur la jeune fille.

La Vallière sentit instinctivement s'alourdir sur elle le poids de tous ces regards, chargés, les uns d'intérêt, les autres d'envie. Elle n'avait, pour compenser cette souffrance, ni un mot d'intérêt de la part de ses compagnes, ni un regard d'amour du roi.

Aussi ce que souffrait la pauvre enfant, nul ne pourrait l'exprimer. La reine mère fit approcher

le guéridon sur lequel étaient les billets de loterie, au nombre de deux cents, et pria madame de Motteville de lire la liste des élus.

Il va sans dire que cette liste était dressée selon les lois de l'étiquette : le roi venait d'abord, puis la reine mère, puis la reine, puis MONSIEUR, puis MADAME, et ainsi de suite.

Les cœurs palpitaient à cette lecture. Il y avait bien trois cents invités chez la reine. Chacun se demandait si son nom devait rayonner au nombre des noms privilégiés.

Le roi écoutait avec autant d'attention que les autres.

Le dernier nom prononcé, il vit que La Vallière n'avait pas été portée sur la liste.

Chacun, au reste, put remarquer cette omission.

Le roi rougit comme lorsqu'une contrariété l'assaillait.

La Vallière, douce et résignée, ne témoigna rien.

Pendant toute la lecture, le roi ne l'avait point quittée du regard; la jeune fille se dilatait sous cette heureuse influence qu'elle sentait rayonner autour d'elle, trop joyeuse et trop pure qu'elle était pour qu'une pensée autre que d'amour pénétrât dans son esprit ou dans son cœur.

Payant par la durée de son attention cette touchante abnégation, le roi montrait à son amante qu'il en comprenait l'étendue et la délicatesse.

La liste close, toutes les figures de femmes omises ou oubliées se laissèrent aller au désappointement.

Malicorne aussi fut oublié dans le nombre des hommes, et sa grimace dit clairement à Montalais, oubliée aussi :

— Est-ce que nous ne nous arrangerons pas avec

la fortune de manière qu'elle ne nous oublie pas, elle ?

— Oh ! que si fait, répliqua le sourire intelligent de mademoiselle Aure.

Les billets furent distribués à chacun selon son numéro.

Le roi reçut le sien d'abord, puis la reine mère, puis MONSIEUR, puis la reine et MADAME, et ainsi de suite.

Alors, Anne d'Autriche ouvrit un sac en peau d'Espagne, dans lequel se trouvaient deux cents numéros gravés sur des boules de nacre, et présenta le sac tout ouvert à la plus jeune de ses filles d'honneur pour qu'elle y prit une boule.

L'attente, au milieu de tous ces préparatifs pleins de lenteur, était plus encore celle de l'avidité que celle de la curiosité.

De Saint-Aignan se pencha à l'oreille de mademoiselle de Tonnay-Charente :

— Puisque nous avons chacun un numéro, mademoiselle, lui dit-il, unissons nos deux chances. A vous le bracelet, si je gagne ; à moi, si vous gagnez, un seul regard de vos beaux yeux ?

— Non pas, dit Athénaïs ; à vous le bracelet, si vous le gagnez. Chacun pour soi.

— Vous êtes impitoyable, dit de Saint-Aignan, et je vous punirai par un quatrain :

Belle Iris, à mes vœux
Vous êtes trop rebelle...

— Silence ! dit Athénaïs, vous allez m'empêcher d'entendre le numéro gagnant.

— Numéro I, dit la jeune fille qui avait tiré la boule de nacre du sac de peau d'Espagne.

— Le roi ! s'écria la reine mère.

— Le roi a gagné, répéta la reine joyeuse.

— Oh ! le roi ! votre rêve ! dit à l'oreille d'Anne d'Autriche MADAME toute joyeuse.

Le roi seul ne fit éclater aucune satisfaction.

Il remercia seulement la fortune de ce qu'elle faisait pour lui en adressant un petit salut à la jeune fille qui avait été choisie comme mandataire de la rapide déesse.

Puis, recevant des mains d'Anne d'Autriche, au milieu des murmures de convoitise de toute l'assemblée, l'écrin qui renfermait les bracelets :

— Ils sont dont réellement beaux, ces bracelets ? dit-il.

— Regardez-les, dit Anne d'Autriche, et jugez-en vous-même.

Le roi les regarda.

— Oui, dit-il, et voilà, en effet, un admirable médaillon. Quel fini !

— Quel fini ! répéta MADAME.

La reine Marie-Thérèse vit facilement et du premier coup d'œil que le roi ne lui offrirait pas les bracelets ; mais, comme il ne paraissait pas non plus songer le moins du monde à les offrir à MADAME, elle se tint pour satisfaite, ou à peu près.

Le roi s'assit.

Les plus familiers parmi les courtisans vinrent successivement admirer de près la merveille, qui bientôt, avec la permission du roi, passa de main en main.

Aussitôt tous, connaisseurs ou non, s'exclamèrent de surprise et accablèrent le roi de félicitations.

Il y avait, en effet, de quoi admirer pour tout le monde : les brillants pour ceux-ci, la gravure pour ceux-là.

Les dames manifestaient visiblement leur impatience de voir un pareil trésor accaparé par les cavaliers.

— Messieurs, messieurs, dit le roi à qui rien n'échappait, on dirait, en vérité, que vous portez des bracelets comme les Sabins : passez-les donc un peu aux dames, qui me paraissent avoir à juste titre la prétention de s'y connaître mieux que vous.

Ces mots semblèrent à MADAME le commencement d'une décision qu'elle attendait.

Elle puisait, d'ailleurs, cette bienheureuse croyance dans les yeux de la reine mère.

Le courtisan qui les tenait au moment où le roi jetait cette observation au milieu de l'agitation générale, se hâta de déposer les bracelets entre les mains de la reine Marie-Thérèse, qui, sachant bien, pauvre femme ! qu'ils ne lui étaient pas destinés, les regarda à peine et les passa presque aussitôt à MADAME.

Celle-ci et, plus particulièrement qu'elle encore, MONSIEUR, donnèrent aux bracelets un long regard de convoitise.

Puis elle passa les joyaux aux dames ses voisines, en prononçant ce seul mot, mais avec un accent qui valait une longue phrase :

— Magnifiques !

Les dames, qui avaient reçu les bracelets des mains de MADAME, mirent le temps qui leur convint à les examiner, puis elles les firent circuler en les poussant à droite.

Pendant ce temps, le roi s'entretenait tranquillement avec de Guiche et Fouquet.

Il laissait parler plutôt qu'il n'écoutait.

Habituée à certains tours de phrases, son oreille, comme celle de tous les hommes qui exercent sur d'autres hommes une supériorité incontestable, ne prenait des discours semés çà et là que l'indispensable mot qui mérite une réponse.

Quant à son attention, elle était autre part.

Elle errait avec ses yeux.

Mademoiselle de Tonnay-Charente était la dernière des dames inscrites pour les billets, et, comme si elle eût pris rang selon son inscription sur la liste, elle n'avait après elle que Montalais et La Vallière.

Lorsque les bracelets arrivèrent à ces deux dernières, on parut ne plus s'en occuper.

L'humilité des mains qui maniaient momentanément ces joyaux leur ôtait toute leur importance.

Ce qui n'empêcha point Montalais de tressaillir de joie, d'envie et de cupidité à la vue de ces belles pierres, plus encore que de ce magnifique travail.

Il est évident que, mise en demeure entre la valeur pécuniaire et la beauté artistique, Montalais eût sans hésitation préféré les diamants aux camées.

Aussi eut-elle grand'peine à les passer à sa compagne La Vallière. La Vallière attacha sur les bijoux un regard presque indifférent.

— Oh ! que ces bracelets sont riches ! que ces bracelets sont magnifiques ! s'écria Montalais ; et tu ne t'extasies pas sur eux, Louise ? Mais, en vérité, tu n'es donc pas femme ?

— Si fait, répondit la jeune fille avec un accent d'adorable mélancolie. Mais pourquoi désirer ce qui ne peut nous appartenir ?

Le roi, la tête penchée en avant, écoutait ce que la jeune fille allait dire.

A peine la vibration de cette voix eut-elle frappé son oreille, qu'il se leva tout rayonnant, et, traversant tout le cercle pour aller de sa place à La Vallière :

— Mademoiselle, dit-il, vous vous trompez, vous êtes femme, et toute femme a droit à des bijoux de femme.

— Oh ! Sire, dit La Vallière. Votre Majesté ne veut donc pas croire absolument à ma modestie ?

— Je crois que vous avez toutes les vertus, mademoiselle, la franchise comme les autres ; je vous adjure donc de dire franchement ce que vous pensez de ces bracelets.

— Qu'ils sont beaux, Sire, qu'ils ne peuvent être offerts qu'à une reine.

— Cela me ravit que votre opinion soit telle, mademoiselle ; les bracelets sont à vous, et le roi vous prie de les accepter.

Et comme, avec un mouvement qui ressemblait à de l'effroi, La Vallière tendait vivement l'écrin au roi, le roi repoussa doucement de sa main la main tremblante de La Vallière.

Un silence d'étonnement, plus funèbre qu'un silence de mort, régnait sans l'assemblée. Et cependant, on n'avait pas, du côté des reines, entendu ce qu'il avait dit, ni compris ce qu'il avait fait.

Une charitable amie se chargea de répandre la nouvelle.

Ce fut de Tonnay-Charente, à qui MADAME avait fait signe de s'approcher.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria de Tonnay-Charente, est-elle heureuse, cette La Vallière ! Le roi vient de lui donner les bracelets.

MADAME se mordit les lèvres avec une telle force, que le sang apparut à la surface de la peau.

La jeune reine regarda alternativement La Vallière et MADAME, et se mit à rire.

Anne d'Autriche appuya son menton sur sa belle main blanche, et demeura longtemps absorbée par un soupçon qui lui mordait l'esprit et par une douleur atroce qui lui mordait le cœur.

De Guiche, en voyant pâlir MADAME, en devinant ce qui la faisait pâlir, de Guiche quitta précipitamment l'assemblée et disparut. Malicorne put alors se glisser jusqu'à Montalais, et, à la faveur du tumulte général des conversations :

— Aure, lui dit-il, tu as près de toi notre fortune et notre avenir.

— Oui, répondit celle-ci.

Et elle embrassa tendrement La Vallière, qu'intérieurement elle était tentée d'étrangler.

XXXII

MALAGA

PENDANT tout ce long et violent débat des ambitions de cour contre les amours de cœur, un de

nos personnages, le moins à négliger peut-être, était fort négligé, fort oublié, fort malheureux.

En effet, d'Artagnan, d'Artagnan, car il faut le nommer par son nom pour qu'on se rappelle qu'il a existé, d'Artagnan n'avait absolument rien à faire dans ce monde brillant et léger. Après avoir suivi le roi pendant deux jours à Fontainebleau, et avoir regardé toutes les bergerades et tous les travestissements héroï-comiques de son souverain, le mousquetaire avait senti que cela ne suffisait point à remplir sa vie.

Accosté à chaque instant par des gens qui lui disaient :

— Comment trouvez-vous que m'aille cet habit, monsieur d'Artagnan ?

Il leur répondait de sa voix placide et railleuse :

— Mais je trouve que vous êtes aussi bien habillé que le plus beau singe de la foire Saint-Laurent.

C'était un compliment comme les faisait d'Artagnan quand il n'en voulait pas faire d'autre : bon gré mal gré, il fallait donc s'en contenter.

Et, quand on lui demandait :

— Monsieur d'Artagnan, comment vous habillez-vous ce soir ?

Il répondait :

— Je me déshabillerai.

Ce qui faisait rire même les dames.

Mais, après deux jours passés ainsi, le mousquetaire voyant que rien de sérieux ne s'agitait là-dessous, et que le roi avait complètement, ou du moins paraissait avoir complètement oublié Paris, Saint-Mandé et Belle-Isle ;

Que M. Colbert rêvait lampions et feux d'artifice ;

Que les dames en avaient pour un mois au moins d'œillades à rendre et à donner ;

D'Artagnan demanda au roi un congé pour affaires de famille.

Au moment où d'Artagnan lui faisait cette demande, le roi se couchait, rompu d'avoir dansé.

— Vous voulez me quitter, monsieur d'Artagnan ? demanda-t-il d'un air étonné.

Louis XIV ne comprenait jamais que l'on se séparât de lui quand on pouvait avoir l'insigne honneur de demeurer près de lui.

— Sire, dit d'Artagnan, je vous quitte parce que je ne vous sers à rien. Ah! si je pouvais vous tenir le balancier, tandis que vous dansez, ce serait autre chose.

— Mais, mon cher monsieur d'Artagnan, répondit gravement le roi, on danse sans balancier.

— Ah ! tiens, dit le mousquetaire continuant son ironie insensible, tiens, je ne savais pas, moi !

— Vous ne m'avez donc pas vu danser ? demanda le roi.

— Oui ; mais j'ai cru que cela irait toujours de plus fort en plus fort. Je me suis trompé : raison de plus pour que je me retire. Sire, je le répète, vous n'avez pas besoin de moi ; d'ailleurs, si Votre Majesté en avait besoin, elle saurait où me trouver.

— C'est bien, dit le roi.

Et il accorda le congé.

Nous ne chercherons donc pas d'Artagnan à Fontainebleau, ce serait chose inutile ; mais, avec la permission de nos lecteurs, nous le retrouverons rue des Lombards, au *Pilon d'Or*, chez notre vénérable ami Planchet.

Il est huit heures du soir, il fait chaud, une seule

fenêtre est ouverte, c'est celle d'une chambre de l'entresol.

Un parfum d'épiceries, mêlé au parfum moins exotique, mais plus pénétrant, de la fange de la rue, monte aux narines du mousquetaire.

D'Artagnan, couché sur une immense chaise à dossier plat, les jambes, non pas allongées, mais posées sur un escabeau, forme l'angle le plus obtus qui se puisse voir.

L'œil, si fin et si mobile d'habitude, est fixe, presque voilé, et a pris pour but invariable le petit coin du ciel bleu que l'on aperçoit derrière la déchirure des cheminées; il y a du bleu tout juste ce qu'il en faudrait pour mettre une pièce à l'un des sacs de lentilles ou de haricots qui forment le principal ameublement de la boutique du rez-de-chaussée.

Ainsi étendu, ainsi abruti dans son observation transfenestrale, d'Artagnan n'est plus un homme de guerre, d'Artagnan n'est plus un officier du palais, c'est un bourgeois croupissant entre le dîner et le souper, entre le souper et le coucher ; un de ces braves cerveaux ossifiés qui n'ont plus de place pour une seule idée, tant la matière guette avec férocité aux portes de l'intelligence, et surveille la contrebande qui pourrait se faire en introduisant dans le crâne un symptôme de pensée.

Nous avons dit qu'il faisait nuit ; les boutiques s'allumaient tandis que les fenêtres des appartements supérieurs se fermaient ; une patrouille de soldats du guet faisait entendre le bruit irrégulier de son pas.

D'Artagnan continuait à ne rien entendre et à ne rien regarder que le coin bleu de son ciel.

A deux pas de lui, tout à fait dans l'ombre,

couché sur un sac de maïs, Planchet, le ventre sur ce sac, les deux bras sous son menton, regardait d'Artagnan penser, rêver ou dormir les yeux ouverts.

L'observation durait déjà depuis fort longtemps.

Planchet commença par faire :

— Hum ! hum !

D'Artagnan ne bougea point.

Planchet vit alors qu'il fallait recourir à quelque moyen plus efficace : après mûres réflexions, ce qu'il trouva de plus ingénieux dans les circonstances présentes, fut de se laisser rouler de son sac sur le parquet en murmurant contre lui-même le mot :

— Imbécile !

Mais, quel que fût le bruit produit par la chute de Planchet, d'Artagnan, qui, dans le cours de son existence, avait entendu bien d'autres bruits, ne parut pas faire le moindre cas de ce bruit-là.

D'ailleurs, une énorme charrette, chargée de pierres, débouchant de la rue Saint-Médéric, absorba dans le bruit de ses roues le bruit de la chute de Planchet.

Cependant Planchet crut, en signe d'approbation tacite, le voir imperceptiblement sourire au mot *imbécile*.

Ce qui, l'enhardissant, lui fit dire :

— Est-ce que vous dormez, monsieur d'Artagnan ?

— Non, Planchet, je ne dors *même* pas, répondit le mousquetaire.

— J'ai le désespoir, fit Planchet, d'avoir entendu le mot *même*.

— Eh bien, quoi ? est-ce que ce mot n'est pas français, mons Planchet ?

— Si fait, monsieur d'Artagnan.

— Eh bien ?

— Eh bien, ce mot m'afflige.

— Développe-moi ton affliction, Planchet, dit d'Artagnan.

— Si vous dites que vous ne dormez même pas, c'est comme si vous disiez que vous n'avez même pas la consolation de dormir. Ou mieux, c'est comme si vous disiez en d'autres termes : Planchet, je m'ennuie à crever.

— Planchet, tu sais que je ne m'ennuie jamais.

— Excepté aujourd'hui et avant-hier.

— Bah !

— Monsieur d'Artagnan, voilà huit jours que vous êtes revenu de Fontainebleau ; voilà huit jours que vous n'avez plus ni vos ordres à donner, ni votre compagnie à faire manœuvrer. Le bruit des mousquets, des tambours et de toute la royauté vous manque ; d'ailleurs, moi qui ai porté le mousquet, je conçois cela.

— Planchet, répondit d'Artagnan, je t'assure que je ne m'ennuie pas le moins du monde.

— Que faites-vous, en ce cas, couché là comme un mort ?

— Mon ami Planchet, il y avait au siège de La Rochelle quand j'y étais, quand tu y étais, quand nous y étions enfin ; il y avait au siège de La Rochelle un Arabe qu'on renommait pour sa façon de pointer les couleuvrines. C'était un garçon d'esprit, quoiqu'il fût d'une singulière couleur, couleur de tes olives. Eh bien, cet Arabe, quand il avait mangé ou travaillé, se couchait comme je suis couché en ce moment, et fumait je ne sais quelles feuilles magiques dans un grand tube à bout d'ambre ; et, si quelque chef, venant à passer, lui reprochait de toujours dormir, il répondait tran-

quillement : « Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. »

— C'était un Arabe lugubre et par sa couleur et par ses sentences, dit Planchet. Je me le rappelle parfaitement. Il coupait les têtes des protestants avec beaucoup de satisfaction.

— Précisément, et il les embaumait quand elles en valaient la peine.

— Oui, et quand il travaillait à cet embaumement avec toutes ses herbes et toutes ses grandes plantes, il avait l'air d'un vannier qui fait des corbeilles.

— Oui, Planchet, oui, c'est bien cela.

— Oh ! moi aussi, j'ai de la mémoire.

— Je n'en doute pas ; mais que dis-tu de son raisonnement ?

— Monsieur, je le trouve parfait d'une part, mais stupide de l'autre.

— Devise, Planchet, devise.

— Eh bien, monsieur, en effet, mieux vaut être assis que debout, c'est constant surtout lorsqu'on est fatigué, dans certaines circonstances... (Et Planchet sourit d'un air coquin.) Mieux vaut être couché qu'assis ; mais, quant à la dernière proposition : mieux vaut être mort que couché, je déclare que je la trouve absurde ; que ma préférence incontestable est pour le lit, et que, si vous n'êtes point de mon avis, c'est que, comme j'ai l'honneur de vous le dire, vous vous ennuyez à crever.

— Planchet, tu connais M. La Fontaine ?

— Le pharmacien du coin de la rue Saint-Médéric ?

— Non, le fabuliste.

— Ah ! maître corbeau ?

— Justement ; eh bien ! je suis comme son lièvre.

— Il a donc un lièvre aussi ?

— Il a toutes sortes d'animaux.

— Eh bien, que fait-il, son lièvre ?

— Il songe.

— Ah ! ah !

— Planchet, je suis comme le lièvre de M. La Fontaine, je songe.

— Vous songez ? fit Planchet inquiet.

— Oui ; ton logis, Planchet, est assez triste pour pousser à la méditation ; tu conviendras de cela, je l'espère.

— Cependant, monsieur, vous avez vue sur la rue.

— Pardieu ! voilà qui est récréatif, hein ?

— Il n'en est pas moins vrai, monsieur, que, si vous logiez sur le derrière, vous vous ennuieriez... Non, je veux dire que vous songeriez encore plus.

— Ma foi ! je ne sais pas, Planchet.

— Encore, fit l'épicier, si vos songeries étaient du genre de celle qui vous a conduit à la restauration du roi Charles II.

Et Planchet fit entendre un petit rire qui n'était pas sans signification.

— Ah ! Planchet, mon ami, dit d'Artagnan, vous devenez ambitieux.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque autre roi à restaurer, monsieur d'Artagnan, quelque autre Monck à mettre en boîte ?

— Non, mon cher Planchet, tous les rois sont sur leurs trônes... moins bien peut-être que je ne suis sur cette chaise ; mais enfin ils y sont.

Et d'Artagnan poussa un soupir.

— Monsieur d'Artagnan, fit Planchet, vous me faites de la peine.

— Tu es bien bon, Planchet.

— J'ai un soupçon, Dieu me pardonne.

— Lequel ?

— Monsieur d'Artagnan, vous maigrissez.

— Oh ! fit d'Artagnan frappant sur son thorax, qui résonna comme une cuirasse vide, c'est impossible, Planchet.

— Ah ! voyez-vous, dit Planchet avec effusion, c'est que si vous maigrissiez chez moi...

— Eh bien ?

— Eh bien, je ferais un malheur.

— Allons, bon !

— Oui.

— Que ferais-tu ? Voyons.

— Je trouverais celui qui cause votre chagrin.

— Voilà que j'ai un chagrin, maintenant.

— Oui, vous en avez un.

— Non, Planchet, non.

— Je vous dis que si, moi ; vous avez un chagrin, et vous maigrissez.

— Je maigris, tu es sûr ?

— A vue d'œil... Malaga ! si vous maigrissez encore, je prends ma rapière, et je m'en vais tout droit couper la gorge à M. d'Herblay.

— Hein ! fit d'Artagnan en bondissant sur sa chaise, que dites-vous là, Planchet ? et que fait le nom de M. d'Herblay dans votre épicerie ?

— Bon ! bon ! fâchez-vous si vous voulez, injuriez-moi si vous voulez ; mais, morbleu ! je sais ce que je sais.

D'Artagnan s'était, pendant cette seconde sortie

de Planchet, placé de manière à ne pas perdre un seul de ses regards, c'est-à-dire qu'il s'était assis, les deux mains appuyées sur ses deux genoux, le cou tendu vers le digne épicier.

— Voyons, explique-toi, dit-il, et dis-moi comment tu as pu proférer un blasphème de cette force. M. d'Herblay, ton ancien chef, mon ami, un homme d'Église, un mousquetaire devenu évêque, tu lèverais l'épée sur lui, Planchet ?

— Je lèverais l'épée sur mon père quand je vous vois dans ces états-là.

— M. d'Herblay, un gentilhomme !

— Cela m'est bien égal, à moi, qu'il soit gentilhomme. Il vous fait rêver noir, voilà ce que je sais. Et, de rêver noir, on maigrit. Malaga ! Je ne veux pas que M. d'Artagnan sorte de chez moi plus maigre qu'il n'y est entré.

— Comment me fait-il rêver noir ? Voyons, explique, explique.

— Voilà trois nuits que vous avez le cauchemar.

— Moi ?

— Oui, vous, et que, dans votre cauchemar, vous répétez : « Aramis ! sournois d'Aramis ! »

— Ah ! j'ai dit cela ? fit d'Artagnan inquiet.

— Vous l'avez dit, foi de Planchet !

— Eh bien, après ? Tu sais le proverbe, mon ami : « Tout songe est mensonge. »

— Non pas ; car, chaque fois que, depuis trois jours, vous êtes sorti, vous n'avez pas manqué de me demander au retour : « As-tu vu M. d'Herblay ? » Ou bien encore : « As-tu reçu pour moi des lettres de M. d'Herblay ? »

— Mais il me semble qu'il est naturel que je m'intéresse à ce cher ami ? dit d'Artagnan.

— D'accord, mais pas au point d'en diminuer.

— Planchet, j'engraisserai, je t'en donne ma parole d'honneur.

— Bien ! monsieur, je l'accepte ; car je sais que, lorsque vous donnez votre parole d'honneur, c'est sacré...

— Je ne rêverai plus d'Aramis.

— Très bien !

— Je ne te demanderai plus s'il y a des lettres de M. d'Herblay.

— Parfaitement.

— Mais tu m'expliqueras une chose.

— Parlez, monsieur.

— Je suis observateur...

— Je le sais bien...

— Et tout à l'heure tu as dit un juron singulier...

— Oui.

— Dont tu n'as pas l'habitude.

— Malaga ! vous voulez dire ?

— Justement.

— C'est mon juron depuis que je suis épicier.

— C'est juste, c'est un nom de raisin sec.

— C'est mon juron de férocité ; quand une fois j'ai dit Malaga ! je ne suis plus un homme.

— Mais enfin je ne te connaissais pas ce juron-là.

— C'est juste, monsieur, on me l'a donné.

Et Planchet, en prononçant ces paroles, cligna de l'œil avec un petit air de finesse qui appela toute l'attention de d'Artagnan.

— Eh ! eh ! fit-il.

Planchet répéta :

— Eh ! eh !

— Tiens ! tiens ! monsieur Planchet.

— Dame ! monsieur, dit Planchet, je ne suis pas

comme vous, moi, je ne passe pas ma vie à songer.

— Tu as tort.

— Je veux dire à m'ennuyer, monsieur ; nous n'avons qu'un faible temps à vivre, pourquoi ne pas en profiter ?

— Tu es philosophe épicurien, à ce qu'il paraît, Planchet ?

— Pourquoi pas ? La main est bonne, on écrit et l'on pèse du sucre et des épices ; le pied est sûr, on danse ou l'on se promène ; l'estomac a des dents, on dévore et l'on digère ; le cœur n'est pas trop racorni ; eh bien, monsieur...

— Eh bien, quoi, Planchet ?

— Ah ! voilà !... fit l'épicier en se frottant les mains.

D'Artagnan croisa une jambe sur l'autre.

— Planchet, mon ami, dit-il, vous m'abrutissez de surprise.

— Pourquoi ?

— Parce que vous vous révélez à moi sous un jour absolument nouveau.

Planchet, flatté au dernier point, continua de se frotter les mains à s'enlever l'épiderme.

— Ah ! ah ! dit-il, parce que je ne suis qu'une bête, vous croyez que je serai un imbécile ?

— Bien ! Planchet, voilà un raisonnement.

— Suivez bien mon idée monsieur. Je me suis dit, continua Planchet sans plaisir, il n'est pas de bonheur sur la terre.

— Oh ! que c'est bien vrai, ce que tu dis là, Planchet ! interrompit d'Artagnan.

— Or, prenons, sinon du plaisir, le plaisir n'est pas chose si commune, du moins, des consolations.

— Et tu te consoles ?

— Justement.

— Explique-moi ta manière de te consoler.

— Je mets un bouclier pour aller combattre l'ennui. Je règle mon temps de patience, et, à la veille juste du jour où je sens que je vais m'ennuyer, je m'amuse.

— Ce n'est pas plus difficile que cela ?

— Non.

— Et tu as trouvé cela tout seul ?

— Tout seul.

— C'est miraculeux.

— Qu'en dites-vous ?

— Je dis que ta philosophie n'a pas sa pareille au monde.

— Eh bien, alors, suivez mon exemple.

— C'est tentant.

— Faites comme moi.

— Je ne demanderais pas mieux ; mais toutes les âmes n'ont pas la même trempe, et peut-être que, s'il fallait que je m'amusasse comme toi, je m'ennuierais horriblement...

— Bah ! essayez d'abord.

— Que fais-tu ? Voyons.

— Avez-vous remarqué que je m'absente ?

— Oui.

— D'une certaine façon ?

— Périodiquement.

— C'est cela, ma foi ! Vous l'avez remarqué ?

— Mon cher Planchet, tu comprends que, lorsqu'on se voit à peu près tous les jours, quand l'un s'absente, celui-là manque à l'autre ? Est-ce que je ne te manque pas, à toi, quand je suis en campagne ?

— Immensément ! c'est-à-dire que je suis comme un corps sans âme.

— Ceci convenu, continuons.

— A quelle époque est-ce que je m'absente ?

— Le 15 et le 30 de chaque mois.

— Et je reste dehors ?

— Tantôt deux, tantôt trois, tantôt quatre jours.

— Qu'avez-vous cru que j'allais faire ?

— Les recettes.

— Et, en revenant, vous m'avez trouvé le visage ?...

— Fort satisfait.

— Vous voyez, vous le dites vous-même, toujours satisfait. Et vous avez attribué cette satisfaction ?...

— A ce que ton commerce allait bien ; à ce que les achats de riz, de pruneaux, de cassonade, de poires tapées et de mélasse allaient à merveille. Tu as toujours été fort pittoresque de caractère, Planchet ; aussi n'ai-je pas été surpris un instant de te voir opter pour l'épicerie, qui est un des commerces les plus variés et les plus doux au caractère, en ce qu'on y manie presque toutes choses naturelles et parfumées.

— C'est bien dit, monsieur ; mais quelle erreur est la vôtre !

— Comment, j'erre ?

— Quand vous croyez que je vais comme cela tous les quinze jours en recettes ou en achats. Oh ! oh ! monsieur, comment diable avez-vous pu croire une pareille chose ? Oh ! oh ! oh !

Et Planchet se mit à rire de façon à inspirer à d'Artagnan les doutes les plus injurieux sur sa propre intelligence.

— J'avoue, dit le mousquetaire, que je ne suis pas à ta hauteur.

— Monsieur, c'est vrai.

— Comment, c'est vrai ?

— Il faut bien que ce soit vrai, puisque vous le dites ; mais remarquez bien que cela ne vous fait rien perdre dans mon esprit.

— Ah ! c'est bien heureux !

— Non, vous êtes un homme de génie, vous ; et, quand il s'agit de guerre, de surprises, de tactique et de coups de main, dame ! les rois sont bien peu de chose à côté de vous ; mais, pour le repos de l'âme, les soins du corps, les confitures de la vie, si cela peut se dire, ah ! monsieur, ne me parlez pas des hommes de génie, ils sont leurs propres bourreaux.

— Bon ! Planchet, dit d'Artagnan pétillant de curiosité, voilà que tu m'intéresses au plus haut point.

— Vous vous ennuyez déjà moins que tout à l'heure, n'est-ce pas ?

— Je ne m'ennuyais pas ; cependant, depuis que tu me parles, je m'amuse davantage.

— Allons donc ! bon commencement ! Je vous guérirai, j'en réponds.

— Je ne demande pas mieux.

— Voulez-vous que j'essaye ?

— A l'instant.

— Soit ! Avez-vous ici des chevaux ?

— Oui : dix, vingt, trente.

— Il n'en est pas besoin de tant que cela ; deux, voilà tout.

— Ils sont à ta disposition, Planchet.

— Bon ! je vous emmène.

— Quand cela ?
— Demain.
— Où ?
— Ah ! vous demandez trop.
— Cependant tu m'avoueras qu'il est important que je sache où je vais.
— Aimez-vous la campagne ?
— Médiocrement, Planchet.
— Alors vous aimez la ville ?
— C'est selon.
— Eh bien, je vous mène dans un endroit moitié ville, moitié campagne.
— Bon !
— Dans un endroit où vous vous amuserez, j'en suis sûr.
— A merveille !
— Et, miracle, dans un endroit d'où vous revenez pour vous y être ennuyé.
— Moi ?
— Mortellement !
— C'est donc à Fontainebleau que tu vas ?
— A Fontainebleau, juste !
— Tu vas à Fontainebleau, toi ?
— J'y vais.
— Et que vas-tu faire à Fontainebleau, bon Dieu ?

Planchet répondit à d'Artagnan par un clignement d'yeux plein de malice.

— Tu as quelque terre par là, scélérat !
— Oh ! une misère, une bicoque.
— Je t'y prends.
— Mais c'est gentil, parole d'honneur !
— Je vais à la campagne de Planchet ! s'écria d'Artagnan.

— Quand vous voudrez.
— N'avons-nous pas dit demain ?
— Demain, soit ; et puis, d'ailleurs, demain, c'est le 14, c'est-à-dire la veille du jour où j'ai peur de m'ennuyer ; ainsi donc, c'est convenu.
— Convenu.
— Vous me prêtez un de vos chevaux ?
— Le meilleur.
— Non, je préfère le plus doux ; je n'ai jamais été excellent cavalier, vous le savez, et, dans l'épicerie, je me suis encore rouillé ; et puis...
— Et puis quoi ?
— Et puis, ajouta Planchet avec un autre clin d'œil, et puis je ne veux pas me fatiguer.
— Et pourquoi ? se hasarda à demander d'Artagnan.
— Parce que je ne m'amuserais plus, répondit Planchet.

Et là-dessus il se leva de dessus son sac de maïs en s'étirant et en faisant craquer tous ses os les uns après les autres avec une sorte d'harmonie.

— Planchet ! Planchet ! s'écria d'Artagnan, je déclare qu'il n'est point sur la terre de sybarite qui puisse vous être comparé. Ah ! Planchet, on voit bien que nous n'avons pas encore mangé l'un près de l'autre un tonneau de sel.
— Et pourquoi cela, monsieur.
— Parce que je ne te connais pas encore, dit d'Artagnan, et que, décidément, j'en reviens à croire définitivement ce que j'avais pensé un instant le jour où, à Boulogne, tu as étranglé, ou peu s'en faut, Lubin, le valet de M. de Wardes ; Planchet, c'est que tu es un homme de ressource.

Planchet se mit à rire d'un rire plein de fatuité,

donna le bonsoir au mousquetaire, et descendit dans son arrière-boutique, qui lui servait de chambre à coucher.

D'Artagnan reprit sa première position sur sa chaise, et son front, déridé un instant, devint plus pensif que jamais.

Il avait déjà oublié les folies et les rêves de Planchet.

— Oui, se dit-il en ressaisissant le fil de ses pensées, interrompues par cet agréable colloque auquel nous venons de faire participer le public ; oui, tout est là :

« 1° Savoir ce que Baisemeaux voulait à Aramis ;

« 2° Savoir pourquoi Aramis ne me donne point de ses nouvelles ;

« 3° Savoir où est Porthos.

« Sous ces trois points gît le mystère.

« Or, continua d'Artagnan, puisque nos amis ne nous avouent rien, ayons recours à notre pauvre intelligence. On fait ce qu'on peut, mordious ! ou Malaga, comme dit Planchet. »

XXXIII

LA LETTRE DE M. BAISEMEAUX

D'ARTAGNAN, fidèle à son plan, alla dès le lendemain matin rendre visite à M. Baisemeaux.

C'était jour de propreté à la Bastille : les canons étaient brossés, fourbis, les escaliers grattés ; les

porte-clefs semblaient occupés du soin de polir leurs clefs elles-memes.

Quant aux soldats de la garnison, ils se promenaient dans leurs cours, sous prétexte qu'ils étaient assez propres.

Le commandant Baisemeaux reçut d'Artagnan d'une façon plus que polie ; mais il fut avec lui d'une réserve tellement serrée, que toute la finesse de d'Artagnan ne lui tira pas une syllabe.

Plus il se retenait dans ses limites, plus la défiance de d'Artagnan croissait.

Ce dernier crut même remarquer que le commandant agissait en vertu d'une recommandation récente.

Baisemeaux n'avait pas été au Palais-Royal, avec d'Artagnan, l'homme froid et impénétrable que celui-ci trouva dans le Baisemeaux de la Bastille.

Quand d'Artagnan voulut le faire parler sur les affaires si pressantes d'argent qui avaient amené Baisemeaux à la recherche d'Aramis et le rendaient expansif malgré tout ce soir-là, Baisemeaux prétexta des ordres à donner dans la prison même, et laissa d'Artagnan se morfondre si longtemps à l'attendre, que notre mousquetaire, certain de ne point obtenir un mot de plus, partit de la Bastille sans que Baisemeaux fût revenu de son inspection.

Mais il avait un soupçon, d'Artagnan, et, une fois le soupçon éveillé, l'esprit de d'Artagnan ne dormait plus.

Il était aux hommes ce que le chat est aux quadrupèdes, l'emblème de l'inquiétude à la fois et de l'impatience.

Un chat inquiet ne demeure pas plus en place que

le flocon de soie qui se balance à tout souffle d'air. Un chat qui guette est mort devant son poste d'observation, et ni la faim ni la soif ne savent le tirer de sa méditation.

D'Artagnan, qui brûlait d'impatience, secoua tout à coup ce sentiment comme un manteau trop lourd. Il se dit que la chose qu'on lui cachait était précisément celle qu'il importait de savoir.

En conséquence, il réfléchit que Baisemeaux ne manquerait pas de faire prévenir Aramis, si Aramis lui avait donné une recommandation quelconque. C'est ce qui arriva.

Baisemeaux avait à peine eu le temps matériel de revenir du donjon, que d'Artagnan s'était mis en embuscade près la rue du Petit-Musc, de façon à voir tous ceux qui sortiraient de la Bastille.

Après une heure de station à la *Herse-d'Or*, sous l'auvent où l'on prenait un peu d'ombre, d'Artagnan vit sortir un soldat de garde.

Or, c'était le meilleur indice qu'il pût désirer. Tout gardien ou porte-clefs a ses jours de sortie et même ses heures à la Bastille, puisque tous sont astreints à n'avoir ni femme ni logement dans le château ; ils peuvent donc sortir sans exciter la curiosité.

Mais un soldat caserné est renfermé pour vingt-quatre heures lorsqu'il est de garde, on le sait bien, et d'Artagnan le savait mieux que personne. Ce soldat ne devait donc sortir en tenue de service que pour un ordre exprès et pressé.

Le soldat, disons-nous, partit de la Bastille, et lentement, lentement, comme un heureux mortel à qui, au lieu d'une faction devant un insipide corps de garde, ou sur un bastion non moins ennuyeux,

arrive la bonne aubaine d'une liberté jointe à une promenade, ces deux plaisirs comptant comme service. Il se dirigea vers le faubourg Saint-Antoine, humant l'air, le soleil, et regardant les femmes.

D'Artagnan le suivit de loin. Il n'avait pas encore fixé ses idées là-dessus.

— Il faut tout d'abord, pensa-t-il, que je voie la figure de ce drôle. Un homme vu est un homme jugé.

D'Artagnan doubla le pas, et, ce qui n'était pas bien difficile, devança le soldat.

Non seulement il vit sa figure, qui était assez intelligente et résolue, mais encore il vit son nez, qui était un peu rouge.

— Le drôle aime l'eau-de-vie, se dit-il.

En même temps qu'il voyait le nez rouge, il voyait dans la ceinture du soldat un papier blanc.

— Bon ! il a une lettre, ajouta d'Artagnan. Or, un soldat se trouve trop joyeux d'être choisi par M. Baisemeaux pour estafette, il ne vend pas le message.

Comme d'Artagnan se rongeait les poings, le soldat avançait toujours dans le faubourg Saint-Antoine.

— Il va certainement à Saint-Mandé, se dit-il, et je ne saurai pas ce qu'il y a dans la lettre...

C'était à en perdre la tête.

— Si j'étais en uniforme, se dit d'Artagnan, je ferais prendre le drôle et sa lettre avec lui. Le premier corps de garde me prêterait la main. Mais du diable si je dis mon nom pour un fait de ce genre. Le faire boire, il se défiera et puis il me grisera... Mordious ! je n'ai plus d'esprit, et c'est fait de moi. Attaquer ce malheureux, le faire dégainer, le tuer pour sa

lettre. Bon, s'il s'agissait d'une lettre de reine à un lord, ou d'une lettre de cardinal à une reine. Mais, mon Dieu, quelles piètres intrigues que celles de MM. Aramis et Fouquet avec M. Colbert ! La vie d'un homme pour cela, oh ! non, pas même dix écus.

Comme il philosophait de la sorte en mangeant ses ongles et moustaches, il aperçut un petit groupe d'archers et un commissaire.

Ces gens emmenaient un homme de belle mine qui se débattait du meilleur cœur.

Les archers lui avaient déchiré ses habits, et on le traînait. Il demandait qu'on le conduisit avec égards, se prétendant gentilhomme et soldat.

Il vit notre soldat marcher dans la rue, et cria :

— Soldat, à moi !

Le soldat marcha du même pas vers celui qui l'interpellait, et la foule les suivit.

Une idée vint alors à d'Artagnan.

C'était la première : on verra qu'elle n'était pas mauvaise.

Tandis que le gentilhomme racontait au soldat qu'il venait d'être pris dans une maison comme voleur, tandis qu'il n'était qu'un amant, le soldat le plaignait et lui donnait des consolations et des conseils avec cette gravité que le soldat français met au service de son amour-propre et de l'esprit de corps. D'Artagnan se glissa derrière le soldat pressé par la foule, et lui tira nettement et promptement le papier de la ceinture.

Comme, à ce moment, le gentilhomme déchiré tiraillait ce soldat, comme le commissaire tiraillait le gentilhomme, d'Artagnan put opérer sa capture sans le moindre inconvénient.

Il se mit à dix pas derrière un pilier de maison, et lut sur l'adresse :

« A monsieur du Vallon, chez monsieur Fouquet, à Saint-Mandé. »

— Bon ! dit-il.

Et il décacheta sans déchirer, puis il tira le papier plié en quatre, qui contenait seulement ces mots :

« Cher monsieur du Vallon, veuillez faire dire à M. d'Herblay qu'il est venu à la Bastille et qu'il a questionné.

« Votre dévoué,

« DE BAISEMEAUX. »

— Eh bien, à la bonne heure, s'écria d'Artagnan, voilà qui est parfaitement limpide. Porthos en est.

Sûr de ce qu'il voulait savoir :

— Mordious ! pensa le mousquetaire, voilà un pauvre diable de soldat à qui cet enragé sournois de Baisemeaux va faire payer cher ma supercherie... S'il rentre sans lettre... que lui fera-t-on ? Au fait, je n'ai pas besoin de cette lettre ; quand l'œuf est avalé, à quoi bon les coquilles ?

D'Artagnan vit que le commissaire et les archers avaient convaincu le soldat et continuaient d'emmener leur prisonnier.

Celui-ci restait environné de la foule et continuait ses doléances.

D'Artagnan vint au milieu de tous et laissa tomber la lettre sans que personne le vît, puis il s'éloigna rapidement. Le soldat reprenait sa route

vers Saint-Mandé, pensant beaucoup à ce gentilhomme qui avait imploré sa protection.

Tout à coup il pensa un peu à sa lettre, et, regardant sa ceinture, il la vit dépouillée. Son cri d'effroi fit plaisir à d'Artagnan.

Ce pauvre soldat jeta les yeux tout autour de lui avec angoisse, et enfin, derrière lui, à vingt pas, il aperçut la bienheureuse enveloppe. Il fondit dessus comme un faucon sur sa proie.

L'enveloppe était bien un peu poudreuse, un peu froissée, mais enfin la lettre était retrouvée.

D'Artagnan vit que le cachet brisé occupait beaucoup le soldat. Le brave homme finit cependant par se consoler, il remit le papier dans sa ceinture.

— Va, dit d'Artagnan, j'ai le temps désormais ; précède-moi. Il paraît qu'Aramis n'est pas à Paris, puisque Baisemeaux écrit à Porthos. Ce cher Porthos, quelle joie de le revoir... et de causer avec lui ! dit le Gascon.

Et, réglant son pas sur celui du soldat, il se promit d'arriver un quart d'heure après lui chez M. Fouquet.

XXXIV

OÙ LE LECTEUR VERRA AVEC PLAISIR QUE PORTHOS N'A RIEN PERDU DE SA FORCE

D'ARTAGNAN avait, selon son habitude, calculé que chaque heure vaut soixante minutes et chaque minute soixante secondes.

Grâce à ce calcul, parfaitement exact de minutes

et de secondes, il arriva devant la porte du surintendant au moment même où le soldat en sortait la ceinture vide.

D'Artagnan se présenta à la porte, qu'un concierge, brodé sur toutes les coutures, lui tint entr'ouverte.

D'Artagnan aurait bien voulu entrer sans se nommer, mais il n'y avait pas moyen. Il se nomma.

Malgré cette concession, qui devait lever toute difficulté, d'Artagnan le pensait du moins, le concierge hésita ; cependant, à ce titre répété pour la seconde fois, capitaine des gardes du roi, le concierge, sans livrer tout à fait passage, cessa de le barrer complètement.

D'Artagnan comprit qu'une formidable consigne avait été donnée.

Il se décida donc à mentir, ce qui, d'ailleurs, ne lui coûtait point par trop, quand il voyait par delà le mensonge le salut de l'État, ou même purement et simplement son intérêt personnel.

Il ajouta donc, aux déclarations déjà faites par lui, que le soldat qui venait d'apporter une lettre à M. du Vallon n'était autre que son messager, et que cette lettre avait pour but d'annoncer son arrivée, à lui.

Dès lors, nul ne s'opposa plus à l'entrée de d'Artagnan, et d'Artagnan entra.

Un valet voulut l'accompagner, mais il répondit qu'il était inutile de prendre cette peine à son endroit, attendu qu'il savait parfaitement où se tenait M. du Vallon.

Il n'y avait rien à répondre à un homme si complètement instruit.

On laissa faire d'Artagnan.

Perrons, salons, jardins, tout fut passé en revue par le mousquetaire. Il marcha un quart d'heure dans cette maison plus que royale, qui comptait autant de merveilles que de meubles, autant de serviteurs que de colonnes et de portes.

— Décidément, se dit-il, cette maison n'a d'autres limites que les limites de la terre. Est-ce que Porthos aurait eu la fantaisie de s'en retourner à Pierrefonds, sans sortir de chez M. Fouquet ?

Enfin il arriva dans une partie reculée du château, ceinte d'un mur de pierres de taille sur lesquelles grimpait une profusion de plantes grasses ruisselantes de fleurs, grosses et solides comme des fruits.

De distance en distance, sur le mur d'enceinte, s'élevaient des statues dans des poses timides ou mystérieuses. C'étaient des vestales cachées sous le péplum aux grands plis ; des veilleurs agiles enfermés dans leurs voiles de marbre et couvant le palais de leurs furtifs regards.

Un Hermès, le doigt sur la bouche, une Iris aux ailes éployées, une Nuit tout arrosée de pavots, dominaient les jardins et les bâtiments qu'on entrevoyait derrière les arbres ; toutes ces statues se profilaient en blanc sur les hauts cyprès, qui dardaient leurs cimes noires vers le ciel.

Autour de ces cyprès s'étaient enroulés des rosiers séculaires, qui attachaient leurs anneaux fleuris à chaque fourche des branches et semaient sur les ramures inférieures et sur les statues des pluies de fleurs embaumées.

Ces enchantements parurent au mousquetaire l'effort suprême de l'esprit humain. Il était dans une disposition d'esprit à poétiser. L'idée que

Porthos habitait dans un pareil Éden lui donna de Porthos une idée plus haute, tant il est vrai que les esprits les plus élevés ne sont point exempts de l'influence de l'entourage.

D'Artagnan trouva la porte ; à la porte, une espèce de ressort qu'il découvrit et qu'il fit jouer. La porte s'ouvrit.

D'Artagnan entra, referma la porte et pénétra dans un pavillon bâti en rotonde, et dans lequel on n'entendait d'autre bruit que celui des cascades et des chants d'oiseaux.

A la porte du pavillon, il rencontra un laquais.

— C'est ici, dit sans hésitation d'Artagnan, que demeure M. le baron du Vallon, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit le laquais.

— Prévenez-le que M. le chevalier d'Artagnan, capitaine aux mousquetaires de Sa Majesté, l'attend.

D'Artagnan fut introduit dans un salon.

D'Artagnan ne demeura pas longtemps dans l'attente : un pas bien connu ébranla le parquet de la salle voisine, une porte s'ouvrit ou plutôt s'enfonça, et Porthos vint se jeter dans les bras de son ami avec une sorte d'embarras qui ne lui allait pas mal.

— Vous ici ? s'écria-t-il.

— Et vous ? répliqua d'Artagnan. Ah ! sournois !

— Oui, dit Porthos en souriant d'un sourire embarrassé, oui, vous me trouvez chez M. Fouquet, et cela vous étonne un peu, n'est-ce pas ?

— Non pas ; pourquoi ne seriez-vous pas des amis de M. Fouquet ? M. Fouquet a bon nombre d'amis, surtout parmi les hommes d'esprit.

Porthos eut la modestie de ne pas prendre le compliment pour lui.

— Puis, ajouta-t-il, vous m'avez vu à Belle-Isle.

— Raison de plus pour que je sois porté à croire que vous êtes des amis de M. Fouquet.

— Le fait est que je le connais, dit Porthos avec un certain embarras.

— Ah ! mon ami, dit d'Artagnan, que vous êtes coupable envers moi !

— Comment cela ? s'écria Porthos.

— Comment ! vous accomplissez un ouvrage aussi admirable que celui des fortifications de Belle-Isle, et vous ne m'en avertissez pas.

Porthos rougit.

— Il y a plus, continua d'Artagnan, vous me voyez là-bas ; vous savez que je suis au roi, et vous ne devinez pas que le roi, jaloux de connaître quel est l'homme de mérite qui accomplit une œuvre dont on lui fait les plus magnifiques récits, vous ne devinez pas que je roi m'a envoyé pour savoir quel était cet homme ?

— Comment le roi vous avait envoyé pour savoir... ?

— Pardieu ! Mais ne parlons plus de cela.

— Corne de bœuf ! dit Porthos, au contraire, parlons-en ; ainsi, le roi savait que l'on fortifiait Belle-Isle ?

— Bon ! est-ce que le roi ne sait pas tout ?

— Mais il ne savait pas qui le fortifiait ?

— Non ; seulement, il se doutait, d'après ce qu'on lui avait dit des travaux, que c'était un illustre homme de guerre.

— Diable ! dit Porthos, si j'avais su cela.

— Vous ne vous seriez pas sauvé de Vannes, n'est-ce pas ?

— Non. Qu'avez-vous dit quand vous ne m'avez plus trouvé ?

— Mon cher, j'ai réfléchi.

— Ah ! oui, vous réfléchissez, vous... Et à quoi cela vous a-t-il mené de réfléchir ?

— A deviner toute la vérité.

— Ah ! vous avez deviné ?

— Oui.

— Qu'avez-vous deviné ? Voyons, dit Porthos en s'accommodant dans un fauteuil et prenant des airs de sphinx.

— J'ai deviné, d'abord, que vous fortifiiez Belle-Isle.

— Ah ! cela n'était pas bien difficile, vous m'avez vu à l'œuvre.

— Attendez donc ; mais j'ai deviné encore quelque chose, c'est que vous fortifiiez Belle-Isle par ordre de M. Fouquet.

— C'est vrai.

— Ce n'est pas le tout. Quand je suis en train de deviner, je ne m'arrête pas en route.

— Ce cher d'Artagnan !

— J'ai deviné que M. Fouquet voulait garder le secret le plus profond sur ces fortifications.

— C'était son intention, en effet, à ce que je crois, dit Porthos.

— Oui ; mais savez-vous pourquoi il voulait garder ce secret ?

— Dame ! pour que la chose ne fût pas sue, dit Porthos.

— D'abord. Mais ce désir était soumis à l'idée d'une galanterie...

— En effet, dit Porthos, j'ai entendu dire que M. Fouquet était fort galant.

— A l'idée d'une galanterie qu'il voulait faire au roi.

— Oh ! oh !

— Cela vous étonne ?

— Oui.

— Vous ne saviez pas cela ?

— Non.

— Eh bien, je le sais, moi.

— Vous êtes donc sorcier.

— Pas le moins du monde.

— Comment le savez-vous, alors ?

— Ah ! voilà ! par un moyen bien simple ! j'ai entendu M. Fouquet le dire lui-même au roi.

— Lui dire quoi ?

— Qu'il avait fait fortifier Belle-Isle à son intention, et qu'il lui faisait cadeau de Belle-Isle.

— Ah ! vous avez entendu M. Fouquet dire cela au roi ?

— En toutes lettres. Il a même ajouté : « Belle-Isle a été fortifiée par un ingénieur de mes amis, homme de beaucoup de mérite, que je demanderai la permission de présenter au roi. — Son nom ? a demandé le roi. — Le baron du Vallon, a répondu M. Fouquet. — C'est bien, a répondu le roi, vous me le présenterez. »

— Le roi a répondu cela ?

— Foi de d'Artagnan !

— Oh ! oh ! fit Porthos. Mais pourquoi ne m'a-t-on pas présenté, alors ?

— Ne vous a-t-on point parlé de cette présentation ?

— Si fait ; mais je l'attends toujours.

— Soyez tranquille, elle viendra.

— Hum ! hum ! grogna Porthos.

D'Artagnan fit semblant de ne pas entendre, et, changeant la conversation :

— Mais vous habitez un lieu bien solitaire, cher ami, ce me semble ? demanda-t-il.

— J'ai toujours aimé l'isolement. Je suis mélancolique, répondit Porthos avec un soupir.

— Tiens ! c'est étrange, fit d'Artagnan, je n'avais pas remarqué cela.

— C'est depuis que je me livre à l'étude, dit Porthos d'un air soucieux.

— Mais les travaux de l'esprit n'ont pas nui à la santé du corps, j'espère ?

— Oh ! nullement.

— Les forces vont toujours bien ?

— Trop bien, mon ami, trop bien.

— C'est que j'avais entendu dire que, dans les premiers jours de votre arrivée...

— Oui, je ne pouvais plus remuer, n'est-ce pas ?

— Comment, fit d'Artagnan avec un sourire, et à propos de quoi ne pouviez-vous plus remuer ?

Porthos comprit qu'il avait dit une bêtise et voulut se reprendre.

— Oui, je suis venu de Belle-Isle ici sur de mauvais chevaux, dit-il, et cela m'avait fatigué.

— Cela ne m'étonne plus que, moi qui venait derrière vous, j'en aie trouvé sept ou huit de crevés sur la route.

— Je suis lourd, voyez-vous, dit Porthos.

— De sorte que vous étiez moulu ?

— La graisse m'a fondu, et cette fonte m'a rendu malade.

— Ah ! pauvre Porthos !... Et Aramis, comment a-t-il été pour vous dans tout cela ?

— Très bien... Il m'a fait soigner par le propre médecin de M. Fouquet. Mais figurez-vous qu'au bout de huit jours je ne respirais plus.

— Comment cela ?

— La chambre était trop petite : j'absorbais trop d'air.

— Vraiment ?

— A ce que l'on m'a dit, du moins... Et l'on m'a transporté dans un autre logement.

— Où vous respiriez, cette fois ?

— Plus librement, oui ; mais pas d'exercice, rien à faire. Le médecin prétendait que je ne devais pas bouger ; moi, au contraire, je me sentais plus fort que jamais. Cela donna naissance à un grave accident.

— A quel accident ?

— Imaginez-vous, cher ami, que je me révoltai contre les ordonnances de cet imbécile de médecin et que je résolus de sortir, que cela lui convînt ou ne lui convînt pas. En conséquence, j'ordonnai au valet qui me servait d'apporter mes habits.

— Vous étiez donc tout nu, mon pauvre Porthos.

— Non pas, j'avais une magnifique robe de chambre, au contraire. Le laquais obéit ; je me revêtis de mes habits, qui étaient devenus trop larges ; mais, chose étrange, mes pieds étaient devenus trop larges, eux.

— Oui, j'entends bien.

— Et mes bottes étaient devenues trop étroites.

— Vos pieds étaient restés enflés.

— Tiens ! vous avez deviné.

— Parbleu ! Et c'est là l'accident dont vous me vouliez entretenir ?

— Ah bien, oui ! Je ne fis pas la même réflexion que vous. Je me dis : « Puisque mes pieds ont entré dix fois dans mes bottes, il n'y a aucune raison pour qu'ils n'y entrent pas une onzième. »

— Cette fois, mon cher Porthos, permettez-moi de vous le dire, vous manquiez de logique.

— Bref, j'étais donc placé en face d'une cloison ; j'essayais de mettre ma botte droite ; je tirais avec les mains, je poussais avec le jarret, faisant des efforts inouïs. quand, tout à coup, les deux oreilles de mes bottes demeurèrent dans mes mains ; mon pied partit comme une catapulte.

— Catapulte ! Comme vous êtes fort sur les fortifications, cher Porthos !

— Mon pied partit donc comme une catapulte et rencontra la cloison, qu'il effondra. Mon ami, je crus que, comme Samson, j'avais démoli le temple. Ce qui tomba du coup de tableaux, de porcelaines, de vases de fleurs, de tapisseries, de bâtons de rideaux, c'est inouï.

— Vraiment !

— Sans compter que de l'autre côté de la cloison était une étagère chargée de porcelaines.

— Que vous renversâtes ?

— Que je lançai à l'autre bout de l'autre chambre.

Porthos se mit à rire.

— En vérité, comme vous dites, c'est inouï !

Et d'Artagnan se mit à rire comme Porthos.

Porthos, aussitôt, se mit à rire plus fort que d'Artagnan.

— Je cassai, dit Porthos d'une voix entrecoupée

par cette hilarité croissante, pour plus de trois mille francs de porcelaines, oh ! oh ! oh !...

— Bon ! dit d'Artagnan.

— J'écrasai pour plus de quatre mille francs de glaces, oh ! oh ! oh !...

— Excellent !

— Sans compter un lustre qui me tomba juste sur la tête et qui fut brisé en mille morceaux, oh ! oh ! oh !...

— Sur la tête ? dit d'Artagnan, qui se tenait les côtes.

— En plein !

— Mais vous eûtes la tête cassée ?

— Non, puisque je vous dis, au contraire, que c'est le lustre qui se brisa comme verre qu'il était.

— Ah ! le lustre était de verre ?

— De verre de Venise ; une curiosité, mon cher, un morceau qui n'avait pas son pareil, une pièce qui pesait deux cents livres.

— Et qui vous tomba sur la tête ?

— Sur... la... tête !... Figurez-vous un globe de cristal tout doré, tout incrusté en bas, des parfums qui brûlaient en haut, des becs qui jetaient de la flamme lorsqu'ils étaient allumés.

— Bien entendu ; mais ils ne l'étaient pas ?

— Heureusement, j'eusse été incendié.

— Et vous n'avez été qu'aplati ?

— Non.

— Comment, non.

— Non, le lustre m'est tombé sur le crâne. Nous avons là, à ce qu'il paraît, sur le sommet de la tête, une croûte excessivement solide.

— Qui vous a dit cela, Porthos ?

— Le médecin. Une manière de dôme qui supporterait Notre-Dame de Paris.

— Bah !

— Oui, il paraît que nous avons le crâne ainsi fait.

— Parlez pour vous, cher ami ; c'est votre crâne à vous qui est fait ainsi et non celui des autres.

— C'est possible, dit Porthos avec fatuité ; tant il y a que, lors de la chute du lustre sur ce dôme que nous avons au sommet de la tête, ce fut un bruit pareil à la détonation d'un canon ; le cristal fut brisé et je tombai tout inondé.

— De sang, pauvre Porthos !

— Non, de parfums qui sentaient comme des crèmes ; c'était excellent, mais cela sentait trop bon, je fus comme étourdi de cette bonne odeur ; vous avez éprouvé cela quelquefois, n'est-ce pas, d'Artagnan ?

— Oui, en respirant du muguet ; de sorte, mon pauvre ami, que vous fûtes renversé du choc et abasourdi de l'odeur.

— Mais ce qu'il y a de particulier, et le médecin m'a affirmé, sur son honneur, qu'il n'avait rien vu de pareil...

— Vous eûtes au moins une bosse ? interrompit d'Artagnan.

— J'en eus cinq.

— Pourquoi cinq ?

— Attendez : le lustre avait, à son extrémité inférieure, cinq ornements dorés extrêmement aigus.

— Aïe !

— Ces cinq ornements pénétrèrent dans mes

cheveux, que je porte fort épais, comme vous voyez.

— Heureusement.

— Et s'imprimèrent dans ma peau. Mais, voyez la singularité, ces choses-là n'arrivent qu'à moi ! Au lieu de faire des creux, ils firent des bosses. Le médecin n'a jamais pu m'expliquer cela d'une manière satisfaisante.

— Eh bien, je vais vous l'expliquer, moi.

— Vous me rendrez service, dit Porthos en clignant des yeux ; ce qui était chez lui le signe de l'attention portée au plus haut degré.

— Depuis que vous faites fonctionner votre cerveau à de hautes études, à des calculs importants, la tête a profité ; de sorte que vous avez maintenant une tête trop pleine de science.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Il en résulte qu'au lieu de rien laisser pénétrer d'étranger dans l'intérieur de la tête, votre boîte osseuse, qui est déjà trop pleine, profite des ouvertures qui s'y font pour laisser échapper ce trop-plein.

— Ah ! fit Porthos, à qui cette explication paraissait plus claire que celle du médecin.

— Les cinq protubérances causées par les cinq ornements du lustre furent certainement des amas scientifiques, amenés extérieurement par la force des choses.

— En effet, dit Porthos, et la preuve, c'est que cela me faisait plus de mal dehors que dedans. Je vous avouerai m me que, quand je mettais mon chapeau sur ma tête, en l'enfonçant du poing avec cette énergie gracieuse que nous possédons, nous autres gentilshommes d'épée, eh bien, si

mon coup de poing n'était pas parfaitement mesuré, je ressentais des douleurs extrêmes.

— Porthos, je vous crois.

— Aussi, mon bon ami, dit le géant, M. Fouquet se décida-t-il, voyant le peu de solidité de la maison, à me donner un autre logis. On me mit en conséquence ici.

— C'est le parc réservé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Celui des rendez-vous ? Celui qui est si célèbre dans les histoires mystérieuses du surintendant ?

— Je ne sais pas : je n'y ai eu ni rendez-vous ni histoires mystérieuses ; mais on m'autorise à y exercer mes muscles, et je profite de la permission en déracinant des arbres.

— Pourquoi faire ?

— Pour m'entretenir la main, et puis pour y prendre des nids d'oiseaux : je trouve cela plus commode que de monter dessus.

— Vous êtes pastoral comme Tircis, mon cher Porthos.

— Oui, j'aime les petits œufs ; je les aime infiniment plus que les gros. Vous n'avez point idée comme c'est délicat, une omelette de quatre ou cinq cents œufs de verdier, de pinson, de sansonnet, de merle et de grive.

— Mais cinq cents œufs, c'est monstrueux !

— Cela tient dans un saladier, dit Porthos.

D'Artagnan admira cinq minutes Porthos, comme s'il le voyait pour la première fois.

Quant à Porthos, il s'épanouit joyeusement sous le regard de son ami.

Ils demeurèrent quelques instants ainsi, d'Artagnan regardant, Porthos s'épanouissant.

D'Artagnan cherchait évidemment à donner un nouveau tour à la conversation.

— Vous divertissez-vous beaucoup ici, Porthos ? demanda-t-il enfin, sans doute lorsqu'il eut trouvé ce qu'il cherchait.

— Pas toujours.

— Je conçois cela ; mais, quand vous vous ennuierez par trop, que ferez-vous ?

— Oh ! je ne suis pas ici pour longtemps. Aramis attend que ma dernière bosse ait disparu pour me présenter au roi, qui ne peut pas souffrir les bosses, à ce qu'on m'a dit.

— Aramis est donc toujours à Paris ?

— Non.

— Et où est-il ?

— A Fontainebleau.

— Seul ?

— Avec M. Fouquet.

— Très bien. Mais savez-vous une chose ?

— Non. Dites-la-moi et je la saurai.

— C'est que je crois qu'Aramis vous oublie.

— Vous croyez ?

— Là-bas, voyez-vous, on rit, on danse, on festoie, on fait sauter les vins de M. de Mazarin. Savez-vous qu'il y a ballet tous les soirs, là-bas ?

— Diable ! diable !

— Je vous déclare donc que votre cher Aramis vous oublie.

— Cela se pourrait bien, et je l'ai pensé parfois.

— A moins qu'il ne vous trahisse, le sournois !

— Oh !

— Vous le savez, c'est un fin renard, qu'Aramis.

— Oui, mais me trahir...

— Écoutez ; d'abord, il vous séquestre.

— Comment il me séquestre ! Je suis séquestré, moi ?

— Pardieu !

— Je voudrais bien que vous me prouvassiez cela ?

— Rien de plus facile. Sortez-vous ?

— Jamais.

— Montez-vous à cheval ?

— Jamais.

— Laisse-t-on parvenir vos amis jusqu'à vous ?

— Jamais.

— Eh bien, mon ami, ne sortir jamais, ne jamais monter à cheval, ne jamais voir ses amis, cela s'appelle être séquestré.

— Et pourquoi Aramis me séquestrerait-il ? demanda Porthos.

— Voyons, dit d'Artagnan, soyez franc, Porthos.

— Comme l'or.

— C'est Aramis qui a fait le plan des fortifications de Belle-Isle, n'est-ce pas ?

Porthos rougit.

— Oui, dit-il, mais voilà tout ce qu'il a fait.

— Justement, et mon avis est que ce n'est pas une très grande affaire.

— C'est le mien aussi.

— Bien ; je suis enchanté que nous soyons du même avis.

— Il n'est même jamais venu à Belle-Isle, dit Porthos.

— Vous voyez bien.

— C'est moi qui allais à Vannes, comme vous avez pu le voir.

— Dites comme je l'ai vu. Eh bien, voilà justement l'affaire, mon cher Porthos. Aramis, qui n'a

fait que les plans, voudrait passer pour l'ingénieur ; tandis que, vous qui avez bâti pierre à pierre la muraille, la citadelle et les bastions, il voudrait vous reléguer au rang de constructeur.

— De constructeur, c'est-à-dire de maçon ?

— De maçon, c'est cela.

— De gâcheur de mortier ?

— Justement.

— De manœuvre ?

— Vous y êtes.

— Oh ! oh ! cher Aramis, vous vous croyez toujours vingt-cinq ans, à ce qu'il paraît ?

— Ce n'est pas le tout : il vous en croit cinquante.

— J'aurais bien voulu le voir à la besogne.

— Oui.

— Un gaillard qui a la goutte.

— Oui.

— La gravelle.

— Oui.

— A qui il manque trois dents.

— Quatre.

— Tandis que moi, regardez !

Et Porthos, écartant ses grosses lèvres, exhiba deux rangées de dents un peu moins blanches que la neige, mais aussi nettes, aussi dures et aussi saines que l'ivoire.

— Vous ne vous figurez pas, Porthos, dit d'Artagnan, combien le roi tient aux dents. Les vôtres me décident ; je vous présenterai au roi.

— Vous ?

— Pourquoi pas ? Croyez-vous que je sois plus mal en cour qu'Aramis ?

— Oh ! non.

— Croyez-vous que j'ai la moindre prétention sur les fortifications de Belle-Isle ?

— Oh ! certes non.

— C'est donc votre intérêt seul qui peut me faire agir.

— Je n'en doute pas.

— Eh bien, je suis intime ami du roi, et la preuve, c'est que, lorsqu'il y a quelque chose de désagréable à lui dire : c'est moi qui m'en charge.

— Mais, cher ami, si vous me présentez...

— Après ?

— Aramis se fâchera.

— Contre moi ?

— Non, contre moi.

— Bah ! que ce soit lui ou que ce soit moi qui vous présente, puisque vous deviez être présenté, c'est la même chose.

— On devrait me faire faire des habits.

— Les vôtres sont splendides.

— Oh ! ceux que j'avais commandés étaient bien plus beaux.

— Prenez garde, le roi aime la simplicité.

— Alors je serai simple. Mais que dira M. Fouquet de me savoir parti ?

— Êtes-vous donc prisonnier sur parole ?

— Non, pas tout à fait. Mais je lui avais promis de ne pas m'éloigner sans le prévenir.

— Attendez, nous allons revenir à cela. Avez-vous quelque chose à faire ici ?

— Moi ? Rien de bien important, du moins.

— A moins cependant que vous ne soyez l'intermédiaire d'Aramis pour quelque chose de grave.

— Ma foi, non.

— Ce que je vous en dis, vous comprenez, c'est

par intérêt pour vous. Je suppose, par exemple, que vous êtes chargé d'envoyer à Aramis des messages, des lettres.

— Ah ! des lettres, oui. Je lui envoie de certaines lettres.

— Où cela ?

— A Fontainebleau.

— Et avez-vous de ces lettres ?

— Mais...

— Laissez-moi dire. Et avez-vous de ces lettres ?

— Je viens justement d'en recevoir une.

— Intéressante ?

— Je le suppose.

— Vous ne les lisez donc pas ?

— Je ne suis pas curieux.

Et Porthos tira de sa poche la lettre du soldat que Porthos n'avait pas lue, mais que d'Artagnan avait lue, lui.

— Savez-vous ce qu'il faut faire ? dit d'Artagnan.

— Parbleu ! ce que je fais toujours, l'envoyer.

— Non pas.

— Comment cela la garder ?

— Non, pas encore. Ne vous a-t-on pas dit que cette lettre était importante ?

— Très importante.

— Eh bien, il faut la porter vous-même à Fontainebleau.

— A Aramis ?

— Oui.

— C'est juste.

— Et puisque le roi y est...

— Vous profiterez de cela ?...

— Je profiterai de cela pour vous présenter au roi.

— Ah ! corne de bœuf ! d'Artagnan, il n'y a en vérité que vous pour trouver des expédients.

— Donc, au lieu d'envoyer à notre ami des messages plus ou moins fidèles, c'est nous-mêmes qui lui portons la lettre.

— Je n'y avais même pas songé, c'est bien simple cependant.

— C'est pourquoi il est urgent, mon cher Porthos, que nous partions tout de suite.

— En effet, dit Porthos, plus tôt nous partirons, moins la dépêche d'Aramis éprouvera de retard.

— Porthos, vous raisonnez toujours puissamment, et chez vous la logique seconde l'imagination.

— Vous trouvez ? dit Porthos.

— C'est le résultat des études solides, répondit d'Artagnan. Allons, venez.

— Mais, dit Porthos, ma promesse à M. Fouquet ?

— Laquelle ?

— De ne point quitter Saint-Mandé, sans le prévenir.

— Ah ! mon cher Porthos, dit d'Artagnan, que vous êtes jeune !

— Comment cela ?

— Vous arrivez à Fontainebleau, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous y trouverez M. Fouquet ?

— Oui.

— Chez le roi probablement ?

— Chez le roi, répéta majestueusement Porthos.

— Et vous l'abordez en lui disant : « Monsieur Fouquet, j'ai l'honneur de vous prévenir que je viens de quitter Saint-Mandé. »

— Et, dit Porthos avec la même majesté, me

voyant à Fontainebleau chez le roi, M. Fouquet ne pourra pas dire que je mens.

— Mon cher Porthos, j'ouvrais la bouche pour vous le dire ; vous me devancez en tout. Oh ! Porthos ! quelle heureuse nature vous êtes ! l'âge n'a pas mordu sur vous.

— Pas trop.

— Alors tout est dit.

— Je crois que oui.

— Vous n'avez plus de scrupules ?

— Je crois que non.

— Alors je vous emmène.

— Parfaitement ; je vais faire seller mes chevaux.

— Vous avez des chevaux ici ?

— J'en ai cinq.

— Que vous avez fait venir de Pierrefonds ?

— Que M. Fouquet m'a donnés.

— Mon cher Porthos, nous n'avons pas besoin de cinq chevaux pour deux ; d'ailleurs, j'en ai déjà trois à Paris, cela ferait huit ; ce serait trop.

— Ce ne serait pas trop si j'avais mes gens ici ; mais, hélas ! je ne les ai pas.

— Vous regrettez vos gens ?

— Je regrette Mousqueton, Mousqueton me manque.

— Excellent cœur ! dit d'Artagnan ; mais, croyez-moi, laissez vos chevaux ici comme vous avez laissé Mousqueton là-bas.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, plus tard...

— Eh bien ?

— Eh bien, plus tard, peut-être sera-t-il bien que M. Fouquet ne vous ait rien donné du tout.

— Je ne comprends pas, dit Porthos.

— Il est inutile que vous compreniez.

— Cependant...

— Je vous expliquerai cela plus tard, Porthos.

— C'est de la politique, je parie.

— Et de la plus subtile.

Porthos baissa la tête sur ce mot de politique ; puis, après un moment de rêverie, il ajouta :

— Je vous avouerai, d'Artagnan, que je ne suis pas politique.

— Je le sais, pardieu ! bien.

— Oh ! nul ne sait cela ; vous me l'avez dit vous-même, vous, le brave des braves.

— Que vous ai-je dit, Porthos ?

— Que l'on avait ses jours. Vous me l'avez dit et je l'ai éprouvé. Il y a des jours où l'on éprouve moins de plaisir que dans d'autres à recevoir des coups d'épée.

— C'est ma pensée.

— C'est la mienne aussi, quoique je ne croie guère aux coups qui tuent.

— Diable ! vous avez tué, cependant ?

— Oui, mais je n'ai jamais été tué.

— La raison est bonne.

— Donc, je ne crois pas mourir jamais de la lame d'une épée ou de la balle d'un fusil.

— Alors, vous n'avez peur de rien ?... Ah ! de l'eau, peut-être ?

— Non, je nage comme une loutre.

— De la fièvre quartaine ?

— Je ne l'ai jamais eue, et ne crois point l'avoir jamais ; mais je vous avouerai une chose...

Et Porthos baissa la voix.

— Laquelle ? demanda d'Artagnan en se mettant au diapason de Porthos.

— Je vous avouerai, répéta Porthos, que j'ai une horrible peur de la politique.

— Ah bah ! s'écria d'Artagnan.

— Tout beau ! dit Porthos d'une voix de stentor. J'ai vu Son Éminence M. le cardinal de Richelieu et Son Éminence M. le cardinal de Mazarin ; l'un avait une politique rouge, l'autre une politique noire. Je n'ai jamais été beaucoup plus content de l'une que de l'autre : la première a fait couper le cou à M. de Marcillac, à M. de Thou, à M. de Cinq-Mars, à M. de Chalais, à M. de Boutteville, à M. de Montmorency ; la seconde a fait écharper une foule de frondeurs, dont nous étions, mon cher.

— Dont, au contraire, nous n'étions pas, dit d'Artagnan.

— Oh ! si fait ; car si je dégainais pour le cardinal, moi, je frappais pour le roi.

— Cher Porthos !

— J'achève. Ma peur de la politique est donc telle, que, s'il y a de la politique là-dessous, j'aime mieux retourner à Pierrefonds.

— Vous auriez raison si cela était ; mais avec moi, cher Porthos, jamais de politique, c'est net. Vous avez travaillé à fortifier Belle-Isle ; le roi a voulu savoir le nom de l'habile ingénieur qui avait fait les travaux ; vous êtes timide comme tous les hommes d'un vrai mérite ; peut-être Aramis veut-il vous mettre sous le boisseau. Moi, je vous prends ; moi, je vous déclare ; moi, je vous produis ; le roi vous récompense et voilà toute ma politique.

— C'est la mienne, morbleu ! dit Porthos en tendant la main à d'Artagnan.

Mais d'Artagnan connaissait la main de Porthos ; il savait qu'une fois emprisonnée entre les cinq

doigts du baron, une main ordinaire n'en sortait pas sans foulure. Il tendit donc, non pas la main, mais le poing à son ami. Porthos ne s'en aperçut même pas. Après quoi ils sortirent tous deux de Saint-Mandé.

Les gardiens chuchotèrent bien un peu et se dirent à l'oreille quelques paroles que d'Artagnan comprit, mais qu'il se garda bien de faire comprendre à Porthos.

— Notre ami, dit-il, était bel et bien prisonnier d'Aramis. Voyons ce qu'il va résulter de la mise en liberté de ce conspirateur.

XXXV

LE RAT ET LE FROMAGE

D'Artagnan et Porthos revinrent à pied comme d'Artagnan était venu.

Lorsque d'Artagnan, entrant le premier dans la boutique du *Pilon d'Or*, fut annoncer à Planchet que M. du Vallon serait un des voyageurs privilégiés ; lorsque Porthos, en entrant dans la boutique, eut fait cliqueter avec son plumet les chandelles de bois suspendues à l'auvent, quelque chose comme un pressentiment douloureux troubla la joie que Planchet se promettait pour le lendemain.

Mais c'était un cœur d'or que notre épicier, relique précieuse du bon temps, qui est toujours et a toujours été pour ceux qui vieillissent le temps de leur jeunesse, et pour ceux qui sont jeunes la vieillesse de leurs ancêtres.

Planchet, malgré ce frémissement intérieur aussi-

tôt réprimé que ressenti, accueillit donc Porthos avec un respect de tendre cordialité.

Porthos, un peu roide d'abord, à cause de la distance sociale qui existait à cette époque entre un baron et un épicier, Porthos finit par s'humaniser en voyant chez Planchet tant de bon vouloir et de prévenances.

Il fut surtout sensible à la liberté qui lui fut donnée, ou plutôt offerte, de plonger ses larges mains dans les caisses de fruits secs et confits, dans les sacs d'amandes et de noisettes, dans les tiroirs pleins de sucreries.

Aussi, malgré les invitations que lui fit Planchet de monter à l'entresol, choisit-il pour habitation favorite, pendant la soirée qu'il avait à passer chez Planchet, la boutique, où ses doigts rencontraient toujours ce que son nez avait senti et vu.

Les belles figues de Provence, les avelines du Forest, les prunes de la Touraine, devinrent pour Porthos l'objet d'une distraction qu'il savoura pendant cinq heures sans interruption.

Sous ses dents, comme sous des meules, se broyaient les noyaux, dont les débris jonchaient le plancher et criaient sous les semelles de ceux qui allaient et venaient ; Porthos égrenait dans ses lèvres, d'un seul coup, les riches grappes de muscat sec, aux violettes couleurs, dont une demi-livre passait ainsi d'un seul coup de sa bouche dans son estomac.

Dans un coin du magasin, les garçons, tapis avec épouvante, s'entre-regardaient sans oser se parler.

Ils ignoraient Porthos, ils ne l'avaient jamais vu. La race de ces Titans qui avaient porté les dernières cuirasses d'Hugues Capet, de Philippe-

Auguste et de François Ier commençait à disparaître. Ils se demandaient donc mentalement si ce n'était point là l'ogre des contes de fées, qui allait faire disparaître dans son insatiable estomac le magasin tout entier de Planchet, et cela sans opérer le moindre déménagement des tonnes et des caisses.

Croquant, mâchant, cassant, grignotant, suçant et avalant, Porthos disait de temps en temps à l'épicier :

— Vous avez là un joli commerce, ami Planchet.

— Il n'en aura bientôt plus si cela continue, grommela le premier garçon, qui avait parole de Planchet pour lui succéder.

Et, dans son désespoir, il s'approcha de Porthos, qui tenait toute la place du passage qui conduisait de l'arrière-boutique à la boutique. Il espérait que Porthos se lèverait, et que ce mouvement le distrairait de ses idées dévorantes.

— Que désirez-vous, mon ami ? demanda Porthos d'un air affable.

— Je désirerais passer, monsieur, si cela ne vous gênait pas trop.

— C'est trop juste, dit Porthos, et cela ne me gêne pas du tout.

Et en même temps il prit le garçon par la ceinture, l'enleva de terre, et le posa doucement de l'autre côté.

Le tout en souriant toujours avec le même air affable.

Les jambes manquèrent au garçon épouvanté au moment où Porthos le posait à terre, si bien qu'il tomba le derrière sur des lièges.

Cependant, voyant la douceur de ce géant, il se hasarda de nouveau.

— Ah ! monsieur, dit-il, prenez garde.

— A quoi, mon ami ? demanda Porthos.

— Vous allez vous mettre le feu dans le corps.

— Comment cela, mon bon ami ? fit Porthos.

— Ce sont tous aliments qui échauffent, monsieur.

— Lesquels ?

— Les raisins, les noisettes, les amandes.

— Oui ; mais, si les amandes, les noisettes et les raisins échauffent...

— C'est incontestable, monsieur.

— Le miel rafraîchit.

Et, allongeant la main vers un petit baril de miel ouvert, dans lequel plongeait la spatule à l'aide de laquelle on le sert aux pratiques, Porthos en avala une bonne demi-livre.

— Mon ami, dit Porthos, je vous demanderai de l'eau maintenant.

— Dans un seau, monsieur ? demanda naïvement le garçon.

— Non, dans une carafe ; une carafe suffira, répondit Porthos avec bonhomie.

Et, portant la carafe à sa bouche, comme un sonneur fait de sa trompe, il vida la carafe d'un seul coup.

Planchet tressaillait dans tous les sentiments qui correspondent aux fibres de la propriété et de l'amour-propre.

Cependant, hôte digne de l'hospitalité antique, il feignait de causer très attentivement avec d'Artagnan, et lui répétait sans cesse :

— Ah ! monsieur, quelle joie !... ah ! monsieur, quel honneur !

— A quelle heure souperons-nous, Planchet ? demanda Porthos ; j'ai appétit.

Le premier garçon joignit les mains.

Les deux autres se coulèrent sous les comptoirs, craignant que Porthos ne sentît la chair fraîche.

— Nous prendrons seulement ici un léger goûter, dit d'Artagnan, et, une fois à la campagne de Planchet, nous souperons.

— Ah ! c'est à votre campagne que nous allons, Planchet ? dit Porthos. Tant mieux.

— Vous me comblez, monsieur le baron.

Monsieur le baron fit grand effet sur les garçons, qui virent un homme de la plus haute qualité dans un appétit de cette espèce.

D'ailleurs, ce titre les rassura. Jamais ils n'avaient entendu dire qu'un ogre eût été appelé *monsieur le baron*.

— Je prendrai quelques biscuits pour ma route, dit nonchalamment Porthos.

Et, ce disant, il vida tout un bocal de biscuits anisés dans la vaste poche de son pourpoint.

— Ma boutique est sauvée, s'écria Planchet.

— Oui, comme le fromage, dit le premier garçon.

— Quel fromage ?

— Ce fromage de Hollande dans lequel était entré un rat et dont nous ne trouvâmes plus que la croûte.

Planchet regarda sa boutique, et, à la vue de ce qui avait échappé à la dent de Porthos, il trouva la comparaison exagérée.

Le premier garçon s'aperçut de ce qui se passait dans l'esprit de son maître.

— Gare au retour ! lui dit-il.

— Vous avez des fruits chez vous ? dit Porthos en montant l'entresol, où l'on venait d'annoncer que la collation était servie.

— Hélas ! pensa l'épicier en adressant à d'Ar-

tagnan un regard plein de prières, que celui-ci comprit à moitié.

Après la collation, on se mit en route.

Il était tard lorsque les trois cavaliers, partis de Paris vers six heures, arrivèrent sur le pavé de Fontainebleau.

La route s'était faite gaiement. Porthos prenait goût à la société de Planchet, parce que celui-ci lui témoignait beaucoup de respect et l'entretenait avec amour de ses prés, de ses bois et de ses garennes.

Porthos avait les goûts et l'orgueil du propriétaire.

D'Artagnan, lorsqu'il eut vu aux prises les deux compagnons, prit les bas-côtés de la route, et, laissant la bride flotter sur le cou de sa monture, il s'isola du monde entier comme de Porthos et de Planchet.

La lune glissait doucement à travers le feuillage bleuâtre de la forêt. Les senteurs de la plaine montaient, embaumées, aux narines des chevaux, qui soufflaient avec de grands bonds de joie.

Porthos et Planchet se mirent à parler foins.

Planchet avoua à Porthos que, dans l'âge mur de sa vie, il avait, en effet, négligé l'agriculture pour le commerce, mais que son enfance s'était écoulée en Picardie, dans les belles luzernes qui lui montaient jusqu'aux genoux et sous les pommiers verts aux pommes rouges ; aussi s'était-il juré, aussitôt sa fortune faite, de retourner à la nature, et de finir ses jours comme il les avait commencés, le plus près possible de la terre, où tous les hommes s'en vont.

— Eh ! eh ! dit Porthos, alors, mon cher monsieur Planchet, votre retraite est proche ?

— Comment cela ?

— Oui, vous me paraissez en train de faire une petite fortune.

— Mais oui, répondit Planchet, on boulotte.

— Voyons, combien ambitionnez-vous et à quel chiffre comptez-vous vous retirer ?

— Monsieur, dit Planchet sans répondre à la question, si intéressante qu'elle fût, monsieur, une chose me fait beaucoup de peine.

— Quelle chose ? demanda Porthos en regardant derrière lui comme pour chercher cette chose qui inquiétait Planchet et l'en délivrer.

— Autrefois, dit l'épicier, vous m'appeliez Planchet tout court et vous m'eussiez dit : « Combien ambitionnes-tu, Planchet, et à quel chiffre comptes-tu te retirer ? »

— Certainement, certainement, autrefois j'eusse dit cela, répliqua l'honnête Porthos avec un embarras plein de délicatesse ; mais autrefois...

— Autrefois, j'étais le laquais de M. d'Artagnan, n'est-ce pas cela que vous voulez dire ?

— Oui.

— Eh bien, si je ne suis plus tout à fait son laquais, je suis encore son serviteur ; et, de plus, depuis ce temps-là...

— Eh bien, Planchet ?

— Depuis ce temps-là, j'ai eu l'honneur d'être son associé.

— Oh ! oh ! fit Porthos. Quoi ! d Artagnan s'est mis d ns l'épicerie ?

— Non, non, dit d'Artagnan, que ces paroles tirèrent de sa rêverie et qui mit son esprit à la conversation avec l'habileté et la rapidité qui distinguaient chaque opération de son esprit et

de son corps. Ce n'est pas d'Artagnan qui s'est mis dans l'épicerie, c'est Planchet qui s'est mis dans la politique. Voilà !

— Oui, dit Planchet avec orgueil et satisfaction à la fois, nous avons fait ensemble une petite opération qui m'a rapporté, à moi, cent mille livres, à M. d'Artagnan deux cent mille.

— Oh ! oh ! fit Porthos avec admiration.

— En sorte, monsieur le baron, continua l'épicier, que je vous prie de nouveau de m'appeler Planchet comme par le passé et de me tutoyer toujours. Vous ne sauriez croire le plaisir que cela me procurera.

— Je le veux, s'il en est ainsi, mon cher Planchet, répliqua Porthos.

Et comme il se trouvait près de Planchet, il leva la main pour lui frapper sur l'épaule en signe de cordiale amitié.

Mais un mouvement providentiel du cheval dérangea le geste du cavalier, de sorte que sa main tomba sur la croupe du cheval de Planchet.

L'animal plia les reins.

D'Artagnan se mit à rire et à penser tout haut.

— Prends garde, Planchet ; car, si Porthos t'aime trop, il te caressera ; et, s'il te caresse, il t'aplatira : Porthos est toujours très fort, vois-tu.

— Oh ! dit Planchet, Mousqueton n'en est pas mort, et cependant M. le baron l'aime bien.

— Certainement, dit Porthos avec un soupir qui fit simultanément cabrer les trois chevaux, et je disais encore ce matin à d'Artagnan combien je le regrettais : mais, dis-moi, Planchet ?

— Merci, monsieur le baron, merci.

— Brave garçon, va ! Combien as-tu d'arpents de parc, toi ?

— De parc ?

— Oui. Nous compterons les prés ensuite, puis les bois après.

— Où cela, monsieur ?

— A ton château.

— Mais, monsieur le baron, je n'ai ni château, ni parc, ni prés, ni bois.

— Qu'as-tu donc ? demanda Porthos, et pourquoi nommes-tu cela une campagne, alors ?

— Je n'ai point dit une campagne, monsieur le baron, répliqua Planchet un peu humilié, mais un simple pied-à-terre.

— Ah ! ah ! fit Porthos, je comprends ; tu te réserves.

— Non, monsieur le baron, je dis la bonne vérité : j'ai deux chambres d'amis, voilà tout.

— Mais alors, dans quoi se promènent-ils, tes amis ?

— D'abord, dans la forêt du roi, qui est fort belle.

— Le fait est que la forêt est belle, dit Porthos, presque aussi belle que ma forêt du Berri.

Planchet ouvrit de grands yeux.

— Vous avez une forêt dans le genre de la forêt de Fontainebleau, monsieur le baron ? balbutia-t-il.

— Oui, j'en ai même deux ; mais celle du Berri est ma favorite.

— Pourquoi cela ? demanda gracieusement Planchet.

— Mais, d'abord, parce que je n'en connais pas la fin ; et, ensuite, parce qu'elle est pleine de braconniers.

— Et comment cette profusion de braconniers peut-elle vous rendre cette forêt si agréable ?

— En ce qu'ils chassent mon gibier et que, moi,

je les chasse, ce qui, en temps de paix, est en petit, pour moi, une image de la guerre.

On en était à ce moment de la conversation, lorsque Planchet, levant le nez, aperçut les premières maisons de Fontainebleau qui se dessinaient en vigueur sur le ciel, tandis qu'au-dessus de la masse compacte et informe s'élançaient les toits aigus du château, dont les ardoises reluisaient à la lune comme les écailles d'un immense poisson.

— Messieurs, dit Planchet, j'ai l'honneur de vous annoncer que nous sommes arrivés à Fontainebleau.

XXXVI

LA CAMPAGNE DE PLANCHET

Les cavaliers levèrent la tête et virent que l'honnête Planchet disait l'exacte vérité.

Dix minutes après, ils étaient dans la rue de Lyon, de l'autre côté de l'auberge du *Beau-Paon*.

Une grande haie de sureaux touffus, d'aubépines et de houblons formaient une clôture impénétrable et noire, derrière laquelle s'élevait une maison blanche à large toit de tuiles.

Deux fenêtres de cette maison donnaient sur la rue.

Toutes deux étaient sombres.

Entre les deux, une petite porte surmontée d'un auvent soutenu par des pilastres y donnait entrée.

On arrivait à cette porte par un seuil élevé.

Planchet mit pied à terre comme s'il allait frapper à cette porte ; puis, se ravisant, il prit son cheval

par la bride et marcha pendant environ trente pas encore.

Ses deux compagnons le suivirent.

Alors il arriva devant une porte charretière à claire-voie située trente pas plus loin, et, levant un loquet de bois, seule clôture de cette porte, il poussa l'un des battants.

Alors il entra le premier, tira son cheval par la bride, dans une petite cour entourée de fumier, dont la bonne odeur décelait une étable toute voisine.

— Il sent bon, dit bruyamment Porthos en mettant à son tour pied à terre, et je me croirais, en vérité, dans mes vacheries de Pierrefonds.

— Je n'ai qu'une vache, se hâta de dire modestement Planchet.

— Et moi, j'en ai trente, dit Porthos, ou plutôt je ne sais pas le nombre de mes vaches.

Les deux cavaliers étaient entrés, Planchet referma la porte derrière eux.

Pendant ce temps, d'Artagnan, qui avait mis pied à terre avec sa légèreté habituelle, humait le bon air, et, joyeux comme un Parisien qui voit de la verdure, il arrachait un brin de chèvrefeuille d'une main, une églantine de l'autre.

Porthos avait mis ses mains sur des pois qui montaient le long des perches et mangeait ou plutôt broutait cosses et fruits.

Planchet s'occupa aussitôt de réveiller, dans ses appentis, une manière de paysan, vieux et cassé, qui couchait sur des mousses couvertes d'une souquenille.

Ce paysan, reconnaissant Planchet, l'appela *notre maître*, à la grande satisfaction de l'épicier.

— Mettez les chevaux au râtelier, mon vieux, et bonne pitance, dit Planchet.

— Oh ! oui-da ! les belles bêtes, dit le paysan ; oh ! il faut qu'elles en crèvent !

— Doucement, doucement, l'ami, dit d'Artagnan; peste ! comme nous y allons : l'avoine et la botte de paille, rien de plus.

— Et de l'eau blanche pour ma monture, à moi, dit Porthos, car elle a bien chaud, ce me semble.

— Oh ! ne craignez rien, messieurs, répondit Planchet, le père Célestin est un vieux gendarme d'Ivry. Il connaît l'écurie; venez à la maison, venez.

Il attira les deux amis par une allée fort couverte qui traversait un potager, puis une petite luzerne, et qui, enfin, aboutissait à un petit jardin derrière lequel s'élevait la maison, dont on avait déjà vu la principale façade du côté de la rue.

À mesure que l'on approchait, on pouvait distinguer, par deux fenêtres ouvertes au rez-de-chaussée et qui donnaient accès à la chambre, l'intérieur, le *pénétral* de Planchet.

Cette chambre, doucement éclairée par une lampe placée sur la table, apparaissait au fond du jardin comme une riante image de la tranquillité, de l'aisance et du bonheur.

Partout où tombait la paillette de lumière détachée du centre lumineux sur une faïence ancienne, sur un meuble luisant de propreté, sur une arme pendue à la tapisserie, la pure clarté trouvait un pur reflet, et la goutte de feu venait dormir sur la chose agréable à l'œil.

Cette lampe, qui éclairait la chambre, tandis que le feuillage des jasmins et des aristoloches tombait

de l'encadrement des fenêtres, illuminait splendidement une nappe damassée blanche comme un quartier de neige.

Deux couverts étaient mis sur cette nappe. Un vin jauni roulait ses rubis dans le cristal à facettes de la longue bouteille, et un grand pot de faïence bleue, à couvercle d'argent, contenait un cidre écumeux.

Près de la table, dans un fauteuil à large dossier, dormait une femme de trente ans, au visage épanoui par la santé et la fraîcheur.

Et, sur les genoux de cette fraîche créature, un gros chat doux, pelotonnant son corps sur ses pattes pliées, faisait entendre le ronflement caractéristique qui, avec les yeux demi-clos, signifie, dans les mœurs félines :

— Je suis parfaitement heureux.

Les deux amis s'arrêtèrent devant cette fenêtre, tout ébahis de surprise.

Planchet, en voyant leur étonnement, fut ému d'une douce joie.

— Ah ! coquin de Planchet ! dit d'Artagnan, je comprends tes absences.

— Oh ! oh ! voilà du linge bien blanc, dit à son tour Porthos d'une voix de tonnerre.

Au bruit de cette voix, le chat s'enfuit, la ménagère se réveilla en sursaut, et Planchet, prenant un air gracieux, introduisit les deux compagnons dans la chambre où était dressé le couvert.

— Permettez-moi, dit-il, ma chère, de vous présenter M. le chevalier d'Artagnan, mon protecteur.

D'Artagnan prit la main de la dame en homme de cour et avec les mêmes manières chevaleresques qu'il eût pris celle de MADAME.

— M. le baron du Vallon de Bracieux de Pierrefonds, ajouta Planchet.

Porthos fit un salut dont Anne d'Autriche se fût déclarée satisfaite, sous peine d'être bien exigeante.

Alors, ce fut au tour de Planchet.

Il embrassa bien franchement la dame, après toutefois avoir fait un signe qui semblait demander la permission à d'Artagnan et à Porthos.

Permission qui lui fut accordée, bien entendu.

D'Artagnan fit un compliment à Planchet.

— Voilà, dit-il, un homme qui sait arranger sa vie.

— Monsieur, répondit Planchet en riant, la vie est un capital que l'homme doit placer le plus ingénieusement qu'il lui est possible...

— Et tu en retires de gros intérêts, dit Porthos en riant comme un tonnerre.

Plancher revint à sa ménagère.

— Ma chère amie, dit-il, vous voyez là les deux hommes qui ont conduit une partie de mon existence. Je vous les ai nommés bien des fois tous les deux.

— Et deux autres encore, dit la dame avec un accent flamand des plus prononcés.

— Madame est Hollandaise? demanda d'Artagnan.

Porthos frisa sa moustache, ce que remarqua d'Artagnan, qui remarquait tout.

— Je suis Anversoise, répondit la dame.

— Et elle s'appelle dame Gechter, dit Planchet.

— Vous n'appelez point ainsi madame, dit d'Artagnan.

— Pourquoi cela? demanda Planchet.

— Parce que ce serait la vieillir chaque fois que vous l'appelleriez.

— Non, je l'appelle Trüchen.

— Charmant nom, dit Porthos.

— Trüchen, dit Planchet, m'est arrivée de Flandre avec sa vertu et deux mille florins. Elle fuyait un mari fâcheux qui la battait. En ma qualité de Picard, j'ai toujours aimé les Artésiennes. De l'Artois à la Flandre, il n'y a qu'un pas. Elle vint pleurer chez son parrain, mon prédécesseur de la rue des Lombards ; elle plaça chez moi ses deux mille florins que j'ai fait fructifier, et qui lui en rapportent dix mille.

— Bravo, Planchet !

— Elle est libre, elle est riche ; elle a une vache, elle commande à une servante et au père Célestin ; elle me file toutes mes chemises, elle me tricote tous mes bas d'hiver, elle ne me voit que tous les quinze jours, et elle veut bien se trouver heureuse.

— Heureuse che suis effectivement... dit Trüchen avec abandon.

Porthos frisa l'autre hémisphère de sa moustache.

— Diable ! diable ! pensa d'Artagnan, est-ce que Porthos aurait des intentions ?...

En attendant, Trüchen, comprenant de quoi il était question, avait excité sa cuisinière, ajouté deux couverts, et chargé la table de mets exquis, qui font d'un souper un repas, et d'un repas un festin.

Beurre frais, bœuf salé, anchois et thon, toute l'épicerie de Planchet.

Poulets, légumes, salade, poisson d'étang, poisson de rivière, gibier de forêt, toutes les ressources de la province.

De plus, Planchet revenait du cellier, chargé de

dix bouteilles dont le verre disparaissait sous une épaisse couche de poudre grise.

Cet aspect réjouit le cœur de Porthos.

— J'ai faim, dit-il.

Et il s'assit près de dame Trüchen avec un regard assassin.

D'Artagnan s'assit de l'autre côté.

Planchet, discrètement et joyeusement, se plaça en face.

— Ne vous ennuyez pas, dit-il, si, pendant le souper, Trüchen quitte souvent la table ; elle surveille vos chambres à coucher.

En effet, la ménagère faisait de nombreux voyages, et l'on entendait au premier étage gémir les bois de lit et crier des roulettes sur le carreau.

Pendant ce temps, les trois hommes mangeaient et buvaient, Porthos surtout.

C'était merveille que de les voir.

Les dix bouteilles étaient dix ombres lorsque Trüchen redescendit avec du fromage.

D'Artagnan avait conservé toute sa dignité.

Porthos, au contraire, avait perdu une partie de la sienne.

On chantait bataille, on parla chansons.

D'Artagnan conseilla un nouveau voyage à la cave, et, comme Planchet ne marchait pas avec toute la régularité du *sçavant fantassin*, le capitaine des mousquetaires proposa de l'accompagner.

Ils partirent donc en fredonnant des chansons à faire peur aux diables les plus flamands.

Trüchen demeura à table près de Porthos.

Tandis que les deux gourmets choisissaient derrière les falourdes, on entendit ce bruit sec et

sonore que produisent en faisant le vide deux lèvres sur une joue.

— Porthos se sera cru à La Rochelle, pensa d'Artagnan.

Ils remontèrent chargés de bouteilles.

Planchet n'y voyait plus tant il chantait.

D'Artagnan, qui y voyait toujours, remarqua combien la joue gauche de Trüchen était plus rouge que la droite.

Or, Porthos souriait à la gauche de Trüchen, et frisait, de ses deux mains, les deux côtés de ses moustaches à la fois.

Trüchen souriait aussi au magnifique seigneur.

Le vin pétillant d'Anjou fit des trois hommes trois diables d'abord, trois soliveaux ensuite.

D'Artagnan n'eut que la force de prendre un bougeoir pour éclairer à Planchet son propre escalier.

Planchet traîna Porthos, que poussait Trüchen, fort joviale aussi de son côté.

Ce fut d'Artagnan qui trouva les chambres et découvrit les lits. Porthos se plongea dans le sien, déshabillé par son ami le mousquetaire.

D'Artagnan se jeta sur le sien en disant :

— Mordious ! j'avais cependant juré de ne plus toucher à ce vin jaune qui sent la pierre à fusil. Fi ! si les mousquetaires voyaient leur capitaine dans un pareil état !

Et, tirant les rideaux du lit :

— Heureusement qu'ils ne me verront pas, ajouta-t-il.

Planchet fut enlevé dans les bras de Trüchen, qui le déshabilla et ferma rideaux et portes.

— C'est divertissant, la campagne, dit Porthos

en allongeant ses jambes qui passèrent à travers le bois du lit, ce qui produisit un écroulement énorme auquel nul ne prit garde, tant on s'était diverti à la campagne de Planchet.

Tout le monde ronflait à deux heures de l'après-minuit.

XXXVII

CE QUE L'ON VOIT DE LA MAISON DE PLANCHET

Le lendemain trouva les trois héros dormant du meilleur cœur.

Trüchen avait fermé les volets en femme qui craint, pour des yeux alourdis, la première visite du soleil levant.

Aussi faisait-il nuit noire sous les rideaux de Porthos et sous le baldaquin de Planchet, quand d'Artagnan, réveillé le premier, par un rayon indiscret qui perçait les fenêtres, sauta à bas du lit, comme pour arriver le premier à l'assaut.

Il prit d'assaut la chambre de Porthos, voisine de la sienne.

Ce digne Porthos dormait comme un tonnerre gronde ; il étalait fièrement dans l'obscurité son torse gigantesque, et son poing gonflé pendait hors du lit sur le tapis de pieds.

D'Artagnan réveilla Porthos, qui frotta ses yeux d'assez bonne grâce.

Pendant ce temps, Planchet s'habillait et venait recevoir, aux portes de leurs chambres, ses deux hôtes vacillants encore de la veille.

Bien qu'il fût encore matin, toute la maison était déjà sur pied. La cuisinière massacrait sans

pitié dans la basse-cour, et le père Célestin cueillait des cerises dans le jardin.

Porthos, tout guilleret, tendit une main à Planchet, et d'Artagnan demanda la permission d'embrasser madame Trüchen.

Celle-ci, qui ne gardait pas rancune aux vaincus, s'approcha de Porthos, auquel la même faveur fut accordée.

Porthos embrassa madame Trüchen avec un gros soupir.

Alors Planchet prit les deux amis par la main.

— Je vais vous montrer la maison, dit-il ; hier au soir, nous sommes entrés ici comme dans un four, et nous n'avons rien pu voir ; mais, au jour, tout change d'aspect et vous serez contents.

— Commençons par la vue, dit d'Artagnan, la vue me charme avant toutes choses ; j'ai toujours habité des maisons royales, et les princes ne savent pas trop mal choisir leurs points de vue.

— Moi, dit Porthos, j'ai toujours tenu à la vue. Dans mon château de Pierrefonds, j'ai fait percer quatre allées qui aboutissent à une perspective variée.

— Vous allez voir ma perspective, dit Planchet.

Et il conduisit les deux hôtes à une fenêtre.

— Ah ! oui, c'est la rue de Lyon, dit d'Artagnan.

— Oui. J'ai deux fenêtres par ici, vue insignifiante ; on aperçoit cette auberge, toujours remuante et bruyante ; c'est un voisinage désagréable. J'avais quatre fenêtres par ici, je n'en ai conservé que deux.

— Passons, dit d'Artagnan.

Ils rentrèrent dans un corridor conduisant aux chambres, et Planchet poussa les volets.

— Tiens, tiens ! dit Porthos, qu'est-ce que cela, là-bas ?

— La forêt, dit Planchet. C'est l'horizon, toujours une ligne épaisse, qui est jaunâtre au printemps, verte l'été, rouge l'automne et blanche l'hiver.

— Très bien ; mais c'est un rideau qui empêche de voir plus loin.

— Oui, dit Planchet ; mais, d'ici là, on voit...

— Ah ! ce grand champ !... dit Porthos. Tiens !... qu'est-ce que j'y remarque ?... Des croix, des pierres.

— Ah çà ! mais c'est le cimetière ! s'écria d'Artagnan.

— Justement, dit Planchet ; je vous assure que c'est très curieux. Il ne se passe pas de jour qu'on n'enterre ici quelqu'un. Fontainebleau est assez fort. Tantôt ce sont des jeunes filles vêtues de blanc avec des bannières, tantôt des échevins ou des bourgeois riches avec les chantres et la fabrique de la paroisse, quelquefois des officiers de la maison du roi.

— Moi, je n'aime pas cela, dit Porthos.

— C'est peu divertissant, dit d'Artagnan.

— Je vous assure que cela donne des pensées saintes, répliqua Planchet.

— Ah ! je ne dis pas.

— Mais, continua Planchet, nous devons mourir un jour, et il y a quelque part une maxime que j'ai retenue, celle-ci : « C'est une salutaire pensée que la pensée de la mort. »

— Je ne vous dis pas le contraire, fit Porthos.

— Mais, objecta d'Artagnan, c'est aussi une pensée salutaire que celle de la verdure, des fleurs,

des rivières, des horizons bleus, des larges plaines sans fin...

— Si je les avais, je ne les repousserais pas, dit Planchet, mais, n'ayant que ce petit cimetière, fleuri aussi, moussu, ombreux et calme, je m'en contente, et je pense aux gens de la ville qui demeurent rue des Lombards, par exemple, et qui entendent rouler deux mille chariots par jour, et piétiner dans la boue cent cinquante mille personnes.

— Mais vivantes, dit Porthos, vivantes !

— Voilà justement pourquoi, dit Planchet timidement, cela me repose, de voir un peu des morts.

— Ce diable de Planchet, fit d'Artagnan, il était né pour être poète comme pour être épicier.

— Monsieur, dit Planchet, j'étais une de ces bonnes pâtes d'homme que Dieu a faites pour s'animer durant un certain temps et pour trouver bonnes toutes choses qui accompagnent leur séjour sur terre.

D'Artagnan s'assit alors près de la fenêtre, et, cette philosophie de Planchet lui ayant paru solide, il y rêva.

— Pardieu ! s'écria Porthos, voilà que justement on nous donne la comédie. Est-ce que je n'entends pas un peu chanter ?

— Mais oui, l'on chante, dit d'Artagnan.

— Oh ! c'est un enterrement de dernier ordre, dit Planchet dédaigneusement. Il n'y a là que le prêtre officiant, le bedeau et l'enfant de chœur. Vous voyez, messieurs, que le défunt ou la défunte n'était pas un prince.

— Non, personne ne suit son convoi.

— Si fait, dit Porthos, je vois un homme.

— Oui, c'est vrai, un homme enveloppé d'un manteau, dit d'Artagnan.

— Cela ne vaut pas la peine d'être vu, dit Planchet.

— Cela m'intéresse, dit vivement d'Artagnan en s'accoudant sur la fenêtre.

— Allons, allons, vous y mordez, dit joyeusement Planchet ; c'est comme moi : les premiers jours, j'étais triste de faire des signes de croix toute la journée, et les chants m'allaient entrer comme des clous dans le cerveau ; depuis, je me berce avec les chants, et je n'ai jamais vu d'aussi jolis oiseaux que ceux du cimetière.

— Moi, fit Porthos, je ne m'amuse plus ; j'aime mieux descendre.

Planchet ne fit qu'un bond ; il offrit sa main à Porthos pour le conduire dans le jardin.

— Quoi ! vous restez là ? dit Porthos à d'Artagnan en se retournant.

— Oui, mon ami, oui ; je vous rejoindrai.

— Eh ! eh ! M. d'Artagnan n'a pas tort, dit Planchet ; enterre-t-on déjà ?

— Pas encore.

— Ah ! oui, le fossoyeur attend que les cordes soient nouées autour de la bière... Tiens ! il entre une femme à l'autre extrémité du cimetière.

— Oui, oui, cher Planchet, dit vivement d'Artagnan ; mais laisse-moi, laisse-moi ; je commence à entrer dans les méditations salutaires, ne me trouble pas.

Planchet parti, d'Artagnan dévora des yeux, derrière le volet demi-clos, ce qui se passait en face.

Les deux porteurs du cadavre avaient détaché

les bretelles de leur civière et laissèrent glisser leur fardeau dans la fosse.

A quelques pas, l'homme au manteau, seul spectateur de la scène lugubre, s'adossait à un grand cyprès, et dérobait entièrement sa figure aux fossoyeurs et aux prêtres. Le corps du défunt fut enseveli en cinq minutes.

La fosse comblée, les prêtres s'en retournèrent. Le fossoyeur leur adressa quelques mots et partit derrière eux.

L'homme au manteau les salua au passage et mit une pièce de monnaie dans la main du fossoyeur.

— Mordious ! murmura d'Artagnan, mais c'est Aramis, cet homme-là !

Aramis, en effet, demeura seul, de ce côté du moins ; car, à peine avait-il tourné la tête, que le pas d'une femme et le frôlement d'une robe bruirent dans le chemin près de lui.

Il se retourna aussitôt et ôta son chapeau avec un grand respect de courtisan ; il conduisit la dame sous un couvert de marronniers et de tilleuls qui ombrageaient une tombe fastueuse.

— Ah ! par exemple, dit d'Artagnan, l'évêque de Vannes donnant des rendez-vous ! C'est toujours l'abbé Aramis, muguetant à Noisy-le-Sec. Oui, ajouta le mousquetaire ; mais, dans un cimetière, c'est un rendez-vous sacré.

Et il se mit à rire.

La conversation dura une grosse demi-heure.

D'Artagnan ne pouvait pas voir le visage de la dame, car elle lui tournait le dos ; mais il voyait parfaitement, à la roideur des deux interlocuteurs, à la symétrie de leurs gestes, à la façon compassée,

industrieuse, dont ils se lançaient les regards comme attaque ou comme défense, il voyait qu'on ne parlait pas d'amour.

A la fin de la conversation, la dame se leva, et ce fut elle qui s'inclina profondément devant Aramis.

— Oh ! oh ! dit d'Artagnan, mais cela finit comme un rendez-vous d'amour !... Le cavalier s'agenouille au commencement ; la demoiselle est domptée ensuite, et c'est elle qui supplie... Quelle est cette demoiselle ? Je donnerais un ongle pour la voir.

Mais ce fut impossible. Aramis s'en alla le premier ; la dame s'enfonça sous ses coiffes et partit ensuite.

D'Artagnan n'y tint plus : il courut à la fenêtre de la rue de Lyon.

Aramis venait d'entrer dans l'auberge.

La dame se dirigeait en sens inverse. Elle allait rejoindre vraisemblablement un équipage de deux chevaux de main et d'un carrosse qu'on voyait à la lisière du bois.

Elle marchait lentement, tête baissée, absorbée dans une profonde rêverie.

— Mordious ! mordious ! il faut que je connaisse cette femme, dit encore le mousquetaire.

Et, sans plus délibérer, il se mit à la poursuivre.

Chemin faisant, il se demandait par quel moyen il la forcerait à lever son voile.

— Elle n'est pas jeune, dit-il ; c'est une femme du grand monde. Je connais, ou le diable m'emporte ! cette tournure-là.

Comme il courait, le bruit de ses éperons et de ses bottes sur le sol battu de la rue faisait un cliquetis étrange ; un bonheur lui arriva sur lequel il ne comptait pas.

Ce bruit inquiéta la dame ; elle crut être suivie ou poursuivie, ce qui était vrai, et elle se retourna.

D'Artagnan sauta comme s'il eût reçu dans les mollets une charge de plomb à moineaux ; puis, faisant un crochet pour revenir sur ses pas :

— Madame de Chevreuse ! murmura-t-il.

D'Artagnan ne voulut pas rentrer sans tout savoir.

Il demanda au père Célestin de s'informer près au fossoyeur quel était le mort qu'on avait enseveli le matin même.

— Un pauvre mendiant franciscain, répliqua celui-ci, qui n'avait même pas un chien pour l'aimer en ce monde et l'escorter à sa dernière demeure.

« S'il en était ainsi, pensa d'Artagnan, Aramis n'eût pas assisté à son convoi. Ce n'est pas un chien pour le dévouement que monsieur l'évêque de Vannes ; pour le flair, je ne dis pas ! »

XXXVIII

COMMENT PORTHOS, TRÜCHEN ET PLANCHET SE QUITTÈRENT AMIS, GRÂCE A D'ARTAGNAN

On fit grosse chère dans la maison de Planchet.

Porthos brisa une échelle et deux cerisiers, dépouilla les framboisiers, mais ne put arriver jusqu'aux fraises, à cause, disait-il, de son ceinturon.

Trüchen, qui déjà s'était apprivoisée avec le géant, lui répondit :

— Ce n'est pas le ceinduron, z'est le fendre.

Et Porthos, ravi de joie, embrassa Trüchen,

qui lui cueillait plein sa main de fraises et lui fit manger dans sa main. D'Artagnan, qui arriva sur ces entrefaites, gourmanda Porthos sur sa paresse et plaignit tout bas Planchet.

Porthos déjeuna bien ; quand il eut fini :

— Je me plairais ici, dit-il en regardant Trüchen.

Trüchen sourit.

Planchet en fit autant, non sans un peu de gêne.

Alors d'Artagnan dit à Porthos :

— Il ne faut pas, mon ami, que les délices de Capoue vous fassent oublier le but réel de notre voyage à Fontainebleau.

— Ma présentation au roi ?

— Précisément, je veux aller faire un tour en ville pour préparer cela. Ne sortez pas d'ici, je vous prie.

— Oh ! non, s'écria Porthos.

Planchet regarda d'Artagnan avec crainte.

— Est-ce que vous serez absent longtemps ? dit-il.

— Non, mon ami, et, dès ce soir, je te débarrasse de deux hôtes un peu lourds pour toi.

— Oh ! monsieur d'Artagnan, pouvez-vous dire.

— Non ; vois-tu, ton cœur est excellent, mais ta maison est petite. Tel n'a que deux arpents, qui peut loger un roi et le rendre très heureux ; mais tu n'es pas né grand seigneur, toi.

— M. Porthos non plus, murmura Planchet.

— Il l'est devenu, mon cher ; il est suzerain de cent mille livres de rente depuis vingt ans, et, depuis cinquante, il est suzerain de deux poings et d'une échine qui n'ont jamais eu de rivaux dans ce beau royaume de France. Porthos est un très grand seigneur à côté de toi, mon fils, et... Je ne t'en dis pas davantage ; je te sais intelligent.

— Mais non, mais non, monsieur; expliquez-moi...

— Regarde ton verger dépouillé, ton garde-manger vide, ton lit cassé, ta cave à sec, regarde... madame Trüchen...

— Ah ! mon Dieu ! dit Planchet.

— Porthos, vois-tu, est seigneur de trente villages qui renferment trois cents vassales fort égrillardes, et c'est un bien bel homme que Porthos !

— Ah ! mon Dieu ! répéta Planchet.

— Madame Trüchen est une excellente personne, continua d'Artagnan ; conserve-la pour toi, entends-tu.

Et il lui frappa sur l'épaule.

A ce moment, l'épicier aperçut Trüchen et Porthos éloignés sous une tonnelle.

Trüchen, avec une grâce toute flamande, faisait à Porthos des boucles d'oreille avec des doubles cerises, et Porthos riait amoureusement, comme Samson devant Daïla.

Planchet serra la main de d'Artagnan et courut vers la tonnelle.

Rendons à Porthos cette justice qu'il ne se dérangea pas... Sans doute il ne croyait pas mal faire.

Trüchen non plus ne se dérangea pas, ce qui indisposa Planchet ; mais il avait vu assez de beau monde dans sa boutique pour faire bonne contenance devant un désagrément.

Planchet prit le bras de Porthos et lui proposa d'aller voir les chevaux.

Porthos dit qu'il était fatigué.

Planchet proposa au baron du Vallon de goûter d'un noyau qu'il faisait lui-même et qui n'avait pas son pareil.

Le baron accepta.

C'est ainsi que, toute la journée, Planchet sut occuper son ennemi. Il sacrifia son buffet à son amour-propre.

D'Artagnan revint deux heures après.

— Tout est disposé, dit-il ; j'ai vu Sa Majesté un moment au départ pour la chasse : le roi nous attend ce soir.

— Le roi m'attend ! cria Porthos en se redressant.

Et, il faut bien l'avouer, car c'est une onde mobile que le cœur de l'homme, à partir de ce moment, Porthos ne regarda plus madame Trüchen avec cette grâce touchante qui avait amolli le cœur de l'Anversoise.

Planchet chauffa de son mieux ces dispositions ambitieuses. Il raconta ou plutôt repassa toutes les splendeurs du dernier règne ; les batailles, les sièges, les cérémonies. Il dit le luxe des Anglais, les aubaines conquises par les trois braves compagnons, dont d'Artagnan, le plus humble au début, avait fini par devenir le chef.

Il enthousiasma Porthos en lui montrant sa jeunesse évanouie ; il vanta comme il put la chasteté de ce grand seigneur et sa religion à respecter l'amitié ; il fut éloquent, il fut adroit. Il charma Porthos, fit trembler Trüchen et fit rêver d'Artagnan.

A six heures, le mousquetaire ordonna de préparer les chevaux et fit habiller Porthos.

Il remercia Planchet de sa bonne hospitalité, lui glissa quelques mots vagues d'un emploi qu'on pourrait lui trouver à la cour, ce qui grandit immédiatement Planchet dans l'esprit de Trüchen,

où le pauvre épicier, si bon, si généreux, si dévoué, avait baissé depuis l'apparition et le parallèle de deux grands seigneurs.

Car les femmes sont ainsi faites : elles ambitionnent ce qu'elles n'ont pas, elles dédaignent ce qu'elles ambitionnaient quand elles l'ont.

Après avoir rendu ce service à son ami Planchet, d'Artagnan dit à Porthos tout bas :

— Vous avez, mon ami, une bague assez jolie à votre doigt.

— Trois cents pistoles, dit Porthos.

— Madame Trüchen gardera bien mieux votre souvenir si vous lui laissez cette bague-là, répliqua d'Artagnan.

Porthos hésita.

— Vous trouvez qu'elle n'est pas assez belle ? dit le mousquetaire. Je vous comprends ; un grand seigneur comme vous ne va pas loger chez un ancien serviteur sans payer grassement l'hospitalité ; mais, croyez-moi, Planchet a un si bon cœur, qu'il ne remarquera pas que vous avez cent mille livres de rente.

— J'ai bien envie dit Porthos gonflé par ce discours, de donner à madame Trüchen ma petite métairie de Bracieux ; c'est aussi une jolie bague au doigt... douze arpents.

— C'est trop, mon bon Porthos, trop pour le moment... Gardez cela pour plus tard.

Il lui ôta le diamant du doigt, et, s'approchant de Trüchen :

— Madame, dit-il, M. le baron ne sait comment vous prier d'accepter, pour l'amour de lui, cette petite bague. M. du Vallon est un des hommes les plus généreux et les plus discrets que je connaisse.

Il voulait vous offrir une métairie qu'il possède à Bracieux ; je l'en ai dissuadé.

— Oh ! fit Trüchen dévorant le diamant du regard.

— Monsieur le baron ! s'écria Planchet attendri.

— Mon bon ami ! balbutia Porthos, charmé d'avoir été si bien traduit par d'Artagnan.

Toutes ces exclamations, se croisant, firent un dénouement pathétique à la journée, qui pouvait se terminer d'une façon grotesque.

Mais d'Artagnan était là, et partout, lorsque d'Artagnan avait commandé, les choses n'avaient fini que selon son goût et son désir.

On s'embrassa. Trüchen, rendue à elle-même par la munificence du baron, se sentit à sa place, et n'offrit qu'un front timide et rougissant au grand seigneur avec lequel elle se familiarisait si bien la veille.

Planchet lui-même fut pénétré d'humilité.

En veine de générosité, le baron Porthos aurait volontiers vidé ses poches dans les mains de la cuisinière et de Célestin.

Mais d'Artagnan l'arrêta.

— A mon tour, dit-il.

Et il donna une pistole à la femme et deux à l'homme.

Ce furent des bénédictions à réjouir le cœur d'Harpagon et à le rendre prodigue.

D'Artagnan se fit conduire par Planchet jusqu'au château et introduisit Porthos dans son appartement de capitaine, où il pénétra sans avoir été aperçu de ceux qu'il redoutait de rencontrer.

XXXIX

LA PRÉSENTATION DE PORTHOS

Le soir même, à sept heures, le roi donnait audience à un ambassadeur des Provinces-Unies dans le grand salon.

L'audience dura un quart d'heure.

Après quoi, il reçut les nouveaux présentés et quelques dames, qui passèrent les premières.

Dans un coin du salon, derrière la colonne, Porthos et d'Artagnan s'entretenaient en attendant leur tour.

— Savez-vous la nouvelle ? dit le mousquetaire à son ami.

— Non.

— Eh bien ! regardez-le.

Porthos se haussa sur la pointe des pieds et vit M. Fouquet en habit de cérémonie qui conduisait Aramis au roi.

— Aramis ! dit Porthos.

— Présenté au roi par M. Fouquet.

— Ah ! fit Porthos.

— Pour avoir fortifié Belle-Isle, continua d'Artagnan.

— Et moi ?

— Vous ? Vous, comme j'avais l'honneur de vous le dire, vous êtes le bon Porthos, la bonté du bon Dieu ; aussi vous prie-t-on de garder un peu Saint-Mandé.

— Ah ! répéta Porthos.

— Mais je suis là heureusement, dit d'Artagnan, et ce sera mon tour tout à l'heure.

En ce moment, Fouquet s'adressait au roi :

— Sire, dit-il, j'ai une faveur à demander à Votre Majesté. M. d'Herblay n'est pas ambitieux, mais il sait qu'il peut être utile. Votre Majesté a besoin d'avoir un agent à Rome et de l'avoir puissant ; nous pouvons avoir un chapeau pour M. d'Herblay.

Le roi fit un mouvement.

— Je ne demande pas souvent à Votre Majesté, dit Fouquet.

— C'est un cas, répondit le roi, qui traduisait toujours ainsi ses hésitations.

A ce mot, nul n'avait rien à répondre.

Fouquet et Aramis se regardèrent.

Le roi reprit :

— M. d'Herblay peut aussi nous servir en France : un archevêque, par exemple.

— Sire, objecta Fouquet avec une grâce qui lui était particulière, Votre Majesté comble M. d'Herblay : l'archevêché peut être dans les bonnes grâces du roi le complément du chapeau ; l'un n'exclut pas l'autre.

Le roi admira la présence d'esprit et sourit.

— D'Artagnan n'eut pas mieux répondu, dit-il.

Il n'eut pas plutôt prononcé ce nom, que d'Artagnan parut.

— Votre Majesté m'appelle ? dit-il.

Aramis et Fouquet firent un pas pour s'éloigner.

— Permettez, Sire, dit vivement d'Artagnan, qui démasqua Porthos, permettez que je présente à Votre Majesté M. le baron du Vallon, l'un des plus braves gentilshommes de France.

Aramis, à l'aspect de Porthos, devint pâle ; Fouquet crispa ses poings sous ses manchettes.

D'Artagnan leur sourit à tous deux, tandis que

Porthos s'inclinait, visiblement ému, devant la majesté royale.

— Porthos ici ! murmura Fouquet à l'oreille d'Aramis.

— Chut ! c'est une trahison, répliqua celui-ci.

— Sire, dit d'Artagnan, voilà six ans que je devrais avoir présenté M. du Vallon à Votre Majesté ; mais certains hommes ressemblent aux étoiles : ils ne vont pas sans le cortège de leurs amis. La pléiade ne se désunit pas, voilà pourquoi j'ai choisi, pour vous présenter M. du Vallon, le moment où vous verriez à coté de lui M. d'Herblay.

Aramis faillit perdre contenance. Il regarda d'Artagnan d'un air superbe, comme pour accepter le défi que celui-ci semblait lui jeter.

— Ah ! ces messieurs sont bons amis ? dit le roi.

— Excellents, Sire, et l'un répond de l'autre. Demandez à M. de Vannes comment a été fortifiée Belle-Isle ?

Fouquet s'éloigna d'un pas.

— Belle-Isle, dit froidement Aramis, a été fortifiée par monsieur.

Et il montra Porthos, qui salua une seconde fois.

Louis admirait et se défiait.

— Oui, dit d'Artagnan ; mais demandez à M. le baron qui l'a aidé dans ses travaux ?

— Aramis, dit Porthos franchement.

Et il désigna l'évêque.

— Que diable signifie tout cela, pensa l'évêque, et quel dénoûment aura cette comédie ?

— Quoi ! dit le roi, M. le cardinal... je veux dire l'évêque... s'appelle Aramis ?

— Nom de guerre, dit d'Artagnan.

— Nom d'amitié, dit Aramis.

— Pas de modestie, s'écria d'Artagnan : sous ce prêtre, Sire, se cache le plus brillant officier, le plus intrépide gentilhomme, le plus savant théologien de votre royaume.

Louis leva la tête.

— Et un ingénieur ! dit-il en admirant la physionomie réellement admirable alors d'Aramis.

— Ingénieur par occasion, Sire, dit celui-ci.

— Mon compagnon aux mousquetaires, Sire, dit avec chaleur d'Artagnan, l'homme dont les conseils ont aidé plus de cent fois les desseins des ministres de votre père... M. d'Herblay, en un mot, qui, avec M. du Vallon, moi et M. le comte de La Fère, connu de Votre Majesté... formait ce quadrille dont plusieurs ont parlé sous le feu roi et pendant sa minorité.

— Et qui a fortifié Belle-Isle, répéta le roi avec un accent profond.

Aramis s'avança.

— Pour servir le fils, dit-il, comme j'ai servi le père.

D'Artagnan regarda bien Aramis, tandis qu'il proférait ces paroles. Il y démêla tant de respect vrai, tant de chaleureux dévouement, tant de conviction incontestable, que lui, lui, d'Artagnan, l'éternel douteur, lui l'infaillible, il y fut pris.

— On n'a pas un tel accent lorsqu'on ment, dit-il.

Louis fut pénétré.

— En ce cas, dit-il à Fouquet, qui attendait avec anxiété le résultat de cette épreuve, le chapeau est accordé. Monsieur d'Herblay, je vous donne ma parole pour la première promotion. Remerciez M. Fouquet.

Ces mots furent entendus par Colbert, dont ils déchirèrent le cœur.

Il sortit précipitamment de la salle.

— Vous, monsieur du Vallon, dit le roi, demandez... J'aime à récompenser les serviteurs de mon père.

— Sire, dit Porthos...

Et il ne put aller plus loin.

— Sire, s'écria d'Artagnan, ce digne gentilhomme est interdit par la majesté de votre personne, lui qui a soutenu fièrement le regard et le feu de mille ennemis. Mais je sais ce qu'il pense, et moi, plus habitué à regarder le soleil... je vais vous dire sa pensée : il n'a besoin de rien, il ne désire rien que le bonheur de contempler Votre Majesté pendant un quart d'heure.

— Vous soupez avec moi ce soir, dit le roi en saluant Porthos avec un gracieux sourire.

Porthos devint cramoisi de joie et d'orgueil.

Le roi le congédia, et d'Artagnan le poussa dans la salle après l'avoir embrassé.

— Mettez-vous près de moi à table, dit Porthos à son oreille.

— Oui, mon ami.

— Aramis me boude, n'est-ce pas ?

— Aramis ne vous a jamais tant aimé. Songez donc que je viens de lui faire avoir le chapeau de cardinal.

— C'est vrai, dit Porthos. A propos, le roi aime-t-il qu'on mange beaucoup à sa table ?

— C'est le flatter, dit d'Artagnan, car il possède un royal appétit.

— Vous m'enchantez, dit Porthos.

XL

EXPLICATIONS

Aramis avait fait habilement une conversion pour aller trouver d'Artagnan et Porthos. Il arriva près de ce dernier derrière la colonne, et, lui serrant la main :

— Vous vous êtes échappé de ma prison ? lui dit-il.

— Ne le grondez pas, dit d'Artagnan ; c'est moi, cher Aramis, qui lui ai donné la clef des champs.

— Ah ! mon ami, répliqua Aramis en regardant Porthos, est-ce que vous auriez attendu avec moins de patience ?

D'Artagnan vint au secours de Porthos, qui soufflait déjà.

— Vous autres, gens d'église, dit-il à Aramis, vous êtes de grands politiques. Nous autres gens d'épée, nous allons au but. Voici le fait. J'étais allé visiter ce cher Baisemeaux.

Aramis dressa l'oreille.

— Tiens ! dit Porthos, vous me faites souvenir que j'ai une lettre de Baisemeaux pour vous, Aramis.

Et Porthos tendit à l'évêque la lettre que nous connaissons.

Aramis demanda la permission de la lire, et la lut, sans que d'Artagnan parût un moment gêné par cette circonstance qu'il avait prévue tout entière.

Du reste, Aramis lui-même fit si bonne contenance que d'Artagnan l'admira plus que jamais.

La lettre lue, Aramis la mit dans sa poche d'un air parfaitement calme.

— Vous disiez donc, cher capitaine ? dit-il.

— Je disais, continua le mousquetaire, que j'étais allé rendre visite à Baisemeaux pour le service.

— Pour le service ? dit Aramis.

— Oui, fit d'Artagnan. Et, naturellement, nous parlâmes de vous et de nos amis. Je dois dire que Baisemeaux me reçut froidement. Je pris congé. Or, comme je revenais, un soldat m'aborda et me dit (il me reconnaissait sans doute malgré mon habit de ville) : « Capitaine, voulez-vous m'obliger en me lisant le nom écrit sur cette enveloppe ? » Et je lus : « A monsieur du Vallon, à Saint-Mandé, chez monsieur Fouquet. » Pardieu ! me dis-je, Porthos n'est pas retourné, comme je le pensais, à Pierrefonds ou à Belle-Isle, Porthos est à Saint-Mandé chez M. Fouquet. M. Fouquet n'est pas à Saint-Mandé. Porthos est donc seul, ou avec Aramis, allons voir Porthos. Et j'allai voir Porthos.

— Très bien ! dit Aramis rêveur.

— Vous ne m'aviez pas conté cela, fit Porthos.

— Je n'en ai pas eu le temps, mon ami.

— Et vous emmenâtes Porthos à Fontainebleau ?

— Chez Planchet.

— Planchet demeure à Fontainebleau ? dit Aramis.

— Oui, près du cimetière ! s'écria Porthos étourdiment.

— Comment, près du cimetière ? fit Aramis soupçonneux.

« Allons, bon ! pensa le mousquetaire, profitons de la bagarre, puisqu'il y a bagarre. »

— Oui, du cimetière, dit Porthos. Planchet, certainement, est un excellent garçon qui fait d'excellentes confitures, mais il a des fenêtres qui

donnent sur le cimetière. C'est attristant ! Ainsi ce matin...

— Ce matin ?... dit Aramis de plus en plus agité.

D'Artagnan tourna le dos et alla tambouriner sur la vitre un petit air de marche.

— Ce matin, continua Porthos, nous avons vu enterrer un chrétien.

— Ah ! ah !

— C'est attristant ! Je ne vivrais pas, moi, dans une maison d'où l'on voit continuellement des morts... Au contraire, d'Artagnan paraît aimer beaucoup cela.

— Ah ! d'Artagnan a vu ?

— Il n'a pas vu, il a dévoré des yeux.

Aramis tressaillit et se retourna pour regarder le mousquetaire ; mais celui-ci était déjà en grande conversation avec de Saint-Aignan.

Aramis continua d'interroger Porthos ; puis, quand il eut exprimé tout le jus de ce citron gigantesque, il en jeta l'écorce.

Il retourna vers son ami d'Artagnan et, lui frappant sur l'épaule :

— Ami, dit-il, quand de Saint-Aignan se fut éloigné, car le souper du roi était annoncé.

— Cher ami, répliqua d'Artagnan.

— Nous ne soupons point avec le roi, nous autres.

— Si fait ; moi, je soupe.

— Pouvez-vous causer dix minutes avec moi ?

— Vingt. Il en faut tout autant pour que Sa Majesté se mette à table.

— Où voulez-vous que nous causions ?

— Mais ici, sur ces bancs : le roi parti, l'on peut s'asseoir, et la salle est vide.

— Asseyons-nous donc.

Ils s'assirent. Aramis prit une des mains de d'Artagnan.

— Avouez-moi, cher ami, dit-il, que vous avez engagé Porthos à se défier un peu de moi ?

— Je l'avoue, mais non pas comme vous l'entendez. J'ai vu Porthos s'ennuyer à la mort, et j'ai voulu, en le présentant au roi, faire pour lui et pour vous ce que jamais vous ne ferez vous-même.

— Quoi ?

— Votre éloge.

— Vous l'avez fait noblement, merci !

— Et je vous ai approché le chapeau qui se reculait.

— Ah ! je l'avoue, dit Aramis avec un singulier sourire ; en vérité, vous êtes un homme unique pour faire la fortune de vos amis.

— Vous voyez donc que je n'ai agi que pour faire celle de Porthos.

— Oh ! je m'en chargeais de mon côté ; mais vous avez le bras plus long que nous.

Ce fut au tour de d'Artagnan de sourire.

— Voyons, dit Aramis, nous nous devons la vérité : m'aimez-vous toujours, mon cher d'Artagnan ?

— Toujours comme autrefois, répliqua d'Artagnan sans trop se compromettre par cette réponse.

— Alors, merci, et franchise entière, dit Aramis ; vous veniez à Belle-Isle pour le roi ?

— Pardieu.

— Vous vouliez donc nous enlever le plaisir d'offrir Belle-Isle toute fortifiée au roi ?

— Mais, mon ami, pour vous ôter le plaisir, il eût fallu d'abord que je fusse instruit de votre intention.

— Vous veniez à Belle-Isle sans rien savoir ?

— De vous, oui ! Comment diable voulez-vous que je me figure Aramis devenu ingénieur au point de fortifier comme Polybe ou Archimède ?

— C'est vrai. Cependant vous m'avez deviné là-bas ?

— Oh ! oui.

— Et Porthos aussi ?

— Très cher, je n'ai pas deviné qu'Aramis fût ingénieur. Je n'ai pu deviner que Porthos le fût devenu. Il y a un Latin qui a dit : « On devient orateur, on naît poète. » Mais il n'a jamais dit : « On naît Porthos, et l'on devient ingénieur. »

— Vous avez toujours un charmant esprit, dit froidement Aramis. Je poursuis.

— Poursuivez.

— Quand vous avez tenu notre secret, vous vous êtes hâté de le venir dire au roi ?

— J'ai d'autant plus couru, mon bon ami, que je vous ai vus courir plus fort. Lorsqu'un homme pesant deux cent cinquante-huit livres, comme Porthos, court la poste ; quand un prélat goutteux (pardon, c'est vous qui me l'avez dit), quand un prélat brûle le chemin ; je suppose, moi, que ces deux amis, qui n'ont pas voulu me prévenir, avaient des choses de la dernière conséquence à me cacher, et, ma foi ! je cours... je cours aussi vite que ma maigreur et l'absence de goutte me le permettent.

— Cher ami, n'avez-vous pas réfléchi que vous pouviez me rendre, à moi et à Porthos, un triste service ?

— Je l'ai bien pensé ; mais vous m'aviez fait jouer, Porthos et vous, un triste rôle à Belle-Isle.

— Pardonnez-moi, dit Aramis.

— Excusez-moi, dit d'Artagnan.

— En sorte, poursuivit Aramis, que vous savez tout maintenant ?

— Ma foi, non.

— Vous savez que j'ai dû faire prévenir tout de suite M. Fouquet, pour qu'il vous prévînt près du roi ?

— C'est là l'obscur.

— Mais non. M. Fouquet a des ennemis, vous le reconnaissez ?

— Oh ! oui.

— Il en a un surtout.

— Dangereux ?

— Mortel ! Eh bien, pour combattre l'influence de cet ennemi, M. Fouquet a dû faire preuve, devant le roi, d'un grand dévouement et de grands sacrifices. Il a fait une surprise à Sa Majesté en lui offrant Belle-Isle. Vous, arrivant le premier à Paris, la surprise était détruite... Nous avions l'air de céder à la crainte.

— Je comprends.

— Voilà tout le mystère, dit Aramis, satisfait d'avoir convaincu le mousquetaire.

— Seulement, dit celui-ci, plus simple était de me tirer à quartier à Belle-Isle pour me dire : « Cher ami, nous fortifions Belle-Isle-en-Mer pour l'offrir au roi... Rendez-nous le service de nous dire pour qui vous agissez. Êtes-vous l'ami de M. Colbert ou celui de M. Fouquet ? » Peut-être n'eussé-je rien répondu ; mais vous eussiez ajouté : « Êtes-vous mon ami ? » J'aurais dit : « Oui. »

Aramis pencha la tête.

— De cette façon, continua d'Artagnan, vous me paralysiez, et je venais dire au roi : « Sire,

M. Fouquet fortifie Belle-Isle, et très bien ; mais voici un mot que M. le gouverneur de Belle-Isle m'a donné pour Votre Majesté. » Ou bien : « Voici une visite de M. Fouquet à l'endroit de ses intentions. » Je ne jouais pas un sot rôle ; vous aviez votre surprise, et nous n'avions pas besoin de loucher en nous regardant.

— Tandis, répliqua Aramis, qu'aujourd'hui vous avez agi tout à fait en ami de M. Colbert. Vous êtes donc son ami ?

— Ma foi, non ! s'écria le capitaine. M. Colbert est un cuistre, et je le hais comme je haïssais Mazarin, mais sans le craindre.

— Eh bien, moi, dit Aramis, j'aime M. Fouquet, et je suis à lui. Vous connaissez ma position... Je n'ai pas de bien... M. Fouquet m'a fait avoir des bénéfices, un évêché ; M. Fouquet m'a obligé comme un galant homme, et je me souviens assez du monde pour apprécier les bons procédés. Donc, M. Fouquet m'a gagné le cœur, et je me suis mis à son service.

— Rien de mieux. Vous avez là un bon maître.

Aramis se pinça les lèvres.

— Le meilleur, je crois, de tous ceux qu'on pourrait avoir.

Puis il fit une pause.

D'Artagnan se garda bien de l'interrompre.

— Vous savez sans doute de Porthos comment il s'est trouvé mêlé à tout ceci ?

— Non, dit d'Artagnan ; je suis curieux, c'est vrai, mais je ne questionne jamais un ami quand il veut me cacher son véritable secret.

— Je m'en vais vous le dire.

— Ce n'est pas la peine si la confidence m'engage.

— Oh ! ne craignez rien ; Porthos est l'homme que j'ai aimé le plus, parce qu'il est simple et bon ; Porthos est un esprit droit. Depuis que je suis évêque, je recherche les natures simples, qui me font aimer la vérité, haïr l'intrigue.

D'Artagnan se caressa la moustache.

— J'ai vu et recherché Porthos ; il était oisif, sa présence me rappelait mes beaux jours d'autrefois, sans m'engager à mal faire au présent. J'ai appelé Porthos à Vannes. M. Fouquet, qui m'aime, ayant su que Porthos m'aimait, lui a promis l'ordre à la première promotion ; voilà tout le secret.

— Je n'en abuserai pas, dit d'Artagnan.

— Je le sais bien, cher ami ; nul n'a plus que vous de réel honneur.

— Je m'en flatte, Aramis.

— Maintenant...

Et le prélat regarda son ami jusqu'au fond de l'âme.

— Maintenant, causons de nous pour nous. Voulez-vous devenir un des amis de M. Fouquet. Ne m'interrompez pas avant de savoir ce que cela veut dire.

— J'écoute.

— Voulez-vous devenir maréchal de France, pair, duc, et posséder un duché d'un million ?

— Mais, mon ami, répliqua d'Artagnan, pour obtenir tout cela, que faut-il faire ?

— Être l'homme de M. Fouquet.

— Moi, je suis l'homme du roi, cher ami.

— Pas exclusivement, je suppose ?

— Oh ! d'Artagnan n'est qu'un.

— Vous avez, je le présume, une ambition comme un grand cœur que vous êtes.

— Mais, oui.

— Eh bien ?

— Eh bien, je désire être maréchal de France ; mais le roi me fera maréchal, duc, pair ; le roi me donnera tout cela.

Aramis attacha sur d'Artagnan son limpide regard.

— Est-ce que le roi n'est pas le maître ? dit d'Artagnan.

— Nul ne le conteste ; mais Louis XIII était aussi le maître.

— Oh ! mais, cher ami, entre Richelieu et Louis XIII il n'y avait pas un M. d'Artagnan, dit tranquillement le mousquetaire.

— Autour du roi, fit Aramis, il est bien des pierres d'achoppement.

— Pas pour le roi ?

— Sans doute ; mais...

— Tenez, Aramis, je vois que tout le monde pense à soi et jamais à ce petit prince ; moi, je me soutiendrai en le soutenant.

— Et l'ingratitude ?

— Les faibles en ont peur !

— Vous êtes bien sûr de vous.

— Je crois que oui.

— Mais le roi peut n'avoir plus besoin de vous.

— Au contraire, je crois qu'il en aura plus besoin que jamais ; et, tenez, mon cher, s'il fallait arrêter un nouveau Condé, qui l'arrêterait ? Ceci... ceci seul en France.

Et d'Artagnan frappa son épée.

— Vous avez raison, dit Aramis en pâlissant.

Et il se leva et serra la main de d'Artagnan.

— Voici le dernier appel du souper, dit le capitaine des mousquetaires ; vous permettez...

Aramis passa son bras au cou du mousquetaire, et lui dit :

— Un ami comme vous est le plus beau joyau de la couronne royale.

Puis ils se séparèrent.

— Je disais bien, pensa d'Artagnan, qu'il y avait quelque chose.

— Il faut se hâter de mettre le feu aux poudres, dit Aramis ; d'Artagnan a éventé la mèche.

XLI

MADAME ET DE GUICHE

Nous avons vu que le comte de Guiche était sorti de la salle le jour où Louis XIV avait offert avec tant de galanterie à La Vallière les merveilleux bracelets gagnés à la loterie.

Le comte se promena quelque temps hors du palais, l'esprit dévoré par mille soupçons et mille inquiétudes.

Puis on le vit guettant sur la terrasse, en face des quinconces, le départ de Madame.

Une grosse demi-heure s'écoula. Seul à ce moment, le comte ne pouvait avoir de bien divertissantes idées.

Il tira ses tablettes de sa poche, et se décida, après mille hésitations, à écrire ces mots :

« Madame, je vous supplie de m'accorder un moment d'entretien. Ne vous alarmez pas de cette demande qui n'a rien d'étranger au profond respect avec lequel je suis, etc., etc. »

Il signait cette singulière supplique, pliée en billet d'amour, quand il vit sortir du château plusieurs femmes, puis des hommes, presque tout le cercle de la reine, enfin.

Il vit La Vallière elle-même, puis Montalais causant avec Malicorne.

Il vit jusqu'au dernier des conviés qui tout à l'heure peuplaient le cabinet de la reine mère.

MADAME n'était point passée ; il fallait cependant qu'elle traversât cette cour pour rentrer chez elle, et, de la terrasse, de Guiche plongeait dans cette cour.

Enfin, il vit MADAME sortir avec deux pages qui portaient des flambeaux. Elle marchait vite, et, arrivée à sa porte, elle cria :

— Pages, qu'on aille s'informer de M. le comte de Guiche. Il doit me rendre compte d'une commission. S'il est libre, qu'on le prie de passer chez moi.

De Guiche demeura muet et caché dans son ombre ; mais, sitôt que MADAME fut rentrée, il s'élança de la terrasse en bas des degrés ; il prit l'air le plus indifférent pour se faire rencontrer par les pages, qui couraient déjà vers son logement.

— Ah ! MADAME me fait chercher ! se dit-il tout ému.

Et il serra son billet, désormais inutile.

— Comte, dit un des pages en l'apercevant, nous sommes heureux de vous rencontrer.

— Qu'y a-t-il, messieurs ?

— Un ordre de MADAME.

— Un ordre de MADAME ? fit de Guiche d'un air surpris.

— Oui, comte, Son Altesse Royale vous demande; vous lui devez, nous a-t-elle dit, compte d'une commission. Êtes-vous libre ?

— Je suis tout entier aux ordres de Son Altesse Royale.

— Veuillez donc nous suivre.

Monté chez la princesse, de Guiche la trouva pâle et agitée.

A la porte se tenait Montalais, un peu inquiète de ce qui se passait dans l'esprit de sa maîtresse.

De Guiche parut.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Guiche, dit MADAME ; entrez, je vous prie... Mademoiselle de Montalais, votre service est fini.

Montalais, encore plus intriguée, salua et sortit.

Les deux interlocuteurs restèrent seuls.

Le comte avait tout l'avantage : c'était MADAME qui l'avait appelé à un rendez-vous. Mais, cet avantage, comment était-il possible au comte d'en user ? C'était une personne si fantasque que MADAME ! c'était un caractère si mobile que celui de Son Altesse Royale !

Elle le fit bien voir ; car abordant soudain la conversation :

— Eh bien, dit-elle, n'avez-vous rien à me dire ?

Il crut qu'elle avait deviné sa pensée ; il crut, ceux qui aiment sont ainsi faits, ils sont crédules et aveugles comme des poètes ou des prophètes, il crut qu'elle savait le désir qu'il avait de la voir et le sujet de ce désir.

— Oui bien, madame, dit-il, et je trouve cela fort étrange.

— L'affaire des bracelets, s'écria-t-elle vivement, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Vous croyez le roi amoureux ? Dites.

De Guiche la regarda longuement ; elle baissa les yeux sous ce regard qui allait jusqu'au cœur.

— Je crois, dit-il, que le roi peut avoir eu le dessein de tourmenter quelqu'un ici ; le roi, sans cela, ne se montrerait pas empressé comme il est ; il ne risquerait pas de compromettre de gaieté de cœur une jeune fille jusqu'alors inattaquable.

— Bon ! cette effrontée ? dit hautement la princesse.

— Je puis affirmer à Votre Altesse Royale, dit de Guiche avec une fermeté respectueuse, que mademoiselle de La Vallière est aimée d'un homme qu'il convient de respecter, car c'est un galant homme.

— Oh ! Bragelonne, peut-être ?

— Mon ami. Oui, madame.

— Eh bien, quand il serait votre ami, qu'importe au roi ?

— Le roi sait que Bragelonne est fiancé à mademoiselle de La Vallière ; et, comme Raoul a servi le roi bravement, le roi n'ira pas causer un malheur irréparable.

MADAME se mit à rire avec des éclats qui firent sur de Guiche une douloureuse impression.

— Je vous répète, madame, que je ne crois pas le roi amoureux de La Vallière, et la preuve que je ne le crois pas, c'est que je voulais vous demander de qui Sa Majesté peut chercher à piquer l'amour-propre dans cette circonstance. Vous qui connaissez toute la cour, vous m'aiderez à trouver d'autant plus assurément, que, dit-on partout, Votre Altesse Royale est fort intime avec le roi.

MADAME se mordit les lèvres, et, faute de bonnes raisons, elle détourna la conversation.

— Prouvez-moi, dit-elle en attachant sur lui un

de ces regards dans lesquels l'âme semble passer tout entière, prouvez-moi que vous cherchiez à m'interroger, moi qui vous ai appelé.

De Guiche tira gravement de ses tablettes ce qu'il avait écrit, et le montra.

— Sympathie, dit-elle.

— Oui, fit le comte avec une insurmontable tendresse, oui, sympathie ; mais, moi, je vous ai expliqué comment et pourquoi je vous cherchais ; vous, madame, vous êtes encore à me dire pourquoi vous me mandiez près de vous.

— C'est vrai.

Et elle hésita.

— Ces bracelets me feront perdre la tête, dit-elle tout à coup.

— Vous vous attendiez à ce que le roi dût vous les offrir ? répliqua de Guiche.

— Pourquoi pas ?

— Mais avant vous, madame, avant vous sa belle-sœur, le roi n'avait-il pas la reine ?

— Avant La Vallière, s'écria la princesse ulcérée, n'avait-il pas moi ? n'avait-il pas toute la cour ?

— Je vous assure, madame, dit respectueusement le comte, que si l'on vous entendait parler ainsi, que si l'on voyait vos yeux rouges, et, Dieu me pardonne ! cette larme qui monte à vos cils ; oh ! oui ! tout le monde dirait que Votre Altesse Royale est jalouse.

— Jalouse ! dit la princesse avec hauteur ; jalouse de La Vallière ?

Elle s'attendait à faire plier de Guiche avec ce geste hautain et ce ton superbe.

— Jalouse de La Vallière, oui, madame, répéta-t-il bravement.

— Je crois, monsieur, balbutia-t-elle, que vous vous permettez de m'insulter ?

— Je ne le crois pas, madame, répliqua le comte un peu agité, mais résolu à dompter cette fougueuse colère.

— Sortez ! dit la princesse au comble de l'exaspération, tant le sang-froid et le respect muet de de Guiche lui tournaient à fiel et à rage.

De Guiche recula d'un pas, fit sa révérence avec lenteur, se releva blanc comme ses manchettes, et, d'une voix légèrement altérée :

— Ce n'était pas la peine que je m'empressasse, dit-il, pour subir cette injuste disgrâce.

Et il tourna le dos sans précipitation.

Il n'avait pas fait cinq pas, que MADAME s'élança comme une tigresse après lui, le saisit par la manche, et, le retournant :

— Ce que vous affectez de respect, dit-elle en tremblant de fureur, est plus insultant que l'insulte. Voyons, insultez-moi, mais au moins parlez !

— Et vous, madame, dit le comte doucement en tirant son épée, percez-moi le cœur, mais ne me faites pas mourir à petit feu.

Au regard qu'il arrêta sur elle, regard empreint d'amour, de résolution, de désespoir même, elle comprit qu'un homme, si calme en apparence, se passerait l'épée dans la poitrine si elle ajoutait un mot.

Elle lui arracha le fer d'entre les mains, et, serrant son bras avec un délire qui pouvait passer pour de la tendresse :

— Comte, dit-elle, ménagez-moi. Vous voyez que je souffre, et vous n'avez aucune pitié.

Les larmes, dernière crise de cet accès, étouf-

fèrent sa voix. De Guiche, la voyant pleurer, la prit dans ses bras et la porta jusqu'à son fauteuil ; un moment encore, elle suffoquait.

— Pourquoi, murmura-t-il à ses genoux, ne m'avouez-vous pas vos peines. Aimez-vous quelqu'un ? Dites-le-moi ? J'en mourrai, mais après que je vous aurai soulagée, consolée, servie même.

— Oh ! vous m'aimez ainsi ! répliqua-t-elle vaincue.

— Je vous aime à ce point ; oui, madame.

Et elle lui donna ses deux mains.

— J'aime, en effet, murmura-t-elle si bas que nul n'eût pu l'entendre.

Lui l'entendit.

— Le roi ? dit-il.

Elle secoua doucement la tête, et son sourire fut comme ces éclaircies de nuages par lesquelles, après la tempête, on croit voir le paradis s'ouvrir.

— Mais, ajouta-t-elle, il y a d'autres passions dans un cœur bien né. L'amour, c'est la poésie ; mais la vie de ce cœur, c'est l'orgueil. Comte, je suis née sur le trône, je suis fière et jalouse de mon rang. Pourquoi le roi rapproche-t-il de lui des indignités ?

— Encore ! fit le comte ; voilà que vous maltraitez cette pauvre fille qui sera la femme de mon ami.

— Vous êtes assez simple pour croire cela, vous ?

— Si je ne le croyais pas, dit-il fort pâle, Bragelonne serait prévenu demain ; oui, si je supposais que cette pauvre La Vallière eût oublié les serments qu'elle a faits à Raoul. Mais non, ce serait une lâcheté de trahir le secret d'une femme ; ce serait un crime de troubler le repos d'un ami.

— Vous croyez, dit la princesse avec un sauvage éclat de rire, que l'ignorance est du bonheur ?

— Je le crois, répliqua-t-il.

— Prouvez ! prouvez donc ! dit-elle vivement.

— C'est facile : madame, on dit dans toute la cour que le roi vous aimait et que vous aimiez le roi.

— Eh bien ? fit-elle en respirant péniblement.

— Eh bien ! admettez que Raoul, mon ami, fût venu me dire : « Oui, le roi aime MADAME ; oui, le roi a touché le cœur de MADAME », j'eusse peut-être tué Raoul !

— Il eût fallu, dit la princesse avec cette obstination des femmes qui se sentent imprenables, que M. de Bragelonne eût eu des preuves pour vous parler ainsi.

— Toujours est-il, répondit de Guiche en soupirant, que, n'ayant pas été averti, je n'ai rien approfondi, et qu'aujourd'hui mon ignorance m'a sauvé la vie.

— Vous pousseriez jusque-là l'égoïsme et la froideur, dit MADAME, que vous laisseriez ce malheureux jeune homme continuer d'aimer La Vallière ?

— Jusqu'au jour où La Vallière me sera révélée coupable, oui, madame.

— Mais les bracelets ?

— Eh ! madame, puisque vous vous attendiez à les recevoir du roi, qu'eussé-je pu dire ?

L'argument était vigoureux ; la princesse en fut écrasée. Elle ne se releva plus dès ce moment.

Mais, comme elle avait l'âme pleine de noblesse, comme elle avait l'esprit ardent d'intelligence, elle comprit toute la délicatesse de de Guiche.

Elle lut clairement dans son cœur qu'il soupçonnait le roi d'aimer La Vallière, et ne voulait pas user de cet expédient vulgaire, qui consiste à ruiner un rival dans l'esprit d'une femme, en don-

nant à celle-ci l'assurance, la certitude que ce rival courtise une autre femme.

Elle devina qu'il soupçonnait La Vallière, et que, pour lui laisser le temps de se convertir, pour ne pas la faire perdre à jamais, il se réservait une démarche directe ou quelques observations plus nettes.

Elle lut en un mot tant de grandeur réelle, tant de générosité dans le cœur de son amant, qu'elle sentit s'embraser le sien au contact d'une flamme aussi pure.

De Guiche, en restant, malgré la crainte de déplaire, un homme de conséquence et de dévouement, grandissait à l'état de héros, et la réduisait à l'état de femme jalouse et mesquine.

Elle l'en aima si tendrement, qu'elle ne put s'empêcher de lui en donner un témoignage.

— Voilà bien des paroles perdues, dit-elle en lui prenant la main. Soupçons; inquiétudes, défiances, douleurs, je crois que nous avons prononcé tous ces noms.

— Hélas ! oui, madame.

— Effacez-les de votre cœur comme je les chasse du mien. Comte, que cette La Vallière aime le roi ou ne l'aime pas, que le roi aime ou n'aime pas La Vallière, faisons, à partir de ce moment, une distinction dans nos deux rôles. Vous ouvrez de grands yeux ; je gage que vous ne me comprenez pas ?

— Vous êtes si vive, madame, que je tremble toujours de vous déplaire.

— Voyez comme il tremble, le bel effrayé ! dit-elle avec un enjouement plein de charme. Oui, monsieur, j'ai deux rôles à jouer. Je suis la sœur du roi, la belle-sœur de sa femme. A ce titre, ne

faut-il pas que je m'occupe des intrigues du ménage? Votre avis ?

— Le moins possible, madame.

— D'accord, mais c'est une question de dignité ; ensuite je suis la femme de MONSIEUR.

De Guiche soupira.

— Ce qui, dit-elle tendrement, doit vous exhorter à me parler toujours avec le plus souverain respect.

— Oh ! s'écria-t-il en tombant à ses pieds, qu'il baisa comme ceux d'une divinité.

— Vraiment, murmura-t-elle, je crois que j'ai encore un autre rôle. Je l'oubliais.

— Lequel ? lequel ?

— Je suis femme, dit-elle plus bas encore. J'aime.

Il se releva. Elle lui ouvrit ses bras ; leurs lèvres se touchèrent.

Un pas retentit derrière la tapisserie. Montalais heurta.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ? dit MADAME.

— On cherche M. de Guiche, répondit Montalais, qui eut tout le temps de voir le désordre des acteurs de ces quatre rôles, car constamment de Guiche avait héroïquement aussi joué le sien.

XLII

MONTALAIS ET MALICORNE

MONTALAIS avait raison. M. de Guiche, appelé partout, était fort exposé, par la multiplication même des affaires, à ne répondre nulle part.

Aussi, telle est la force des situations faibles, que MADAME, malgré son orgueil blessé, malgré sa

colère intérieure, ne put rien reprocher, momentanément, du moins, à Montalais, qui venait de violer si audacieusement la consigne quasi royale qui l'avait éloignée.

De Guiche aussi perdit la tête, ou, plutôt, disons-le, de Guiche avait perdu la tête avant l'arrivée de Montalais : car à peine eut-il entendu la voix de la jeune fille, que, sans prendre congé de MADAME, comme la plus simple politesse l'exigeait même entre égaux, il s'enfuit le cœur brûlant, la tête folle, laissant la princesse une main levée et lui faisant un geste d'adieu.

C'est que de Guiche pouvait dire, comme le dit Chérubin cent ans plus tard, qu'il emportait aux lèvres du bonheur pour une éternité.

Montalais trouva donc les deux amants fort en désordre, il y avait désordre chez celui qui s'enfuyait, désordre chez celle qui restait.

Aussi la jeune fille murmura, tout en jetant un regard interrogateur autour d'elle :

— Je crois que, cette fois, j'en sais autant que la femme la plus curieuse peut désirer en savoir.

MADAME fut tellement embarrassée de ce regard inquisiteur, que, comme si elle eût entendu l'aparté de Montalais, elle ne dit pas un seul mot à sa fille d'honneur, et, baissant les yeux, rentra dans sa chambre à coucher.

Ce que voyant Montalais, elle écouta.

Alors elle entendit MADAME qui fermait les verrous de sa chambre.

De ce moment elle comprit qu'elle avait sa nuit à elle, et, faisant du côté de cette porte qui venait de se fermer un geste assez irrespectueux, lequel voulait dire : « Bonne nuit, princesse ! » elle descendit retrouver Malicorne, fort occupé pour le

moment à suivre de l'œil un courrier tout poudreux qui sortait de chez le comte de Guiche.

Montalais comprit que Malicorne accomplissait quelque œuvre d'importance ; elle le laissa tendre les yeux, allonger le cou, et, quand Malicorne en fut revenu à sa position naturelle, elle lui frappa seulement sur l'épaule :

— Eh bien, dit Montalais, quoi de nouveau ?

— M. de Guiche aime MADAME, dit Malicorne.

— Belle nouvelle ! Je sais quelque chose de plus frais moi.

— Et que savez-vous ?

— C'est que MADAME aime M. de Guiche.

— L'un était la conséquence de l'autre.

— Pas toujours, mon beau monsieur.

— Cet axiome serait-il à mon adresse ?

— Les personnes présentes sont toujours exceptées.

— Merci, fit Malicorne. Et de l'autre côté ? continua-t-il en interrogeant.

— Le roi a voulu ce soir, après la loterie, voir mademoiselle de La Vallière.

— Eh bien, il l'a vue ?

— Non pas.

— Comment, non pas ?

— La porte était fermée.

— De sorte que... ?

— De sorte que le roi s'en est retourné tout penaud comme un simple voleur qui a oublié ses outils.

— Bien.

— Et du troisième côté ? demanda Montalais.

— Le courrier qui arrive à M. de Guiche est envoyé par M. de Bragelonne.

— Bon ! fit Montalais en frappant dans ses deux mains.

— Pourquoi, bon ?

— Parce que voilà de l'occupation. Si nous nous ennuyons maintenant, nous aurons du malheur.

— Il importe de se diviser la besogne, fit Malicorne, afin de ne point faire confusion.

— Rien de plus simple, répliqua Montalais. Trois intrigues un peu bien chauffées, un peu bien menées, donnent, l'une dans l'autre, et au bas chiffre, trois billets par jour.

— Oh ! s'écria Malicorne en haussant les épaules, vous n'y pensez pas, ma chère, trois billets en un jour, c'est bon pour des sentiments bourgeois. Un mousquetaire en service, une petite fille au couvent, échangeant le billet quotidiennement par le haut de l'échelle ou par le trou fait au mur. En un billet tient toute la poésie de ces pauvres petits cœurs-là. Mais chez nous... Oh ! que vous connaissez peu le Tendre royal, ma chère.

— Voyons, concluez, dit Montalais impatientée. On peut venir.

— Conclure ! Je n'en suis qu'à la narration. J'ai encore trois points.

— En vérité, il me fera mourir, avec son flegme de Flamand, s'écria Montalais.

— Et vous, vous me ferez perdre la tête avec vos vivacités d'Italienne. Je vous disais donc que nos amoureux s'écriront des volumes, mais où voulez-vous en venir ?

— A ceci, qu'aucune de nos dames ne peut garder les lettres qu'elle recevra.

— Sans aucun doute.

— Que M. de Guiche n'osera pas garder les siennes non plus.

— C'est probable.

— Eh bien, je garderai tout cela, moi.

— Voilà justement ce qui est impossible, dit Malicorne.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous n'êtes pas chez vous ; que votre chambre est commune à La Vallière et à vous ; que l'on pratique assez volontiers des visites et des fouilles dans une chambre de fille d'honneur ; que je crains fort la reine, jalouse comme une Espagnole, la reine mère, jalouse comme deux Espagnoles, et, enfin, MADAME, jalouse comme dix Espagnoles.

— Vous oubliez quelqu'un.

— Qui ?

— MONSIEUR.

— Je ne parlais que pour les femmes. Numérotons donc. MONSIEUR, n° 1.

— N° 2, de Guiche.

— N° 3, le vicomte de Bragelonne.

— N° 4, et le roi ?

— Le roi ?

— Certainement, le roi, qui sera non seulement plus jaloux, mais encore plus puissant que tout le monde. Ah ! ma chère !

— Après ?

— Dans quel guêpier vous êtes-vous fourrée !

— Pas encore assez avant, si vous voulez m'y suivre.

— Certainement que je vous y suivrai. Cependant...

— Cependant... ?

— Tandis qu'il en est temps encore, je crois qu'il serait prudent de retourner en arrière.

— Et moi, au contraire, je crois que le plus prudent est de nous mettre du premier coup à la tête de toutes ces intrigues-là.

— Vous n'y suffirez pas.

— Avec vous, j'en mènerais dix. C'est mon élément, voyez-vous J'étais faite pour vivre à la cour, comme la salamandre est faite pour vivre dans les flammes.

— Votre comparaison ne me rassure pas le moins du monde, chère amie. J'ai entendu dire à des savants fort savants, d'abord qu'il n'y a pas de salamandres, et qu'y en eût-il, elles seraient parfaitement grillées, elles seraient parfaitement rôties en sortant du feu.

— Vos savants peuvent être fort savants en affaires de salamandres. Or, vos savants ne vous diront point ceci, que je vous dis, moi : Aure de Montalais est appelée à être, avant un mois, le premier diplomate de la cour de France !

— Soit, mais à la condition que j'en serai le deuxième.

— C'est dit : alliance offensive et défensive, bien entendu.

— Seulement, défiez-vous des lettres.

— Je vous les remettrai au fur et à mesure qu'on me les remettra.

— Que dirons-nous au roi de MADAME ?

— Que MADAME aime toujours le roi.

— Que dirons-nous à MADAME du roi ?

— Qu'elle aurait le plus grand tort de ne pas le ménager.

— Que dirons-nous à La Vallière de MADAME ?

— Tout ce que nous voudrons ; La Vallière est à nous.

— A nous ?

— Doublement.

— Comment cela ?

— Par le vicomte de Bragelonne, d'abord.

— Expliquez-vous.

— Vous n'oubliez pas, je l'espère, que M. de Bragelonne a écrit beaucoup de lettres à mademoiselle de La Vallière ?

— Je n'oublie rien.

— Ces lettres, c'est moi qui les recevais, c'est moi qui les cachais.

— Et, par conséquent, c'est vous qui les avez ?

— Toujours.

— Où cela ? ici ?

— Oh ! que non pas. Je les ai à Blois, dans la petite chambre que vous savez.

— Petite chambre chérie, petite chambre amoureuse, antichambre du palais que je vous ferai habiter un jour. Mais, pardon, vous dites que toutes ces lettres sont dans cette petite chambre ?

— Oui.

— Ne les mettiez-vous pas dans un coffret ?

— Sans doute, dans le même coffret où je mettais les lettres que je recevais de vous, et où je déposais les miennes quand vos affaires ou vos plaisirs vous empêchaient de venir au rendez-vous.

— Ah ! fort bien, dit Malicorne.

— Pourquoi cette satisfaction ?

— Parce que je vois la possibilité de ne pas courir à Blois après les lettres. Je les ai ici.

— Vous avez rapporté le coffret ?

— Il m'était cher, venant de vous.

— Prenez-y garde, au moins ; le coffret contient des originaux qui auront un grand prix plus tard.

— Je le sais parbleu bien ! et voilà justement pourquoi je ris, et de tout mon cœur même.

— Maintenant, un dernier mot.

— Pourquoi donc un dernier ?

— Avons-nous besoin d'auxiliaires ?

— D'aucun.

— Valets, servantes ?

— Mauvais, détestable ! Vous donnerez les lettres, vous les recevrez. Oh ! pas de fierté ; sans quoi, M. Malicorne et mademoiselle Aure, ne faisant pas leurs affaires eux-mêmes, devront se résoudre à les voir faire par d'autres.

— Vous avez raison ; mais que se passe-t-il chez M. de Guiche ?

— Rien ; il ouvre sa fenêtre.

— Disparaissons.

Et tous deux disparurent ; la conjuration était nouée.

La fenêtre qui venait de s'ouvrir était, en effet, celle du comte de Guiche.

Mais, comme eussent pu le penser les ignorants, ce n'était pas seulement pour tâcher de voir l'ombre de MADAME à travers ses rideaux qu'il se mettait à cette fenêtre, et sa préoccupation n'était pas toute amoureuse.

Il venait, comme nous l'avons dit, de recevoir un courrier ; ce courrier lui avait été envoyé par de Bragelonne. De Bragelonne avait écrit à de Guiche.

Celui-ci avait lu et relu la lettre, laquelle lui avait fait une profonde impression.

— Étrange ! étrange ! murmurait-il. Par quels moyens puissants la destinée entraîne-t-elle donc les gens à leur but ?

Et quittant la fenêtre pour se rapprocher de la lumière il relut une troisième fois cette lettre, dont les lignes brûlaient à la fois son esprit et ses yeux.

« Calais.

« Mon cher comte,

« J'ai trouvé à Calais M. de Wardes, qui a été

blessé grièvement dans une affaire avec M. de Buckingham.

« C'est un homme brave, comme vous savez, que de Wardes, mais haineux et méchant.

« Il m'a entretenu de vous, pour qui, dit-il, son cœur a beaucoup de penchant ; de MADAME, qu'il trouve belle et aimable.

« Il a deviné votre amour pour la personne que vous savez.

« Il m'a aussi entretenu d'une personne que j'aime, et m'a témoigné le plus vif intérêt en me plaignant fort, le tout avec des obscurités qui m'ont effrayé d'abord, mais que j'ai fini par prendre pour les résultats de ses habitudes de mystères.

« Voici le fait :

« Il aurait reçu des nouvelles de la cour. Vous comprenez que ce n'est que par M. de Lorraine.

« *On s'entretient*, disent ses nouvelles, *d'un changement survenu dans l'affection du roi.*

« Vous savez qui cela regarde.

« *Ensuite*, disaient encore ses nouvelles, *on parle d'une fille d'honneur qui donne sujet à la médisance.*

« Ces phrases vagues ne m'ont point permis de dormir. J'ai déploré depuis hier que mon caractère droit et faible, malgré une certaine obstination, m'ait laissé sans réplique à ces insinuations.

« En un mot, M. de Wardes partait pour Paris ; je n'ai point retardé son départ avec des explications ; et puis il me paraissait dur, je l'avoue, de mettre à la question un homme dont les blessures sont à peine fermées.

« Bref, il est parti à petites journées, parti pour assister, dit-il, au curieux spectacle que la cour ne peut manquer d'offrir sous peu de temps.

« Il a ajouté à ces paroles certaines félicitations,

puis certaines condoléances. Je n'ai pas plus compris les unes que les autres. J'étais étourdi par mes pensées et par une défiance envers cet homme, défiance, vous le savez mieux que personne, que je n'ai jamais pu surmonter.

« Mais, lui parti, mon esprit s'est ouvert.

« Il est impossible qu'un caractère comme celui de de Wardes n'ait pas infiltré quelque peu de sa méchanceté dans les rapports que nous avons eus ensemble.

« Il est donc impossible que, dans toutes les paroles mystérieuses que M. de Wardes m'a dites, il n'y ait point un sens mystérieux dont je puisse me faire l'application à moi ou à qui vous savez.

« Forcé que j'étais de partir promptement pour obéir au roi, je n'ai point eu l'idée de courir après M. de Wardes pour obtenir l'explication de ses réticences ; mais je vous expédie un courrier et vous écris cette lettre, qui vous exposera tous mes doutes. Vous, c'est moi : j'ai pensé, vous agirez.

« M. de Wardes arrivera sous peu ; sachez ce qu'il a voulu dire, si déjà vous ne le savez.

« Au reste, M. de Wardes a prétendu que M. de Buckingham avait quitté Paris, comblé par MADAME ; c'est une affaire qui m'eût immédiatement mis l'épée à la main sans la nécessité où je crois me trouver de faire passer le service du roi avant toute querelle.

« Brûlez cette lettre, que vous remet Olivain.

« Qui dit Olivain, dit la sûreté même.

« Veuillez, je vous prie, mon cher comte, me rappeler au souvenir de mademoiselle de La Vallière, dont je baise respectueusement les mains.

« Vous, je vous embrasse.

« VICOMTE DE BRAGELONNE. »

« *P.-S.* — Si quelque chose de grave survenait, tout doit se prévoir, cher ami, expédiez-moi un courrier avec ce seul mot : « Venez », et je serai à Paris, trente-six heures après votre lettre reçue. »

De Guiche soupira, replia la lettre une troisième fois, et, au lieu de la brûler, comme le lui avait recommandé Raoul, il la remit dans sa poche.

Il avait besoin de la lire et de la relire encore.

— Quel trouble et quelle confiance à la fois, murmura le comte ; toute l'âme de Raoul est dans cette lettre ; il y oublie le comte de La Fère, et il y parle de son respect pour Louise ! Il m'avertit pour moi, il me supplie pour lui. Ah ! continua de Guiche avec un geste menaçant, vous vous mêlez de mes affaires, monsieur de Wardes ? Eh bien, je vais m'occuper des vôtres. Quant à toi, pauvre Raoul, ton cœur me laisse un dépôt ; je veillerai sur lui, ne crains rien.

Cette promesse faite, de Guiche fit prier Malicorne de passer chez lui sans retard, s'il était possible.

Malicorne se rendit à l'invitation avec une activité qui était le premier résultat de sa conversation avec Montalais.

Plus de Guiche qui se croyait couvert, questionna Malicorne, plus celui-ci, qui travaillait à l'ombre, devina son interrogateur.

Il s'ensuivit que, après un quart d'heure de conversation, pendant lequel de Guiche crut découvrir toute la vérité sur La Vallière et sur le roi, il n'apprit absolument rien que ce qu'il avait vu de ses yeux ; tandis que Malicorne apprit ou devina, comme on voudra, que Raoul avait de la défiance à distance et que de Guiche allait veiller sur le trésor des Hespérides.

Malicorne accepta d'être le dragon.

De Guiche crut avoir tout fait pour son ami et ne s'occupa plus que de soi.

On annonça le lendemain au soir le retour de de Wardes, et sa première apparition chez le roi.

Après sa visite, le convalescent devait se rendre chez MONSIEUR.

De Guiche se rendit chez MONSIEUR avant l'heure.

XLIII

COMMENT DE WARDES FUT REÇU A LA COUR

MONSIEUR avait accueilli de Wardes avec cette faveur insigne que le rafraîchissement de l'esprit conseille à tout caractère léger pour la nouveauté qui arrive.

De Wardes, qu'en effet on n'avait pas vu depuis un mois, était du fruit nouveau. Le caresser, c'était d'abord une infidélité à faire aux anciens, et une infidélité a toujours son charme ; c'était, de plus, une réparation à lui faire, à lui. MONSIEUR le traita donc on ne peut plus favorablement.

M. le chevalier de Lorraine, qui craignait fort ce rival, mais qui respectait cette seconde nature en tout semblable à la sienne, plus le courage, M. le chevalier de Lorraine eut pour de Wardes des caresses plus douces encore que n'en avait eu MONSIEUR.

De Guiche était là, comme nous l'avons dit, mais se tenait un peu à l'écart, attendant patiemment que toutes ces embrassades fussent terminées.

De Wardes, tout en parlant aux autres et même à MONSIEUR, n'avait pas perdu de Guiche de vue ; son instinct lui disait qu'il était là pour lui.

Aussi alla-t-il à de Guiche aussitôt qu'il en eut fini avec les autres.

Tous deux échangèrent les compliments les plus courtois ; après quoi, de Wardes revint à MONSIEUR et aux autres gentilshommes.

Au milieu de toutes ces félicitations de bon retour, on annonça MADAME.

MADAME avait appris l'arrivée de de Wardes. Elle savait tous les détails de son voyage et de son duel avec Buckingham. Elle n'était pas fâchée d'être là aux premières paroles qui devaient être prononcées par celui qu'elle savait son ennemi.

Elle avait deux ou trois dames d'honneur avec elle.

De Wardes fit à MADAME les plus gracieux saluts, et annonça tout d'abord, pour commencer les hostilités, qu'il était prêt à donner des nouvelles de M. de Buckingham à ses amis.

C'était une réponse directe à la froideur avec laquelle MADAME l'avait accueilli.

L'attaque était vive, MADAME sentit le coup sans paraître l'avoir reçu. Elle jeta rapidement les yeux sur MONSIEUR et sur de Guiche.

MONSIEUR rougit, de Guiche pâlit.

MADAME seule ne changea point de physionomie ; mais, comprenant combien cet ennemi pouvait lui susciter de désagréments près des deux personnes qui l'écoutaient, elle se pencha en souriant du côté du voyageur.

Le voyageur parlait d'autre chose.

MADAME était brave, imprudente même : toute retraite la jetait en avant. Après le premier serrement de cœur, elle revint au feu.

— Avez-vous beaucoup souffert de vos blessures, monsieur de Wardes? demanda-t-elle ; car

nous avons appris que vous aviez eu la mauvaise chance d'être blessé.

Ce fut au tour de de Wardes de tressaillir ; il se pinça les lèvres.

— Non, madame, dit-il, presque pas.

— Cependant, par cette horrible chaleur...

— L'air de la mer est frais, madame, et puis j'avais une consolation.

— Oh ! tant mieux !... Laquelle ?

— Celle de savoir que mon adversaire souffrait plus que moi.

— Ah ! il a été blessé plus grièvement que vous ? J'ignorais cela, dit la princesse avec une complète insensibilité.

— Oh ! madame, vous vous trompez, ou plutôt vous faites semblant de vous tromper à mes paroles. Je ne dis pas que son corps ait plus souffert que moi ; mais son cœur était atteint.

De Guiche comprit où tendait la lutte ; il hasarda un signe à MADAME ; ce signe la suppliait d'abandonner la partie.

Mais elle, sans répondre à de Guiche, sans faire semblant de le voir, et toujours souriante :

— Eh quoi ! demanda-t-elle, M. de Buckingham avait-il donc été touché au cœur ? Je ne croyais pas, moi, jusqu'à présent, qu'une blessure au cœur se pût guérir.

— Hélas ! madame, répondit gracieusement de Wardes, les femmes croient toutes cela, et c'est ce qui leur donne sur nous la supériorité de la confiance.

— Ma mie, vous comprenez mal, fit le prince impatient. M. de Wardes veut dire que le duc de Buckingham avait été touché au cœur par autre chose que par une épée.

— Ah ! bien ! bien ! s'écria MADAME. Ah ! c'est une plaisanterie de M. de Wardes ; fort bien ; seulement je voudrais savoir si M. de Buckingham goûterait cette plaisanterie. En vérité, c'est bien dommage qu'il ne soit point là, monsieur de Wardes.

Un éclair passa dans les yeux du jeune homme.

— Oh ! dit-il les dents serrées, je le voudrais aussi, moi.

De Guiche ne bougea pas.

MADAME semblait attendre qu'il vînt à son secours.

MONSIEUR hésitait.

Le chevalier de Lorraine s'avança et prit la parole.

— Madame, dit-il, de Wardes sait bien que, pour un Buckingham, être touché au cœur n'est pas chose nouvelle, et que ce qu'il a dit s'est vu déjà.

— Au lieu d'un allié, deux ennemis, murmura MADAME, deux ennemis ligués, acharnés !

Et elle changea la conversation.

Changer la conversation est, on le sait, un droit des princes, que l'étiquette ordonne de respecter.

Le reste de l'entretien fut donc modéré ; les principaux acteurs avaient fini leurs rôles.

MADAME se retira de bonne heure, et MONSIEUR, qui voulait l'interroger, lui donna la main.

Le chevalier craignait trop que la bonne intelligence ne s'établît entre les deux époux pour les laisser tranquillement ensemble.

Il s'achemina donc vers l'appartement de MONSIEUR pour le surprendre à son retour, et détruire avec trois mots toutes les bonnes impressions que MADAME aurait pu semer dans son cœur. De Guiche fit un pas vers de Wardes, que beaucoup de gens entouraient.

Il lui indiquait ainsi le désir de causer avec lui.

De Wardes lui fit, des yeux et de la tête, signe qu'il le comprenait.

Ce signe, pour les étrangers, n'avait rien que d'amical.

Alors de Guiche put se retourner et attendre.

Il n'attendit pas longtemps. De Wardes, débarrassé de ses interlocuteurs, s'approcha de de Guiche, et tous deux, après un nouveau salut, se mirent à marcher côte à côte.

— Vous avez fait un bon retour, mon cher de Wardes ? dit le comte.

— Excellent, comme vous voyez.

— Et vous avez toujours l'esprit très gai ?

— Plus que jamais.

— C'est un grand bonheur.

— Que voulez-vous ! tout est si bouffon dans ce monde, tout est si grotesque autour de nous !

— Vous avez raison.

— Ah ! vous êtes donc de mon avis ?

— Parbleu ! Et vous nous apportez des nouvelles de là-bas ?

— Non, ma foi ! j'en viens chercher ici.

— Parlez. Vous avez cependant vu du monde à Boulogne, un de nos amis, et il n'y a pas longtemps de cela.

— Du monde... de... de nos amis ?...

— Vous avez la mémoire courte.

— Ah ! c'est vrai : Bragelonne ?

— Justement.

— Qui allait en mission près du roi Charles ?

— C'est cela. Eh bien, ne vous a-t-il pas dit, ou ne lui avez-vous pas dit ?...

— Je ne sais trop ce que je lui ai dit, je vous l'avoue ; mais ce que je ne lui ai pas dit, je le sais.

De Wardes était la finesse même. Il sentait par-

faitement, à l'attitude de de Guiche, attitude pleine de froideur, de dignité, que la conversation prenait une mauvaise tournure. Il résolut de se laisser aller à la conversation et de se tenir sur ses gardes.

— Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que cette chose que vous ne lui avez pas dite? demanda de Guiche.

— Eh bien, la chose concernant La Vallière.

— La Vallière... Qu'est-ce que cela ? et quelle est cette chose si étrange que vous l'avez sue là-bas, vous, tandis que Bragelonne, qui était ici, ne l'a pas sue, lui ?

— Est-ce sérieusement que vous me faites cette question ?

— On ne peut plus sérieusement.

— Quoi ! vous, homme de cour, vous, vivant chez MADAME, vous, le commensal de la maison, vous, l'ami de MONSIEUR, vous, le favori de notre belle princesse ?

De Guiche rougit de colère.

— De quelle princesse parlez-vous ? demanda-t-il.

— Mais je n'en connais qu'une, mon cher. Je parle de MADAME. Est-ce que vous avez une autre princesse au cœur ? Voyons.

De Guiche allait se lancer ; mais il vit la feinte.

Une querelle était imminente entre les deux jeunes gens. De Wardes voulait seulement la querelle au nom de MADAME, tandis que de Guiche ne l'acceptait qu'au nom de La Vallière. C'était, à partir de ce moment, un jeu de feintes, et qui devait durer jusqu'à ce que l'un d'eux fût touché.

De Guiche reprit donc tout son sang-froid.

— Il n'est pas le moins du monde question de MADAME dans tout ceci, mon cher de Wardes, dit de Guiche, mais de ce que vous disiez là, à l'instant même.

— Et que disais-je ?

— Que vous aviez caché à Bragelonne certaines choses.

— Que vous savez aussi bien que moi, répliqua de Wardes.

— Non, d'honneur !

— Allons donc !

— Si vous me le dites, je le saurai ; mais non autrement, je vous jure !

— Comment ! j'arrive de là-bas, de soixante lieues ; vous n'avez pas bougé d'ici ; vous avez vu de vos yeux, vous, ce que la renommée m'a rapporté là-bas, elle, et je vous entends me dire sérieusement que vous ne savez pas ? Oh ! comte, vous n'êtes pas charitable.

— Ce sera comme il vous plaira, de Wardes ; mais, je vous le répète, je ne sais rien.

— Vous faites le discret, c'est prudent.

— Ainsi, vous ne me direz rien, pas plus à moi, qu'à Bragelonne ?

— Vous faites la sourde oreille, je suis bien convaincu que MADAME ne serait pas si maîtresse d'elle-même que vous.

« Ah ! double hypocrite, murmura de Guiche, te voilà revenu sur ton terrain. »

— Eh bien, alors, continua de Wardes, puisqu'il nous est si difficile de nous entendre sur La Vallière et Bragelonne, causons de vos affaires personnelles.

— Mais, dit de Guiche, je n'ai point d'affaires personnelles, moi. Vous n'avez rien dit de moi, je suppose, à Bragelonne, que vous ne puissiez me redire, à moi ?

— Non. Mais, comprenez-vous, de Guiche ? c'est qu'autant je suis ignorant sur certaines choses, autant je suis ferré sur d'autres. S'il s'agissait, par

exemple, de vous parler des relations de M. de Buckingham à Paris, comme j'ai fait le voyage avec le duc, je pourrais vous dire les choses les plus intéressantes. Voulez-vous que je vous les dise ?

De Guiche passa sa main sur son front moite de sueur.

— Mais, non, dit-il, cent fois non, je n'ai point de curiosité pour ce qui ne me regarde pas. M. de Buckingham n'est pour moi qu'une simple connaissance, tandis que Raoul est un ami intime. Je n ai donc aucune curiosité de savoir ce qui est arrivé à M. de Buckingham, tandis que j'ai tout intérêt à savoir ce qui est arrivé à Raoul.

— A Paris ?

— Oui, à Paris ou à Boulogne. Vous comprenez, moi, je suis présent : si quelque événement advient, je suis là pour y. faire face · tandis que Raoul est absent et n'a que moi pour le représenter ; donc, les affaires de Raoul avant les miennes.

— Mais Raoul reviendra.

— Oui, après sa mission. En attendant, vous comprenez, il ne peut courir de mauvais bruits sur lui sans que je les examine.

— D'autant plus qu'il y restera quelque temps, à Londres, dit de Wardes en ricanant.

— Vous croyez ? demanda naïvement de Guiche.

— Parbleu ! croyez-vous qu'on l'a envoyé à Londres pour qu'il ne fasse qu'y aller et en revenir ? Non pas ; on l'a envoyé à Londres pour qu'il y reste.

— Ah ! comte, dit de Guiche en saisissant avec force la main de de Wardes, voici un soupçon bien fâcheux pour Bragelonne, et qui justifie à merveille ce qu'il m'a écrit de Boulogne.

De Wardes redevint froid ; l'amour de la rail-

lerie l'avait poussé en avant, et il avait, par son imprudence, donné prise sur lui.

— Eh bien, voyons, qu'a-t-il écrit ? demanda-t-il.

— Que vous lui aviez glissé quelques insinuations perfides contre La Vallière et que vous aviez paru rire de sa grande confiance dans cette jeune fille.

— Oui, j'ai fait tout cela, dit de Wardes, et j'étais prêt, en le faisant, à m'entendre dire par le vicomte de Bragelonne ce que dit un homme à un autre homme lorsque ce dernier le mécontente. Ainsi, par exemple, si je vous cherchais une querelle, à vous, je vous dirais que MADAME, après avoir distingué M. de Buckingham, passe en ce moment pour n'avoir renvoyé le beau duc qu'à votre profit.

— Oh ! cela ne me blesserait pas le moins du monde, cher de Wardes, dit de Guiche en souriant malgré le frisson qui courait dans ses veines comme une injection de feu. Peste ! une telle faveur, c'est du miel.

— D'accord ; mais, si je voulais absolument une querelle avec vous, je chercherais un démenti, et je vous parlerais de certain bosquet où vous vous rencontrâtes avec cette illustre princesse, de certaines génuflexions, de certains baise-mains, et vous qui êtes un homme secret, vous, vif et pointilleux...

— Eh bien, non, je vous jure, dit de Guiche en l'interrompant avec le sourire sur les lèvres, quoiqu'il fût porté à croire qu'il allait mourir ; non, je vous jure que cela ne me toucherait pas, que je ne vous donnerais aucun démenti. Que voulez-vous, très cher comte ! je suis ainsi fait ; pour les choses qui me regardent, je suis de glace. Ah !

c'est bien autre chose lorsqu'il s'agit d'un ami absent, d'un ami qui, en partant, nous a confié ses intérêts ; oh ! pour cet ami, voyez-vous, de Wardes, je suis tout de feu !

— Je vous comprends, monsieur de Guiche ; mais, vous avez beau dire, il ne peut être question entre nous, à cette heure, ni de Bragelonne, ni de cette jeune fille sans importance qu'on appelle La Vallière.

En ce moment, quelques jeunes gens de la cour traversaient le salon, et, ayant déjà entendu les paroles qui venaient d'être prononcées, étaient à même d'entendre celles qui allaient suivre.

De Wardes s'en aperçut et continua tout haut :

— Oh ! si La Vallière était une coquette comme MADAME, dont les agaceries, très innocentes, je le veux bien, ont d'abord fait renvoyer M. de Buckingham en Angleterre, et ensuite vous ont fait exiler, vous, car, enfin, vous vous y êtes laissé prendre à ses agaceries, n'est-ce pas, monsieur ?

Les gentilshommes s'approchèrent, de Saint-Aignan en tête, Manicamp après.

— Eh ! mon cher, que voulez-vous ? dit de Guiche en riant, je suis un fat, moi, tout le monde sait cela. J'ai pris au sérieux une plaisanterie, et je me suis fait exiler. Mais j'ai vu mon erreur, j'ai courbé ma vanité aux pieds de qui de droit, et j'ai obtenu mon rappel en faisant amende honorable et en me promettant à moi-même de me guérir de ce défaut, et, vous le voyez, j'en suis si bien guéri, que je ris maintenant de ce qui, il y a quatre jours, me brisait le cœur. Mais, lui, Raoul, il est aimé ; il ne rit pas des bruits qui peuvent troubler son bonheur, des bruits dont vous vous êtes fait l'interprète quand vous saviez cependant, comte, comme

moi, comme ces messieurs, comme tout le monde, que ces bruits n'étaient qu'une calomnie.

— Une calomnie ! s'écria de Wardes, furieux de se voir poussé dans le piège par le sang-froid de de Guiche.

— Mais oui, une calomnie. Dame ! voici sa lettre, dans laquelle il me dit que vous avez mal parlé de mademoiselle de La Vallière, et où il me demande si ce que vous avez dit de cette jeune fille est vrai. Voulez-vous que je fasse juges ces messieurs, de Wardes ?

Et, avec le plus grand sang-froid, de Guiche lut tout haut le paragraphe de la lettre qui concernait La Vallière.

— Et, maintenant, continua de Guiche, il est bien constaté pour moi que vous avez voulu blesser le repos de ce cher Bragelonne, et que vos propos étaient malicieux.

De Wardes regarda autour de lui pour savoir s'il aurait appui quelque part ; mais, à cette idée que de Wardes avait insulté, soit directement, soit indirectement, celle qui était l'idole du jour, chacun secoua la tête, et de Wardes ne vit que des hommes prêts à lui donner tort.

— Messieurs, dit de Guiche devinant d'instinct le sentiment général, notre discussion avec M. de Wardes porte sur un sujet si délicat, qu'il est important que personne n'en entende plus que vous n'en avez entendu. Gardez donc les portes, je vous prie, et laissez-nous achever cette conversation entre nous, comme il convient à deux gentilshommes dont l'un a donné à l'autre un démenti.

— Messieurs ! messieurs ! s'écrièrent les assistants.

— Trouvez-vous que j'avais tort de défendre mademoiselle de La Vallière ? dit de Guiche. En

ce cas, je passe condamnation et je retire les paroles blessantes que j'ai pu dire contre M. de Wardes.

— Peste ! dit de Saint-Aignan, non pas !... Mademoiselle de La Vallière est un ange.

— La vertu, la pureté en personne, dit Manicamp.

— Vous voyez, monsieur de Wardes, dit de Guiche, je ne suis point le seul qui prenne la défense de la pauvre enfant. Messieurs, une seconde fois, je vous supplie de nous laisser. Vous voyez qu'il est impossible d'être plus calme que nous ne le sommes.

Les courtisans ne demandaient pas mieux que de s'éloigner ; les uns allèrent à une porte, les autres à l'autre.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

— Bien joué, dit de Wardes au comte.

— N'est-ce pas ? répondit celui-ci.

— Que voulez-vous ? je me suis rouillé en province, mon cher, tandis que vous, ce que vous avez gagné de puissance sur vous-même me confond, comte ; on acquiert toujours quelque chose dans la société des femmes ; acceptez donc tous mes compliments.

— Je les accepte.

— Et je les retournerai à MADAME.

— Oh ! maintenant, mon cher monsieur de Wardes, parlons-en aussi haut qu'il vous plaira.

— Ne m'en défiez pas.

— Oh ! je vous en défie ! Vous êtes connu pour un méchant homme ; si vous faites cela, vous passerez pour un lâche, et MONSIEUR vous fera pendre ce soir à l'espagnolette de sa fenêtre. Parlez, mon cher de Wardes, parlez.

— Je suis battu.

— Oui, mais pas encore autant qu'il convient.

— Je vois que vous ne seriez pas fâché de me battre à plate couture.

— Non mieux encore.

— Diable ! c'est que, pour le moment, mon cher comte, vous tombez mal ; après celle que je viens de jouer, une partie ne peut me convenir. J'ai trop perdu de sang à Boulogne ; au moindre effort mes blessures se rouvriraient, et, en vérité, vous auriez de moi trop bon marché.

— C'est vrai, dit de Guiche, et cependant, vous avez, en arrivant, fait montre de votre belle mine et de vos bons bras.

— Oui les bras vont encore, c'est vrai ; mais les jambes sont faibles, et puis je n'ai pas tenu le fleuret depuis ce diable de duel ; et vous, j'en réponds, vous vous escrimez tous les jours pour mettre à bonne fin votre petit guet-apens

— Sur l'honneur, monsieur, répondit de Guiche, voici une demi-année que je n'ai fait d'exercice.

— Non, voyez-vous, comte, toute réflexion faite, je ne me battrai pas, pas avec vous, du moins. J'attendrai Bragelonne, puisque vous dites que c'est Bragelonne qui m'en veut.

— Oh ! que non pas, vous n'attendrez pas Bragelonne, s'écria de Guiche hors de lui ; car, vous l'avez dit, Bragelonne peut tarder à revenir et, en attendant, votre méchant esprit fera son œuvre.

— Cependant, j'aurai une excuse. Prenez garde !

— Je vous donne huit jours pour achever de vous rétablir.

— C'est déjà mieux. Dans huit jours, nous verrons.

— Oui, oui, je comprends : en huit jours, on peut échapper à l'ennemi. Non, non, pas un.

— Vous êtes fou, monsieur, dit de Wardes en faisant un pas de retraite.

— Et vous, vous êtes un misérable, si vous ne vous battez pas de bonne grâce !

— Eh bien ?

— Je vous dénonce au roi comme ayant refusé de vous battre après avoir insulté La Vallière.

— Ah ! fit de Wardes, vous êtes dangereusement perfide, monsieur l'honnête homme.

— Rien de plus dangereux que la perfidie de celui qui marche toujours loyalement.

— Rendez-moi mes jambes, alors, ou faites-vous saigner à blanc pour égaliser nos chances.

— Non pas, j'ai mieux que cela.

— Dites.

— Nous monterons à cheval tous deux et nous échangerons trois coups de pistolet. Vous tirez de première force. Je vous ai vu abattre des hirondelles, à balle et au galop. Ne dites pas non, je vous ai vu.

— Je crois que vous avez raison, dit de Wardes ; et, comme cela, il est possible que je vous tue.

— En vérité, vous me rendriez service.

— Je ferai de mon mieux.

— Est-ce dit ?

— Votre main.

— La voici... A une condition, pourtant.

— Laquelle ?

— Vous me jurez de ne rien dire ou faire dire au roi ?

— Rien, je vous le jure.

— Je vais chercher mon cheval.

— Et moi le mien.

— Où irons-nous ?

— Dans la plaine ; je sais un endroit excellent.

— Partons-nous ensemble ?

— Pourquoi pas ?

Et tous deux, s'acheminant vers les écuries, passèrent sous les fenêtres de MADAME, doucement éclairées ; une ombre grandissait derrière les rideaux de dentelle.

— Voilà pourtant une femme, dit de Wardes en souriant, qui ne se doute pas que nous allons à la mort pour elle.

XLIV

LE COMBAT

DE WARDES choisit son cheval et de Guiche le sien.

Puis chacun le sella lui-même avec une selle à fontes.

De Wardes n'avait point de pistolets. De Guiche en avait deux paires. Il les alla chercher chez lui, les chargea, et donna le choix à de Wardes.

De Wardes choisit des pistolets dont il s'était vingt fois servi, les mêmes avec lesquels de Guiche lui avait vu tuer les hirondelles au vol.

— Vous ne vous étonnerez point, dit-il, que je prenne toutes mes précautions. Vos armes vous sont connues. Je ne fais, par conséquent, qu'égaliser les chances.

— L'observation était inutile, répondit de Guiche, et vous êtes dans votre droit.

— Maintenant, dit de Wardes, je vous prie de vouloir bien m'aider à monter à cheval, car j'y éprouve encore une certaine difficulté.

— Alors, il fallait prendre le parti à pied.

— Non, une fois en selle, je vaux mon homme.

— C'est bien, n'en parlons plus.

Et de Guiche aida de Wardes à monter à cheval.

— Maintenant, continua le jeune homme, dans notre ardeur à nous exterminer, nous n'avons pas pris garde à une chose.

— A laquelle.

— C'est qu'il fait nuit, et qu'il faudra nous tuer à tâtons.

— Soit, ce sera toujours le même résultat.

— Cependant, il faut prendre garde à une autre circonstance, qui est que les honnêtes gens ne se vont point battre sans compagnons.

— Oh ! s'écria de Guiche, vous êtes aussi désireux que moi de bien faire les choses.

— Oui ; mais je ne veux point que l'on puisse dire que vous m'avez assassiné, pas plus que, dans le cas où je vous tuerais, je ne veux être accusé d'un crime.

— A-t-on dit pareille chose de votre duel avec M. de Buckingham ? dit de Guiche. Il s'est cependant accompli dans les mêmes conditions où le nôtre va s'accomplir.

— Bon ! Il faisait encore jour et nous étions dans l'eau jusqu'aux cuisses ; d'ailleurs, bon nombre de spectateurs étaient rangés sur le rivage et nous regardaient.

De Guiche réfléchit un instant ; mais cette pensée qui s'était déjà présentée à son esprit s'y raffermit, que de Wardes voulait avoir des témoins pour ramener la conversation sur MADAME et donner un tour nouveau au combat.

Il ne répliqua donc rien, et, comme de Wardes l'interrogea une dernière fois du regard, il lui répondit par un signe de tête qui voulait dire que le mieux était de s'en tenir où l'on en était.

Les deux adversaires se mirent, en conséquence, en chemin et sortirent du château par cette porte

que nous connaissons pour avoir vu tout près d'elle Montalais et Malicorne.

La nuit, comme pour combattre la chaleur de la journée, avait amassé tous les nuages qu'elle poussait silencieusement et lourdement de l'ouest à l'est. Ce dôme, sans éclaircies et sans tonnerres apparents, pesait de tout son poids sur la terre et commençait à se trouer sous les efforts du vent, comme une immense toile détachée d'un lambris.

Les gouttes d'eau tombaient tièdes et larges sur la terre où elles aggloméraient la poussière en globules roulants.

En même temps, des haies qui aspiraient l'orage, des fleurs altérées, des arbres échevelés, s'exhalaient mille odeurs aromatiques qui ramenaient au cerveau les souvenirs doux, les idées de jeunesse, de vie éternelle, de bonheur et d'amour

— La terre sent bien bon, dit de Wardes ; c'est une coquetterie de sa part pour nous attirer à elle.

— A propos répliqua de Guiche, il m'est venu plusieurs idées et je veux vous les soumettre.

— Relatives ?

— Relatives à notre combat.

— En effet, il est temps, ce me semble, que nous nous en occupions.

— Sera-ce un combat ordinaire et réglé selon la coutume ?

— Voyons votre coutume ?

— Nous mettrons pied à terre dans une bonne plaine, nous attacherons nos chevaux au premier objet venu, nous nous joindrons sans armes, puis nous nous éloignerons de cent cinquante pas chacun pour revenir l'un sur l'autre.

— Bon ! c'est ainsi que je tuai le pauvre Follivent, voici trois semaines, à la Saint-Denis.

— Pardon, vous oubliez un détail.

— Lequel ?

— Dans votre duel avec Follivent, vous marchâtes à pied l'un sur l'autre, l'épée aux dents et le pistolet au poing.

— C'est vrai.

— Cette fois, au contraire, comme je ne puis pas marcher, vous l'avouez vous-même, nous remontons à cheval et nous nous choquons, le premier qui veut tirer tire.

— C'est ce qu'il y a de mieux, sans doute, mais il fait nuit ; il faut compter plus de coups perdus qu'il n'y en aurait dans le jour.

— Soit ! Chacun pourra tirer trois coups, les deux qui seront tout chargés, et un troisième de recharge.

— A merveille ! Où notre combat aura-t-il lieu ?

— Avez-vous quelque préférence ?

— Non.

— Vous voyez ce petit bois qui s'étend devant nous ?

— Le bois Rochin ? Parfaitement.

— Vous le connaissez ?

— A merveille.

— Vous savez, alors, qu'il a une clairière à son centre ?

— Oui.

— Gagnons cette clairière.

— Soit !

— C'est une espèce de champ clos naturel, avec toutes sortes de chemins, de faux-fuyants, de sentiers, de fossés, de tournants, d'allées ; nous serons là à merveille.

— Je le veux si vous le voulez. Nous sommes arrivés, je crois ?

— Oui. Voyez le bel espace dans le rond-point.

Le peu de clarté qui tombe des étoiles, comme dit Corneille, se concentre en cette place ; les limites naturelles sont le bois qui circuite avec ses barrières.

— Soit ! Faites comme vous dites.

— Terminons les conditions, alors.

— Voici les miennes ; si vous avez quelque chose contre, vous le direz.

— J'écoute.

— Cheval tué oblige son maître à combattre à pied.

— C'est incontestable, puisque nous n'avons pas de chevaux de rechange.

— Mais n'oblige pas l'adversaire à descendre de son cheval.

— L'adversaire sera libre d'agir comme bon lui semblera.

— Les adversaires, s'étant joints une fois, peuvent ne se plus quitter, et, par conséquent, tirer l'un sur l'autre à bout portant.

— Accepté.

— Trois charges sans plus, n'est-ce pas ?

— C'est suffisant, je crois. Voici de la poudre et des balles pour vos pistolets ; mesurez trois charges, prenez trois balles ; j'en ferai autant, puis nous répandrons le reste de la poudre et nous jetterons le reste des balles.

— Et nous jurons sur le Christ, n'est-ce pas, ajouta de Wardes, que nous n'avons plus sur nous ni poudre ni balles ?

— C'est convenu ; moi, je le jure.

De Guiche étendit la main vers le ciel.

De Wardes l'imita.

— Et maintenant, mon cher comte, dit-il, laissez-moi vous dire que je ne suis dupe de rien.

Vous êtes, ou vous serez l'amant de MADAME. J'ai pénétré le secret, vous avez peur que je ne l'ébruite ; vous voulez me tuer pour vous assurer le silence, c'est tout simple, et, à votre place, j'en ferais autant.

De Guiche baissa la tête.

— Seulement, continua de Wardes triomphant, était-ce bien la peine, dites-moi, de me jeter encore dans les bras cette mauvaise affaire de Bragelonne ; prenez garde, mon cher ami, en acculant le sanglier, on l'enrage ; en forçant le renard, on lui donne la férocité du jaguar. Il en résulte que, mis aux abois par vous, je me défends jusqu'à la mort.

— C'est votre droit.

— Oui, mais, prenez garde, je ferai bien du mal ; ainsi, pour commencer, vous devinez bien, n'est-ce pas, que je n'ai point fait la sottise de cadenasser mon secret, ou plutôt votre secret dans mon cœur ? Il y a un ami, un ami spirituel, vous le connaissez, qui est entré en participation de mon secret ; ainsi, comprenez bien que, si vous me tuez, ma mort n'aura pas servi à grand'chose ; tandis qu'au contraire, si je vous tue, dame ! tout est possible, vous comprenez.

De Guiche frissonna.

— Si je vous tue, continua de Wardes, vous aurez attaché à MADAME deux ennemis qui travailleront à qui mieux mieux à la ruiner.

— Oh ! monsieur, s'écria de Guiche furieux, ne comptez pas ainsi sur ma mort ; de ces deux ennemis, j'espère bien tuer l'un tout de suite, et l'autre à la première occasion.

De Wardes ne répondit que par un éclat de rire tellement diabolique, qu'un homme superstitieux s'en fût effrayé.

Mais de Guiche n'était point impressionnable à ce point.

— Je crois, dit-il, que tout est réglé, monsieur de Wardes ; ainsi, prenez du champ, je vous prie, à moins que vous ne préfériez que ce soit moi.

— Non pas, dit de Wardes, enchanté de vous épargner une peine.

Et, mettant son cheval au galop, il traversa la clairière dans toute son étendue, et alla prendre son poste au point de la circonférence du carrefour qui faisait face à celui où de Guiche s'était arrêté.

De Guiche demeura immobile.

A la distance de cent pas à peu près, les deux adversaires étaient absolument invisibles l'un à l'autre, perdus qu'ils étaient dans l'ombre épaisse des ormes et des châtaigniers.

Une minute s'écoula au milieu du plus profond silence.

Au bout de cette minute, chacun, au sein de l'ombre où il était caché, entendit le double cliquetis du chien résonnant dans la batterie.

De Guiche, suivant la tactique ordinaire, mit son cheval au galop, persuadé qu'il trouverait une double garantie de sûreté dans l'ondulation du mouvement et dans la vitesse de la course.

Cette course se dirigea en droite ligne sur le point qu'à son avis devait occuper son adversaire.

A la moitié du chemin, il s'attendait à rencontrer de Wardes : il se trompait.

Il continua sa course, présumant que de Wardes l'attendait immobile.

Mais, aux deux tiers de la clairière, il vit le carrefour s'illuminer tout à coup, et une balle coupa en sifflant la plume qui s'arrondissait sur son chapeau.

Presque en même temps, et comme si le feu du

premier coup eût servi à éclairer l'autre, un second coup retentit, et une seconde balle vint trouer la tête du cheval de de Guiche, un peu au-dessous de l'oreille.

L'animal tomba.

Ces deux coups, venant d'une direction tout opposée à celle dans laquelle il s'attendait à trouver de Wardes, frappèrent de Guiche de surprise ; mais, comme c'était un homme d'un grand sang-froid, il calcula sa chute, mais non pas si bien, cependant, que le bout de sa botte ne se trouvât pris sous son cheval.

Heureusement, dans son agonie, l'animal fit un mouvement, et de Guiche put dégager sa jambe moins pressée.

De Guiche se releva, se tâta ; il n'était point blessé.

Du moment où il avait senti le cheval faiblir, il avait placé ses deux pistolets dans les fontes, de peur que la chute ne fît partir un des deux coups et même tous les deux, ce qui l'eût désarmé inutilement.

Une fois debout, il reprit ses pistolets dans ses fontes, et s'avança vers l'endroit où, à la lueur de la flamme, il avait vu apparaître de Wardes. De Guiche s'était, dès le premier coup, rendu compte de la manœuvre de son adversaire, qui était on ne peut plus simple.

Au lieu de courir sur de Guiche ou de rester à sa place à l'attendre, de Wardes avait, pendant une quinzaine de pas à peu près, suivi le cercle d'ombre qui le dérobait à la vue de son adversaire, et, au moment où celui-ci lui présentait le flanc dans sa course, il l'avait tiré de sa place, ajustant à l'aise, et servi au lieu d'être gêné par le galop du cheval.

On a vu que, malgré l'obscurité, la première

balle avait passé à un pouce à peine de la tête de de Guiche.

De Wardes était si sûr de son coup, qu'il avait cru voir tomber de Guiche. Son étonnement fut grand lorsque, au contraire, le cavalier demeura en selle.

Il se pressa pour tirer le second coup, fit un écart de main et tua le cheval.

C'était une heureuse maladresse, si de Guiche demeurait engagé sous l'animal. Avant qu'il eût pu se dégager, de Wardes rechargeait son troisième coup et tenait de Guiche à sa merci.

Mais, tout au contraire, de Guiche était debout et avait trois coups à tirer.

De Guiche comprit la position... Il s'agissait de gagner de Wardes de vitesse. Il prit sa course, afin de le joindre avant qu'il eût fini de recharger son pistolet.

De Wardes le voyait arriver comme une tempête. La balle était juste et résistait à la baguette. Mal charger était s'exposer à perdre un dernier coup. Bien charger était perdre son temps, ou plutôt c'était perdre la vie.

Il fit faire un écart à son cheval.

De Guiche pivota sur lui-même, et, au moment où le cheval retombait, le coup partit, enlevant le chapeau de de Wardes.

De Wardes comprit qu'il avait un instant à lui; il en profita pour achever de charger son pistolet.

De Guiche, ne voyant pas tomber son adversaire, jeta le premier pistolet devenu inutile, et marcha sur de Wardes en levant le second.

Mais, au troisième pas qu'il fit, de Wardes le prit tout marchant, et le coup partit.

Un rugissement de colère y répondit ; le bras du comte se crispa et s'abattit. Le pistolet tomba.

De Wardes vit le comte se baisser, ramasser le pistolet de la main gauche, et faire un nouveau pas en avant.

Le moment était suprême.

— Je suis perdu, murmura de Wardes, il n'est point blessé à mort.

Mais, au moment où de Guiche levait son pistolet sur de Wardes, la tête, les épaules et les jarrets du comte fléchirent à la fois. Il poussa un soupir douloureux et vint rouler aux pieds du cheval de de Wardes.

— Allons donc ! murmura celui-ci.

Et, rassemblant les rênes, il piqua des deux.

Le cheval franchit le corps inerte et emporta rapidement de Wardes au château.

Arrivé là, de Wardes demeura un quart d'heure à tenir conseil.

Dans son impatience à quitter le champ de bataille, il avait négligé de s'assurer que de Guiche fût mort.

Une double hypothèse se présentait à l'esprit agité de de Wardes.

Ou de Guiche était tué, ou de Guiche était seulement blessé.

Si de Guiche était tué, fallait-il laisser ainsi son corps aux loups? C'était une cruauté inutile, puisque, si de Guiche était tué, il ne parlerait certes pas.

S'il n'était pas tué, pourquoi, en ne lui portant pas secours, se faire passer pour un sauvage incapable de générosité ?

Cette dernière considération l'emporta.

De Wardes s'informa de Manicamp.

Il apprit que Manicamp s'était informé de de Guiche, et, ne sachant point où le joindre, s'était allé coucher.

De Wardes alla réveiller le dormeur et lui conta l'affaire, que Manicamp écouta sans dire un mot, mais avec une expression d'énergie croissante dont on aurait cru sa physionomie incapable.

Seulement, lorsque de Wardes eut fini, Manicamp prononça un seul mot :

— Allons !

Tout en marchant, Manicamp se montait l'imagination, et, au fur et à mesure que de Wardes lui racontait l'événement, il s'assombrissait davantage.

— Ainsi, dit-il lorsque de Wardes eut fini, vous le croyez mort ?

— Hélas ! oui.

— Et vous vous êtes battus comme cela sans témoins ?

— Il l'a voulu.

— C'est singulier !

— Comment, c'est singulier ?

— Oui, le caractère de M. de Guiche ressemble bien peu à cela.

— Vous ne doutez pas de ma parole, je suppose ?

— Hé ! hé !

— Vous en doutez ?

— Un peu... Mais j'en douterai bien plus encore, je vous en préviens, si je vois le pauvre garçon mort.

— Monsieur Manicamp !

— Monsieur de Wardes !

— Il me semble que vous m'insultez !

— Ce sera comme vous voudrez. Que voulez-vous ? moi, je n'ai jamais aimé les gens qui viennent vous dire : « J'ai tué M. un tel dans un coin ; c'est un bien grand malheur, mais je l'ai tué loyalement. » Il fait nuit bien noire pour cet adverbe-là, monsieur de Wardes !

— Silence, nous sommes arrivés.

En effet, on commençait à apercevoir la petite clairière, et, dans l'espace vide, la masse immobile du cheval mort.

A droite du cheval, sur l'herbe noire, gisait, la face contre terre, le pauvre comte baigné dans son sang.

Il était demeuré à la même place et ne paraissait même pas avoir fait un mouvement.

Manicamp se jeta à genoux, souleva le comte, et le trouva froid et trempé de sang.

Il le laissa retomber.

Puis, s'allongeant près de lui, il chercha jusqu'à ce qu'il eût trouvé le pistolet de de Guiche.

— Morbleu ! dit-il alors en se relevant, pâle comme un spectre et le pistolet au poing ; morbleu ! vous ne vous trompiez pas, il est bien mort !

— Mort ? répéta de Wardes.

— Oui, et son pistolet est chargé, ajouta Manicamp en interrogeant du doigt le bassinet.

— Mais ne vous ai-je pas dit que je l'avais pris dans la marche et que j'avais tiré sur lui au moment où il visait sur moi ?

— Êtes-vous bien sûr de vous être battu contre lui, monsieur de Wardes ? Moi, je l'avoue, j'ai bien peur que vous ne l'ayez assassiné. Oh ! ne criez pas ! vous avez tiré vos trois coups, et son pistolet est chargé ! Vous avez tué son cheval, et lui, lui, de Guiche, un des meilleurs tireurs de France, n'a touché ni vous ni votre cheval ! Tenez, monsieur de Wardes, vous avez du malheur de m'avoir amené ici ; tout ce sang m'a monté à la tête ; je suis un peu ivre, et, je crois, sur l'honneur ! puisque l'occasion s'en présente, que je vais vous faire sauter la cervelle. Monsieur de Wardes, recommandez votre âme à Dieu !

— Monsieur de Manicamp, vous n'y songez point?

— Si fait, au contraire, j'y songe trop.

— Vous m'assassineriez ?

— Sans remords, pour le moment, du moins.

— Êtes-vous gentilhomme ?

— On a été page ; donc, on a fait ses preuves.

— Laissez-moi défendre ma vie, alors.

— Bon ! pour que vous me fassiez, à moi, ce que vous avez fait au pauvre de Guiche.

Et Manicamp, soulevant son pistolet, l'arrêta, le bras tendu et le sourcil froncé, à la hauteur de la poitrine de de Wardes.

De Wardes n'essaya pas même de fuir, il était terrifié.

Alors, dans cet effroyable silence d'un instant, qui parut un siècle à de Wardes, un soupir se fit entendre.

— Oh ! s'écria de Wardes, il vit ! il vit ! A moi, monsieur de Guiche, on veut m'assassiner !

Manicamp se recula, et, entre les deux jeunes gens, on vit le comte se soulever péniblement sur une main.

Manicamp jeta le pistolet à dix pas, et courut à son ami en poussant un cri de joie.

De Wardes essuya son front inondé d'une sueur glacée.

— Il était temps ! murmura-t-il.

— Qu'avez-vous ? demanda Manicamp à de Guiche, et de quelle façon êtes-vous blessé ?

De Guiche montra sa main mutilée et sa poitrine sanglante.

— Comte ! s'écria de Wardes, on m'accuse de vous avoir assassiné ; parlez, je vous en conjure, dites que j'ai loyalement combattu !

— C'est vrai, dit le blessé, monsieur de Wardes

a combattu loyalement, et quiconque dirait le contraire se ferait de moi un ennemi.

— Eh ! monsieur, dit Manicamp, aidez-moi d'abord à transporter ce pauvre garçon, et, après, je vous donnerai toutes les satisfactions qu'il vous plaira, ou, si vous êtes par trop pressé, faisons mieux : pansons le comte avec votre mouchoir et le mien, et, puisqu'il reste deux balles à tirer, tirons-les.

— Merci, dit de Wardes. Deux fois en une heure j'ai vu la mort de trop près : c'est trop laid, la mort, et je préfère vos excuses.

Manicamp se mit à rire, et de Guiche aussi, malgré ses souffrances.

Les deux jeunes gens voulurent le porter, mais il déclara qu'il se sentait assez fort pour marcher seul. La balle lui avait brisé l'annulaire et le petit doigt, puis avait été glisser sur une côte sans pénétrer dans la poitrine. C'était donc plutôt la douleur que la gravité de la blessure qui avait foudroyé de Guiche.

Manicamp lui passa un bras sous une épaule, de Wardes un bras sous l'autre, et ils l'amenèrent ainsi à Fontainebleau, chez le médecin qui avait assisté à son lit de mort le franciscain prédécesseur d'Aramis.

XLV

LE SOUPER DU ROI

Le roi s'était mis à table pendant ce temps, et la suite peu nombreuse des invités du jour avait pris place à ses côtés après le geste habituel qui prescrivait de s'asseoir.

Dès cette époque, bien que l'étiquette ne fût pas encore réglée comme elle le fut plus tard, la cour de France avait entièrement rompu avec les traditions de bonhomie et de patriarcale affabilité qu'on retrouvait encore chez Henri IV, et que l'esprit soupçonneux de Louis XIII avait peu à peu effacées, pour les remplacer par des habitudes fastueuses de grandeur qu'il était désespéré de ne pouvoir atteindre.

Le roi dînait donc à une petite table séparée qui dominait, comme le bureau d'un président, les tables voisines ; petite table, avons-nous dit : hâtons-nous cependant d'ajouter que cette petite table était encore la plus grande de toutes.

En outre, c'était celle sur laquelle s'entassaient un plus prodigieux nombre de mets variés, poissons, gibiers, viandes domestiques, fruits, légumes et conserves.

Le roi, jeune et vigoureux, grand chasseur, adonné à tous les exercices violents, avait, en outre, cette chaleur naturelle du sang commune à tous les Bourbons, qui cuit rapidement les digestions et renouvelle les appétits.

Louis XIV était un redoutable convive ; il aimait à critiquer ses cuisiniers ; mais, lorsqu'il leur faisait honneur, cet honneur était gigantesque.

Le roi commençait par manger plusieurs potages, soit ensemble, dans une espèce de macédoine, soit séparément ; il entremêlait ou plutôt il séparait chacun de ces potages d'un verre de vin vieux.

Il mangeait vite et assez avidement.

Porthos, qui dès l'abord avait par respect attendu un coup de coude d'Artagnan, voyant le roi s'escrimer de la sorte, se retourna vers le mousquetaire, et dit à demi-voix :

— Il me semble qu'on peut aller, dit-il, Sa Majesté encourage. Voyez donc.

— Le roi mange, dit d'Artagnan, mais il cause en même temps ; arrangez-vous de façon que si, par hasard, il vous adressait la parole, il ne vous prenne pas la bouche pleine, ce qui serait disgracieux.

— Le bon moyen alors, dit Porthos, c'est de ne point souper. Cependant j'ai faim, je l'avoue, et tout cela sent des odeurs appétissantes, et qui sollicitent à la fois mon odorat et mon appétit.

— N'allez pas vous aviser de ne point manger, dit d'Artagnan, vous fâcheriez Sa Majesté. Le roi a pour habitude de dire que celui-là travaille bien qui mange bien, et il n'aime pas qu'on fasse petite bouche à sa table.

— Alors, comment éviter d'avoir le bouche pleine si on mange ? dit Porthos.

— Il s'agit simplement, répondit le capitaine des mousquetaires, d'avaler lorsque le roi vous fera l'honneur de vous adresser la parole.

— Très bien.

Et, à partir de ce moment, Porthos se mit à manger avec un enthousiasme poli.

Le roi, de temps en temps, levait les yeux sur le groupe, et, en connaisseur, appréciait les dispositions de son convive.

— Monsieur du Vallon ! dit-il.

Porthos en était à un salmis de lièvre, et en engloutissait un demi-râble.

Son nom, prononcé ainsi, le fit tressaillir, et, d'un vigoureux élan du gosier, il absorba la bouchée entière.

— Sire, dit Porthos d'une voix étouffée, mais suffisamment intelligible néanmoins.

— Que l'on passe à M. du Vallon ces filets d'agneau, dit le roi. Aimez-vous les viandes jaunes, monsieur du Vallon ?

— Sire, j'aime tout, répliqua Porthos.

Et d'Artagnan lui souffla :

— Tout ce que m'envoie Votre Majesté.

Porthos répéta :

— Tout ce que m'envoie Votre Majesté.

Le roi fit, avec la tête, un signe de satisfaction.

— On mange bien quand on travaille bien, repartit le roi, enchanté d'avoir en tête à tête un mangeur de la force de Porthos.

Porthos reçut le plat d'agneau et en fit glisser une partie sur son assiette.

— Eh bien ? dit le roi.

— Exquis ! fit tranquillement Porthos.

— A-t-on d'aussi fins moutons dans votre province, monsieur du Vallon ? continua le roi.

— Sire, dit Porthos, je crois qu'en ma province, comme partout, ce qu'il y a de meilleur est d'abord au roi ; mais, ensuite, je ne mange pas le mouton de la même facon que le mange Votre Majesté.

— Ah ! ah ! Et comment le mangez-vous ?

— D'ordinaire, je me fais accommoder un agneau tout entier.

— Tout entier ?

— Oui, Sire.

— Et de quelle façon ?

— Voici : mon cuisinier, le drôle est Allemand, Sire ; mon cuisinier bourre l'agneau en question de petites saucisses, qu'il fait venir de Strasbourg ; d'andouillettes, qu'il fait venir de Troyes ; de mauviettes, qu'il fait venir de Pithiviers ; par je ne sais quel moyen, il désosse le mouton, comme il ferait d'une volaille, tout en lui laissant la peau,

qui fait autour de l'animal une croûte rissolée ; lorsqu'on le coupe par belles tranches, comme on ferait d'un énorme saucisson, il en sort un jus tout rosé qui est à la fois agréable à l'œil et exquis au palais.

Et Porthos fit clapper sa langue.

Le roi ouvrit de grands yeux charmés, et, tout en attaquant du faisan en daube qu'on lui présentait :

— Voilà, monsieur du Vallon, un manger que je convoiterais, dit-il. Quoi ! le mouton entier ?

— Entier ; oui, Sire.

— Passez donc ces faisans à M. du Vallon ; je vois que c'est un amateur.

L'ordre fut exécuté.

Puis, revenant au mouton :

— Et cela n'est pas trop gras ?

— Non, Sire ; les graisses tombent en même temps que le jus et surnagent ; alors mon écuyer tranchant les enlève avec une cuiller d'argent, que j'ai fait faire exprès.

— Et vous demeurez ? demanda le roi.

— A Pierrefonds, Sire.

— A Pierrefonds ; où est cela, monsieur du Vallon ? du côté de Belle-Isle ?

— Oh ! non pas, Sire ; Pierrefonds est dans le Soissonnais.

— Je croyais que vous me parliez de ces moutons à cause des prés salés.

— Non, Sire ; j'ai des prés qui ne sont pas salés, c'est vrai, mais qui n'en valent pas moins.

Le roi passa aux entremets, mais sans perdre de vue Porthos, qui continuait d'officier de son mieux.

— Vous avez un bel appétit, monsieur du Vallon, dit-il, et vous faites un bon convive.

— Ah ! ma foi ! Sire, si Votre Majesté venait jamais à Pierrefonds, nous mangerions bien notre mouton à nous deux, car vous ne manquez pas d'appétit non plus, vous.

D'Artagnan poussa un bon coup de pied à Porthos sous la table. Porthos rougit.

— A l'âge heureux de Votre Majesté, dit Porthos pour se rattraper, j'étais aux mousquetaires, et nul ne pouvait me rassasier. Votre Majesté a bel appétit, comme j'avais l'honneur de le lui dire, mais elle choisit avec trop de délicatesse pour être appelée un grand mangeur.

Le roi parut charmé de la politesse de son antagoniste.

— Tâterez-vous de ces crèmes ? dit-il à Porthos.

— Sire, Votre Majesté me traite trop bien pour que je ne lui dise pas la vérité tout entière.

— Dites, monsieur du Vallon, dites.

— Eh bien, Sire, en fait de sucreries, je ne connais que les pâtes, et encore il faut qu'elles soient bien compactes ; toutes ces mousses m'enflent l'estomac, et tiennent une place qui me paraît trop précieuse pour la si mal occuper.

— Ah ! messieurs, dit le roi en montrant Porthos, voilà un véritable modèle de gastronomie. Ainsi mangeaient nos pères, qui savaient si bien manger, ajouta Sa Majesté, tandis que nous, nous picorons.

Et, en disant ces mots, il prit une assiette de blanc de volaille mêlée de jambon.

Porthos, de son côté, entama une terrine de perdreaux et de râles.

L'échanson remplit joyeusement le verre de Sa Majesté.

— Donnez de mon vin à M. du Vallon, dit le roi.

C'était un des grands honneurs de la table royale.

D'Artagnan pressa le genou de son ami.

— Si vous pouvez avaler seulement la moitié de cette hure de sanglier que je vois là, dit-il à Porthos, je vous juge duc et pair dans un an.

— Tout à l'heure, dit flegmatiquement Porthos, je m'y mettrai.

Le tour de la hure ne tarda pas à venir en effet, car le roi prenait plaisir à pousser ce beau convive, il ne fit point passer de mets à Porthos qu'il ne les eût dégustés lui-même : il goûta donc la hure. Porthos se montra beau joueur, au lieu d'en manger la moitié, comme avait dit d'Artagnan, il en mangea les trois quarts.

— Il est impossible, dit le roi à demi-voix, qu'un gentilhomme qui soupe si bien tous les jours, et avec de si belles dents, ne soit pas le plus honnête homme de mon royaume.

— Entendez-vous ? dit d'Artagnan à l'oreille de son ami.

— Oui, je crois que j'ai un peu de faveur, dit Porthos en se balançant sur sa chaise.

— Oh ! vous avez le vent en poupe. Oui ! oui ! oui !

Le roi et Porthos continuèrent de manger ainsi à la grande satisfaction des conviés, dont quelques-uns, par émulation, avaient essayé de les suivre, mais avaient dû renoncer en chemin.

Le roi rougissait, et la réaction du sang à son visage annonçait le commencement de la plénitude.

C'est alors que Louis XIV, au lieu de prendre de la gaieté, comme tous les buveurs, s'assombrissait et devenait taciturne.

Porthos, au contraire, devenait guilleret et expansif.

Le pied de d'Artagnan dut lui rappeler plus d'une fois cette particularité.

Le dessert parut.

Le roi ne songeait plus à Porthos ; il tournait ses yeux vers la porte d'entrée, et on l'entendit demander parfois pourquoi M. de Saint-Aignan tardait tant à venir.

Enfin, au moment où Sa Majesté terminait un pot de confitures de prunes avec un grand soupir, M. de Saint-Aignan parut.

Les yeux du roi, qui s'étaient éteints peu à peu, brillèrent aussitôt.

Le comte se dirigea vers la table du roi, et, à son approche, Louis XIV se leva.

Tout le monde se leva, Porthos même, qui achevait un nougat capable de coller l'une à l'autre les deux mâchoires d'un crocodile. Le souper était fini.

XLVI

APRÈS SOUPER

Le roi prit le bras de Saint-Aignan et passa dans la chambre voisine.

— Que vous avez tardé, comte ! dit le roi.

— J'apportais la réponse, Sire, répondit le comte.

— C'est donc bien long pour elle de répondre à ce que je lui écrivais ?

— Sire, Votre Majesté avait daigné faire des vers ; mademoiselle de La Vallière a voulu payer le roi de la même monnaie, c'est-à-dire en or.

— Des vers, de Saint-Aignan !... s'écria le roi ravi. Donne, donne.

Et Louis rompit le cachet d'une petite lettre qui

renfermait effectivement des vers que l'histoire nous a conservés, et qui sont meilleurs d'intention que de facture.

Tels qu'ils étaient, cependant, ils enchantèrent le roi, qui témoigna sa joie par des transports non équivoques ; mais le silence général avertit Louis, si chatouilleux sur les bienséances, que sa joie pouvait donner matière à des interprétations.

Il se retourna et mit le billet dans sa poche ; puis, faisant un pas qui le ramena sur le seuil de la porte auprès de ses hôtes :

— Monsieur du Vallon, dit-il, je vous ai vu avec le plus vif plaisir, et je vous reverrai avec un plaisir nouveau.

Porthos s'inclina, comme eût fait le colosse de Rhodes, et sortit à reculons.

— Monsieur d'Artagnan, continua le roi, vous attendrez mes ordres dans la galerie ; je vous suis obligé de m'avoir fait connaître M. du Vallon. Messieurs, je retourne demain à Paris, pour le départ des ambassadeurs d'Espagne et de Hollande. A demain donc.

La salle se vida aussitôt.

Le roi prit le bras de Saint-Aignan, et lui fit relire encore les vers de La Vallière.

— Comment les trouves-tu ? dit-il.

— Sire... charmants !

— Ils me charment, en effet, et s'ils étaient connus...

— Oh ! les poètes en seraient jaloux ; mais ils ne les connaîtront pas.

— Lui avez-vous donné les miens ?

— Oh ! Sire, elle les a dévorés.

— Ils étaient faibles, j'en ai peur.

— Ce n'est pas ce que mademoiselle de La Vallière en a dit.

— Vous croyez qu'elle les a trouvés de son goût ?

— J'en suis sûr, Sire...

— Il me faudrait répondre, alors.

— Oh ! Sire... tout de suite... après souper... Votre Majesté se fatiguera.

— Je crois que vous avez raison : l'étude après le repas est nuisible.

— Le travail du poète surtout ; et puis, en ce moment, il y aurait préoccupation chez mademoiselle de La Vallière.

— Quelle préoccupation ?

— Ah ! Sire, comme chez toutes ces dames.

— Pourquoi ?

— A cause de l'accident de ce pauvre de Guiche.

— Ah ! mon Dieu ! est-il arrivé un malheur à de Guiche.

— Oui, Sire, il a toute une main emportée, il a un trou à la poitrine, il se meurt.

— Bon Dieu ! et qui vous a dit cela ?

— Manicamp l'a rapporté tout à l'heure chez un médecin de Fontainebleau, et le bruit s'en est répandu ici.

— Rapporté ? Pauvre de Guiche ! Et comment cela lui est il arivé ?

— Ah ! voilà, Sire ! comment cela lui est-il arrivé ?

— Vous me dites cela d'un air tout à fait singulier, de Saint-Aignan. Donnez-moi des détails... Que dit-il ?

— Lui, ne dit rien, Sire, mais les autres.

— Quels autres ?

— Ceux qui l'ont rapporté, Sire.

— Qui sont-ils, ceux-là ?

— Je ne sais, Sire ; mais M. de Manicamp le sait, M. de Manicamp est de ses amis.

— Comme tout le monde, dit le roi.

— Oh ! non, reprit de Saint-Aignan, vous vous trompez, Sire ; tout le monde n'est pas précisément des amis de M. de Guiche.

— Comment le savez-vous ?

— Est-ce que le roi veut que je m'explique ?

— Sans doute, je le veux.

— Eh bien, Sire, je crois avoir ouï parler d'une querelle entre deux gentilshommes.

— Quand ?

— Ce soir même, avant le souper de Votre Majesté.

— Cela ne prouve guère. J'ai fait des ordonnances si sévères à l'égard des duels, que nul, je suppose, n'osera y contrevenir.

— Aussi Dieu me préserve d'excuser personne ! s'écria de Saint-Aignan. Votre Majesté m'a ordonne de parler, je parle.

— Dites donc alors comment le comte de Guiche a été blessé.

— Sire, on dit à l'affût.

— Ce soir ?

— Ce soir.

— Une main emportée ! un trou à la poitrine ! Qui était à l'affût avec M. de Guiche ?

— Je ne sais, Sire... Mais M. de Manicamp sait ou doit savoir.

— Vous me cachez quelque chose, de Saint-Aignan.

— Rien, Sire, rien.

— Alors expliquez-moi l'accident ; est-ce un mousquet qui a crevé ?

— Peut-être bien. Mais, en y réfléchissant, non, Sire, car on a trouvé près de de Guiche son pistolet encore chargé.

— Son pistolet ? Mais, on ne va pas à l'affût avec un pistolet, ce me semble.

— Sire, on ajoute que le cheval de de Guiche a été tué, et que le cadavre du cheval est encore dans la clairière.

— Son cheval ? De Guiche va à l'affût à cheval ? De Saint-Aignan, je ne comprends rien à ce que vous me dites. Où la chose s'est elle passée ?

— Sire, au bois Rochin, dans le rond-point.

— Bien. Appelez M. d'Artagnan.

De Saint-Aignan obéit. Le mousquetaire entra.

— Monsieur d'Artagnan, dit le roi, vous allez sortir par la petite porte du degré particulier.

— Oui, Sire.

— Vous monterez à cheval.

— Oui, Sire.

— Et vous irez au rond-point du bois Rochin. Connaissez-vous l'endroit ?

— Sire, je m'y suis battu deux fois.

— Comment ! s'écria le roi, étourdi de la réponse.

— Sire, sous les édits de M. le cardinal de Richelieu, repartit d'Artagnan avec son flegme ordinaire.

— C'est différent, monsieur. Vous irez donc là, et vous examinerez soigneusement les localités. Un homme y a été blessé, et vous y trouverez un cheval mort. Vous me direz ce que vous pensez sur cet événement.

— Bien, Sire.

— Il va sans dire que c'est votre opinion à vous, et non celle d'un autre que je veux avoir.

— Vous l'aurez dans une heure, Sire.

— Je vous défends de communiquer avec qui que ce soit.

— Excepté avec celui qui me donnera une lanterne, dit d'Artagnan.

— Oui, bien entendu, dit le roi en riant de

cette liberté, qu'il ne tolérait que chez son capitaine des mousquetaires.

D'Artagnan sortit par le petit degré.

— Maintenant, qu'on appelle mon médecin, ajouta Louis.

Dix minutes après, le médecin du roi arrivait essoufflé.

— Monsieur, vous allez, lui dit le roi, vous transporter avec M. de Saint-Aignan où il vous conduira, et me rendrez compte de l'état du malade que vous verrez dans la maison où je vous prie d'aller.

Le médecin obéit sans observation, comme on commençait dès cette époque à obéir à Louis XIV, et sortit précédant de Saint Aignan.

— Vous, de Saint-Aignan, envoyez-moi Manicamp, avant que le médecin ait pu lui parler.

De Saint-Aignan sortit à son tour.

XLVII

COMMENT D'ARTAGNAN ACCOMPLIT LA MISSION DONT LE ROI L'AVAIT CHARGÉ

PENDANT que le roi prenait ces dernières dispositions pour arriver à la vérité, d'Artagnan, sans perdre une seconde, courait à l'écurie, décrochait la lanterne, sellait son cheval lui-même, et se dirigeait vers l'endroit désigné par Sa Majesté.

Il n'avait, suivant sa promesse, vu ni rencontré personne, et, comme nous l'avons dit, il avait poussé le scrupule jusqu'à faire, sans l'intervention des valets d'écurie et des palefreniers, ce qu'il avait à faire.

D'Artagnan était de ceux qui se piquent, dans les moments difficiles, de doubler leur propre valeur.

En cinq minutes de galop, il fut au bois, attacha son cheval au premier arbre qu'il rencontra, et pénétra à pied jusqu'à la clairière.

Alors il commença de parcourir à pied, et sa lanterne à la main, toute la surface du rond-point, vint, revint, mesura, examina, et, après une demi-heure d'exploration, il reprit silencieusement son cheval, et s'en revint réfléchissant et au pas à Fontainebleau.

Louis attendait dans son cabinet : il était seul et crayonnait sur un papier des lignes qu'au premier coup d'œil d'Artagnan reconnut inégales et fort raturées.

Il en conclut que ce devaient être des vers.

Il leva la tête et aperçut d'Artagnan.

— Eh bien, monsieur, dit-il, m'apportez-vous des nouvelles ?

— Oui, Sire.

— Qu'avez-vous vu ?

— Voici la probabilité, Sire, dit d'Artagnan.

— C'était une certitude que je vous avais demandée.

— Je m'en rapprocherai autant que je pourrai ; le temps était commode pour les investigations dans le genre de celles que je viens de faire : il a plu ce soir et les chemins étaient détrempés...

— Au fait, monsieur d'Artagnan.

— Sire, Votre Majesté m'avait dit qu'il y avait un cheval mort au carrefour du bois Rochin ; j'ai donc commencé par étudier les chemins.

« Je dis les chemins, attendu qu'on arrive au centre du carrefour par quatre chemins.

« Celui que j'avais suivi moi-même présentait

seul des traces fraîches. Deux chevaux l'avaient suivi côte à côte : leurs huit pieds étaient marqués bien distinctement dans la glaise.

« L'un des cavaliers était plus pressé que l'autre. Les pas de l'un sont toujours en avant de l'autre d'une demi-longueur de cheval. »

— Alors vous êtes sûr qu'ils sont venus à deux ? dit le roi.

— Oui, Sire. Les chevaux sont deux grandes bêtes d'un pas égal, des chevaux habitués à la manœuvre, car ils ont tourné en parfaite oblique la barrière du rond-point.

— Après, monsieur ?

— Là, les cavaliers sont restés un instant à régler sans doute les conditions du combat ; les chevaux s'impatientaient. L'un des cavaliers parlait, l'autre écoutait et se contentait de répondre. Son cheval grattait la terre du pied, ce qui prouve que, dans sa préoccupation à écouter, il lui lâchait la bride.

— Alors il y a eu combat ?

— Sans conteste.

— Continuez ; vous êtes un habile observateur.

— L'un des deux cavaliers est resté en place, celui qui écoutait ; l'autre a traversé la clairière, et a d'abord été se mettre en face de son adversaire. Alors celui qui était resté en place a franchi le rond-point au galop jusqu'aux deux tiers de sa longueur, croyant marcher sur son ennemi ; mais celui-ci avait suivi la circonférence du bois.

— Vous ignorez les noms, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, Sire. Seulement, celui-ci qui avait suivi la circonférence du bois montait un cheval noir.

— Comment savez-vous cela ?

— Quelques crins de sa queue sont restés aux ronces qui garnissent le bord du fossé.

— Continuez.

— Quant à l'autre cheval, je n'ai pas eu de peine à en faire le signalement, puisqu'il est resté mort sur le champ de bataille.

— Et de quoi ce cheval est-il mort ?

— D'une balle qui lui a troué la tempe.

— Cette balle était celle d'un pistolet ou d'un fusil ?

— D'un pistolet, Sire. Au reste, la blessure du cheval m'a indiqué la tactique de celui qui l'avait tué. Il avait suivi la circonférence du bois pour avoir son adversaire en flanc. J'ai, d'ailleurs, suivi ses pas sur l'herbe.

— Les pas du cheval noir ?

— Oui, Sire.

— Allez, monsieur d'Artagnan.

— Maintenant que Votre Majesté voit la position des deux adversaires, il faut que je quitte le cavalier stationnaire pour le cavalier qui passe au galop.

— Faites.

— Le cheval du cavalier qui chargeait fut tué sur le coup.

— Comment savez-vous cela ?

— Le cavalier n'a pas eu le temps de mettre pied à terre et est tombé avec lui. J'ai vu la trace de sa jambe, qu'il avait tirée avec effort de dessous le cheval. L'éperon, pressé par le poids de l'animal, avait labouré la terre.

— Bien. Et qu'a-t-il fait en se relevant ?

— Il a marché droit sur son adversaire.

— Toujours placé sur la lisière du bois ?

— Oui, Sire. Puis, arrivé à une belle portée, il s'est arrêté solidement, ses deux talons sont mar-

qués l'un près de l'autre, il a tiré et a manqué son adversaire.

— Comment savez-vous cela, qu'il l'a manqué ?

— J'ai trouvé le chapeau troué d'une balle.

— Ah ! une preuve, s'écria le roi.

— Insuffisante, Sire, répondit froidement d'Artagnan ; c'est un chapeau sans lettres, sans armes ; une plume rouge comme à tous les chapeaux ; le galon même n'a rien de particulier.

— Et l'homme au chapeau troué a-t-il tiré son second coup ?

— Oh ! Sire, ses deux coups étaient déjà tirés.

— Comment avez-vous su cela ?

— J'ai retrouvé les bourres du pistolet.

— Et la balle qui n'a pas tué le cheval, qu'est-elle devenue ?

— Elle a coupé la plume du chapeau de celui sur qui elle était dirigée, et a été briser un petit bouleau de l'autre côté de la clairière.

— Alors, l'homme au cheval noir était désarmé, tandis que son adversaire avait encore un coup à tirer.

— Sire, pendant que le cavalier démonté se relevait, l'autre rechargeait son arme. Seulement, il était fort troublé en la rechargeant, la main lui tremblait.

— Comment savez-vous cela ?

— La moitié de la charge est tombée à terre, et il a jeté la baguette, ne prenant pas le temps de la remettre au pistolet.

— Monsieur d'Artagnan, ce que vous dites là est merveilleux !

— Ce n'est que de l'observation, Sire, et le moindre batteur d'estrade en ferait autant.

— On voit la scène rien qu'à vous entendre.

— Je l'ai, en effet, reconstruite dans mon esprit, à peu de changements près.

— Maintenant, revenons au cavalier démonté. Vous disiez qu'il avait marché sur son adversaire tandis que celui-ci rechargeait son pistolet ?

— Oui ; mais au moment où il visait lui-même, l'autre tira.

— Oh . fit le roi et le coup ?

— Le coup fut terrible, Sire ; le cavalier démonté tomba sur la face après avoir fait trois pas mal assurés.

— Où avait-il été frappé ?

— A deux endroits à la main droite d'abord, puis, du même coup à la poitrine.

— Mais comment pouvez-vous deviner cela ? demanda le roi plein d'admiration.

— Oh ! c'est bien simple : la crosse du pistolet était tout ensanglantée, et l'on y voyait la trace de la balle avec les fragments d'une bague brisée. Le blessé a donc eu, selon toute probabilité, l'annulaire et le petit doigt emportés.

— Voilà pour la main, j'en conviens : mais la poitrine ?.

— Sire, il y avait deux flaques de sang à la distance de deux pieds et demi l'une de l'autre. A l'une de ces flaques, l'herbe était arrachée par la main crispée ; à l'autre, l'herbe était affaissée seulement par le poids du corps.

— Pauvre de Guiche ! s'écria le roi.

— Ah ! c'était M. de Guiche ? dit tranquillement le mousquetaire. Je m'en étais douté ; mais je n'osais en parler à Votre Majesté.

— Et comment vous en doutiez-vous ?

— J'avais reconnu les armes des Grammont sur les fontes du cheval mort.

— Et vous le croyez blessé grièvement ?

— Très grièvement, puisqu'il est tombé sur le coup et qu'il est resté longtemps à la même place ; cependant il a pu marcher, en s'en allant, soutenu par deux amis.

— Vous l'avez donc rencontré, revenant ?

— Non ; mais j'ai relevé les pas des trois hommes : l'homme de droite et l'homme de gauche marchaient librement, facilement ; mais celui du milieu avait le pas lourd. D'ailleurs, des traces de sang accompagnaient ce pas.

— Maintenant, monsieur, que vous avez si bien vu le combat qu'aucun détail ne vous en a échappé, dites-moi deux mots de l'adversaire de de Guiche.

— Oh ! Sire, je ne le connais pas.

— Vous qui voyez tout si bien, cependant.

— Oui, Sire, dit d'Artagnan, je vois tout ; mais je ne dis pas tout ce que je vois, et, puisque le pauvre diable a échappé, que Votre Majesté me permette de lui dire que ce n'est pas moi qui le dénoncerai.

— C'est cependant un coupable, monsieur, que celui qui se bat en duel.

— Pas pour moi, Sire, dit froidement d'Artagnan.

— Monsieur, s'écria le roi, savez-vous bien ce que vous dites ?

— Parfaitement, Sire ; mais, à mes yeux, voyez-vous, un homme qui se bat bien est un brave homme. Voilà mon opinion. Vous pouvez en avoir une autre ; c'est naturel, vous êtes le maître.

— Monsieur d'Artagnan, j'ai ordonné cependant...

D'Artagnan interrompit le roi avec un geste respectueux.

— Vous m'avez ordonné d'aller chercher des renseignements sur un combat, Sire ; vous les avez.

M'ordonnez-vous d'arrêter l'adversaire de M. de Guiche, j'obéirai ; mais ne m'ordonnez point de vous le dénoncer, car, cette fois, je n'obéirai pas.

— Eh bien, arrêtez-le.

— Nommez-le-moi, Sire.

Louis frappa du pied.

Puis, après un instant de réflexion :

— Vous avez dix fois, vingt fois, cent fois raison, dit-il.

— C'est mon avis, Sire ; je suis heureux que ce soit en même temps celui de Votre Majesté.

— Encore un mot... Qui a porté secours à de Guiche ?

— Je l'ignore.

— Mais vous parlez de deux hommes... Il y avait donc un témoin ?

— Il n'y avait pas de témoin. Il y a plus... M. de Guiche une fois tombé, son adversaire s'est enfui sans même lui porter secours.

— Le misérable !

— Dame ! Sire, c'est l'effet de vos ordonnances. On s'est bien battu, on a échappé à une première mort, on veut échapper à une seconde. On se souvient de M. de Boutteville... Peste !

— Et alors on devient lâche.

— Non, l'on devient prudent.

— Donc, il s'est enfui ?

— Oui, et aussi vite que son cheval a pu l'emporter même.

— Et dans quelle direction ?

— Dans celle du château.

— Après ?

— Après, j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, deux hommes, à pied, sont venus qui ont emmené M. de Guiche.

— Quelle preuve avez-vous que ces hommes soient venus après le combat ?

— Ah ! une preuve manifeste ; au moment du combat, la pluie venait de cesser, le terrain n'avait pas eu le temps de l'absorber et était devenu humide : les pas enfoncent ; mais après le combat, mais pendant le temps que M. de Guiche est resté évanoui, la terre s'est consolidée et les pas s'imprégnaient moins profondément.

Louis frappa ses mains l'une contre l'autre en signe d'admiration.

— Monsieur d'Artagnan, dit-il, vous êtes, en vérité, le plus habile homme de mon royaume.

— C'est ce que pensait M. de Richelieu, c'est ce que disait M. de Mazarin, Sire.

— Maintenant, il nous reste à voir si votre sagacité est en défaut.

— Oh ! Sire, l'homme se trompe : *Errare humanum est*, dit philosophiquement le mousquetaire.

— Alors vous n'appartenez pas à l'humanité, monsieur d'Artagnan, car je crois que vous ne vous trompez jamais.

— Votre Majesté disait que nous allions voir.

— Oui.

— Comment cela, s'il lui plaît ?

— J'ai envoyé chercher M. de Manicamp, et M. de Manicamp va venir.

— Et M. de Manicamp sait le secret ?

— De Guiche n'a pas de secrets pour M. de Manicamp.

D'Artagnan hocha la tête.

— Nul n'assistait au combat, je le répète, et, à moins que M. de Manicamp ne soit un de ces deux hommes qui l'ont ramené...

— Chut ! dit le roi, voici qu'il vient : demeurez là et prêtez l'oreille.

— Très bien, Sire, dit le mousquetaire.

A la même minute, Manicamp et de Saint-Aignan paraissaient au seuil de la porte.

XLVIII

L'AFFÛT

Le roi fit un signe au mousquetaire, l'autre à de Saint-Aignan.

Le signe était impérieux et signifiait :

— Sur votre vie, taisez vous !

D'Artagnan se retira comme un soldat dans l'angle du cabinet.

De Saint-Aignan, comme un favori, s'appuya sur le dossier du fauteuil du roi.

Manicamp, la jambe droite en avant, le sourire aux lèvres, les mains blanches et gracieuses, s'avança pour faire sa révérence au roi.

Le roi rendit le salut avec la tête.

— Bonsoir, monsieur de Manicamp, dit-il.

— Votre Majesté m'a fait l'honneur de me mander auprès d'elle, dit Manicamp.

— Oui, pour apprendre de vous tous les détails du malheureux accident arrivé au comte de Guiche.

— Oh ! Sire, c'est douloureux.

— Vous étiez là ?

— Pas précisément, Sire.

— Mais vous arrivâtes sur le théâtre de l'accident quelques instants après cet accident accompli ?

— C'est cela, oui, Sire, une demi-heure à peu près.

— Et où cet accident a-t-il eu lieu ?

— Je crois, Sire, que l'endroit s'appelle le rond-point du bois Rochin.

— Oui, rendez-vous de chasse.

— C'est cela même, Sire.

— Eh bien, contez-moi ce que vous savez de détail sur ce malheur, monsieur de Manicamp. Contez.

— C'est que Votre Majesté est peut-être instruite, et je craindrais de la fatiguer par des répétitions.

— Non, ne craignez pas.

Manicamp regarda tout autour de lui ; il ne vit que d'Artagnan adossé aux boiseries, d'Artagnan calme, bienveillant, bonhomme, et de Saint-Aignan avec lequel il était venu, et qui se tenait toujours adossé au fauteuil du roi avec une figure également gracieuse.

Il se décida donc à parler.

— Votre Majesté n'ignore pas, dit-il, que les accidents sont communs à la chasse ?

— A la chasse ?

— Oui, Sire, je veux dire à l'affût.

— Ah ! ah ! dit le roi, c'est à l'affût que l'accident est arrivé ?

— Mais oui, Sire, hasarda Manicamp ; est-ce que Votre Majesté l'ignorait ?

— Mais à peu près, dit le roi fort vite, car toujours Louis XIV répugna à mentir ; c'est donc à l'affût, dites-vous, que l'accident est arrivé ?

— Hélas ! oui, malheureusement, Sire.

Le roi fit une pause.

— A l'affût de quel animal ? demanda-t-il.

— Du sanglier, Sire.

— Et quelle idée a donc eu de Guiche de s'en aller comme cela, tout seul, à l'affût du sanglier ; c'est un exercice de campagnard, cela, et bon, tout au plus, pour celui qui n'a pas, comme le maréchal

de Grammont, chiens et piqueurs pour chasser en gentilhomme.

Manicamp plia les épaules.

— La jeunesse est téméraire, dit-il sentencieusement.

— Enfin !... continuez, dit le roi.

— Tant il y a, continua Manicamp, n'osant s'aventurer et posant un mot après l'autre, comme fait de ses pieds un paludier dans un marais, tant il y a, Sire, que le pauvre de Guiche s'en alla tout seul à l'affût.

— Tout seul, voire ! le beau chasseur ! Eh ! M. de Guiche ne sait-il pas que le sanglier revient sur le coup ?

— Voilà justement ce qui est arrivé, Sire.

— Il avait donc eu connaissance de la bête ?

— Oui, Sire. Des paysans l'avaient vue dans leurs pommes de terre.

— Et quel animal était-ce ?

— Un ragot.

— Il fallait donc me prévenir, monsieur, que de Guiche avait des idées de suicide ; car, enfin, je l'ai vu chasser, c'est un veneur très expert. Quand il tire sur l'animal acculé et tenant aux chiens, il prend toutes ses précautions, et cependant il tire avec une carabine, et, cette fois, il s'en va affronter le sanglier avec de simples pistolets !

Manicamp tressaillit.

— Des pistolets de luxe, excellents pour se battre en duel avec un homme et non avec un sanglier, que diable !

— Sire, il y a des choses qui ne s'expliquent pas bien.

— Vous avez raison, et l'événement qui nous occupe est une de ces choses-là. Continuez.

Pendant ce récit, de Saint-Aignan, qui eût peut-être fait signe à Manicamp de ne pas s'enferrer, était couché en joue par le regard obstiné du roi.

Il y avait donc, entre lui et Manicamp, impossibilité de communiquer. Quant à d'Artagnan, la statue du Silence, à Athènes, était plus bruyante et plus expressive que lui.

Manicamp continua donc, lancé dans la voie qu'il avait prise, à s'enfoncer dans le panneau.

— Sire, dit-il, voici probablement comment la chose s'est passée. De Guiche attendait le sanglier.

— A cheval ou à pied ? demanda le roi.

— A cheval. Il tira sur la bête, la manqua.

— Le maladroit !

— La bête fonça sur lui.

— Et le cheval fut tué ?

— Ah ! Votre Majesté sait cela ?

— On m'a dit qu'un cheval avait été trouvé mort au carrefour du bois Rochin. J'ai présumé que c'était le cheval de de Guiche.

— C'était lui, effectivement, Sire.

— Voilà pour le cheval, c'est bien ; mais pour de Guiche ?

— De Guiche, une fois à terre, fut fouillé par le sanglier et blessé à la main et à la poitrine.

— C'est un horrible accident ; mais, il faut le dire, c'est la faute de Guiche. Comment va-t-on à l'affût d'un pareil animal avec des pistolets ! Il avait donc oublié la fable d'Adonis ?

Manicamp se gratta l'oreille.

— C'est vrai, dit-il, grande imprudence.

— Vous expliquez-vous cela, monsieur de Manicamp ?

— Sire, ce qui est écrit est écrit.

— Ah ! vous êtes fataliste !

Manicamp s'agitait, fort mal à son aise.

— Je vous en veux, monsieur de Manicamp, continua le roi.

— A moi, Sire ?

— Oui ! Comment ! vous êtes l'ami de Guiche, vous savez qu'il est sujet à de pareilles folies, et vous ne l'arrêtez pas ?

Manicamp ne savait à quoi s'en tenir ; le ton du roi n'était plus précisément celui d'un homme crédule.

D'un autre côté, ce ton n'avait ni la sévérité du drame, ni l'insistance de l'interrogatoire.

Il y avait plus de raillerie que de menace.

— Et vous dites donc, continua le roi, que c'est bien le cheval de Guiche que l'on a retrouvé mort ?

— Oh ! mon Dieu, oui, lui-même.

— Cela vous a-t-il étonné ?

— Non, Sire. A la dernière chasse, M. de Saint-Maure, Votre Majesté se le rappelle, a eu un cheval tué sous lui, et de la même façon.

— Oui, mais éventré.

— Sans doute, Sire.

— Le cheval de Guiche eût été éventré comme celui de M. de Saint-Maure que cela ne m'étonnerait point, pardieu !

Manicamp ouvrit de grands yeux.

— Mais ce qui m'étonne, continua le roi, c'est que le cheval de Guiche, au lieu d'avoir le ventre ouvert, ait la tête cassée.

Manicamp se troubla.

— Est-ce que je me trompe ? reprit le roi, est-ce que ce n'est point à la tempe que le cheval de Guiche a été frappé ? Avouez, monsieur de Manicamp, que voilà un coup singulier.

— Sire, vous savez que le cheval est un animal très intelligent, il aura essayé de se défendre.

— Mais un cheval se défend avec les pieds de derrière, et non avec la tête.

— Alors, le cheval effrayé se sera abattu, dit Manicamp, et le sanglier, vous comprenez, Sire, le sanglier...

— Oui, je comprends pour le cheval ; mais pour le cavalier ?

— Eh bien, c'est tout simple : le sanglier est revenu du cheval au cavalier, et, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, a écrasé la main de de Guiche au moment où il allait tirer sur lui son second coup de pistolet ; puis, d'un coup de boutoir, il lui a troué la poitrine.

— Cela est on ne peut plus vraisemblable, en vérité, monsieur de Manicamp ; vous avez tort de vous défier de votre éloquence, et vous contez à merveille.

— Le roi est bien bon, dit Manicamp en faisant un salut des plus embarrassés.

— A partir d'aujourd'hui seulement, je défendrai à mes gentilshommes d'aller à l'affût. Peste ! autant vaudrait leur permettre le duel.

Manicamp tressaillit et fit un mouvement pour se retirer.

— Le roi est satisfait ? demanda-t-il.

— Enchanté ; mais ne vous retirez point encore, monsieur de Manicamp, dit Louis, j'ai affaire de vous.

« Allons, allons, pensa d'Artagnan, encore un qui n'est pas de notre force. »

Et il poussa un soupir qui pouvait signifier : « Oh ! les hommes de notre force, où sont-ils maintenant ? »

En ce moment, un huissier souleva la portière et annonça le médecin du roi.

— Ah ! s'écria Louis, voilà justement M. Valot qui vient de visiter M. de Guiche. Nous allons avoir des nouvelles du blessé.

Manicamp se sentit plus mal à l'aise que jamais.

— De cette façon, au moins, ajouta le roi, nous aurons la conscience nette.

Et il regarda d'Artagnan, qui ne sourcilla point.

XLIX

LE MÉDECIN

M. VALOT entra.

La mise en scène était la même ; le roi assis, de Saint-Aignan toujours accoudé à son fauteuil, d'Artagnan toujours adossé à la muraille, Manicamp toujours debout.

— Eh bien, monsieur Valot, fit le roi, m'avez-vous obéi ?

— Avec empressement, Sire.

— Vous vous êtes rendu chez votre confrère de Fontainebleau ?

— Oui, Sire.

— Et vous y avez trouvé M. de Guiche ?

— J'y ai trouvé M. de Guiche.

— En quel état ? Dites franchement.

— En très piteux état, Sire.

— Cependant, voyons, le sanglier ne l'a pas dévoré ?

— Dévoré qui ?

— Guiche.

— Quel sanglier ?

— Le sanglier qui l'a blessé.

— M. de Guiche a été blessé par un sanglier ?

— On le dit, du moins.

— Quelque braconnier plutôt...

— Comment, quelque braconnier...?

— Quelque mari jaloux, quelque amant maltraité, lequel, pour se venger, aura tiré sur lui.

— Mais que dites-vous donc là, monsieur Valot ? Les blessures de M. de Guiche ne sont-elles pas produites par la défense d'un sanglier ?

— Les blessures de M. de Guiche sont produites par une balle de pistolet qui lui a écrasé l'annulaire et le petit doigt de la main droite, après quoi, elle a été se loger dans les muscles intercostaux de la poitrine.

— Une balle ! Vous êtes sûr que M. de Guiche a été blessé par une balle ?... s'écria le roi jouant l'homme surpris.

— Ma foi, dit Valot, si sûr que la voilà, Sire.

Et il présenta au roi une balle à moitié aplatie.

Le roi la regarda sans y toucher.

— Il avait cela dans la poitrine, le pauvre garçon ? demanda-t-il.

— Pas précisément. La balle n'avait pas pénétré, elle s'était aplatie, comme vous voyez, ou sous la sous-garde du pistolet, ou sur le côté droit du sternum.

— Bon Dieu ! fit le roi sérieusement, vous ne me disiez rien de tout cela, monsieur de Manicamp ?

— Sire...

— Qu'est-ce donc, voyons, que cette invention de sanglier, d'affût, de chasse de nuit ? Voyons, parlez.

— Ah ! Sire...

— Il me paraît que vous avez raison, dit le roi en se tournant vers son capitaine des mousquetaires, et qu'il y a eu combat.

Le roi avait, plus que tout autre, cette faculté donnée aux grands de compromettre et de diviser les inférieurs.

Manicamp lança au mousquetaire un regard plein de reproches.

D'Artagnan comprit ce regard, et ne voulut pas rester sous le poids de l'accusation.

Il fit un pas.

— Sire, dit-il, Votre Majesté m'a commandé d'aller explorer le carrefour du bois Rochin, et de lui dire, d'après mon estime, ce qui s'y était passé. Je lui ai fait part de mes observations, mais sans dénoncer personne. C'est Sa Majesté elle-même qui, la première, a nommé M. le comte de Guiche.

— Bien ! bien ! monsieur, dit le roi avec hauteur ; vous avez fait votre devoir, et je suis content de vous, cela doit vous suffire. Mais vous, monsieur de Manicamp, vous n'avez pas fait le vôtre, car vous m'avez menti.

— Menti, Sire ! Le mot est dur.

— Trouvez-en un autre.

— Sire, je n'en chercherai pas. J'ai déjà eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, et, ce que je trouve de mieux, c'est d'accepter humblement les reproches qu'elle jugera à propos de m'adresser.

— Vous avez raison, monsieur, on me déplaît toujours en me cachant la vérité.

— Quelquefois, Sire, on ignore.

— Ne mentez plus, ou je double la peine.

Manicamp s'inclina en pâlissant.

D'Artagnan fit encore un pas en avant, décidé à

intervenir, si la colère, toujours grandissante, du roi atteignait certaines limites.

— Monsieur, continua le roi, vous voyez qu'il est inutile de nier la chose plus longtemps. M. de Guiche s'est battu.

— Je ne dis pas non, Sire, et Votre Majesté eût été généreuse en ne forçant pas un gentilhomme au mensonge.

— Forcé ! Qui vous forçait ?

— Sire, M. de Guiche est mon ami. Votre Majesté a défendu les duels sous peine de mort. Un mensonge sauve mon ami. Je mens.

— Bien, murmura d'Artagnan, voilà un joli garçon, mordious !

— Monsieur, reprit le roi, au lieu de mentir, il fallait l'empêcher de se battre.

— Oh ! Sire, Votre Majesté, qui est le gentilhomme le plus accompli de France, sait bien que, nous autres, gens d'épée, nous n'avons jamais regardé M. de Boutteville comme déshonoré pour être mort en Grève. Ce qui déshonore, c'est d'éviter son ennemi, et non de rencontrer le bourreau.

— Eh bien, soit, dit Louis XIV, je veux bien vous ouvrir un moyen de tout réparer.

— S'il est de ceux qui conviennent à un gentilhomme, je le saisirai avec empressement, Sire.

— Le nom de l'adversaire de M. de Guiche ?

— Oh ! oh ! murmura d'Artagnan, est-ce que nous allons continuer Louis XIII ?...

— Sire !... fit Manicamp avec un accent de reproche.

— Vous ne voulez pas le nommer, à ce qu'il paraît ? dit le roi.

— Sire, je ne le connais pas.

— Bravo ! fit d'Artagnan.

— Monsieur de Manicamp, remettez votre épée au capitaine.

Manicamp s'inclina gracieusement, détacha son épée en souriant et la tendit au mousquetaire.

Mais de Saint-Aignan s'avança vivement entre d'Artagnan et lui.

— Sire, dit-il, avec la permission de Votre Majesté.

— Faites, dit le roi, enchanté peut-être au fond du cœur que quelqu'un se plaçât entre lui et la colère à laquelle il s'était laissé emporter.

— Manicamp, vous êtes un brave, et le roi appréciera votre conduite ; mais vouloir trop bien servir ses amis, c'est leur nuire. Manicamp, vous savez le nom que Sa Majesté vous demande ?

— C'est vrai, je le sais.

— Alors, vous le direz.

— Si j'eusse dû le dire, ce serait déjà fait.

— Alors, je le dirai, moi, qui ne suis pas, comme vous, intéressé à cette prud'homie.

— Vous, vous êtes libre ; mais il me semble cependant...

— Oh ! trêve de magnanimité ; je ne vous laisserai point aller à la Bastille comme cela. Parlez, ou je parle.

Manicamp était homme d'esprit, et comprit qu'il avait fait assez pour donner de lui une parfaite opinion ; maintenant, il ne s'agissait plus que d'y persévérer en reconquérant les bonnes grâces du roi.

— Parlez, monsieur, dit-il à de Saint-Aignan. J'ai fait pour mon compte tout ce que ma conscience me disait de faire, et il fallait que ma conscience ordonnât bien haut, ajouta-t-il en se retournant vers le roi, puisqu'elle l'a emporté sur les com-

mandements de Sa Majesté ; mais Sa Majesté me pardonnera, je l'espère, quand elle saura que j'avais à garder l'honneur d'une dame.

— D'une dame ? demanda le roi inquiet.

— Oui, Sire.

— Une dame fut la cause de ce combat ?

Manicamp s'inclina.

Le roi se leva et s'approcha de Manicamp.

— Si la personne est considérable, dit-il, je ne me plaindrai pas que vous ayez pris des ménagements, au contraire.

— Sire, tout ce qui touche à la maison du roi, ou à la maison de son frère, est considérable à mes yeux.

— A la maison de mon frère ? répéta Louis XIV avec une sorte d'hésitation... La cause de ce combat est une dame de la maison de mon frère ?

— Ou de MADAME.

— Ah ! de MADAME ?

— Oui, Sire.

— Ainsi, cette dame ?...

— Est une des filles d'honneur de la maison de Son Altesse Royale madame la duchesse d'Orléans.

— Pour qui M. de Guiche s'est battu, dites-vous ?

— Oui, et, cette fois, je ne mens plus.

Louis fit un mouvement plein de trouble.

— Messieurs, dit-il en se retournant vers les spectateurs de cette scène, veuillez vous éloigner un instant, j'ai besoin de demeurer seul avec M. de Manicamp. Je sais qu'il a des choses précieuses à me dire pour sa justification, et qu'il n'ose le faire devant témoins... Remettez votre épée, monsieur de Manicamp.

Manicamp remit son épée au ceinturon.

— Le drôle est, décidément, plein de présence

d'esprit, murmura le mousquetaire en prenant le bras de Saint-Aignan et en se retirant avec lui.

— Il s'en tirera, fit ce dernier à l'oreille de d'Artagnan.

— Et avec honneur, comte.

Manicamp adressa à de Saint-Aignan et au capitaine un regard de remerciement qui passa inaperçu du roi.

— Allons, allons, dit d'Artagnan en franchissant le seuil de la porte, j'avais mauvaise opinion de la génération nouvelle. Eh bien, je me trompais, et ces petits jeunes gens ont du bon.

Valot précédait le favori et le capitaine.

Le roi et Manicamp restèrent seuls dans le cabinet.

L

OÙ D'ARTAGNAN RECONNAÎT QU'IL S'ÉTAIT TROMPÉ, ET QUE C'ÉTAIT MANICAMP QUI AVAIT RAISON

Le roi s'assura par lui-même, en allant jusqu'à la porte, que personne n'écoutait, et revint se placer précipitamment en face de son interlocuteur.

— Çà, dit-il, maintenant que nous sommes seuls, monsieur de Manicamp, expliquez-vous.

— Avec la plus grande franchise, Sire, répondit le jeune homme.

— Et tout d'abord, ajouta le roi, sachez que rien ne me tient tant au cœur que l'honneur des dames.

— Voilà justement pourquoi je ménageais votre délicatesse, Sire.

— Oui, je comprends tout maintenant. Vous dites donc qu'il s'agissait d'une fille de ma belle-

sœur, et que la personne en question, l'adversaire de Guiche, l'homme enfin que vous ne voulez pas nommer...

— Mais que M. de Saint-Aignan vous nommera, Sire.

— Oui ; vous dites donc que cet homme a offensé quelqu'un de chez MADAME.

— Mademoiselle de La Vallière, oui, Sire.

— Ah ! fit le roi, comme s'il s'y fût attendu, et comme si cependant ce coup lui avait percé le cœur ; ah ! c'est mademoiselle de La Vallière que l'on outrageait ?

— Je ne dis point précisément qu'on l'outrageât, Sire.

— Mais enfin...

— Je dis qu'on parlait d'elle en termes peu convenables.

— En termes peu convenables de mademoiselle de La Vallière ! Et vous refusez de me dire quel était l'insolent ?...

— Sire, je croyais que c'était chose convenue, et que Votre Majesté avait renoncé à faire de moi un dénonciateur.

— C'est juste, vous avez raison, reprit le roi en se modérant ; d'ailleurs, je saurai toujours assez tôt le nom de celui qu'il me faudra punir.

Manicamp vit bien que la question était retournée.

Quant au roi, il s'aperçut qu'il venait de se laisser entraîner un peu loin.

Aussi se reprit-il :

— Et je punirai, non point parce qu'il s'agit de mademoiselle de La Vallière, bien que je l'estime particulièrement ; mais parce que l'objet de la querelle est une femme. Or, je prétends qu'à ma

cour on respecte les femmes, et qu'on ne se querelle pas.

Manicamp s'inclina.

— Maintenant, voyons, monsieur de Manicamp, continua le roi, que disait-on de mademoiselle de La Vallière ?

— Mais Votre Majesté ne devine-t-elle pas ?

— Moi ?

— Votre Majesté sait bien quelle sorte de plaisanterie peuvent se permettre les jeunes gens.

— On disait sans doute qu'elle aimait quelqu'un, hasarda le roi.

— C'est probable.

— Mais mademoiselle de La Vallière a le droit d'aimer qui bon lui semble, dit le roi.

— C'est justement ce que soutenait de Guiche.

— Et c'est pour cela qu'il s'est battu ?

— Oui, Sire, pour cette seule cause.

Le roi rougit.

— Et, dit-il, vous n'en savez pas davantage ?

— Sur quel chapitre, Sire ?

— Mais sur le chapitre fort intéressant que vous racontez à cette heure.

— Et quelle chose le roi veut-il que je sache ?

— Eh bien, par exemple, le nom de l'homme que La Vallière aime et que l'adversaire de de Guiche lui contestait le droit d'aimer ?

— Sire, je ne sais rien, je n'ai rien entendu, rien surpris ; mais je tiens de Guiche pour un grand cœur, et, s'il s'est momentanément substitué au protecteur de La Vallière, c'est que ce protecteur était trop haut placé pour prendre lui-même sa défense.

Ces mots étaient plus que transparents ; aussi firent-ils rougir le roi, mais, cette fois, de plaisir.

Il frappa doucement sur l'épaule de Manicamp.

— Allons, allons, vous êtes non seulement un spirituel garçon, monsieur de Manicamp, mais encore un brave gentilhomme, et je trouve votre ami de Guiche un paladin tout à fait de mon goût ; vous le lui témoignerez, n'est-ce pas ?

— Ainsi donc, Sire, Votre Majesté me pardonne ?

— Tout à fait.

— Et je suis libre ?

Le roi sourit et tendit la main à Manicamp.

Manicamp saisit cette main et la baisa.

— Et puis, ajouta le roi, vous contez à merveille.

— Moi, Sire ?

— Vous m'avez fait un récit excellent de cet accident arrivé à de Guiche. Je vois le sanglier sortant du bois, je vois le cheval s'abattant, je vois l'animal allant du cheval au cavalier. Vous ne racontez pas, monsieur, vous peignez.

— Sire, je crois que Votre Majesté daigne se railler de moi, dit Manicamp.

— Au contraire, fit Louis XIV sérieusement, je ris si peu, monsieur de Manicamp, que je veux que vous racontiez à tout le monde cette aventure.

— L'aventure de l'affût ?

— Oui, telle que vous me l'avez contée, à moi, sans en changer un seul mot, vous comprenez ?

— Parfaitement, Sire.

— Et vous la raconterez ?

— Sans perdre une minute.

— Eh bien, maintenant, rappelez vous-même M. d'Artagnan ; j'espère que vous n'en avez plus peur.

— Oh ! Sire, dès que je suis sûr des bontés de Votre Majesté pour moi, je ne crains plus rien.

— Appelez donc, dit le roi.

Manicamp ouvrit la porte.

— Messieurs, dit-il, le roi vous appelle.

D'Artagnan, Saint-Aignan et Valot rentrèrent.

— Messieurs, dit le roi, je vous fais rappeler pour vous dire que l'explication de M. de Manicamp m'a entièrement satisfait.

D'Artagnan jeta à Valot d'un côté, et à Saint-Aignan de l'autre, un regard qui signifiait : « Eh bien, que vous disais-je ? »

Le roi entraîna Manicamp du côté de la porte, puis tout bas :

— Que M. de Guiche se soigne, lui dit-il, et surtout qu'il se guérisse vite ; je veux me hâter de le remercier au nom de toutes les dames, mais surtout qu'il ne recommence jamais.

— Dût-il mourir cent fois, Sire, il recommencera cent fois s'il s'agit de l'honneur de Votre Majesté.

C'était direct. Mais, nous l'avons dit, le roi Louis XIV aimait l'encens, et, pourvu qu'on lui en donnât, il n'était pas très exigeant sur la qualité.

— C'est bien, c'est bien, dit-il en congédiant Manicamp, je verrai de Guiche moi-même et je lui ferai entendre raison.

Manicamp sortit à reculons.

Alors le roi, se retournant vers les trois spectateurs de cette scène :

— Monsieur d'Artagnan ? dit-il.

— Sire.

— Dites-moi donc, comment se fait-il que vous ayez la vue si trouble, vous qui d'ordinaire avez de si bons yeux ?

— J'ai la vue trouble, moi, Sire ?

— Sans doute.

— Cela doit être certainement, puisque Votre Majesté le dit. Mais en quoi trouble, s'il vous plaît ?

— Mais à propos de cet événement du bois Rochin.

— Ah ! ah !

— Sans doute. Vous avez vu les traces de deux chevaux, les pas de deux hommes, vous avez relevé les détails d'un combat. Rien de tout cela n'a existé ; illusion pure !

— Ah ! ah ! fit encore d'Artagnan.

— C'est comme ces piétinements du cheval, c'est comme ces indices de lutte. Lutte de de Guiche contre le sanglier, pas autre chose ; seulement, la lutte a été longue et terrible, à ce qu'il paraît.

— Ah ! ah ! continua d'Artagnan.

— Et, quand je pense que j'ai un instant ajouté foi à une pareille erreur ; mais aussi vous parliez avec un tel aplomb.

— En effet, Sire, il faut que j'aie eu la berlue, dit d'Artagnan avec une belle humeur qui charma le roi.

— Vous en convenez, alors ?

— Pardieu ! Sire, si j'en conviens !

— De sorte que maintenant, vous voyez la chose ?...

— Tout autrement que je ne la voyais il y a une demi-heure.

— Et vous attribuez cette différence dans votre opinion ?

— Oh ! à une chose bien simple, Sire ; il y a une demi-heure, je revenais du bois Rochin, où je n'avais pour m'éclairer qu'une méchante lanterne d'écurie...

— Tandis qu'à cette heure ?...

— A cette heure, j'ai tous les flambeaux de votre cabinet, et, de plus, les deux yeux du roi, qui éclairent comme des soleils.

Le roi se mit à rire et de Saint-Aignan à éclater.

— C'est comme M. Valot, dit d'Artagnan reprenant la parole aux lèvres du roi, il s'est figuré que non seulement M. de Guiche avait été blessé par une balle, mais encore qu'il avait retiré une balle de sa poitrine.

— Ma foi ! dit Valot, j'avoue...

— N'est-ce pas que vous l'avez cru ? reprit d'Artagnan.

— C'est-à-dire, dit Valot, que non seulement je l'ai cru, mais qu'à cette heure encore j'en jurerais.

— Eh bien, mon cher docteur, vous avez rêvé cela.

— J'avais rêvé ?

— La blessure de M. de Guiche, rêve ! la balle, rêve !... Aussi, croyez-moi, n'en parlez plus.

— Bien dit, fit le roi ; le conseil que vous donne d'Artagnan est bon. Ne parlez plus de votre rêve à personne, monsieur Valot, et, foi de gentilhomme ! vous ne vous en repentirez point. Bonsoir, messieurs. Oh ! la triste chose qu'un affût au sanglier !

— La triste chose, répéta d'Artagnan à pleine voix, qu'un affût au sanglier !

Et il répéta encore ce mot par toutes les chambres où il passa.

Et il sortit du château, emmenant Valot avec lui.

— Maintenant que nous sommes seuls, dit le roi à de Saint-Aignan, comment se nomme l'adversaire de de Guiche ?

De Saint-Aignan regarda le roi.

— Oh ! n'hésite pas, dit le roi, tu sais bien que je dois pardonner.

— De Wardes, dit de Saint-Aignan.

— Bien.

Puis, rentrant chez lui vivement :

— Pardonner n'est pas oublier, dit Louis XIV.

LI

COMMENT IL EST BON D'AVOIR DEUX CORDES A SON ARC

MANICAMP sortait de chez le roi tout heureux d'avoir si bien réussi, quand, en arrivant au bas de l'escalier et passant devant une portière, il se sentit tout à coup tirer par une manche.

Il se retourna et reconnut Montalais qui l'attendait au passage, et qui, mystérieusement, le corps penché en avant et la voix basse, lui dit :

— Monsieur, venez vite, je vous prie.

— Et où cela, mademoiselle ? demanda Manicamp.

— D'abord, un véritable chevalier ne m'eût point fait cette question, il m'eût suivie sans avoir besoin d'explication aucune.

— Eh bien, mademoiselle, dit Manicamp, je suis prêt à me conduire en vrai chevalier.

— Non, il est trop tard, et vous n'en avez pas le mérite. Nous allons chez MADAME ; venez.

— Ah ! ah ! fit Manicamp. Allons chez MADAME.

Et il suivit Montalais, qui courait devant lui légère comme Galatée.

— Cette fois, se disait Manicamp tout en suivant son guide, je ne crois pas que les histoires de chasse soient de mise. Nous essayerons cependant, et, au besoin... ma foi ! au besoin, nous trouverons autre chose.

Montalais courait toujours.

— Comme c'est fatigant, pensa Manicamp, d'avoir à la fois besoin de son esprit et de ses jambes !

Enfin on arriva.

MADAME avait achevé sa toilette de nuit; elle était en déshabillé élégant ; mais on comprenait que cette toilette était faite avant qu'elle eût à subir les émotions qui l'agitaient.

Elle attendait avec une impatience visible.

Aussi Montalais et Manicamp la trouvèrent-ils debout près de la porte.

Au bruit de leurs pas, MADAME était venue au-devant d'eux.

— Ah ! dit-elle, enfin !

— Voici M. de Manicamp, répondit Montalais.

Manicamp s'inclina respectueusement.

MADAME fit signe à Montalais de se retirer. La jeune fille obéit.

MADAME la suivit des yeux en silence, jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière elle ; puis, se retournant vers Manicamp :

— Qu'y a-t-il donc et que m'apprend-on, monsieur de Manicamp ? dit-elle ; il y a quelqu'un de blessé au château ?

— Oui, madame, malheureusement... M. de Guiche.

— Oui, M. de Guiche, répéta la princesse. En effet, je l'avais entendu dire, mais non affirmer. Ainsi, bien véritablement, c'est à M. de Guiche qu'est arrivé cette infortune ?

— A lui-même, madame.

— Savez-vous bien, monsieur de Manicamp, dit vivement la princesse, que les duels sont antipathiques au roi ?

— Certes, madame ; mais un duel avec une bête fauve n'est pas justiciable de Sa Majesté.

— Oh ! vous ne me ferez pas l'injure de croire que j'ajouterai foi à cette fable absurde répandue je ne sais dans quel but, et prétendant que M. de Guiche a été blessé par un sanglier. Non, non, monsieur ; la vérité est connue, et, dans ce moment, outre le désagrément de sa blessure, M. de Guiche court le risque de sa liberté.

— Hélas ! madame, dit Manicamp, je le sais bien ; mais qu'y faire ?

— Vous avez vu Sa Majesté ?

— Oui, madame.

— Que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai raconté comment M. de Guiche avait été à l'affût, comment un sanglier était sorti du bois Rochin, comment M. de Guiche avait tiré sur lui, et comment enfin l'animal furieux était revenu sur le tireur, avait tué son cheval et l'avait lui-même grièvement blessé.

— Et le roi a cru tout cela ?

— Parfaitement.

— Oh ! vous me surprenez, monsieur de Manicamp, vous me surprenez beaucoup.

Et MADAME se promena de long en large en jetant de temps en temps un coup d'œil interrogateur sur Manicamp, qui demeurait impassible et sans mouvement à la place qu'il avait adoptée en entrant. Enfin, elle s'arrêta.

— Cependant, dit-elle, tout le monde s'accorde ici à donner une autre cause à cette blessure.

— Et quelle cause, madame ? fit Manicamp ; puis-je, sans indiscrétion, adresser cette question à Votre Altesse ?

— Vous demandez cela, vous l'ami intime de M. de Guiche ? vous, son confident ?

— Oh ! madame, l'ami intime, oui ; son confident, non. De Guiche est un de ces hommes qui peuvent avoir des secrets, qui en ont même, certainement, mais qui ne les disent pas. De Guiche est discret, madame.

— Eh bien, alors, ces secrets que M. de Guiche renferme en lui, c'est donc moi qui aurai le plaisir de vous les apprendre, dit la princesse avec dépit ; car, en vérité, le roi pourrait vous interroger une seconde fois, et si, cette seconde fois, vous lui faisiez le même conte qu'à la première, il pourrait bien ne pas s'en contenter.

— Mais, madame, je crois que Votre Altesse est dans l'erreur à l'égard du roi. Sa Majesté a été fort satisfaite de moi, je vous jure.

— Alors, permettez-moi de vous dire, monsieur de Manicamp, que cela prouve une seule chose, c'est que Sa Majesté est très facile à satisfaire.

— Je crois que Votre Altesse a tort de s'arrêter à cette opinion. Sa Majesté est connue pour ne se payer que de bonnes raisons.

— Et croyez-vous qu'elle vous saura gré de votre officieux mensonge, quand demain elle apprendra que M. de Guiche a eu pour M. de Bragelonne, son ami, une querelle qui a dégénéré en rencontre ?

— Une querelle pour M. de Bragelonne, dit Manicamp de l'air le plus naïf qu'il y ait au monde ; que me fait donc l'honneur de me dire Votre Altesse ?

— Qu'y a-t-il d'étonnant ? M. de Guiche est susceptible, irritable, il s'emporte facilement.

— Je tiens, au contraire, madame, M. de Guiche

pour très patient, et n'être jamais susceptible et irritable qu'avec les plus justes motifs.

— Mais n'est-ce pas un juste motif que l'amitié ? dit la princesse.

— Oh ! certes, madame, et surtout pour un cœur comme le sien.

— Eh bien, M. de Bragelonne est un ami de M. de Guiche ; vous ne nierez pas ce fait ?

— Un très grand ami.

— Eh bien, M. de Guiche a pris le parti de M. de Bragelonne, et, comme M. de Bragelonne était absent et ne pouvait se battre, il s'est battu pour lui.

Manicamp se mit à sourire, et fit deux ou trois mouvements de tête et d'épaules qui signifiaient : « Dame ! si vous le voulez absolument... »

— Mais enfin, dit la princesse impatientée, parlez!

— Moi ?

— Sans doute ; il est évident que vous n'êtes pas de mon avis, et que vous avez quelque chose à dire.

— Je n'ai à dire, madame, qu'une seule chose.

— Dites-la !

— C'est que je ne comprends pas un mot de ce que vous me faites l'honneur de me raconter.

— Comment ! vous ne comprenez pas un mot à cette querelle de M. de Guiche avec M. de Wardes ? s'écria la princesse presque irritée.

Manicamp se tut.

— Querelle, continua-t-elle, née d'un propos plus ou moins malveillant et plus ou moins fondé sur la vertu de certaine dame ?

— Ah ! de certaine dame ? Ceci est autre chose, dit Manicamp.

— Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas ?

— Votre Altesse m'excusera, mais je n'ose...

— Vous n'osez pas ? dit MADAME exaspérée. Eh bien, attendez, je vais oser, moi.

— Madame, madame ! s'écria Manicamp, comme s'il était effrayé, faites attention à ce que vous allez dire.

— Ah ! il paraît que, si j'étais un homme, vous vous battriez avec moi, malgré les édits de Sa Majesté, comme M. de Guiche s'est battu avec M. de Wardes, et cela pour la vertu de mademoiselle de La Vallière.

— De mademoiselle de La Vallière ! s'écria Manicamp en faisant un soubresaut subit comme s'il était à cent lieues de s'attendre à entendre prononcer ce nom.

— Oh ! qu'avez-vous donc, monsieur de Manicamp, pour bondir ainsi ? dit MADAME avec ironie ; auriez-vous l'impertinence de douter, vous, de cette vertu ?

— Mais il ne s'agit pas le moins du monde, en tout cela, de la vertu de mademoiselle de La Vallière, madame.

— Comment ! lorsque deux hommes se sont brûlé la cervelle pour une femme, vous dites qu'elle n'a rien à faire dans tout cela et qu'il n'est point question d'elle ? Ah ! je ne vous croyais pas si bon courtisan, monsieur de Manicamp.

— Pardon, pardon, madame, dit le jeune homme, mais nous voilà bien loin de compte. Vous me faites l'honneur de me parler une langue, et moi, à ce qu'il paraît, j'en parle une autre.

— Plaît-il ?

— Pardon, j'ai cru comprendre que Votre Altesse me voulait dire que MM. de Guiche et de Wardes s'étaient battus pour mademoiselle de La Vallière.

— Mais oui.

— Pour mademoiselle de La Vallière, n'est-ce pas ? répéta Manicamp.

— Eh ! mon Dieu, je ne dis pas que M. de Guiche s'occupât en personne de mademoiselle de La Vallière ; mais qu'il s'en est occupé par procuration.

— Par procuration !

— Voyons, ne faites donc pas toujours l'homme effaré. Ne sait-on pas ici que M. de Bragelonne est fiancé à mademoiselle de La Vallière, et qu'en partant pour la mission que le roi lui a confiée à Londres, il a chargé son ami, M. de Guiche, de veiller sur cette intéressante personne.

— Ah ! je ne dis plus rien. Votre Altesse est instruite.

— De tout, je vous en préviens.

Manicamp se mit à rire, action qui faillit exaspérer la princesse, laquelle n'était pas, comme on le sait, d'une humeur bien endurante.

— Madame, reprit le discret Manicamp en saluant la princesse, enterrons toute cette affaire, qui ne sera jamais bien éclaircie.

— Oh ! quant à cela, il n'y a plus rien à faire, et les éclaircissements sont complets. Le roi saura que de Guiche a pris parti pour cette petite aventurière qui se donne des airs de grande dame ; il saura que M. de Bragelonne ayant nommé pour son gardien ordinaire du jardin des Hespérides son ami M. de Guiche, celui-ci a donné le coup de dent requis au marquis de Wardes, qui osait porter la main sur la pomme d'or. Or, vous n'êtes pas sans savoir, monsieur de Manicamp, vous qui savez si bien toutes choses, que le roi convoite de son côté le fameux trésor, et que peut-être saura-t-il mauvais gré à M. de Guiche de s'en constituer le

défenseur. Êtes-vous assez renseigné maintenant, et vous faut-il un autre avis ? Parlez, demandez.

— Non, madame, non, je ne veux rien savoir de plus.

— Sachez cependant, car il faut que vous sachiez cela, monsieur de Manicamp, sachez que l'indignation de Sa Majesté sera suivie d'effets terribles. Chez les princes d'un caractère comme l'est celui du roi, la colère amoureuse est un ouragan.

— Que vous apaisez, vous, madame.

— Moi ! s'écria la princesse avec un geste de violente ironie ; moi ! et à quel titre ?

— Parce que vous n'aimez pas les injustices, madame.

— Et ce serait une injustice, selon vous, que d'empêcher le roi de faire ses affaires d'amour ?

— Vous intercéderez cependant en faveur de M. de Guiche.

— Eh ! cette fois vous devenez fou, monsieur, dit la princesse d'un ton plein de hauteur.

— Au contraire, madame, je suis dans mon meilleur sens, et, je le répète, vous défendrez M. de Guiche auprès du roi.

— Moi ?

— Oui.

— Et comment cela ?

— Parce que la cause de M. de Guiche, c'est la vôtre, madame, dit tout bas avec ardeur Manicamp, dont les yeux venaient de s'allumer.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis, madame, que, dans le nom de La Vallière, à propos de cette défense prise par M. de Guiche pour M. de Bragelonne absent, je m'étonne que Votre Altesse n'ait pas deviné un prétexte.

— Un prétexte ?

— Oui.

— Mais un prétexte à quoi ? répéta en balbutiant la princesse, que venaient d'instruire les regards de Manicamp.

— Maintenant, madame, dit le jeune homme, j'en ai dit assez, je présume, pour engager Votre Altesse à ne pas charger, devant le roi, ce pauvre de Guiche, sur qui vont tomber toutes les inimitiés fomentées par un certain parti très opposé au vôtre.

— Vous voulez dire, au contraire, ce me semble, que tous ceux qui n'aiment point mademoiselle de La Vallière, et même peut-être quelques-uns de ceux qui l'aiment, en voudront au comte ?

— Oh ! madame, poussez-vous aussi loin l'obstination, et n'ouvrirez-vous point l'oreille aux paroles d'un ami dévoué ? Faut-il que je m'expose à vous déplaire, faut-il que je vous nomme, malgré moi, la personne qui fut la véritable cause de la querelle ?

— La personne ! fit MADAME en rougissant.

— Faut-il, continua Manicamp, que je vous montre le pauvre de Guiche irrité, furieux, exaspéré de tous ces bruits qui courent sur cette personne ? Faut-il, si vous vous obstinez à ne pas la reconnaître, et si, moi, le respect continue de m'empêcher de la nommer, faut-il que je vous rappelle les scènes de MONSIEUR avec milord de Buckingham, les insinuations lancées à propos de cet exil du duc ? Faut-il que je vous retrace les soins du comte à plaire, à observer, à protéger cette personne pour laquelle seule il vit, pour laquelle seule il respire ? Eh bien, je le ferai, et, quand je vous aurai rappelé tout cela, peut-être comprendrez-vous que le comte, à bout de patience,

harcelé depuis longtemps par de Wardes, au premier mot désobligeant que celui-ci aura prononcé sur cette personne, aura pris feu et respiré la vengeance.

La princesse cacha son visage dans ses mains.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria-t-elle, savez-vous bien ce que vous dites là et à qui vous le dites ?

— Alors, madame, poursuivit Manicamp comme s'il n'eût point entendu les exclamations de la princesse, rien ne vous étonnera plus, ni l'ardeur du comte à chercher cette querelle, ni son adresse merveilleuse à la transporter sur un terrain étranger à vos intérêts. Cela surtout est prodigieux d'habileté et de sang-froid ; et, si la personne pour laquelle le comte de Guiche s'est battu et a versé son sang, en réalité, doit quelque reconnaissance au pauvre blessé, ce n'est vraiment pas pour le sang qu'il a perdu, pour la douleur qu'il a soufferte, mais pour sa démarche à l'endroit d'un honneur qui lui est plus précieux que le sien.

— Oh ! s'écria MADAME comme si elle eût été seule ; oh ! ce serait véritablement à cause de moi ?

Manicamp put respirer ; il avait bravement gagné le temps du repos : il respira.

MADAME, de son côté, demeura quelque temps plongée dans une rêverie douloureuse. On devinait son agitation aux mouvements précipités de son sein, à la langueur de ses yeux, aux pressions fréquentes de sa main sur son cœur.

Mais, chez elle, la coquetterie n'était pas une passion inerte ; c'était, au contraire, un feu qui cherchait des aliments et qui les trouvait.

— Alors, dit-elle, le comte aura obligé deux personnes à la fois, car M. de Bragelonne aussi

doit à M. de Guiche une grande reconnaissance ; d'autant plus grande, que, partout et toujours, mademoiselle de La Vallière passera pour avoir été défendue par ce généreux champion.

Manicamp comprit qu'il demeurait un reste de doute dans le cœur de la princesse, et son esprit s'échauffa par la résistance.

— Beau service, en vérité, dit-il, que celui qu'il a rendu à mademoiselle de La Vallière ! beau service que celui qu'il a rendu à M. de Bragelonne ! Le duel a fait un éclat qui déshonore à moitié cette jeune fille, un éclat qui la brouille nécessairement avec le vicomte. Il en résulte que le coup de pistolet de M. de Wardes a eu trois résultats au lieu d'un : il tue à la fois l'honneur d'une femme, le bonheur d'un homme, et peut-être, en même temps, a-t-il blessé à mort un des meilleurs gentilshommes de France ! Ah ! madame ! votre logique est bien froide : elle condamne toujours, elle n'absout jamais.

Les derniers mots de Manicamp battirent en brèche le dernier doute demeuré non pas dans le cœur, mais dans l'esprit de MADAME. Ce n'était plus ni une princesse avec ses scrupules ni une femme avec ses soupçonneux retours, c'était un cœur qui venait de sentir le froid profond d'une blessure.

— Blessé à mort ! murmura-t-elle d'une voix haletante ; oh ! monsieur de Manicamp, n'avez-vous pas dit blessé à mort ?

Manicamp ne répondit que par un profond soupir.

— Ainsi donc, vous dites que le comte est dangereusement blessé ? continua la princesse.

— Eh ! madame, il a une main brisée et une balle dans la poitrine.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! reprit la princesse avec l'excitation de la fièvre, c'est affreux, monsieur de Manicamp ! Une main brisée, dites-vous ? une balle dans la poitrine, mon Dieu ? Et c'est ce lâche, ce misérable, c'est cet assassin de de Wardes qui a fait cela ! Décidément, le ciel n'est pas juste.

Manicamp paraissait en proie à une violente émotion. Il avait, en effet, déployé beaucoup d'énergie dans la dernière partie de son plaidoyer.

Quant à MADAME, elle n'en était plus à calculer les convenances ; lorsque chez elle la passion parlait, colère ou sympathie, rien n'en arrêtait plus l'élan.

MADAME s'approcha de Manicamp, qui venait de se laisser tomber sur un siège, comme si la douleur était une assez puissante excuse à commettre une infraction aux lois de l'étiquette.

— Monsieur, dit-elle en lui prenant la main, soyez franc.

Manicamp releva la tête.

— M. de Guiche, continua MADAME, est-il en danger de mort ?

— Deux fois, madame, dit-il : d'abord, à cause de l'hémorragie qui s'est déclarée, une artère ayant été offensée à la main ; ensuite, à cause de la blessure de la poitrine qui aurait, le médecin le craignait du moins, offensé quelque organe essentiel.

— Alors il peut mourir ?

— Mourir, oui, madame, et sans même avoir la consolation de savoir que vous avez connu son dévouement.

— Vous le lui direz.

— Moi ?

— Oui ; n'êtes-vous pas son ami ?

— Moi ? Oh ! non, madame, je ne dirai à M. de

Guiche, si le malheureux est encore en état de m'entendre, je ne lui dirai que ce que j'ai vu, c'est-à-dire votre cruauté pour lui.

— Monsieur, oh ! vous ne commettrez pas cette barbarie.

— Oh ! si fait, madame, je dirai cette vérité ; car, enfin, la nature est puissante chez un homme de son âge. Les médecins sont savants, et si, par hasard, le pauvre comte survivait à sa blessure, je ne voudrais pas qu'il restât exposé à mourir de la blessure du cœur après avoir échappé à celle du corps.

Sur ces mots, Manicamp se leva, et, avec un profond respect, parut vouloir prendre congé.

— Au moins, monsieur, dit MADAME en l'arrêtant d'un air presque suppliant, vous voudrez bien me dire en quel état se trouve le malade ; quel est le médecin qui le soigne ?

— Il est fort mal, madame, voilà pour son état. Quant à son médecin, c'est le médecin de Sa Majesté elle-même, M. Valot. Celui-ci est, en outre, assisté du confrère chez lequel M. de Guiche a été transporté.

— Comment ! il n'est pas au château ? fit MADAME.

— Hélas ! madame, le pauvre garçon était si mal, qu'il n'a pu être amené jusqu'ici.

— Donnez-moi l'adresse, monsieur, dit vivement la princesse ; j'enverrai querir de ses nouvelles.

— Rue du Feurre ; une maison de briques avec des volets blancs. Le nom du médecin est inscrit sur la porte.

— Vous retournez près du blessé, monsieur de Manicamp ?

— Oui, madame.

— Alors il convient que vous me rendiez un service.

— Je suis aux ordres de Votre Altesse.

— Faites ce que vous vouliez faire, retournez près de M. de Guiche, éloignez tous les assistants ; veuillez vous éloigner vous-même.

— Madame...

— Ne perdons pas de temps en explications inutiles. Voilà le fait ; n'y voyez pas autre chose que ce qui s'y trouve, ne demandez pas autre chose que ce que je vous dis. Je vais envoyer une de mes femmes, deux peut-être, à cause de l'heure avancée ; je ne voudrais pas qu'elles vous vissent, ou, plus franchement, je ne voudrais pas que vous les vissiez : ce sont des scrupules que vous devez comprendre, vous surtout, monsieur de Manicamp, qui devinez tout.

— Oh ! madame, parfaitement ; je puis même faire mieux, je marcherai devant vos messagères ; ce sera à la fois un moyen de leur indiquer sûrement la route et de les protéger si le hasard faisait qu'elles eussent, contre toute probabilité, besoin de protection.

— Et puis, par ce moyen surtout, elles entreront sans difficulté aucune, n'est-ce pas ?

— Certes, madame ; car, passant le premier, j'aplanirais ces difficultés, si le hasard faisait qu'elles existassent.

— Eh bien, allez, allez, monsieur de Manicamp, et attendez au bas de l'escalier.

— J'y vais, madame.

— Attendez.

Manicamp s'arrêta.

— Quand vous entendrez descendre deux fem-

mes, sortez et suivez, sans vous retourner, la route qui conduit chez le pauvre comte.

— Mais, si le hasard faisait descendre deux autres personnes que je m'y trompasse ?

— On frappera trois fois doucement dans les mains.

— Oui, madame.

— Allez, allez.

Manicamp se retourna, salua une dernière fois et sortit la joie dans le cœur. Il n'ignorait pas, en effet, que la présence de MADAME était le meilleur baume à appliquer sur les plaies du blessé.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le bruit d'une porte qu'on ouvrait et qu'on refermait avec précaution parvint jusqu'à lui. Puis il entendit les pas légers glissant le long de la rampe ; puis les trois coups frappés dans les mains, c'est-à-dire le signal convenu.

Il sortit aussitôt, et, fidèle à sa parole, se dirigea, sans retourner la tête, à travers les rues de Fontainebleau, vers la demeure du médecin.

FIN DU TOME TROISIÈME

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN